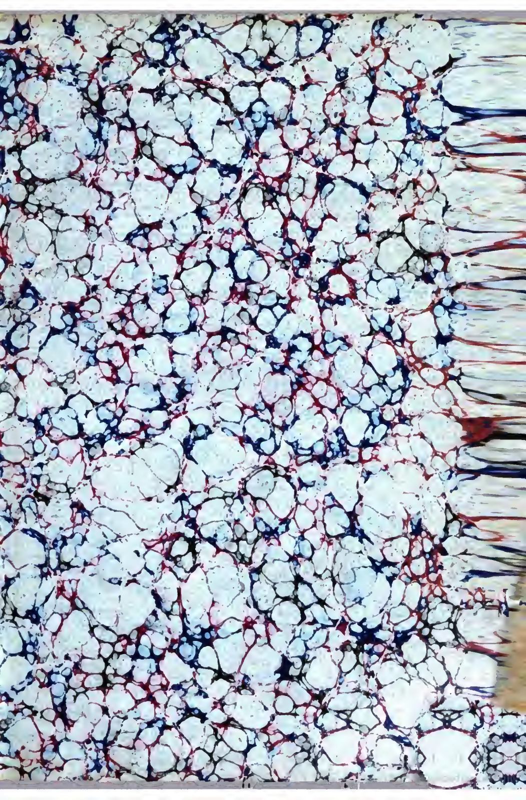
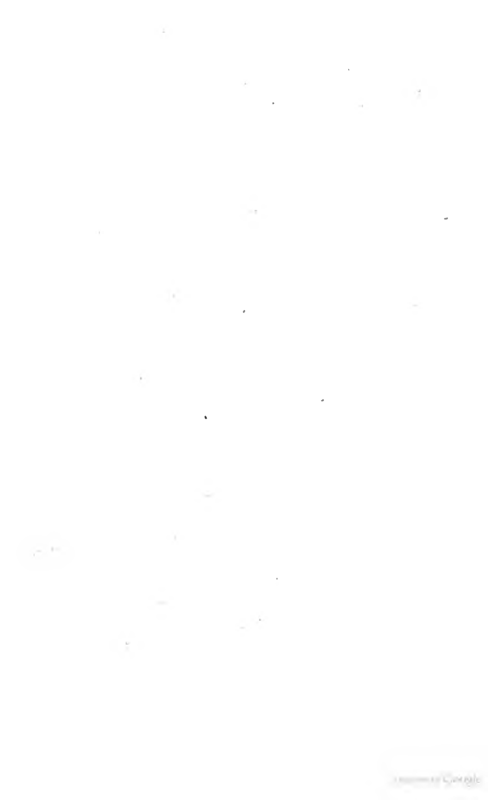






EDGAR QUINET

SA VIE ET SON OEUVRE

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

CHARLES-LOUIS CHASSIN

EDGAR QUINET

SA VIE ET SON ŒUVRE

They are slaves who will not choose
Hatred, scoffing, and abuse,
Rather than in silence shrink
From the truth they needs must think
They are slaves who dare not be
In the right with two or three.

LOWELL, *Stanzas on Freedom*.

PARIS
PAGNERRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE DE SEINE, 18

1859


NAPOLI
V. E. III
Nazionale

EDGAR QUINET

SA VIE ET SON OEUVRE

PREMIÈRE PARTIE

L'HOMME, SA VIE ET SON INFLUENCE

I

On ne peut parler d'Edgar Quinet, sans que deux autres noms viennent aussitôt sur les lèvres : Michelet, Mickiewicz. Et l'on se rappelle ce qui les unit, le glorieux enseignement du Collége de France.

De ces trois hommes, grands par le cœur, par l'esprit, par la foi et par l'influence, le premier est mort, celui qui apportait à l'Occident la pensée septentrionale et faisait entrer la Slavie dans le domaine de la Révolution française.

Le second, tantôt retiré dans son cabinet de travail, au milieu de ses livres aimés, tantôt s'en allant vers les régions où le soleil luit sur un ciel bleu, où la grande nature réchauffe et rajeunit les âmes que vieillissent et glacent les désillusions de la société humaine, toujours loin de la foule et du bruit, parachève l'œuvre immense à laquelle il a voué sa vie, la résurrection de la vieille France, et, de temps en temps, se repose et se refait, s'envolant à la suite de l'oiseau, poursuivant « l'infini vivant » jusque dans le monde des insectes, appelant les bénédictions des âges futurs sur les plus petits entre les petits, augmentant enfin l'histoire de toute l'immensité de la vie universelle et couronnant la fraternité des hommes de la fraternité des êtres.

Le troisième, exilé de sa patrie et de son temps, travaille encore et sans cesse, pour la gloire de l'absente, pour la conquête de l'avenir, cet héritage des déshérités. Planant au-dessus des tempêtes, qui n'ont pu ni le faire plier ni le briser, fort et calme, il relève, console, encourage les vaincus d'hier, vaincus d'un jour, des *verbes* anciens dégage le *verbe* des temps nouveaux, et, sans s'inquiéter si sa voix rencontrera quelque part un écho, trouble sans cesse notre silence en prononçant les mots sacrés de vérité, de liberté et de justice.

Lorsque ces maîtres parlaient, ils étaient entendus au loin. Autour de leurs chaires se pressaient, se succédaient, année par année, les plus intelligents représentants de la jeunesse française. Souvent aussi, dans ces salles à présent silencieuses, bruyantes alors mais de si généreux éclats d'enthousiasme, on voyait accourir les représentants de toutes les races vivantes ou endormies, dont on prêchait là le réveil et l'union. Et les uns et les autres, Français, étrangers, s'en allaient, régénérés eux-

mêmes, régénérer d'un bout du globe à l'autre ceux qui n'avaient pas eu le bonheur de boire à la source de vie. Oh! nous nous en souvenons, en ce temps-là le Collége de France était vraiment le Collége du monde!...

Aujourd'hui que leurs chaires sont vides, les deux frères intellectuels, Quinet et Michelet, prêchent encore, non plus de la voix, mais du livre. Les cœurs, si sympathiques naguère, comprennent-ils aujourd'hui et recueilleront-ils leurs viriles pensées?

En dépit des apparences tristes, lorsque je vois les orateurs debout, fidèles à leur foi, aussi éloquents de la plume qu'ils l'étaient jadis de la parole, non, je ne puis, je ne veux pas croire à la dispersion, à la disparition de cet auditoire « d'âmes neuves que le souffle d'aucun mensonge n'avait ternies » et qui jurait de travailler sans cesse à ce que « la France conservât et accrût ses droits à se dire la conscience du genre humain. » Je n'y puis, je n'y veux pas croire, parce que je sens que si, une fois, l'on a bu du vin de la libre pensée, pour sa vie entière on en reste enivré.

Que M. Quinet ne se figure donc pas être le jouet des mirages de sa solitude, lorsqu'il ose affirmer « l'alliance des âmes qui se sont unies un jour dans la recherche désintéressée de la lumière et de la vérité. » — Ses auditeurs d'autrefois, il les a retrouvés dans les premiers lecteurs de ses *Œuvres complètes*.

Quoique notre époque soit entraînée en avant, — car le progrès dévie mais ne s'arrête pas, — par un mouvement matérialiste irrésistible qui semblerait la pourrir afin d'en précipiter le renouvellement; quoique le public, presque tout entier, paraisse être uniquement préoccupé de ses intérêts égoïstes et ne s'inquiéter guère des intérêts héroïques de la pensée; malgré les choses et malgré les

hommes, les *Œuvres complètes d'Edgar Quinet* ont été publiées juste à l'heure nécessaire. Qu'elles obtiennent ou non un succès de librairie éphémère, en ce temps où la vogue court au-devant du médiocre, du faux, du scandaleux surtout, peu importe! Ces œuvres, issues d'un génie mâle, pur, honnête, ont déjà une inappréciable utilité de circonstance, en ce qu'elles nous forcent à rappeler à la foule :

Que tout corps a une âme;

Que toute âme a une conscience;

Que les sociétés, elles aussi, sont des corps et qu'elles ont des âmes qu'elles ne doivent point oublier de nourrir, des consciences quelles sont tenues de satisfaire.

Mais, à quoi bon, disent les nonchalants, — ceux qui ont intérêt à ne pas se souvenir, ceux qui ont peur d'apprendre, — à quoi bon recoudre l'une à côté de l'autre des œuvres que le hasard a dispersées, des œuvres qui jadis ont soulevé des tempêtes dont les causes, prétendrait-on, n'existent plus? Est-ce donc que l'on espère, avec elles et par elles, réveiller ces tempêtes, car les œuvres de polémique violente se dévorent sur l'heure, et, l'heure passée, ne méritent guère d'être relues?

Non certes, cette réunion d'ouvrages épars et dont un grand nombre était devenu introuvable, ce *groupement*, si j'ose dire, de la pensée d'un homme rendu célèbre autant par les inimitiés qu'il a soulevées que par sa valeur propre, n'a ni cette utilité, ni ce but.

Qu'on parcoure aujourd'hui ces œuvres; qu'on résume, qu'on synthétise l'idée reçue, l'émotion éprouvée à la lecture de chacune d'elles; puis, qu'on embrasse l'ensemble d'un large coup d'œil, — on reconnaîtra bien vite le lien intime, il est vrai, mais solide, qui les unit les unes aux autres, ces pages que l'on eût cru tout d'abord étran-

gères et contradictoires ; on verra, à ne pas s'y tromper, qu'elles sont comme les branches différentes d'aspect et de forme d'un même arbre, que la même séve y court, qu'elles composent un grand livre, multiple par ses chapitres, un par l'idée dont il est le développement logique et la représentation.

Chose plus remarquable encore! qu'il ait abordé les problèmes les plus ardus de la philosophie de l'histoire et de la philosophie des religions, qu'il se soit vaillamment essayé à ressusciter le poëme épique dans la littérature française, à faire du drame le fidèle servant d'une idée; qu'il ait, avant tous, posé, après tous, défendu la sainte cause des nationalités; qu'enfin, s'associant à un mort oublié, unissant à l'héroïsme de l'homme du seizième siècle l'héroïque intelligence de l'homme du dix-neuvième, il ait déclaré au milieu du silence, la guerre au vieux culte; — Edgar Quinet, s'essayant, s'améliorant, se répétant, s'expliquant, se condensant lui-même, n'a pas cessé un seul instant de suivre une direction toujours ascendante. Et encore n'a-t-il pas achevé son œuvre!

Edgar Quinet a vécu dans l'époque précédente : il y prit son point de départ pour s'élancer au delà. Il vit dans la nôtre, élargissant à l'infini l'idéal par lui découvert. Il vivra dans l'époque future, car, — maintenant qu'arrivé à la maturité de son âge et de son talent, il résume quarante années d'études, — comme pour tirer la conclusion logique mais implacable de tout ce qu'il prouva, il prononce avec le calme et la dignité de la force une de ces paroles qui comptent dans un siècle. Écoutez plutôt les défenseurs du fantôme qu'il poursuit! Et jugez à leur rage si la plume de cet historien, de ce poëte, de ce philosophe n'est pas, aujourd'hui même, une massue!

Ainsi ses ennemis ont pris la peine de le faire grand. Serait-ce à ses amis de le faire plus petit qu'il n'est? Non.

Quant à moi, humble élève, disciple volontaire, qu'il n'a jamais vu peut-être et dont à peine il connaît le nom, je tiens à lui rendre ici l'hommage que lui doit la jeunesse française. Cet hommage ne sera point une glorification banale de sa personne, de ses actes, de ses livres; mais un examen sérieux de sa vie et de sa pensée, examen entrepris, sans doute, avec une respectueuse sympathie, achevé avec la plus complète indépendance.

Deux mots encore avant de commencer.

Ce n'est point sur un champ de bataille que je prétends attirer mes lecteurs en les entretenant d'Edgar Quinet et de son œuvre. Mon intention est moins périlleuse et d'un ordre plus élevé. L'œuvre et la vie du maître me serviront à donner, avec un des plus curieux épisodes de l'histoire de l'intelligence française au dix-neuvième siècle, un grand enseignement philosophique, un exemple de travail et de foi, bon à suivre, quoi qu'il semble.

Efforçons-nous donc d'oublier que la parole de l'exilé résonnait hier encore à nos oreilles attentives. Reculons-nous de trois, de quatre siècles en arrière, ou plutôt avançons-nous loin, bien loin de nous-mêmes, de nos dégoûts et de nos passions. Sachons considérer ces livres et cet homme, comme si nous les retirions d'un passé assombri, où chacun peut porter librement la lumière.

II

Edgar Quinet est né dans le département de l'Ain, à Bourg, le 17 février 1803 [1].

Quoi qu'on ait dit, Edgar Quinet ne tient à l'Allemagne que par son premier mariage. Sa famille, tant paternelle que maternelle, est toute française. Déjà établie en Bresse au temps de la réunion de cette province avec la France, elle a compté plusieurs de ses membres dans la magistrature, à Lyon et à Bourg. L'aïeul paternel d'Edgar était encore maire de cette dernière ville en 1791; son grand-père maternel a été maire de Versoix. Son père, Jérôme Quinet, commissaire des guerres sous la République et durant les premières années de l'Empire, s'adonna avec passion à l'étude des sciences; il n'a laissé que la préface d'un grand ouvrage sur les *Variations magnétiques et atmosphériques du globe*, publiée à Bourg et qui eût pu lui assurer un nom parmi les savants, s'il avait mieux su se mettre en vue.

Edgar avait trois ans quand sa mère l'emmena rejoindre son père, alors attaché à l'armée du Rhin. Il traversa

[1] Lorsque j'ai publié pour la première fois la biographie d'Edgar Quinet (*Libre Recherche*, n° de mars 1858), je n'avais d'autres sources imprimées que la trop brève mais très-exacte notice publiée en 1848 dans la *Biographie des représentants du peuple à l'Assemblée nationale*, et un article de M. L. Ulbach (*Musée des Familles*, avril 1845). Depuis lors a paru, dans le X[e] volume des *Œuvres complètes* d'Edgar Quinet, l'*Histoire de mes idées*, qui embrasse toute l'enfance de l'auteur. J'en ai dû largement profiter pour écrire les deux chapitres suivants. Par malheur, cette admirable autobiographie s'arrête juste au moment où Edgar Quinet devient homme, et sa vie militante est tout entière à faire. C'est ce que j'ai essayé ici. Je dois des remercîments à MM. Dumesnil, Lévy et Bataillard, pour la fraternelle obligeance avec laquelle ils m'ont fourni tous les précieux documents qu'ils ont si pieusement recueillis sur leur illustre maître et ami.

Paris, Bruxelles, Cologne et Wesel, et vécut toute une année sur l'autre rive du fleuve allemand-français, au milieu des vainqueurs d'Austerlitz. Choyé par les soldats qui l'avaient adopté *enfant du drapeau*, il doit son plus ancien souvenir à ceux qui lui apprirent à prononcer le saint nom de patrie. Aujourd'hui encore, ce n'est pas sans émotion qu'il se rappelle le temps où, à côté de leurs grands chevaux de bataille, il trottait sur un mouton, tenant fièrement en laisse un autre mouton chargé de paille et de foin.

De retour en Bresse, au commencement de 1807, Edgar Quinet passa son enfance à Certines, campagne « inaccessible, incomparable, » qui depuis trois siècles appartenait à sa famille. Sa mère s'occupa seule de son éducation première et les leçons qu'il reçut d'elle ont exercé une influence considérable sur son développement moral et intellectuel. Du reste, madame Quinet était une femme d'une rare intelligence et d'un grand cœur, digne et capable d'enfanter deux fois un fils tel que le sien. A la vivacité critique, à la grâce malicieuse du dix-huitième siècle, elle unissait une profonde pénétration d'esprit, et une chaleur d'âme, qui s'enflammait pour tout ce qu'il y a de fort, de fier et de sublime au monde. Française de naissance, de race, de formes, elle possédait en outre un fond d'austérité et de gravité virile, qui provenait sans doute de ce qu'elle avait tout d'abord été élevée à Céligny, près de Genève, et dans les idées protestantes.

Quoique calviniste, elle avait laissé baptiser son fils dans le catholicisme, seul culte pratiqué en Bresse. « L'ignorance de nos provinces, qui confondaient les juifs et les protestants, lui avait été intolérable. » A la campagne, retrouvant dans le vieux trappiste qui exerçait les fonctions de curé et dans son pauvre temple une image tou-

chante de l'Église primitive, elle suivait régulièrement les offices avec son enfant, lui donnant ainsi, dès le premier âge, une leçon de tolérance qu'il n'a pu oublier. Mais ce n'est point derrière l'autel, où il entendait la messe avec les anciens de la fabrique, à l'aspect des menus détails du culte, à l'audition du latin bégayé par le père Pichon, qu'Edgar Quinet conçut sa première pensée religieuse. Sans doute c'est à sa mère, et à sa mère seule qu'il dut la notion d'un Dieu, père tout puissant et veillant sans cesse sur lui, non avec sévérité, mais avec amour, et il lui serait impossible d'assigner à quelle date cette notion lui fut suggérée. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il fut initié de bonne heure à une religion vraiment naturelle et qu'on ne lui parla jamais d'aucun dogme particulier à une communion quelconque. Sans troubler sa jeune imagination des fantasmagories infernales, sa mère la nourrissait de prières toujours improvisées dans les jardins, dans les champs, dans les bois, jamais à heures fixes, et qui étaient en réalité des conversations intimes, où deux cœurs se communiquaient l'un à l'autre joies, peines et doutes, « en présence du grand témoin, » idéal de bonté, de justice et d'amour.

L'éducation pratique, si l'on peut dire, de l'enfant ne fut pas moins bien conduite que son éducation idéale. Madame Quinet laissait son fils se développer librement au sein de la nature, ne manquant jamais la moindre occasion de lui faire trouver par lui-même la loi du devoir et le sentiment du juste, inné en toute âme d'homme. Ainsi sa joie suprême était d'aller, au soleil levant, travailler avec les moissonneurs, dans les vastes étangs changés en champs de blé ou d'avoine, au milieu des grands bois : quoiqu'il y eût parfois, en un pays si malsain, danger pour sa santé, elle le laissa faire, et, de la sorte,

travailleur, il s'apprit à considérer comme sacré le travail d'autrui. En toute occurrence favorable, elle lui enseignait le respect que l'homme doit à l'homme, et par plus d'un exemple heureusement trouvé, lui inculquait profondément le sentiment de l'égalité.—La grande date morale d'Edgar Quinet est celle où, ayant atteint l'âge de sept ans, sa mère lui dit : Désormais, tu es responsable de tes actions.

A la ville, à Bourg, où il était ramené chaque hiver, Edgar commença d'une manière fort originale son instruction primaire. Son père, que le bruit des enfants dérangeait, le plaça chez un professeur de mathématiques, qui, au lieu de lui apprendre à lire, lui enseignait à tracer ses lettres tantôt sur le sable du jardin, tantôt sur un tableau noir, de telle sorte que, sans s'en apercevoir et en s'amusant, il sut un beau jour, comme par miracle, à la fois écrire et lire. — Emmené à Charolles, où ses parents s'établirent en 1811, il entra au collége de cette petite ville. Son professeur était un ancien capitaine de dragons; qui se plaisait moins à apprendre à ses élèves l'orthographe et le rudiment, qu'à leur raconter les campagnes où à l'exemple du *Vieux caporal* de Béranger, il avait *bousculé* tous les rois de l'Europe. Les classes se passaient le plus souvent en répétition de manœuvres, représentées sur les tables au moyen de livres rangés en bataille. Certes, le *De viris* contemporain, énergiquement commenté par un témoin oculaire, produisit plus d'effet sur l'esprit enthousiaste du jeune Quinet, que n'eût pu faire le *Selectæ* latin, pour lequel alors il éprouvait une véritable horreur. Mais bientôt, par malheur, cet idéal des colléges se trouva fermé ; l'administration de la guerre s'empara du vieux couvent, où se faisaient les classes, et le remplit de fourrage. Edgar fut confié à un bon vieux prêtre d'abord assermenté, puis délié de ses vœux, enfin marié, et comme

tel montré au doigt par tous les habitants de la petite ville : son entrée chez ce brave homme, — idée de sa mère, — eut pour résultat non de l'instruire, car le vieil instituteur ne savait rien de rien ; mais de sauver du mépris et de la misère un pauvre ménage abandonné. Vers le même temps, Edgar reçut des leçons de musique d'un professeur bègue et fort original, vrai *neveu de Rameau*, qui, en lui faisant chanter la *Marseillaise*, oubliée par tout le monde dans le pays, ouvrit son âme aux sentiments patriotiques.

Cependant, quoique ainsi pourvu de maîtres qui devaient le surveiller, l'enfant se développait surtout en plein air. Il courait avec les autres enfants et s'adonnait avec tant d'ardeur à la *petite guerre*, que plus d'une fois il rentra chez lui les habits en lambeaux, blessé, un jour même soutenant son bras gauche dans sa main droite. Ses parents croyaient sage de ne pas trop s'opposer à ces combats fictifs, qui au moins le préparaient aux luttes réelles, auxquelles tout semblait le destiner. Dans les dernières années de l'empire, qui eût pu prévoir que nous allions sitôt entrer dans une ère pacifique ?

Au milieu de cette vie bruyante, Edgar Quinet avait journellement deux heures de recueillement avec sa mère. Cette femme, vraiment admirable, versait alors son âme dans l'âme de son fils, et, loin de s'abaisser jusqu'à lui, l'élevait audacieusement jusqu'à elle. Elle le traitait d'égal à égal, et ne craignait point de le faire participer à ses lectures, comme à ses émotions propres. Ainsi, après lui avoir fait réciter le rôle d'*Éliacin* dans *Athalie*, du premier coup elle lut avec lui *Hamlet*, *Macbeth*, les *Caractères* de la Bruyère, tout le théâtre de Racine, de Corneille et de Voltaire, et il se trouva que l'enfant comprenait parfaitement. Néanmoins il s'arrêta court devant les *Considérations sur la Révolution française* de madame de Staël,

pour laquelle madame Quinet avait une admiration profonde : la langue de la liberté lui était alors incompréhensible, et son intelligence, à peine éveillée, se perdait dans la distinction des pouvoirs et des partis, que rien ne rappelait autour de lui sous le régime impérial, infiniment moins compliqué.

Chose étrange ! M. Quinet père « haïssait le maître du monde d'une haine qui peut être n'a jamais été égalée. Il ne pouvait l'entendre nommer sans frémir, sans pâlir d'indignation, de colère, et même de mépris. » Madame Quinet ne l'aimait guère plus, ne pouvant lui pardonner l'exil de madame de Staël, qu'elle adorait depuis qu'elle l'avait vue au château de Cran, et regrettant aussi de toute son âme la liberté perdue. Ni l'un ni l'autre ne parlèrent jamais de l'empereur devant leur fils, qui connut Voltaire avant celui par lequel la France était gouvernée. Et pourtant, dès qu'Edgar Quinet sut le nom de *Napoléon*, il s'en fit un héros d'épopée, et devint passionément bonapartiste ! C'est que ce nom lui fut, pour ainsi dire, révélé par des soldats de passage, au milieu de récits fantastiques de victoires miraculeuses. C'est qu'il l'entendit, non au foyer, discuté et pesé, mais dans la rue, acclamé d'abord, puis lâchement sali aux heures de détresse publique, à ces heures où son père lui-même allait « jusqu'à le défendre. » La légende, édifiée par la gloire, le saisit plus encore par la pitié que par l'admiration irréfléchie. Enfant, il partagea donc toutes les idolâtries du peuple, il adora « l'Empereur sur son cheval blanc, » incapable encore de faire deux idées de la France victorieuse ou envahie, et du chef, vainqueur à Austerlitz, vaincu à Waterloo, prisonnier à Sainte-Hélène.

« Il m'a fallu, dit-il aujourd'hui, il m'a fallu éprouver par moi-même ce qu'il y a de pesant dans le joug d'une renommée, qu'on n'examine

plus. Encore après cela, que d'études, que de labeurs soutenus, que de loisirs employés à ma seule libération avant que d'échapper au servage d'un grand homme et d'oser lui demander compte de ma servitude passée ! »

Edgar Quinet était dans sa onzième année lors de l'invasion. Tout ce qu'il vit et entendit à cette triste époque lui est resté profondément gravé dans la mémoire. C'est, en effet, de 1814-1815 que date véritablement sa naissance à la vie publique, et les impressions qu'alors il éprouvait, ont exercé une influence directe et persistante sur ses études et ses actes politiques, dont l'idée de patrie chaleureusement embrassée est la base solide.

Durant l'hiver de 1814, Edgar Quinet vit pour la première fois défiler sous les fenêtres de la maison paternelle, les blancs escadrons des envahisseurs. A cette vue, il comprit tout, son cœur se brisa, et il lui sembla que les pas des chevaux résonnaient « sur une tombe. » Quelle tombe? celle de la France!

Un matin qu'il revenait de la chasse à la pipée, un de ses camarades lui dit :

— Sais-tu que Napoléon est parti?... Nous ne sommes plus un empire!... Nous sommes un royaume.

Edgar, frappé comme d'un coup de foudre, ne peut répondre. Il s'arrête, s'assied sur le bord du chemin et y reste plusieurs heures, pleurant et sanglotant. Ah! combien il regrettait d'avoir été enfermé deux jours dans sa chambre, et de n'avoir pas pu courir contre l'ennemi avec les jeunes volontaires de M. le duc de Damas! Et qu'il admirait ce vieux garde-française, le père Grenouille, marchant, au milieu des risées, droit et ferme, contre l'envahisseur, et revenant frappé d'un coup mortel, « figure stoïque du pauvre sur les ruines de la France! »

Cependant une immense nouvelle retentit au milieu du

silence: l'Empereur s'est échappé de l'île d'Elbe, il est débarqué sur la côte de France, il marche sur Paris, il rentre dans sa capitale! — Edgar avait suivi sa marche avec un indicible intérêt: son arrivée, son triomphe le rendirent presque fou. Aussitôt il courut chez son camarade, et, du plus loin qu'il l'aperçut, il lui cria en éclatant de rire:

— Eh bien! nous ne sommes plus un royaume, mais un empire!

Et, avec ses petits amis, il s'élança à travers la campagne, portant un magnifique drapeau tricolore, ébranlant les échos du premier chant de Béranger qui fût arrivé jusqu'à lui:

> Il faut partir, Agnès l'ordonne.
> Adieu plaisir, adieu repos!
> . . . .
> Anglais, que le nom de ma belle
> Dans vos rangs porte la terreur!

Une grande joie lui était réservée. Il suivait tristement un régiment encore fidèle aux Bourbons, qui venait de traverser Charolles. Sur la route, ce régiment s'arrête tout à coup, refuse de suivre plus loin ses officiers. Un sergent-major aperçoit Edgar, la casquette ornée d'une énorme cocarde tricolore entourée de violettes. — Petit, lui crie-t-il, donne moi ta cocarde! — L'enfant ne se fait pas prier. La cocarde est arborée par le régiment patriote. « Voilà, s'écrie M. Quinet en racontant lui-même ce fait, voilà le plus grand honneur et le seul que m'ait valu mon bonapartisme. »

La restauration de l'empire dura peu; — on sait aujourd'hui par la faute de qui. — Les mauvais jours ne revinrent que trop vite, l'étranger, la trahison et la honte.

Nulle part on ne ressentit plus vivement la douleur nationale, nulle part on ne pleura avec plus d'amertume sur la patrie vaincue que dans la maison Quinet, à Charolles. M. Quinet père, obligé d'auberger nos vainqueurs, qu'il nommait « ces hordes de goujats, » leur cédait les trois quarts de sa demeure; mais le reste était un inviolable sanctuaire : jamais il ne souffrit qu'un seul étranger vînt s'asseoir à sa table. Quant à Edgar, qui sans doute ne comprenait pas l'immensité du désastre autant que son père, autant que sa mère, il sentait l'ignominie de l'invasion.

Le sous-préfet de la ville, en bon sous-préfet qu'il était, s'était hâté d'ordonner une illumination générale en l'honneur de la victoire de nos ennemis et du retour de nos princes légitimes. Laissé seul à la maison paternelle, — car ses parents avaient voulu protester au moins par leur absence, — Edgar Quinet entra en fureur et jeta dans la rue les lampions que, *par ordre*, on avait allumés. Le sous-préfet, informé du scandale, s'en plaignit à son père et le menaça. Mais M. Quinet n'eut garde de punir son fils pour avoir eu la noble audace de manifester l'indignation dont son propre cœur était plein.

La vue des Autrichiens, bivaquant dans les rues d'une ville française, produisit sur Edgar Quinet une impression terrible. Sa rage d'alors est restée vivante dans son poëme : *Napoléon*.

« Ah ! France ! as-tu du cœur? as-tu des yeux pour voir?
As-tu des dents pour mordre? as-tu, sans le savoir,
Du sang, encor du sang, en ta veine épuisée?
As-tu dans ton carquois une flèche aiguisée?
. . . .

« Si ton clairon se tait, enfle plus haut ta voix !
Si ton épée est courte, agrandis tes exploits !

Si ta barque se rompt, que ton espoir surnage !
Si ta muraille est basse, exhausse ton courage !
Si ton glaive s'émousse, aiguise ta fureur !
Si ton tranchant se perd, combats avec ton cœur !

. . . .

« Malheur ! ils sont entrés comme fait la tempête,
Sous le toit des héros sans incliner la tête.

. . . .

Malheur ! malheur ! ils ont rompu le pain des morts.
Ils ont rompu le glaive et la lance des forts.

. . . .

« Malheur ! malheur ! malheur ! voilà qu'un grand royaume
Se sèche sous leurs pieds, ainsi qu'un brin de chaume.
Sur l'argile et le roc, sur le mont, le ravin,
Sur les prés odorants, sur le sable et l'airain,
Sur la rive et le flot, sur l'herbe, sur sa tige,
Les pas de l'étranger ont laissé leur vestige !

« Demain l'herbe croitra ; demain le flot plus pur
Oublîra son limon dans son lit tout d'azur ;
Demain le rossignol chantera sous les saules ;
Demain reverdira le vieux chêne des Gaules ;
Mais demain ni jamais les pas de l'étranger
Ne pourront, sur le roc, s'effacer ni changer [1]. »

III

Le contre-coup des événements de 1815 se fit sentir jusque dans la vie privée. L'esprit national changea brusquement de direction ; les générations nouvelles, qui avaient été préparées pour la guerre, durent être arrêtées dans leur développement naturel et retournées vers les choses pacifiques, les sciences, les lettres, le commerce et l'industrie.

A la fin de 1815, Edgar Quinet fut mis au collége de

[1] *Napoléon*, au t. VIII des *Œuvres complètes*, 282, 283, 291, 292.

Bourg, où il resta jusqu'en 1817. Rien ne lui parut plus dur que d'être ainsi arraché à la liberté d'une existence presque sauvage et aux tendresses de la vie de famille, pour être plongé entre les quatre murs d'une prison, contraint au repos, forcé au travail. La porte du collége étant fermée derrière lui, loin de sa mère, il fut en proie à une véritable nostalgie, fort dangereuse si elle eût persisté. Par bonheur, une apparition féminine vint peupler la solitude du pauvre écolier; une blonde fée, sœur d'un camarade, entrevue au parloir, et à laquelle il ne parla jamais, lui rendit cette santé de l'âme, qu'il devait à la nature et à sa mère. Remontant jusqu'aux origines de son existence morale, Edgar Quinet retrouve toujours de plus loin en plus loin un doux visage, non de petite fille, mais de femme, qui lui sourit et vers laquelle il se sent entraîné.

« Je vois ainsi, dit-il, comme une procession de ces enchanteresses se tenir par la main jusqu'au moment où mes yeux s'ouvrent à la lumière du monde; ce qui devrait en conscience m'obliger de croire avec Platon que l'âme s'éveille dans l'Éternel Amour. »

Au printemps de 1816, Edgar Quinet, âgé de treize ans, accomplit un des actes les plus graves de son enfance: il fit sa première communion. Un missionnaire provençal des plus éloquents sut entraîner vers le ciel l'amour infini dont brûlait sa jeune âme. Évitant avec soin la discussion des sophismes théologiques qui auraient infailliblement attiédi la ferveur intime d'un néophyte aussi sensible, l'habile directeur le maintint à une telle élévation religieuse, qu'il ne se trouva pas un seul instant dans l'obligation d'avoir à renier la religion de sa mère pour embrasser, en connaissance de cause, une religion opposée. L'union impossible de deux cultes éternellement ennemis se trouva ainsi réalisée dans le cœur d'un enfant; et cet enfant, abandonné à ses propres élans, ressentit un jour l'ivresse

mystique, goûta la sereine béatitude des anges. Mais ce jour ne se renouvela pas; il ne pouvait pas se renouveler, car la félicité éprouvée n'avait été, à vrai dire, qu'une illusion, incapable de résister au premier examen. Il n'y avait pas eu foi, il n'y avait eu que surprise. L'accord entre le calvinisme de la mère et le catholicisme du confesseur, le confesseur disparu, disparaissait en même temps, et la religion romaine, reprenant dans l'esprit du communiant son caractère orthodoxe, devait pâlir vite et s'évanouir au souffle puissant de la religion de la nature. Edgar Quinet n'a été catholique que le jour de sa première communion, et encore en apparence plutôt qu'en réalité. Depuis lors, on sait jusqu'où il s'est avancé dans la direction contraire. Plus heureux que tant d'autres, il n'a pas eu à briser avec lui-même pour remplir son devoir de libre penseur!

A la fin de l'automne de 1817, Edgar Quinet, qui, à treize ans, avait achevé sa rhétorique au collége de Bourg, entra au collége de Lyon pour y suivre le cours de philosophie. De Bourg, il était sorti « n'ayant rien appris, mais n'ayant aussi rien à oublier; » à Lyon, il apprit beaucoup, parce qu'il eut le rare bonheur, grâce à l'avancement de ses études, de pouvoir vivre presque libre dans une cellule isolée. Il avait, durant les vacances précédentes, fait acte d'homme; par le seul effort de sa volonté, il avait dompté une passion véritable, fruit d'une nouvelle apparition, bien autrement saisissante que la précédente. Au collége, connaissant ainsi par expérience la force de son vouloir, il l'utilisa pour s'instruire. Tant que des maîtres l'y avaient contraint, l'étude lui avait répugné; il s'y plongea avec une véritable fureur dès qu'il fut à même de s'en affranchir. Dans son réduit du collége de Lyon, il s'initia à l'antiquité romaine, dont il lut et mé-

dita tous les grands auteurs, depuis Ennius et Lucrèce jusqu'à Ovide, Horace et Virgile; depuis Tite-Live et Tacite jusqu'à Claudien, Sidoine Apollinaire et Grégoire de Tours. Il aimait, entre tous, Tacite, et principalement parce que les vies rapides de Galba et d'Othon lui rappelaient le spectacle des changements dont il avait été si vivement frappé en 1814 et en 1815. C'était aussi le souvenir de l'invasion qui l'entraînait particulièrement vers Grégoire de Tours et l'époque barbare. Il composa même sur ce sujet un vaste *Commentaire*, qu'il possède encore et qui est son premier ouvrage. Il se fût sans doute adonné à l'étude de nos origines, s'il ne s'était vu devancé, de 1822 à 1824, par Augustin Thierry et M. Guizot.

Tout en faisant sa philosophie et en s'enfonçant dans les travaux particuliers les plus sérieux, Edgar Quinet commençait aussi l'étude des hautes mathématiques, auxquelles son père le destinait spécialement. Il eut pour les sciences un initiateur, M. Chachuat, chez lequel il y avait « de l'enfant et du Keppler, du moins par l'enthousiasme délirant pour les formules qui règlent l'univers. » Sous un pareil professeur, qui adorait à la fois les contes de fées et le calcul intégral, il se laissa entraîner vers les chiffres, les lignes et les formules algébriques, en dépit de sa répulsion première; il put même, lorsqu'il n'eut plus à son service les ailes de M. Chachuat, ne pas trop souffrir de la sévère discipline du professeur de mathématiques spéciales, très-savant maître de l'école de Laplace et de Lagrange. En ce temps-là il aimait « en pythagoricien la pureté incorruptible de la géométrie, » et l'algèbre lui semblait « la langue du dieu de l'esprit. » Aujourd'hui encore, il reconnaît devoir aux mathématiques la conviction de la certitude, le goût de la clarté et la soif inextinguible du vrai.

« Je dois aussi en partie aux mathématiques, dit-il, mon aversion pour les paradoxes, et il est de fait que je ne m'en suis jamais permis un seul, tout en sachant parfaitement qu'ils sont le moyen le plus sûr, le plus facile, de se faire écouter d'une société usée et corrompue. »

Cependant, si la théorie générale des sciences l'avait dès l'abord enthousiasmé, le ravissement fut quelque peu diminué quand il lui fallut tomber dans le détail, toujours fastidieux pour un esprit d'une aussi dévorante activité. D'ailleurs, il se sentait en même temps entraîné dans une voie moins positive. De minuit à quatre heures du matin, à la lueur d'une lanterne sourde, il lisait Dante, Pétrarque, Arioste, le Tasse; et ces lectures, qui lui ont révélé et fait aimer l'Italie avec tant de passion, produisirent aussi l'éclosion de son génie poétique. Mais la cause déterminante de sa vocation littéraire fut, comme lui-même l'a raconté, une lecture de Chateaubriand :

« La première fois, dit-il [1], qu'un livre de Chateaubriand tomba sous mes yeux, ce fut, je me le rappelle, sur un banc de pierre dans une des cours du collége de Lyon. On était au milieu du printemps. Un vent léger agitait les acacias de la cour et semait une à une les fleurs sur le volume embaumé. Ces pages (c'étaient *Atala* et *René*) firent sur moi l'effet d'une vision. Je sentais une sorte de terreur à l'approche de ce monde idéal qui s'ouvrait devant moi. Quand je fermai le livre, il me sembla que je venais d'apprendre le secret du grand amour et de goûter le fruit de l'arbre du bien et du mal dans l'Éden de l'imagination. »

A partir de ce jour, en effet, le rêve poétique occupa toutes ses heures de loisir et commença même à prendre une forme rhythmique. Il couvrait d'innombrables vers ses lettres, ses livres, tous ses papiers, et jusqu'à ses dessins scientifiques, à la grande colère de son professeur. Quel sujet traitaient ces vers? Sans doute, c'étaient des vers d'amour, mais plutôt d'amour vaincu que d'amour

[1] *Une lecture des Mémoires de M. de Chateaubriand, à l'Abbaye-au-Bois*, année 1834, au tome VI des *Œuvres complètes*, p. 404.

victorieux, car si le jeune poëte gardait le souvenir de sa dernière enchanteresse, il se complaisait à exprimer la lutte persévérante de sa volonté contre sa passion. En dehors des élégies ordinaires à la manière romaine ou grecque, il composa pourtant une œuvre de longue haleine, une chronique de ses *Souvenirs d'enfance*, embryon de ce que nous possédons aujourd'hui sous ce titre : *Histoire de mes idées.*

Ses professeurs, des prêtres, ne furent pas sans s'apercevoir des études peu classiques et des fantaisies peu orthodoxes auxquelles il se livrait. Mais l'élève avait eu l'habileté de gagner leur tolérance en leur rendant un petit service auquel ils ne pouvaient manquer d'être très-sensibles. Edgar Quinet jouait du violon passablement, à peu près comme son condisciple Jules Janin pinçait de la harpe. Les dimanches et les jours de fête carillonnée, nos deux virtuoses ne dédaignaient pas d'accompagner de leurs instruments les chants ecclésiastiques, augmentant d'autant la pompe des cérémonies religieuses. Ce mérite et cette complaisance étant pris en considération, il était impossible, en bonne justice, de les punir parce qu'à leurs heures perdues ils faisaient quelques vers et quelques bons mots.

Enfin, conformément aux volontés paternelles, Edgar Quinet eut à subir l'examen pour l'école Polytechnique. Trop ému, — car il craignait un échec qui eût attristé sa famille, — il ne répondit pas à ses examinateurs aussi bien qu'il l'aurait pu faire. Il fut cependant jugé admissible et ainsi son sort resta incertain. M. Quinet père s'estima satisfait de ce demi-résultat, son fils n'ayant encore que dix-sept ans et pouvant, durant trois années, renouveler l'épreuve.

Mais dès lors Edgar Quinet quitta le collége pour n'y

plus rentrer. Le voilà de nouveau à Certines, entre l'amour de sa mère et l'amitié de sa sœur, libre, au sein de cette nature sauvage qui, dans son enfance, avait déjà produit une si forte impression sur lui. Avec sa mère, avec sa sœur, il s'initie à la littérature anglaise, il lit Goldsmith, Walter Scott, Byron, Cooper. Avec son père, il mesure, arpente, dessèche les Léchères, le plus pestilentiel des marais dont la Bresse est malheusement couverte [1]. Si son cœur continue à grandir au contact du cœur maternel, le développement de son imagination appartient surtout au milieu dans lequel il se trouve. La *mauvaise Bresse* et les Dombes, ces « marais pontins » de la France, lui donnent un instinct irréfléchi des choses primitives. Les voix mélancoliques, inarticulées, lamentables du désert, qui l'entourent et le suivent, le poussent à ce qu'on nommait alors le *germanisme :* tout en préparant un petit ouvrage en prose sur les ruines de Bresse, il entrevoit déjà *Ahasvérus*.

« Encore aujourd'hui, dit-il, je me sens fils de nos grands horizons dépeuplés, de nos landes, de nos bruyères, de nos sillons de pierres de granit roulées dans la *Crau*, de nos maremmes inhabitées, de nos étangs solitaires, lacs boisés qu'aucun vent ne ride jamais et dont la sérénité est si trompeuse. »

Edgar Quinet passa, « enveloppé de cette influence d'une nature primitive qui n'était pas encore domptée, réglée, asservie par l'homme, » les derniers mois de son enfance, les premiers de sa virilité. Plongé dans une athmosphère, « toute pleine d'aspirations sans but, d'espérances sans corps, » il vivait plus de contemplation que d'action, et redoutait d'avance le jour où il lui serait imposé de sortir de cette paix pour entrer dans la bataille de la vie. Quel rôle y jouerait-il ? Telle était la profonde

[1] V. l'*État de siége*, brochure de 1850.

inquiétude qui troublait toutes ses joies de famille et de pure poésie. Entraîné vers les lettres, mais n'étant encore décidé pour aucun genre et s'essayant à tous, il se défiait de cet entraînement. Au milieu de l'affaissement général, suite naturelle de l'invasion, lui-même il se sentait affaissé, et, se figurant impuissant en un temps d'impuissance, il en souffrait à s'en désespérer. Aucune des voix qui, un peu plus tard, jetèrent tant d'éclat, n'avait encore parlé : le silence de l'Empire semblait devoir longtemps se perpétuer sous le nouveau régime. Et cependant, lorsqu'il descendait en lui-même, le jeune rêveur voyait bien qu'il était plein de foi en la prochaine renaissance de son pays et qu'il nourrissait secrètement de grandes, de saintes ambitions. Mais que faire? Continuer le dix-huitième siècle? Entamer le dix-neuvième? Et comment? Entre les deux courants qui divisaient son âme, tantôt prêt à se livrer à celui-ci et tantôt se précipitant vers l'autre, sans cesse il était arrêté par l'inconscience de sa force et surtout parce qu'il se voyait seul, sans guide, sans modèle. Il en était là, quand il lui fallut absolument se choisir un état quelconque. Que ce choix, tenté en commun avec sa mère et sa sœur, lui coûta de chagrins! Comme disait madame Quinet, « il avait en horreur toutes les professions qui pouvaient le faire vivre. »

Enfin son père coupa court à toute discussion inutile, en décidant qu'il entrerait à l'école Polytechnique. Et il partit avec lui pour Paris, en novembre 1820 [1]. Mais, au moment décisif, Edgar déclara catégoriquement à son père qu'il ne voulait point embrasser la carrière des armes, étant bien décidé à ne jamais servir sous le drapeau

[1] Ici s'arrête brusquement l'*Histoire de mes idées*. L'auteur n'a pas voulu pousser plus avant son autobiographie, craignant de « ne plus être assez libre pour dire simplement la vérité. »

blanc. — L'affreuse vision de 1815 restait toujours présente à son esprit.

IV

Ne pouvant vaincre l'obstination de son fils, en comprenant du reste la raison, M. Quinet se décida à lui faire étudier le droit.

Edgar Quinet resta donc à Paris seul maître de sa personne, surveillé uniquement par l'influence lointaine de sa mère, avec laquelle il entretenait une correspondance quotidienne. Mais cette influence était grande et partant la surveillance sérieuse, car la mère et le fils étaient en parfaite communion de sentiments et d'idées.

Aussi, quoiqu'il n'eût encore que dix-huit ans, au lieu de se laisser entraîner à la paresse et à la débauche, Edgar Quinet commença, dans sa petite chambre de la rue de Buffault, cette vie de travail grâce à laquelle il a mérité du présent même une couronne de gloire que l'avenir n'arrachera pas de son front. S'occupant sérieusement de l'étude du droit, mais en même temps ne négligeant ni les mathématiques, dont il avait fini par apprécier le haut intérêt, ni la poésie, qui ne cessait pas de chanter en son âme, augmentant et développant ses connaissances historiques et philosophiques, étudiant de plus les langues étrangères, il s'essayait à tout, indécis encore sur la voie qu'il entreprendrait de suivre.

Certains de ses parents, riches financiers, crurent dans son intérêt de l'arracher aux arts libéraux, — qui, selon eux, gens positifs, ne devaient le mener à rien, — et de le lancer dans le monde des affaires. Edgar Quinet fut placé chez un banquier. Mais il commettait trop de rêves,

de vers et, peut-être, de fautes d'addition pour s'y assurer une position sérieuse. Bientôt même, il rompit avec ce qu'il considérait comme un esclavage, non pourtant sans en avoir profité, car il eut plus tard à se rappeler la théorie de la banque et du commerce.

Sa famille se fâcha de la légèreté de ses résolutions. Pendant quelques mois il dut vivre de cette vie sans lendemain, qui semblerait être une épreuve nécessaire pour quiconque a un nom à gagner.

Abandonné de tous, n'ayant encore point fixé de but à sa vie, incertain de l'avenir comme du présent, longtemps il vécut dans la plus complète solitude, dévorant en silence et ses douleurs et ses rêves vagues. Un ami pourtant survint qui partagea bravement la moitié de sa peine. C'était un de ses compatriotes, aussi jeune que lui, simple dessinateur sur étoffes [1], mais grand cœur d'artisan, digne de comprendre son grand cœur de poëte.

Grâce à sa mère, qui comprenait l'originalité de sa nature et compatissait à ses souffrances, quoiqu'il ne s'en plaignît point, son père consentit enfin à ne plus le laisser ainsi dans la misère et dans l'abandon, si au moins il ne se refusait pas à reprendre l'étude du droit, qu'il avait abandonnée. Edgar Quinet se soumit aux conditions paternelles, à contre-cœur sans doute, car, n'ayant jamais cessé de poursuivre ses recherches dans le domaine purement intellectuel, il se sentait de plus en plus entraîné vers la poésie, la critique, l'histoire, la philosophie, vers les sciences idéales en un mot. Le droit pouvait avoir pour lui l'intérêt d'une étude théorique, se rattachant à l'histoire et à la philosophie; il y pouvait chercher les manifestations du génie juridique des nations et des siècles, — il

[1] Article de M. Louis Ulbach.

2

composa même un ouvrage resté inédit sur l'interprétation historique et philosophique des lois [1]; — mais il n'y devait pas chercher le moyen de s'ouvrir une carrière, où tout ce qu'il sentait et pensait se trouverait fatalement comprimé. Rien, en vérité, ne le portait à désirer un jour plaider le mur mitoyen ou appeler l'anathème social sur un misérable vagabond. Néanmoins, grâce à l'effort qu'il fit sur lui-même, grâce aussi à son étonnante facilité, il se tira sans encombre de ses trois premiers examens.

Rentré en grâce, il allait chaque année passer ses vacances auprès de sa mère, au milieu des souvenirs de son enfance, dans cette terre de Certines, campagne sauvage et mélancolique, pour laquelle il a toujours conservé tant de prédilection.

La dernière année, il eut le bonheur d'y rester tout un hiver et, durant cet hiver, sa vocation fut arrêtée.

Tout en s'abandonnant à la poésie qui chantait en lui depuis sa première jeunesse, tout en traçant le plan de plusieurs grands poëmes, dont aucun ne devait voir le jour, il se trouva, pour ainsi dire, naturellement entraîné à sonder les profondeurs de la métaphysique de l'histoire. C'est ainsi que sans connaître ni Vico, ni les savants philosophes de l'Allemagne, sans guide, sans modèle, il entreprit de suivre à travers les siècles le développement de l'individu et peu à peu mena à fin une *Histoire de la conscience humaine et de la personnalité morale*. Plus tard, il acheva un ouvrage encore plus considérable sur les *Institutions politiques dans leurs rapports avec la religion*, où les principales époques de la civilisation chrétienne étaient

[1] Si ces graves études étaient publiées, « elles montreraient bien, » dit M. Saint-René Taillandier, « quelle préparation laborieuse a précédé chez lui les mystiques ivresses de l'imagination. » — *Revue des Deux-Mondes*, 1er juillet 1858, p. 130.

personnifiées soit par un saint, soit par un monument. Tous ces travaux, sans doute déjà pleins de lumières, sont restés inédits [1]. Se défiant de ses forces, et ayant pour le public un respect que les littérateurs d'aujourd'hui semblent avoir perdu, le laborieux jeune homme ne voulut débuter que par un livre, sinon magistral, au moins sincèrement utile. C'est pourquoi, se voyant entraîné par ses propres instincts vers les idées déjà familières aux Allemands, il résolut de traduire une de leurs grandes œuvres, de faire connaître un de leurs grands hommes ignorés, avant de s'affirmer lui-même par un ouvrage original. Le peu qu'il apprit de Herder par les critiques français attira son attention sur ce philosophe, qui devait être pour lui un véritable révélateur; car, dans ses livres, il reconnut l'alliance de l'esprit allemand avec l'esprit français au dix-huitième siècle, il crut entrevoir, selon ses propres expressions, « l'aurore immaculée d'un beau jour qui se lève sur l'humanité [2]. »

Tout à coup, le prochain départ d'un de ses amis pour l'Amérique dérangea le cours de ses nouvelles études. Il s'éprit de l'idée d'aller visiter le Nouveau-Monde, — la terre de Washington et de la liberté. — Sa famille réussit d'abord à le retenir. Son ami partit sans lui. Mais bientôt, décidé à le rejoindre, il se rendit en Angleterre, d'où il devait voguer vers l'Amérique. Il s'y arrêta pour s'habituer par avance à la langue et aux mœurs anglo-saxonnes, et aussi parce qu'il avait rencontré sur son chemin un *Herder* traduit en anglais, tant et tant qu'il s'oublia un

[1] Il est malheureux que les *Œuvres complètes* n'en contiennent pas au moins quelques extraits. M. Quinet (t. X, p. 318) explique ainsi cette lacune : Il est à Bruxelles, et ses papiers sont en France.

[2] *Avertissement de* 1857 à l'*Essai sur les œuvres de Herder*, *Œuvres complètes d'Edgar Quinet*, t. II, p. 393.

an à apprendre l'anglais en le lisant. Enfin, il allait monter sur un paquebot transatlantique, lorsqu'il reçut une lettre de sa mère, lui annonçant que sa sœur était en danger de mort et l'appelait à son chevet. Ajournant aussitôt ses projets de voyages, il accourut en France embrasser sa sœur. Sa sœur vécut, et il resta. Entre elle et sa mère, sous l'inspiration de l'amour de deux saintes femmes, son génie prit son essor.

C'est à partir de ce moment que commence véritablement la vie littéraire d'Edgar Quinet.

De ses ouvrages publiés le plus jeune par la forme comme par la date (1823), — est une fantaisie satirique, les *Tablettes du Juif errant* [1]. En la laissant réimprimer aujourd'hui, l'auteur ne la ménage guère, il la dit « sans art, sans style, sans invention d'aucune sorte, » ce qui est trop dire. Dans ces *Tablettes du Juif errant*, qui contiennent le germe d'*Ahasvérus*, il y a beaucoup de bon sens et même beaucoup d'esprit. C'est, en vérité, la première réaction d'une « pensée droite » contre les systèmes philosophiques et littéraires du temps, systèmes qui, par la restauration du moyen âge, sous toutes ses formes, n'aboutissaient à rien moins qu'à « redorer de vieilles superstitions et de vieilles chaînes. » On y retrouve, — et l'auteur, critique de lui-même, n'hésite pas à l'avouer, — « comme un premier instinct de la plupart des luttes sérieuses que la vie devait lui offrir. »

Mais Edgar Quinet ne s'arrêta guère à flageller les ridicules de son époque. Son talent était plus créateur que destructeur, plus sérieux que léger. Sachant déjà l'anglais, il apprit l'allemand avec plus de facilité. Bientôt, — quand il eut totalement refait sur le texte original la

[1] *Œuvres complètes*, t. VII, p. 405-441.

traduction qu'il avait déjà finie d'après la version anglaise, — les *Idées* de Herder sur la *Philosophie de l'histoire de l'humanité* [1], furent, pour la première fois (1825-27), présentées au public français, avec une *Introduction* où ce penseur de vingt-deux ans à peine examinait, discutait et jugeait le maître qu'il s'était choisi, comme s'il avait eu le temps de pâlir sur les livres et de soumettre sa raison à un long exercice.

Lorsqu'en lisant cette *Introduction à la philosophie de l'histoire* [2], on songe à l'âge auquel elle a été composée, on s'étonne de l'audace d'un homme aussi jeune à se plonger du premier coup dans les questions les plus ardues de la destinée humaine. On s'étonne encore plus d'y retrouver les idées principales du système historique qui sert toujours de base aux œuvres mûries de l'auteur.

Honneur insigne et qui sacre prince de la pensée l'enfant qui le mérita; le patriarche de la littérature allemande, Gœthe, daigna rendre compte de la traduction des *Idées de Herder*, et il recommanda très-expressément l'introduction qui la précède « à ceux qui ont pour mission de tenir le public au courant des œuvres nationales et étrangères [3]. »

En France, le succès ne fut pas moindre. Quand la traduction de Herder eut été imprimée chez un éditeur de Strasbourg, M. Levrault, Edgar Quinet, qui jusqu'alors avait eu pour unique protecteur le vaudevilliste Bayard [4], osa en aller offrir un exemplaire au « moderne Platon, » à M. Cousin. Le philosophe le reçut à la manière antique, étendu sur son lit, mais avec une bienveillance qui l'ho-

[1] 3 volumes in-8°, Strasbourg et Paris.
[2] *Œuvres complètes*, t. II, p. 345-390.
[3] *Œuvres complètes de Gœthe*, t. XLVI, *Art et Antiquité*, p. 173.
[4] Article de M. Ulbach.

nore. Bientôt même cette bienveillance devint de l'admiration. Ayant lu le livre du jeune inconnu, il s'écria : « Mais c'est le début d'un grand écrivain! » M. Cousin, — philosophe aujourd'hui converti, — ne se doutait guère que « le grand écrivain, » dont il prédisait la gloire naissante, deviendrait un jour un des plus robustes ennemis de l'éclectisme et de l'inconséquence.

Mais M. Quinet doit beaucoup plus que cette vaine marque de sympathie à celui qui, sur ses vieux jours, est devenu le pieux amant des belles impures du grand siècle. C'est chez lui, — car M. Cousin, reconnu alors comme un des prophètes de l'avenir, semblait être le chef de la jeunesse française, — c'est chez lui qu'il rencontra M. Michelet, qui venait présenter au maître son travail sur Vico. Dès le premier jour qu'ils se virent, ces deux hommes se reconnurent, comme s'ils s'étaient vus déjà et éprouvés l'un l'autre, et ils nouèrent cette belle et sainte amitié, dont trente-deux années de travaux, de luttes, de malheurs n'ont fait qu'augmenter la force, et qui ne peut « que s'accroître jusqu'à la mort. »

Dédiant le *Christianisme et la Révolution française*[1] à M. J. Michelet, M. Quinet s'écrie :

« Depuis le premier instant où nous nous sommes connus, par quel hasard est-il arrivé que, séparés ou rapprochés, nous n'ayons cessé au même moment de penser, de croire, et souvent d'imaginer les mêmes choses, sans avoir eu besoin de nous parler? Cet accord de l'âme a toujours été pour nous la confirmation du vrai; depuis trente et un ans (1857), ce combat nous réunit; c'est le combat éternel qui ne finira qu'en Dieu. »

Dans ces deux nobles intelligences se sont mariés le génie de Vico et le génie de Herder, enfantant un génie nou-

[1] *Œuvres complètes*, t. III, p. 1-281.

veau, ni allemand, ni italien, mais français, c'est-à-dire universel, car il est dominé, inspiré, par le génie de la Révolution, dont ces deux grandes âmes sont pleines[1].

V

Affamé de science, Edgar Quinet ne resta pas longtemps à Paris à jouir de son premier succès. En 1827, on le retrouve en Allemagne, étudiant la philologie, commentant Homère, se liant avec les hommes les plus célèbres de l'université d'Heidelberg, avec Niebuhr, Schlegel, Tieck, Gœrres, Uhland, Daub, et surtout avec le professeur Frédéric Creutzer, qui l'initiait au symbolisme religieux de l'antiquité. Tout en s'enivrant ainsi de la science et de la poésie de cette grande Allemagne — qui, tandis que d'autres peuples « remontent de l'expérience à la spéculation..., incline de la spéculation à l'expérience ; » — il commençait à formuler son *Ahasvérus* rêvé dès l'enfance, complétait sa pieuse étude sur son premier maître, achevait son *Essai sur les œuvres de Herder*. — C'est également de cette époque (1828) que date l'élaboration d'un ouvrage sur le *Génie des races germaniques*, auquel M. Quinet a travaillé longtemps[2], et qui n'a point été imprimé. L'acheva-t-il? Je ne sais. La majeure partie en a, sans doute, été utilisée, surtout dans l'*Histoire de la poésie* dans *Allemagne et Italie*.

Mais tout à coup il part, laissant là ses travaux et ses amitiés.

[1] Chose étrange ! les *Idées* de Herder et les *Œuvres choisies* de Vico ont paru juste à la même époque, en 1827. Les deux traducteurs, avant de se connaître, débutaient dans le monde littéraire, comme s'ils eussent déjà été frères.

[2] *Œuvres complètes*, t. I, p. 431.

« Adieu, s'écrie-t-il [1], terre hospitalière, terre paisible ! que puis-je te rendre pour tout ce que j'ai reçu de toi? Tu n'as ni le doux climat de la France, ni la liberté plus douce de l'Angleterre, ni les sites agrestes de l'Écosse, ni les ruines antiques de l'Italie, ni l'air embaumé des myrtes de la Provence. Mais au fond de tes silencieuses vallées jaillit encore, sous les chênes d'Arminius, la source pure du beau moral où tôt ou tard viendront se désaltérer les peuples qui t'entourent. Ils sont morts ou vieillissent, les hommes qui ont fait ta gloire; tu t'appuies sur leurs tombeaux, déjà fatiguée de l'agitation du génie. Le délire de ton inspiration est passé; comme le rameau chargé de fruits, tu t'inclines vers le sol, et pourtant tu es encore le pays de l'âme et de l'espérance ! »

Où va-t-il à présent?

Vers un autre pays d'espérance, mort hier, et qui renaît aujourd'hui par l'héroïsme de ses enfants.

De 1821 à 1829, au seul nom de la Grèce, tous les cœurs battaient en Europe. Les poëtes entonnaient le chant de guerre, ils allaient même aider de leur courage à l'affranchissement de la patrie du beau. A la fin, cédant à l'irrésistible élan de l'opinion publique, les puissances civilisées intervenaient pour faire cesser l'horrible carnage, pour assurer la vie d'un peuple qui s'en était montré digne en la gagnant par son propre effort.

Edgar Quinet voulut aller rejoindre les Philhellènes. Il s'autorisa de ses savantes études sur l'antiquité pour proposer au ministère Martignac d'envoyer à la suite de l'armée française une commission scientifique, qui explorerait la Morée. Sa proposition fut agréée; il fut nommé, par l'Institut [2], membre de la commission. M. Cousin essaya vainement de le retenir, lui disant qu'il allait courir « quatre-vingt-dix-neuf chances de mort contre une de vie. » Edgar Quinet partit quand même.

[1] *Œuvres complètes*, t. II, p. 438, 439.
[2] Et grâce à l'appui de Creutzer, en qualité de philologue.

Aussi eut-il le bonheur de visiter la Grèce en un moment unique. La guerre et la peste dévastaient encore la vieille Hellade, et sur ses ruines accumulaient de jeunes ruines. Mais on assistait en même temps à un sublime spectacle, à la résurrection d'un peuple. La relation de ce voyage, accompli en des circonstances aussi exceptionnelles, publiée pour la première fois à Strasbourg, en 1830, se retrouve dans les *Œuvres complètes*[1], toute brûlante encore de la flamme des grands jours.

A son retour de Grèce, Edgar Quinet éprouva un indicible bonheur. Du plus loin qu'il aperçut la côte de la patrie, il reconnut le glorieux drapeau abattu en 1815, replanté sur le sol par une révolution triomphante.

« Le voyageur, dit-il lui-même à la fin de la préface de la première édition de la *Grèce*, le voyageur qui a quitté son pays dans le deuil, le retrouve dans la joie. Il s'en va pour ne plus voir dans sa ville la rougeur sur le front de chaque homme qui passe. Et voilà qu'en revenant, tout chagrin qu'il ait pu être au départ, mieux que des rayons d'or sur un golfe d'azur, mieux que les cimes empourprées du Taygète, mieux qu'une tour penchée sur le bord de l'Iri, ou qu'une femme endormie sous un bois d'orangers, mieux qu'une nuit en mer, ou qu'au matin une avenue aux troncs de marbre, il aime nos fleuves embourbés et leur pâle soleil, le peuple dans ses carrefours, les tombes sur les places, et nos tours gothiques qui, comme les siècles passés de notre histoire, le saluent au retour du drapeau de Jemmapes[2]. »

VI

Chose étrange, pour une nature aussi ardente, pour une âme aussi juvénile, aussi passionnée, au milieu même de

[1] T. V, p. 171-187.
[2] T. X, p. 525-526.

l'enthousiasme politique, qu'il partage, il s'occupe toujours de poésie et de littérature.

Si par plusieurs brochures, *De la philosophie dans ses rapports avec l'histoire politique, l'Allemagne et la révolution, Système politique de l'Allemagne, Avertissement à la monarchie de* 1830[1], il semble s'être jeté dans le mouvement contemporain, s'élançant même bien loin au delà, car déjà il affirme ses opinions républicaines; dix-sept ans à l'avance, il marque et décrit la décadence et la chute du système bourgeois adopté par Louis-Philippe, annonce, prédit l'avénement de la démocratie;—en même temps, il fait paraître nombre de travaux purement littéraires et scientifiques, principalement dans la *Revue des Deux-Mondes;* il s'enfonce dans les bibliothèques, y retrouve des *Épopées inédites du douzième siècle*, et appelle le ministère à son aide pour approfondir de trois siècles l'horizon de notre histoire littéraire. Son appel ne fut point entendu et sa découverte, contestée avec passion par ces érudits officiels qui ont intérêt à ce que l'on ne croie qu'à leurs propres inventions, lui valut tant de dégoûts, que, sans y renoncer, il en remit l'achèvement à des temps plus paisibles. Dès l'abord cependant et quoiqu'il eût raison, il trouva des défenseurs aussi ardents que ses ennemis: au premier rang, M. Michelet, M. Charles Magnin, M. Jules Janin, et Lamennais, qui lui ouvrit les colonnes de l'*Avenir*, où il publia son rapport[2]. Depuis lors, la découverte d'Edgar Quinet a reçu une éclatante consécration par l'impression des poëmes manuscrits de la Bibliothèque nationale, sans que nul témoignage pu-

[1] *Allemagne et Italie, Œuvres complètes*, t. VI. p. 136-182.

[2] *Des Épopées françaises du douzième siècle*, 1831, dans le IX[e] volume des *Œuvres complètes*, p. 403-424.

blic, autre que celui de M. Henri Martin[1], en ait attribué l'honneur et le premier mérite à qui de droit.

C'est à la même période de la vie de M. Quinet qu'appartient la publication d'un simple article de sept ou huit pages à peine, mais qui porte ce titre: *De l'Avenir de la religion*[2]. Dans cet écrit, provoqué sans doute par les nouveautés religieuses qui occupaient la France, durant les premiers jours qui suivirent son réveil, surtout par l'utopie saint-simonienne, Edgar Quinet trace à larges traits le plan de l'œuvre capitale de sa vie, l'*Histoire des religions*, et en fait entrevoir à l'avance les conclusions suprêmes, l'anéantissement des vieux dogmes ou plutôt leur fusion dans une religion du droit et de la liberté, embrassant le genre humain tout entier.

Un autre opuscule, paru antérieurement (1828), *De l'origine des Dieux*[3], contient le germe du *Génie des religions*, premier terme du redoutable problème que M. Quinet aborda en voulant exposer la philosophie de la révélation.

Durant son séjour à Paris, après la révolution de 1830, sans compter M. Michelet, il voyait dans une intimité de tous les jours, MM. Ballanche, Ampère, Fauriel, Magnin,

[1] Au t. IV de son *Histoire de France*. — Au témoignage du savant historien, il faut ajouter maintenant celui de M. Saint-René Taillandier (*Revue des Deux-Mondes*, 1er juillet 1858, p. 137-138, *note*) : « Des savants même, et du premier ordre, repoussaient avec dédain ces innovations qu'ils devaient accueillir plus tard et confirmer par de nouvelles recherches. M. Raynouard s'indignait qu'on pût voir des éléments celtiques dans les poëmes du cycle d'Arthus. M. Génin niait qu'il y eût des poëmes carlovingiens en vers de douze syllabes ; l'éditeur de la *Chanson de Roland* a prouvé depuis qu'il avait mieux étudié, sur les indications de M. Quinet, notre vieille littérature nationale. M. Quinet, en un mot, a donné la première impulsion à ce mouvement d'études qui a débrouillé nos origines poétiques. Il a précédé même dans cette voie le docte et ingénieux Fauriel, qui a été sur tant de points l'initiateur littéraire du dix-neuvième siècle. »

[2] Juin 1831, *Mélanges*. *Œuvres complètes*, t. VI, p. 394-403.

[3] *Œuvres complètes*, t. I, p. 414-437.

de Gérando, le baron Massias, madame Récamier et sa société.

Après la mort de son père, de 1832 à 1833, il fit un voyage en Italie. C'est là qu'en étudiant les monuments, les hommes, les mœurs, la religion et les révolutions, à Venise, à Florence, à Rome, à Naples, il finit *Ahasvérus*[1], rêvé au pays natal, sous les voûtes de l'église de Brou, continué durant son séjour en Allemagne et après son excursion en Grèce. On sait que ce grand poëme en prose, audacieuse tentative littéraire, n'est point, quoiqu'on l'ait dit, un chant de désespoir, mais au contraire un chant de rénovation. On y trouve l'exacte expression d'une maladie qui tourmentait alors le genre humain, et qui le tourmente encore : la maladie de l'attente. Ahasvérus errant, c'est l'esprit enfiévré qui cherche à travers l'ombre le soleil qui va venir, c'est « l'humanité sourdement travaillée dans ses entrailles comme si elle allait enfanter un Dieu. »

Le poëme d'*Ahasvérus* remua profondément tous les esprits d'élite. S'en inspirant, la princesse Marie, plus artiste que princesse, et dont la mort a été si prématurée, composa deux admirables bas-reliefs,— le *Départ d'Ahasvérus*, les *Femmes ressuscitées*, — et un groupe, — *Ahasvérus et Rachel au jugement dernier*, — dont il n'existe que trois épreuves, une chez Ary Scheffer, une que doit avoir M. Quinet, une qui était aux Tuileries avant 1848. Ary Scheffer lui-même a composé sur deux épisodes d'*Ahasvérus* deux dessins, dignes de son grand talent. Celui qui représente *Rachel au berceau du Christ* a été popularisé par la gravure.

A son retour d'Italie, Edgar Quinet fut moins heureux

[1] T. VII des *Œuvres complètes.*

qu'à son retour de Grèce. Passant non loin de Bourg, il voulut revoir cette terre de Certines, où s'étaient écoulées les meilleures années de son enfance, et que sa mère avait été forcée de vendre pendant son voyage. Mais il ne trouva qu'un informe amas de poutres brûlées et de pierres noircies. La *Bande noire* avait incendié le vieux château !... A l'aspect de ces ruines, il éprouva une de ces foudroyantes émotions que l'on n'oublie jamais[1]. Il n'en a ressenti de plus terrible qu'une vingtaine d'années après, — quand il vit s'écrouler les nobles espérances dont jusqu'alors il avait vécu.

Cependant il continue à préparer les grandes œuvres que depuis l'enfance il projette. Dans les journaux, dans les revues, il sème en même temps divers articles, qui attestent qu'il n'est pas un seul instant resté étranger aux luttes politiques et littéraires de son époque.

Ainsi, étudiant les arts de la Renaissance, à propos de l'église de Brou[2], il affirme, il prouve que le moyen âge, tout entier, « est le culte de la mort, » il s'efforce de détacher ses contemporains de l'admiration périlleuse de « ce grand tombeau, » et les convie au nouvel amour.

D'autre part, recueillant l'émotion qu'il a éprouvée en visitant le champ de bataille d'Arcole (juin 1832), il ne retient pas son cœur qui pousse ce cri :

« France, toi si belle, quand tu marchais par ce chemin; toi, si fière, si hardie; toi à présent si changée, ah! si l'on ne voyait à tes côtés la cicatrice de la lance et les clous qui t'ont clouée au poteau, qui pourrait te reconnaître? Depuis plus de trois jours tu es descendue

[1] « De ce jour-là, dit-il (*Hist. de mes idées*, t. X des *Œuvres complètes*, p. 116), je me sentis déraciné sur la terre. J'appartenais à l'orage ; il pouvait me prendre et m'emporter où il voudrait. »

[2] *Des Arts de la Renaissance et de l'Église de Brou*, année 1834, *Mélanges*, I, au t. VI des *Œuvres complètes*, p. 331-363.

dans ton sépulcre, toi, l'hostie des nations. Peuple prophète, laisse le linceul; revêts-toi de l'avenir[1]. »

Ailleurs, à l'Abbaye-au-Bois (avril 1834), après avoir lu et analysé les *Mémoires* de Châteaubriand, il retrace toute notre histoire depuis un demi-siècle, montre le dernier preux faisant « l'oraison funèbre de la vieille société et de la monarchie qui la représentait, » et termine en saluant, non d'un regret, mais d'une respectueuse pitié, le château de Prague, refuge des Bourbons de la branche aînée, tombeau du droit divin.

« La porte, dit-il, l'escalier, le fossé, le pont-levis, tout a un sens profond dans ce donjon, tant que cette famille l'habite; et même, à cette triste table du vieux monarque, où toutes les places semblent remplies, il y a encore plus d'un siége vide qui attend son convive couronné avec le pain et le vin et le sel de l'exil[2]. »

Enfin, retournant en Allemagne, Edgar Quinet achève de se pénétrer de la pensée germanique et, unissant en lui les génies contraires de la Germanie et de la Gaule, s'efforce de rapprocher les deux sœurs ennemies, de les entraîner dans la bataille, à la conquête de la liberté et de la justice. Tel est le sens véritable de toutes les brochures, de tous les articles, qu'il publia successivement et qui, depuis, ont formé la première partie du livre : *Allemagne et Italie.*

Gœthe meurt. Edgar Quinet décerne à l'homme de génie une dernière couronne, mais il se félicite de la fin d'une littérature « où ne se retrouve pas un seul écho de la société politique, » de la fin « d'un art sans patrie. » — « Un siècle finit, s'écrie-t-il, un siècle commence. L'art est mort! l'art vient de naître[3]. » — Et aussitôt il sonne

[1] T. VI. — *Mélanges*, II, p. 369.
[2] T. VI. — *Mélanges*, VI, p. 437.
[3] T. VI. — *Allemagne*, V, p. 182-187.

le réveil de la nationalité allemande, il salue les poëtes du glaive et de l'action, les Koerner et les Uhland[1]. — Mais les bras se sont lassés vite du glaive et, dans la paix, l'action s'est évanouie. De l'immobile spiritualisme de Gœthe, l'Allemagne est tombée dans la violente négation de Gœrres, et, sur la pente du scepticisme, « elle descend processionnellement dans le néant et scientifiquement dans le doute[2]. » M. Quinet ne cesse pas de dénoncer le mal et de présenter le remède, il tonne contre le doute, abandon de la vie, excite à l'affirmation de la foi nouvelle, à la réaction contre le vide menteur, à l'ascension audacieuse vers la vérité éternelle, qui luit en avant. — Préparant sans retard l'œuvre de l'avenir, il brise les préjugés qu'a sur nous l'Allemagne et que nous avons sur elle, il apprend au *peuple d'ombres* à mieux connaître celui que le docteur Léo nomme le *peuple de singes*, sape les vieilles rivalités politiques, la dispute du Rhin, la *gallomanie* et la *teutomanie*, et, en vertu du principe et du fait de l'unité du génie des modernes, proclame la réconciliation[3].

VII

Cependant un grand changement s'était opéré dans la vie de M. Quinet. Il venait de se marier (1834). Ayant épousé une Allemande, il passa les premiers mois de son mariage à Heidelberg et à Baden-Baden. Il revint ensuite à Paris, où il fit imprimer *Napoléon* (1835).

Laissons-le expliquer lui-même et juger ce poëme, où il ne faut voir qu'une suite à *Ahasvérus*, l'homme indivi-

[1] T. VI. — *Allemagne*, VI, p. 187 194
[2] *Id.*, VII, VIII, IX, p. 194-218.
[3] *Id.*, X, XI, XII, XIII, XIV, XV, XVI, p. 2 8-290

duel, le héros, après l'homme éternel et multiple, l'homme-humanité :

« J'ai choisi Napoléon pour sujet d'un poëme héroïque, lorsque ses restes étaient proscrits du monde entier. J'ai dénoncé sa mémoire, sitôt qu'elle est redevenue une puissance. Voilà le seul genre d'adulation dont j'aie à m'accuser.

. . . .

« J'ai voulu faire Napoléon plus grand que nature, plus noble qu'il n'a été en effet. Mon héros légendaire est retombé sur moi ; il m'a écrasé de ses débris.

« J'ai cherché à fixer Napoléon dans cette région sublime, éternellement sereine et populaire où se sont maintenues les figures de Prométhée, d'Achille, des grands chefs de race qui dominent l'imagination humaine. Le vent du siècle ou plutôt la force des choses a été plus forte que moi. Napoléon n'a pu rester pour nous un sujet poétique.

« Il m'est arrivé la même chose qu'à Lucain. L'histoire s'est vengée de lui et de moi en substituant à son César et à mon Napoléon l'implacable vérité [1]. »

En 1836, M. Quinet réunit en un seul volume ses études sur l'Allemagne et ses impressions de voyage en Italie. Ces impressions, d'une toute autre forme que ces études, car ce sont de simples lettres à un ami, n'ont pas moins d'intérêt et d'importance. Elles promettent *les Révolutions d'Italie*. Pour en faire apprécier l'esprit, il suffit de citer les deux derniers paragraphes :

« J'ai lu en Lombardie le livre de Silvio Pellico, et j'ai admiré autant qu'un autre la sainteté de cette âme de martyr ; mais Dieu éloigne à jamais de nous le règne de semblables vertus ! Elles sont de celles qu'il faudrait souhaiter à nos plus grands ennemis. Si cette résignation sublime, si ce désistement de la volonté humaine était le dernier mot de l'Italie, rien ne resterait qu'à verser sur elle d'éternelles larmes ; car elle aurait justement toutes les vertus des morts.

« Au contraire, tant qu'il reste un espoir et un souffle dans ce grand corps, je trouve qu'il est convenable de ne se point guérir trop

[1] *Avertissement* au poëme, daté de Meyringen, 25 août 1857, imprimé à Paris la même année dans les *Œuvres complètes*, t. VIII, p. 137-139.

tôt de la haine enracinée par Pétrarque et par Machiavel ; seule passion, après tout, qui empêche les morts de se dissoudre. Il ne faut pas que les peuples tendent les deux joues à leurs ennemis. Cela n'est ni chrétien, ni païen, ni divin, ni humain [1]. »

On ne peut s'empêcher de rapprocher de ce passage une autre page, écrite du reste la même année, sur le *Champ de bataille de Waterloo* [2]. L'idée de patrie, défendue là contre la résignation individuelle, l'est ici contre l'indifférence générale, se dissimulant sous le voile du cosmopolitisme :

« Mais, quand on aura violé ainsi tout ce que les ancêtres honoraient ; quand l'idée de patrie, dégradée par son propre abandon, ne réveillera plus nulle part ni fierté ni amour ; quand il n'y aura plus de barrière, plus de foyer, plus d'asile, il n'y aura plus de peuples, cela est vrai ; mais aussi il n'y aura plus d'hommes. Avant un siècle, si personne n'opposait à ces maximes une barre d'airain, l'Europe occidentale et continentale ne serait plus qu'une cohue de bourgeois sans feu ni lieu, sans valeur et sans cœur, prêts à devenir, comme ceux de Byzance, la proie du premier venu qui leur ferait l'honneur d'abaisser la main sur eux. »

Peu avant l'époque où le livre *Allemagne et Italie* obtenait en Italie même et en Allemagne, aussi bien qu'en France, un succès mérité, un autre ouvrage avait paru : *De l'histoire de la poésie épique* [3]. Ce savant ouvrage est, pour ainsi dire, la préface et le commentaire des tentatives qu'Edgard Quinet a faites pour ressusciter en France le genre épique. C'est aussi un exposé rapide mais complet de la tradition poétique et nationale à travers les âges, de l'Iliade au cycle d'Arthus, des Eddas et des Nibelungs

[1] Mai 1836. — *Œuvres complètes*, t. VI, p. 347. — Le voyage en Italie d'Edgar Quinet a d'abord été publié dans la *Revue des Deux Mondes*, sous le titre de : *Voyage d'un solitaire, Lettres à un ami.*

[2] Octobre 1836. — *Mélanges*, III, au t. VI des *Œuvres complètes*, p. 369-389.

[3] *Œuvres complètes*, t. IX. — 1836-37.

aux chants populaires des Slaves d'aujourd'hui. Là se trouve posée une question capitale, qui fait le fond d'un travail, non moins important, publié deux ans après (1838), l'*Examen de la vie de Jésus-Christ*[1], critique théologique, philosophique et historique du célèbre ouvrage de Strauss. Combattant avec vivacité les applications extrêmes qui pourraient être faites du système panthéistique du docteur allemand, M. Quinet s'efforce de prouver que l'Évangile, pas plus que les grands poëmes nationaux, n'est émané d'un auteur multiple, anonyme et irresponsable. Contre l'omnipotence de l'action des masses, absorbant les initiateurs, artistes, poëtes, héros, prophètes, au point que ceux-ci cessent d'avoir une existence positive, il proteste, dans l'intérêt même du genre humain, auquel ainsi l'homme est sacrifié :

« Combien cette idée fausse, dit-il [2], n'a-t-elle pas faussé d'excellents esprits ! Combien surtout elle a égaré les peuples qui l'ont appliquée à la lettre dans la conduite de leurs affaires ! » — « Ne disons pas, ajoute-t-il [3], ne disons pas trop de mal de l'individualité et de la conscience, ne nous fions pas trop du soin de sculpter de beaux marbres, d'accomplir de grandes œuvres, d'utiles actions, à la force répandue dans l'univers; il s'agit de la vie même. La nature aussi se recueille dans des organisations vivantes; elle ne laisse pas tout faire à l'Océan aveugle. »

Quelques mois avant l'*Examen de la vie de Jésus*, *Prométhée* avait été imprimé. Par ce beau poëme se trouva complétée la trilogie épique, dont *Ahasvérus* et *Napoléon* forment la première et la troisième partie, et dont les *Esclaves* semblent être en quelque sorte l'épilogue. De Prométhée, considéré comme le vrai prophète du Christ

[1] *Œuvres complètes*, t. III.
[2] T. III, 285, 286.
[3] T. IX, 269, 270.

au sein de l'antiquité païenne, le poëte a fait à la fois, et « la figure de l'humanité religieuse », et la représentation du combat qui se livre en chacun de nous, « du drame intérieur de Dieu et de l'homme, de la foi et du doute, du Créateur et de la créature, » drame divin « qui ne finira jamais[1]. » Par là, *Prométhée* se rattache à une vaste histoire philosophique des Religions, dont M. Quinet avait déjà conçu le plan et qu'il allait bientôt commencer à écrire.

Quand on considère la variété des œuvres que publia Edgar Quinet durant les dix premières années de sa vie littéraire, on ne se lasse pas d'admirer et la haute intelligence qu'il fallut pour les concevoir, et le prodigieux travail au prix duquel elles furent préparées et parfaites. A toutes les époques de son existence, comme pendant la première, philosophie, histoire, critique, poésie et religion, tous les genres, tous les sujets se succèdent dans ses livres et sembleraient s'y mêler, s'y confondre, si l'on ne voyait, en les lisant avec attention, que toutes ces œuvres, si variées de fond et de forme, se tiennent et se complètent, obéissant à la même impulsion, se dirigeant vers le même but. Toujours occupé d'un ouvrage principal, M. Quinet ne s'y absorbe jamais au point de ne pas entendre ce qui bruit et s'agite autour de son cabinet de travail. Il écoute, au contraire, et, dès qu'il le faut, il est prêt à se précipiter dans la lutte du jour; il sait, sans compromettre le principal, aviser au plus pressé. M. Quinet, — et c'est là ce qui constitue son originalité, — est aussi bien organisé pour la polémique d'actualité que pour la réflexion tranquille. Il unit deux choses qui sembleraient inconciliables : le talent du journaliste au génie

[1] T. VII des *Œuvres complètes*, préface de 1838.

du penseur, la fécondité de l'homme d'imagination à la profondeur de l'homme de science. Sans doute toutes ses œuvres sont discutables, mais au point de vue des idées plus qu'au point de vue de la forme. Aucune, feuille volante ou livre, aucune n'est médiocre. Edgar Quinet reste toujours à la hauteur de lui-même.

VIII

Ici commence la vie militante d'Edgar Quinet.

Comme elle se mêle, surtout de 1840 à 1852, à l'histoire générale de nos luttes politiques, religieuses et sociales, pour en donner le récit complet, il faudrait ouvrir un vaste cadre, au milieu duquel cette étude particulière se trouverait, pour ainsi dire, noyée. Je n'insisterai donc que sur quelques points, sur ceux qui concernent spécialement le professeur, le représentant du peuple, et ses œuvres. Ce sera, non un tableau, mais un simple dessin, très-incomplète esquisse d'un coin du grand tableau qui devra être achevé quelque jour, à la gloire de la jeunesse française.

C'est à la fin de 1838 qu'Edgar Quinet, jusqu'alors simple homme de lettres et libre philosophe, entra dans l'enseignement public. Chose à remarquer dès l'abord, c'est qu'il ne s'était pourvu d'aucun des grades universitaires supérieurs quand M. de Salvandy le nomma professeur des littératures étrangères à la faculté des lettres de Lyon [1]. Se réservant précieusement toute la liberté de ses

[1] Au commencement de 1839, le 25 janvier, il soutint publiquement à Strasbourg une double thèse pour le doctorat ès lettres : une thèse fran-

opinions, tant littéraires que politiques, il accepta cette chaire, non comme un lit de repos, obtenu en récompense des importants services qu'il avait déjà rendus à la science, mais comme un théâtre d'action, du haut duquel sa voix, à demi étouffée dans le livre, devait forcer l'écho à répéter les vigoureuses paroles de vérité qui jaillissaient de son cœur.

Il ouvrit son cours, le 10 avril 1839, par une magnifique introduction sur l'*Unité morale des peuples modernes*[1].

Parlant aux habitants d'une grande ville industrielle, il se hâtait de montrer comment les arts du commerce n'excluent point les arts libéraux; comment, au contraire, il y a dans tout effort, même matériel, de l'homme, « une pensée vers laquelle il tend sans cesse, » poésie, art, philosophie et religion tout ensemble. Puis, arrivant à l'objet de son enseignement, il se gardait avec soin d'en amoindrir, d'en dissimuler la portée. Il ne venait pas apprendre aux Français de Lyon à balbutier quelque idiome inconnu, il ne venait pas commenter en grammairien, analyser et critiquer en érudit tel ou tel chef-d'œuvre exotique. Il voulait effacer de notre dictionnaire le mot *étranger*, supprimer « les Pyrénées entre les peuples, » augmenter le génie de la France en y associant le génie des autres nations. Or, pour trouver ce génie, pour en exprimer la formule, pour la faire adopter au peuple devenu universel depuis sa révolution humanitaire de 1789, l'examen de la littérature proprement dite eût-il suffi? Non certes, car « il est des peuples qui n'ont laissé aucun livre et qui pourtant ont été grands par la pensée. »

çaise sur l'art, une thèse latine : *De Indicæ poesis antiquissimæ natura et indole*.

[1] *Œuvres complètes*, t. I, p. 386-411.

« Ce cours, annonçait le professeur, devrait être une histoire de la civilisation par les monuments de la pensée humaine. *La religion surtout est la colonne de feu qui précède les peuples dans leur marche à travers les siècles; elle nous servira de guide. Mais la religion marche environnée de la poésie et suivie de la philosophie : je ne l'en séparerai pas.* »

De 1839 à 1840, M. Quinet entra très-franchement dans la voie qu'il devait suivre jusqu'à ce qu'on l'arrêtât. Les leçons de Lyon, littéraires et religieuses à la fois, roulèrent sur les civilisations antiques, et de leurs éléments fut par la suite composé le *Génie des religions*. Elles obtinrent, on le sait, un succès immense : la jeunesse lyonnaise, éveillée à la vie nouvelle, se rangea autour du maître avec un indescriptible enthousiasme.

Un des auditeurs, un des plus fervents, M. Fortoul, qui depuis fut ministre de l'instruction publique et des cultes, exprimait ainsi son admiration au professeur lui-même : « Ah! si l'on savait à Paris ce qu'est votre cours, on prendrait la poste pour y assister. »

On le sut bientôt, car M. de Salvandy vint s'asseoir un jour sur les bancs de la faculté des lettres de Lyon[1]; et, après la leçon, il n'hésita pas à féliciter l'orateur du talent avec lequel il savait faire accepter à un auditoire aussi nombreux et aussi divers les idées les plus *larges* et les plus *hardies* sur le christianisme[2]. Ce jour-là, M. Quinet avait montré les rapports de l'Évangile de saint Jean avec la religion des Perses[3].

Les occupations et les succès du professorat ne firent point oublier à Edgar Quinet ses devoirs comme publiciste. La question d'Orient, qui s'agitait alors, prouvait à

[1] Edgar Quinet, *Lettre à M. le rédacteur du Journal des Débats*, au t. III des *Œuvres complètes*, p. 276.
[2] *Les Écoles*, journal mensuel, année 1845, p. 195.
[3] *Œuvres complètes*, III, 277.

quel degré de faiblesse et d'abaissement était tombée cette France, qui, de 1792 à 1811, avait dicté ses volontés au monde. Pour exciter la nation à retrouver le sentiment de sa dignité, il lança deux vives brochures : *Mil huit cent-quinze et mil huit cent quarante*, *Avertissement au pays*[1], où, « sans amour ni haine pour la couronne, » il disait la vérité, toute la vérité. Rappelant les temps glorieux qui n'étaient plus, déplorant le divorce de la bourgeoisie avec le peuple, prévoyant déjà l'heure où la caste des enrichis, à force de vouloir être tout, forcerait le prolétariat à la traiter en ennemie, il exprimait très-ouvertement au gouvernement la cause de sa faiblesse, sa fausse position entre la démocratie et l'aristocratie, si fausse en effet qu'il ne représentait rien au dehors et n'avait point de racines au dedans; il invitait l'oligarchie bourgeoise à rentrer au plus vite dans le corps de la nation; enfin, s'épuisant à demander que fût brisée la chaîne honteuse des traités de Paris et de Vienne, il criait à tous ses concitoyens : « Saurez-vous redevenir dans la paix ce que vous étiez dans la guerre? Consentez à être ce que la nature vous a faits, le peuple de la démocratie par excellence! »

Des tendances républicaines, aussi hardiment affichées, n'empêchèrent point M. Villemain, alors ministre, de créer exprès pour M. Quinet une chaire de littérature méridionale au collége de France (30 juillet 1841).

Le pamphlétaire hésita d'abord à accepter une offre qui pouvait compromettre son indépendance vis-à-vis d'un pouvoir qui avait érigé la corruption en système. Remerciant le ministre de l'honneur qu'il lui faisait, il lui représenta combien ses doctrines politiques et philosophiques différaient des doctrines officielles. Mais M. Villemain lui

[1] *Œuvres complètes* d'Edgar Quinet, tome X.

répondit aussitôt qu'il ne prétendait point l'acheter par une faveur, mais le placer à un poste digne de son talent, et que le Collége de France était précisément l'asile par excellence de la liberté de penser [1].

La nomination ministérielle ayant été régularisée par l'assentiment des professeurs indépendants de la grande institution nationale, M. Quinet finit par accepter. Il revint à Paris et commença immédiatement ses leçons.

IX

Ainsi placé au plus haut degré de l'enseignement public, Edgar Quinet comprit qu'il avait désormais charge d'âmes, et, conjointement avec ses deux amis, MM. Michelet et Mickiewicz, il prit pour mission d'arracher la jeunesse française aux préjugés du passé, à l'indifférence et à la corruption du présent, de la conduire enfin dans le sentier de l'avenir vers la liberté et la justice.

Durant les trois premiers semestres, étudiant les origines de la pensée méridionale, esquissant ces admirables portraits des grands poëtes italiens du moyen âge, que l'on retrouve achevés dans les *Révolutions d'Italie*, il sut gagner et la confiance et l'ardente sympathie de ses jeunes auditeurs. Cela seul éveilla les suspicions et la jalousie du parti ultramontain, en lutte ouverte avec l'Université; et, comme l'enseignement du professeur de littérature méridionale était élevé à une telle hauteur qu'il devait fourmiller d'hérésies, on le surveilla, on le troubla au moyen des plus indignes manœuvres, puis on l'anathématisa dans les journaux ecclésiastiques, jusque sous les

[1] *Les Écoles*, p. 196.

voûtes sacrées, par de pieux mandements, par des prédications non moins dévotes.

Il y allait de l'honneur du libre penseur, ainsi provoqué, de ne point reculer devant ses adversaires et de les suivre jusque sur le champ de bataille. Du reste, le développement naturel de ses études sur l'Europe du Midi l'avait amené précisément au seizième siècle, au début du duel grandiose, qui n'est point encore fini, entre la vieille foi et la pensée moderne. Reculer tout à coup dans le moyen âge ou s'élancer par delà l'âge contemporain, dans le vide des abstractions, sans doute M. Quinet pouvait le faire; mais c'eût été transiger; il ne le fit pas. Ses ennemis se déchaînaient sans danger contre lui derrière les murailles de leurs cathédrales catholiques. Il crut, lui aussi, avoir le droit d'opposer la raison à l'injure, la lumière à l'obscurantisme, la France révolutionnaire à Rome papale, du haut de la chaire du Collége de France, depuis des siècles cathédrale du libre examen. En même temps que son frère d'armes, M. Michelet, il déploya le drapeau de la liberté religieuse et philosophique; il démontra, pièces en mains, la mortelle influence des *Jésuites*[1] sur les peuples méridionaux en particulier, et, en général, sur tous les peuples qui avaient accepté ou accepteraient, de gré ou de force, le poison de leurs doctrines.

Edgar Quinet donna six leçons sur les jésuites, du 10 mai au 14 juin 1843. Ce furent autant de batailles. Dès le premier jour les ennemis de la liberté de discussion étaient accourus en masse pour faire taire la voix vengeresse qui allait s'élever contre eux. Ils remplissaient l'an-

[1] Les *Œuvres complètes*, t. II, p. 1-126, contiennent séparément les *Jésuites* de M. Quinet. Dans les sept éditions précédentes, ainsi que dans les traductions anglaises, italiennes, hollandaises, ils avaient toujours été réunis avec ceux de M. Michelet, qu'ils complètent et qui les complètent.

phithéâtre, et, quand le maître apparut, ils l'accueillirent par une tempête de sifflets et de vociférations. Celui-ci ne recula pas. Sentant bien qu'il représentait le droit et la liberté, calme, il resta à son poste et attendit trois quarts d'heure un silence que sa fière attitude réussit enfin à imposer. Alors il parla. On l'interrompit. Mais bientôt il reprit son discours, et, quand il l'acheva, sa dernière phrase fut couverte de frénétiques applaudissements. La jeunesse libérale, en force, avait contraint les ultramontains à se taire et à se cacher.

Plusieurs des leçons suivantes furent presque aussi orageuses, car l'émotion de l'auditoire démocratique éclatait bruyamment dès que les agents des jésuites faisaient quelque sortie; et plus d'une fois, entendant des cris formidables, l'administrateur accourut par les couloirs intérieurs, jusqu'à la chaire du professeur, et, pâle d'effroi, lui conseilla de lever immédiatement la séance! — « Je ne sais pas, disait-il, si ce soir il subsistera une pierre du Collége de France! » — Cependant, peu à peu, grâce à la tenue du professeur et à l'énergie des jeunes gens des écoles, les fauteurs de désordres disparurent, et ce fut au milieu du plus religieux silence qu'Edgar Quinet acheva l'accomplissement de son devoir. La bonne cause avait triomphé.

On se figurerait difficilement aujourd'hui quel effet produisit cette lutte par delà l'enceinte du Collége de France, non-seulement dans le royaume, mais dans le monde entier. Les ultramontains salissaient MM. Michelet et Quinet des plus infâmes calomnies, attiraient sur eux et les vaines foudres du Vatican et la plus efficace répression de l'autorité civile. —*Puisqu'il n'a été ni improuvé, ni censuré, ni désavoué*, disait de M. Quinet monseigneur de Chartres, *il est évident qu'il a reçu sa mission.* — Le

bon prélat espérait-il ainsi amener le gouvernement à l'improuver, à le censurer, à le désavouer, à le punir, — le mot est sous-entendu par pure charité chrétienne —? En peut-on douter? Mais le professeur para avec habileté le coup qui lui était porté si sournoisement. — « Par quelle faveur, s'écria-t-il, aurais-je été choisi pour parler au nom de l'Université, *moi qui ne fais même pas partie de ce corps?* » Et il n'eut pas de peine à démontrer qu'en élevant la voix il n'avait pris mission que de lui-même, il n'avait consulté que la dignité et les droits de la pensée.

Pour se procurer le mérite d'une absurde *tolérance* à l'égard de ses ennemis, le gouvernement, subissant la pression de l'opinion publique, qui s'était énergiquement prononcée, n'osa pas risquer, comme disait M. Cousin, un *coup d'État* contre le Collége de France. Il y fut néanmoins presque invité, le 27 mai, à la Chambre des députés, où certain soi-disant libéral accusa les deux professeurs d'attenter à la liberté de l'enseignement en mettant flamberge au vent contre un insaisissable fantôme. Le fantôme de la société de Jésus! sans doute, puisqu'elle n'était pas *reconnue*. Or, quand les jésuites ne sont pas *reconnus*, tenez pour certain qu'il y en a partout.

En dépit des rieurs, des *tolérants* et des archevêques, les idées de MM. Quinet et Michelet, acceptées de tous les libres esprits, se répandaient à travers les provinces, parcouraient l'univers entier, multipliées par les journaux, et partout soulevaient de si ardentes discussions, que l'on pouvait croire au renouvellement de la bataille philosophique et religieuse du dix-huitième siècle.

La publication des deux cours, réunis en un même corps d'ouvrage, empêcha la polémique de s'assoupir en ce pays de France où l'on s'endort si vite; aussi vite, par bonheur, on se réveille. Dans ses *Observations sur la contro-*

verse soulevée à l'occasion de la liberté d'enseignement, monseigneur l'archevêque de Paris daigna, avec onction à l'exorde et violence à la péroraison, accuser les deux professeurs *d'attaquer le clergé tout entier sous le nom d'une société non-reconnue par les lois*. M. Quinet écrivit aussitôt (août 1843) une *Réponse à monseigneur l'archevêque de Paris*[1]. Comme, par un précédent écrit[2], il avait pris une position toute particulière et bien tranchée dans le débat clérico-universitaire, il n'eut pas de peine à retourner contre qui de droit ce qu'il y avait de spécieusement libéral dans les arguments archiépiscopaux. Allant donc sans hésiter au fond des idées de son adversaire et des siennes, il posa le vrai principe de l'enseignement public, principe repris plus tard et mieux développé dans l'*Enseignement du peuple*, lequel est, non pas le partage entre une communion particulière ou même entre les diverses communions et l'État athée, mais l'État, dominant, absorbant plutôt toutes les communions, tirant de lui-même une vie religieuse générale, représentant plus que le christianisme, la Révolution. Ainsi la question, au lieu de rester circonscrite entre tel corps et tel corps, était posée largement entre la foi nationale et la foi étrangère, entre la liberté et le catholicisme.

X

M. Quinet partit pour le Midi, à la recherche d'arguments nouveaux arrachés au cœur même des peuples dont il avait à parler. Dans les derniers mois de 1843 et les

[1] *Œuvres complètes*, t. II, p. 507-528.

[2] Du 2 avril 1842. — Même volume, p. 592 et suiv. *La controverse nouvelle; que deviennent les Écritures?*

premiers de 1844, il visita l'Espagne et le Portugal. Il en revint, plus convaincu que jamais des effets dissolvants du catholicisme sur les nations dont il est resté seul maître. La relation de ce voyage, *Mes Vacances en Espagne* [1], est un de ses meilleurs livres : profondeur des observations, intérêt des aventures, magnificence des descriptions, style et pensée, tout semble s'accorder pour en faire un chef-d'œuvre. L'Espagne elle-même le jugea tel ; aussitôt après son apparition en France, elle se le fit traduire par un de ses plus illustres enfants, le ministre Lopez.

Le cours de 1844 (neuf leçons, du 20 mars au 19 juin), roula sur l'*Ultramontanisme* [2]. Précédemment, M. Quinet s'était contenté de réfuter le passé. Maintenant il allait plus loin ; il discutait le présent, entr'ouvrait l'avenir. — « Le jésuitisme, disait-il, a compromis le catholicisme; prenez garde que le catholicisme ainsi engagé ne compromette le christianisme ! » — Bon avertissement, sans doute, mais dont les ultramontains se vengèrent comme d'une injure. Du reste, il faut bien l'avouer, le professeur avait mérité d'être honoré de leurs plus dévotes haines. N'avait-il pas soulevé le voile qui couvrait auparavant les terribles résultats politiques du catholicisme en Espagne ? n'avait-il pas montré du doigt les iniquités commises, au concile de Trente, et contre le dogme catholique même, et contre le droit humain ? Poursuivant l'Église de siècle en siècle, ne l'avait-il pas surprise en flagrant délit d'assassinat contre la science (Galilée), contre la vérité historique (Vico), contre la justice (l'inquisition) ? Enfin, se rangeant du côté de ses grands ennemis du dix-huitième siècle, ne l'avait-il pas détrônée, en décernant à la révolution française la papauté universelle et le gouvernement des âmes ?

[1] *Œuvres complètes*, t. IX.
[2] *Ibid.*, t. II.

Bientôt même, dans le *Christianisme et la Révolution française* (cours commencé en 1845, achevé par livraisons), il allait approfondir l'abîme creusé par 1789 entre le catholicisme et les idées modernes, prouver la nécessité et l'urgence de la séparation absolue de l'Église et de l'État, écraser l'ancien dogme de l'infaillibilité du pape, sous le dogme nouveau de la souveraineté du peuple! Mais on réussit à lui couper la parole, — trop tard —, car la jeunesse des écoles de Paris, tête de la jeunesse française, avait cessé d'être catholique et était devenue républicaine.

Du jour, donc, où le gouvernement se sentit attaqué lui-même, sinon directement dans sa forme, au moins dans son esprit d'égoïsme et de réaction, il écouta les calomnies des jésuites et finit par contracter une sorte d'alliance avec l'ultramontanisme, croyant ainsi arrêter brusquement, étouffer le réveil de la révolution. Le premier gage de cette alliance des ex-libéraux de la Restauration avec le parti prêtre devait être le silence imposé à MM. Mickiewicz, Michelet et Quinet. Cela fut facile quant à Mickiewicz, Polonais exilé; cela était impossible légalement pour les deux autres, qui étaient citoyens français et se trouvaient placés au-dessus de l'Université, par conséquent en dehors de l'action ministérielle. A la Chambre des pairs, le 14 avril 1845, le ministre de l'instruction publique avait reconnu lui-même la complète indépendance du Collége de France : les professeurs de cette institution nationale ne pouvaient être jugés, réprimandés, destitués que par leurs pairs. Mais, quand arriva l'époque de la réunion semestrielle de l'assemblée des professeurs du Collége de France (13 juillet), cette assemblée fut officiellement invitée à faire rentrer l'enseignement de MM. Michelet et Quinet dans ses limites natu-

relles. Les deux professeurs ayant énergiquement déclaré n'avoir rien à changer à la direction de leur enseignement, dix-sept voix contre sept répondirent, par leur vote, à M. de Salvandy, que MM. Quinet et Michelet n'étaient point sortis des bornes de leur programme et que le Collége de France approuvait leur enseignement.

L'année précédente, le 19 juin, Edgar Quinet avait terminé sa dernière leçon sur l'ultramontanisme par ces paroles significatives :

« Mes adversaires ont contre moi d'autres chaires où s'enseignent publiquement d'autres maximes, la presse, la tribune des deux Chambres, où j'ai été, où je peux encore être dénoncé : cela doit leur suffire. J'ai pour moi, de mon côté, votre assentiment intérieur : si j'y ajoute l'estime de mon pays, je ne demande rien de plus dans ce monde [1]. »

Et dès le lendemain, 20 juin 1844, une députation de la jeunesse des écoles s'était rendue chez le professeur aimé pour lui prouver que ses idées n'avaient point été semées dans un terrain stérile, pour lui promettre que bientôt viendrait le jour de la moisson.

M. Quinet avait répondu :

« Le témoignage que je reçois de vous m'est d'autant plus précieux, qu'il s'adresse, non pas à moi, mais à nos croyances communes ; il suffit de vous entendre pour sentir qu'une vie nouvelle commence à circuler. La génération qui vous a devancés est lasse ; il faut que vous apportiez à votre tour un nouveau souffle dans le monde ; et puisse cette âme généreuse que vous me montrez ne pas rester seulement dans les livres, mais entrer avec vous en possession des affaires et des choses ! C'est ce que nous nous engageons mutuellement ici à faire quand le temps viendra pour nous.....

« ..... Ramenez l'équilibre entre l'âme et la matière ! cet avenir est grand, messieurs, et c'est à vous qu'il appartient ; chacun de vous en contient déjà une partie en lui-même. Toutes les nations, toutes les races, doivent apporter un fragment à cette œuvre. Travaillons seule-

[1] *Œuvres complètes*, t. II, p. 304.

ment pour que notre pays conserve et accroisse ses droits à se dire la conscience du genre humain [1]. »

Après le triomphe obtenu dans l'assemblée des professeurs du Collége de France, la jeunesse crut de son devoir de faire une grande manifestation en l'honneur de ses trois maîtres, afin d'avertir le pouvoir que, si de nouveaux coups étaient portés à la liberté de penser, ces coups seraient sentis et vengés. Avec des fonds recueillis au moyen d'une souscription, elle fit exécuter par M. Borel une médaille de cinquante millimètres de diamètre, où étaient gravées les têtes de MM. Quinet, Michelet et Mickiewicz, avec cette inscription au revers : *Ut unum omnes sint*, et cette légende : *La France et les auditeurs du Collége de France* [2]. Les étudiants allèrent en corps porter la médaille aux trois professeurs. M. Michelet était absent. MM. Quinet et Mickiewicz les reçurent. — « Seuls, disaient-ils, ils n'ont pas déserté le grand enseignement des plus grands jours de notre histoire, et, grâce à ces professeurs, la plus grande tradition s'est renouée parmi nous. » — M. Quinet, profondément ému, engagea la jeunesse à se tenir constamment en éveil, à se trouver prête à toute heure, afin de n'être pas surprise quand viendraient les jours de péril et de combat. — « Soyez forts, s'écria le grand poëte de la malheureuse Pologne, soyez forts comme vos glorieux ancêtres, mais soyez inflexibles comme eux... Que pas un de vous ne manque à l'appel lorsque le jour de marcher ensemble sera venu. Malheur à ceux qui se trouveraient absents [3] ! »

De pareilles manifestations ne devaient certes pas rassurer le pouvoir. Le clergé, de son côté, et les jésuites, se

[1] Tome déjà cité, p. 305, 306.
[2] *Les Écoles*, journal mensuel, 1re année, 1845-46, p. 155.
[3] *Les Écoles*, 1845-46, p. 109, 110.

sentant de mieux en mieux battus par cette formidable solidarité des élèves et des professeurs, étaient de plus en plus furieux, et leur haine se traduisait publiquement et secrètement, jusque dans les confessionnaux, par des calomnies, souvent ridicules, souvent infâmes. D'autre part, les doctrinaires, philosophes et hommes politiques, s'apercevaient avec désespoir que les esprits, entraînés vers de plus pures régions, s'éloignaient d'eux et de leurs théories fausses et débilitantes. Enfin, les gouvernements étrangers voyaient avec terreur assemblés dans les amphithéâtres du Collége de France tous les proscrits de l'univers; ils entendaient les applaudissements que suscitait chaque parole de malédiction prononcée contre les oppresseurs, chaque parole d'amour dite en faveur de leurs victimes, chaque cri de guerre et d'espérance lancé du présent vers l'avenir.

On discuta au Château comment on ferait cesser sans retard une prédication révolutionnaire, qui suscitait tant d'embarras au dedans comme au dehors. M. Guizot proposa les mesures les plus violentes. M. de Salvandy était bien de son avis, mais il n'osait. Il attendit donc, ou plutôt fit naître une occasion. M. Michelet était inattaquable : il professait l'*Histoire et la Morale*, il avait donc le droit de tout dire. Mais M. Quinet occupait la chaire des *langues et littératures méridionales* et les professeurs du Collége de France avaient approuvé à plusieurs reprises son programme ainsi conçu : *Littératures et institutions comparées de l'Europe méridionale*. Ce mot : *institutions*, frappa le ministre. M. Nisard, bon diplomate s'il en fût, — car il possède une grande morale pour lui et une petite pour tout le monde, — M. Nisard fut dépêché vers M. Quinet afin de le supplier officieusement de faire plaisir au ministre en effaçant ce gros mot d'*institutions;* naturellement,

disait-on, le professeur n'en eût pas moins été complétement libre dans son enseignement! M. Quinet refusa. Que fit-on? Le lendemain, l'affiche des cours parut sans le mot *institutions*. M. Quinet protesta avec énergie (3 décembre). Le mot ne fut pas rétabli, et la *chaire des littératures méridionales* se trouva vide, le professeur ne voulant plus y monter les mains liées, la bouche bâillonnée.

Personne ne fut dupe de ce tour jésuitique. Chacun comprit que le cours d'Edgar Quinet était suspendu, non par la mauvaise humeur du maître, comme on le faisait dire, mais *par ordre de l'autorité*. Tous les journaux libéraux s'en émurent, et la jeunesse prépara la manifestation de novembre 1845, qui sembla annoncer la révolution qui éclata un peu plus de deux ans après. Au jour dit, trois mille jeunes gens, assemblés sur la place de l'École de médecine et sur la place du Panthéon, se réunirent et se dirigèrent, en ordre et silencieusement, vers la demeure de M. Quinet.

Là, un étudiant prit la parole au nom de tous :

« Monsieur, dit-il, les écoles ont vivement ressenti le coup qui vous frappe. Il était de leur devoir de protester par une manifestation solennelle contre tout ce que l'acte du ministère accuse d'hypocrisie et de lâcheté...

« Nos applaudissements ont retenti au delà du Collége de France. On s'est épouvanté de voir parmi nous un patriotisme vrai, l'enthousiasme des grands jours. On ne peut nous atteindre, on vous frappe...

« Nos sentiments sont connus, on sait quelles sympathies vous entourent, votre cause est la nôtre, ou bien plutôt c'est notre cause que vous soutenez, c'est pour nous que vous avez combattu, avec autant de fermeté que d'éloquence, cette réaction ultramontaine contre l'esprit de la Révolution.

« En venant aujourd'hui vous féliciter de votre attitude ferme et loyale, nous ne faisons qu'obéir à la voix de notre cœur et accomplir un devoir de reconnaissance. Entre les écoles et ceux qui représentent leurs idées et leurs sentiments, il existe une juste solidarité. Dans toute cette foule d'étudiants qui vous entourent, il n'en est pas un qui

ne se regarde comme personnellement engagé dans cette querelle, pas un qui ne soit prêt à y apporter tout ce qu'il a d'énergie et de dévouement...

« Dans la lutte engagée, vous avez pour vous, monsieur, contre un acte de despotisme, le droit; contre un ministre, l'opinion ; contre les attaques de quelques obscurantistes en retard, les sympathies d'une nombreuse jeunesse qui applaudit à votre courage et s'unit de cœur à vos efforts. »

Edgar Quinet répondit :

« Messieurs, si l'on a pensé me ruiner moralement, votre présence m'aide à croire qu'on n'y a pas réussi.

« La démarche éclatante que vous faites en ce moment, jointe aux démonstrations de la presse, prouve de plus qu'il s'agit ici bien moins de ma personne que d'une cause générale...

« Qu'importe au fond la cause d'une personne ! Le germe est semé, le cri du réveil a été jeté. La génération nouvelle l'a entendu. Elle ne s'endormira pas. Vous honorerez votre pays, et ce sera la récompense de mes efforts, si, en effet, ils en ont mérité une. Promettons-nous donc encore une fois ici de persévérer, quoi qu'il advienne, dans l'alliance de la science et de la liberté. Quelles que soient les circonstances où nous soyons jetés, ne cédons jamais rien de la dignité de l'esprit ni des droits de la vie morale. Ce doit être là le salut de chacun de nous en particulier et de notre pays lui-même.

« Maintenant, messieurs, si c'est là ma dernière parole, je vous demande de la suivre. Retirez-vous en silence et avec ordre, nos adversaires vous regardent [1]. »

On sait, on devine le reste. La manifestation, en passant rue Cassette, sous les fenêtres de M. de Salvandy, ne put s'empêcher de crier : *A bas les jésuites !* et *Vive Quinet !* Pourtant elle ne se dirigea point vers le ministère de l'instruction publique, comme l'y excitaient certains hommes à mine suspecte que personne ne connaissait. Arrivée à la place Saint-Sulpice, sur le conseil d'un étudiant, elle se dispersa sans bruit. Mais, à peine le prudent étudiant se trouva-t-il isolé de ses compagnons, qu'il fut assailli, battu par les agents provocateurs dont il avait troublé les des-

[1] *Les Écoles*, l. c., 200-202.

seins, et il eût été tué si des amis n'étaient accourus à son secours. Ce guet-apens et cette lutte fournirent à la force publique, préparée depuis la matinée, un prétexte pour faire irruption dans le Quartier Latin. La cavalerie chargea les groupes, un grand nombre de jeunes gens furent maltraités, et la police opéra d'iniques arrestations jusque dans l'intérieur de l'École pratique de médecine, parmi les étudiants qui travaillaient autour de la table de dissection. De tels actes n'étaient certes point de nature à faire aimer le gouvernement de Juillet par les jeunes gens des écoles. Au 24 février 1848, donnant l'élan révolutionnaire, ils prouvèrent combien la haine, depuis deux ans, s'était amassée dans leurs cœurs.

Malgré la suspension du *Cours de littérature méridionale*, le *Cours de Morale et d'Histoire* fut ouvert le jeudi 29 janvier à une heure. M. Michelet ayant une fois laissé tomber de ses lèvres le nom de son ami Edgar Quinet, des acclamations éclatèrent et, durant plus de cinq minutes, il fut impossible au professeur de continuer sa leçon.

Plus tard, les professeurs du Collége de France s'étant réunis pour arrêter le programme des cours du second semestre, M. Letronne reçut du ministre l'ordre de rayer de nouveau le mot *institutions* du programme particulier de M. Quinet. Celui-ci (8 avril 1846) protesta encore par une lettre énergique, adressée à M. l'administrateur du Collége de France.

« Dans ces circonstances, » y disait-il après avoir par la plus vigoureuse argumentation démontré et son droit propre et les franchises philosophiques du Collége de France, « dans ces circonstances, il ne me reste qu'à déclarer qu'en effaçant, contrairement à l'ordonnance royale du 12 mars 1831, le titre et le sujet de mon enseignement, M. le ministre me réduit à l'impossibilité absolue d'ouvrir mon cours. Il y a sans doute un inconvénient à ce qui se passe. Le dommage est grand pour moi, puisque je suis placé entre l'oubli et la calomnie.

Mais ce serait un bien plus grand mal, et sans remède, si un professeur livrait lui-même, et sans protestation, ce qu'il considère comme l'honneur et le droit du corps auquel il appartient [1]. »

La calomnie, en effet, comme il l'avait dit, ne lui manqua pas. Quant à l'oubli, il n'a pas encore commencé pour lui. Dès ce temps, la vaillante jeunesse des écoles siffla le suppléant qu'on lui voulut imposer, tant et tant que le pauvre homme dut se taire. Par contre, elle enleva feuille par feuille la fin du cours sur le *Christianisme et la Révolution*, que M. Quinet s'était décidé à faire imprimer, ne le pouvant transmettre par la parole, et elle garda, comme un dépôt sacré, l'*idéal de la démocratie*, que le maître lui faisait entrevoir en sa dernière leçon.

Il disait en terminant :

« Je vous ai donné ce que j'avais de mieux en moi ; vous m'avez donné en retour l'étincelle sacrée que toute âme jeune apporte dans le monde. Conservons le foyer qui s'est formé ici du plus pur de nous-mêmes, et que ce soit là notre offrande au dieu du passé et de l'avenir. En nous séparant, nous resterons amis. Je penserai loin de vous à ces heures de flamme ; vous aussi quelquefois vous vous souviendrez de nous [2]. »

Plus tard, M. Michelet fut frappé, comme avait été frappé son ami, plus injustement encore, s'il est possible. Les trois chaires de la démocratie se trouvèrent muettes en 1847. Dans la menaçante manifestation que firent alors les disciples, les trois maîtres furent une fois de plus associés. Ce jour-là, la génération nouvelle se mit en guerre ouverte avec la royauté constitutionnelle dégénérée en despotisme, et bientôt, sous les barricades de Février, fut écrasé le trône qui s'était élevé sur les barricades de Juillet.

Les cours du Collége de France de 1840 à 1847 peu-

[1] *Les Écoles*, p. 347-349.
[2] *Œuvres complètes*, t. III, p. 275.

vent être considérés comme une des causes les plus directes de ce réveil national et universel.

XI

Réduit par la force au silence, Edgar Quinet ne cessa ni de travailler ni d'agir.

Il assembla, mit en ordre, rédigea les innombrables documents de son grand ouvrage : Les *Révolutions d'Italie*[1], qui est à la fois l'enseignement de l'Italie par la France et l'enseignement de la France par l'Italie. Il y voulait apprendre « comment une nation chrétienne peut mourir et renaître plusieurs fois, » car l'Italie porte en soi toutes les blessures, indigènes et étrangères, politiques, sociales et religieuses ; « ses plaies sont nos plaies, et elle ne peut achever de renaître ou de mourir que nous ne nous sentions nous-mêmes ou revivre de sa vie ou mourir de sa mort[2]. »

Cela était écrit le 20 février 1848. L'historien, qui déjà avait commencé à faire tracer le programme de l'avenir par le passé lui-même, dut s'arrêter au chapitre *De la Guerre sociale*.

En juillet 1847, M. Quinet, outré du rôle odieux auquel un gouvernement sans principes venait d'abaisser la France, — au seul profit de l'Angleterre, — lança une de ses plus vives brochures : la *France et la Sainte Alliance en Portugal*[3]. On y peut lire ces phrases, annonçant la *catastrophe* qui surprit les plus habiles :

[1] *Œuvres complètes*, t. IV.
[2] *Id*, t. IV, p. 15.
[3] *Id.*, t. X.

« Je sais qu'il est des temps où les oreilles et les cœurs se ferment, où toute vérité est une rêverie bonne au plus pour les enfants, où toute parole est inutile à ceux qui oppriment comme à ceux qui sont opprimés. L'iniquité s'amoncelle en silence, sans rien craindre. Ce sont les temps où la Providence se réserve d'agir seule, sourdement, au fond des choses, quand les âmes s'en sont retirées. Les hommes ne vous écoutent plus; ils ont trop à faire. Mais la justice continue de travailler en secret et de préparer ses représailles; car tout l'or du monde n'a pas encore acheté, en sa source, cette conscience souveraine qui renaît éternellement de la mort de toutes les consciences. Son œuvre ne se lasse pas dans la lassitude des hommes; aucun fait n'est jamais accompli pour elle, et l'iniquité consommée n'est que le commencement de sa justice. Pauvres gens! que leur serviront, à la fin, tant d'efforts pour tout corrompre? ils n'ont pas encore acheté la Providence. »

Mais il est encore d'autres œuvres qu'Edgar Quinet n'a point publiées et que jamais il ne publiera, que toujours au contraire il s'efforça de tenir secrètes, mais dont il faut parler cependant, car elles entrent pour beaucoup dans l'influence qu'il s'est acquise et que, — quoi qu'il semble, — il a gardée sur la jeunesse contemporaine. Ces œuvres, plus belles que les livres les plus beaux, plus éloquentes que les plus éloquentes paroles, il les accomplit en ses jours de gloire comme en ses jours de retraite, à ses rares époques de bonheur comme durant ses trop longues périodes d'infortune. Les actes, chez lui, ont toujours répondu aux mots; sous cet homme de génie si modeste, si simple, si tendre chez lui, et à tous si accessible, on sent, on voit un homme de bien. Précepteur de la jeunesse française, il s'en disait « l'ami; en vérité, il le fut publiquement, il le fut intimement. Au milieu de ses immenses travaux et de ses luttes, jamais il ne crut perdre son temps en donnant un conseil ou de père ou de frère; jamais il ne refusa son appui, — appui non de l'épaule, mais du cœur, — à la vertu, au talent qui vint à lui en criant: — Maître! soutiens-moi! »

En somme, Edgar Quinet n'est pas seulement un grand esprit; homme politique, homme privé, c'est encore un grand cœur.

Au jour de l'action, il fut à son poste. Il avait, si j'ose dire, armé les âmes. Il devait donc se jeter en personne dans la bataille et risquer sa vie pour la victoire de ses principes. Un des premiers il entra aux Tuileries, le fusil à la main. L'alliance conclue par l'idée fut ainsi scellée dans le sang.

Presque aussitôt après la proclamation de la République eut lieu la réouverture solennelle du Collége de France. Ce fut une grande journée, non-seulement pour le Quartier Latin, pour Paris, pour la France, mais aussi pour le monde. Ce fut la fête et le triomphe de la libre pensée.

La foule était si considérable, que le Collége de France se trouva trop étroit. On dut se transporter dans le grand amphithéâtre et dans la vaste cour de la Sorbonne.

C'est là que, salué des cris : « Le prophète! le prophète! » parlant pour lui-même et pour ceux qui, avec lui, avaient été victimes de la tyrannie, il s'écria : « Au nom de la République, nous rentrons dans ces chaires. La royauté nous les avait fermées. Le peuple nous y ramène! » — Et il prononça un admirable discours[1], trop long pour être cité ici tout entier, mais dont il importe de signaler l'esprit.

« Il est passé, disait l'orateur, il est tombé, le règne de la matière et de la force aveugle; il est venu le règne de l'âme, de la justice pour tous..... Amis, frères, pour une société nouvelle, devenons des hommes nouveaux! C'est ici le jour de l'alliance et de la réconciliation. »

[1] Voir la *Réforme* du 9 mars 1848, et le *Moniteur*.

Et il répétait à la jeunesse les paroles qu'il lui avait dites en se séparant d'elle :

« Je ne veux pas seulement que la démocratie ait son pain quotidien ; avec l'esprit de mon siècle, je veux encore qu'elle règne ; voilà pourquoi je demande d'elle des vertus souveraines..... Le souvenir de sa clémence dans le combat, la foi du volontaire de 92, l'héroïsme chevaleresque d'un Latour d'Auvergne, l'inébranlable constance d'un Carnot, le christianisme spartiate de madame Roland, l'élan du serment du Jeu de Paume, l'âme d'airain de la Garde dans les jours de détresse, voilà la couronne idéale qui doit flotter sur son front ; c'est le diadème que Dieu a préparé pour le sacre de la démocratie moderne.... On dira que je suis trop exigeant, que j'élève jusqu'au ciel l'idéal de la démocratie ; cela est vrai ; mais songez qu'il faut le placer haut, puisqu'il doit être vu, comme un phare, du globe entier [1]. »

Entrant aussitôt au cœur même de la question du jour, il posa les deux principes fondamentaux desquels dépendait la vie de la République : l'union des âmes, à l'intérieur ; à l'extérieur, l'union des peuples. Les brillantes illusions du moment ne l'avaient pas, comme tant d'autres, ébloui au point de le rendre aveugle. Aussi n'hésita-t-il pas à prêcher l'action, encore l'action, toujours l'action, recommandant de ne se point reposer avant l'achèvement de l'œuvre, de ne point *désarmer* avant d'avoir *assuré* la victoire. Comprenant de quelle importance il était d'obtenir une assemblée nationale purement démocratique, connaissant du reste l'état favorable des esprits au lendemain d'une victoire, il pressa le gouvernement provisoire d'appeler immédiatement la nation à voter ses destinées définitives : « Interrogeons-la, s'écriait-il, interrogeons-la pendant qu'elle est encore sur le trépied !... C'est au milieu des flammes du Sinaï que les tables de la loi s'inscrivent sur la pierre. »

[1] *Œuvres complètes*, t. III, 263, 264.

Mais le gouvernement provisoire ne voulut point entendre. Il préféra faire d'abord l'éducation du pays à l'aide de circulaires, dont ses ennemis surent travestir le sens, par la publication de brochures que l'immense majorité des citoyens ne pouvait pas lire. — Disons-le en passant, il y avait alors en France quatorze millions d'hommes qui ne parlaient pas français. Aujourd'hui même, combien y a-t-il de Français qui ne savent ni lire ni écrire?

Entre la temporisation du gouvernement provisoire et la précipitation du professeur du Collége de France, l'implacable jugement des faits n'a été, hélas! que trop tôt rendu. Si, dès la première heure, comme ce poëte, les hommes pratiques avaient eu foi absolue dans la démocratie, la démocratie eût été fondée sur une base indestructible. Ils ont douté de la République en la proclamant : la République n'existe plus.

XII

Lancé dans le mouvement révolutionnaire, nommé colonel de la onzième légion de la garde nationale de Paris, envoyé à l'assemblée nationale par le département de l'Ain, M. Quinet, il faut l'avouer, y parut moins grand, y fut moins lui-même que dans son enseignement public. Les sympathies cordiales qui l'avaient soutenu, au milieu des jeunes gens, lui firent défaut au milieu des hommes trop mûrs qui s'étaient chargés de la conduite des affaires, des vieillards qui, — à force de raison! — parvinrent à tuer la jeune république. Contre les haines cachées, contre les dédains, contre les intrigues, Edgar Quinet lutta comme un honnête homme qui est décidé à mourir en accomplissant son devoir, non comme un

héros aveugle ou trop lucide qui, marchant au combat, voit d'avance et tient la victoire.

A vrai dire, s'il avait, et dans une mesure exceptionnelle, toutes les vertus du citoyen, jointes à un inaltérable bon sens et à un coup d'œil juste, il ne possédait pas cette habileté peu scrupuleuse que l'on prétend nécessaire aux *praticiens* politiques, et, s'il pouvait être, avec une voix faible mais pénétrante, un regard expressif, un geste majestueux et une physionomie des plus sympathiques, professeur entraînant, il lui manquait cette vigueur d'organe, cette ampleur physique, cette brutalité intellectuelle qui sont indispensables au tribun, cette fièvre constante, cette agitation toute extérieure, qu'il faut à l'homme d'action[1].

Cependant on doit reconnaître avec quelle assiduité, avec quel zèle, plus d'une fois avec quel courage, toujours avec quelle fermeté d'âme, il s'acquitta, jusqu'à la fin, de son mandat de représentant du peuple. Il travailla énormément dans l'obscurité des commissions parlementaires, et je ne sache rien de plus touchant, de plus humain, que les efforts qu'il ne cessa de faire dans le but d'attirer l'attention et la pitié de ses collègues sur la misère sociale et politique de ses compatriotes du département de l'Ain. Il est impossible de relire sans pleurer sa brochure intitulée : l'*État de siége*[2].

On doit surtout constater, admirer, de quelle étonnante pénétration il fit preuve dans les conseils qu'il donna à ses coreligionnaires politiques, dans les avertis-

[1] Je n'ai rien à dire ici de la conduite de M. Quinet en qualité de colonel de la garde nationale avant et pendant l'insurrection de juin. Le jour ne me semble pas venu, le lieu ne me paraît pas favorable, pour toucher à l'horrible malentendu qui arma des républicains contre des républicains. Nul, on peut le dire, ne souffrit plus qu'Edgar Quinet des discordes par lesquelles a été ajourné le triomphe définitif de la démocratie.

[2] In-18, Paris, 1850, chez Chamerot.

sements qu'il adressa au peuple lui-même du haut de la tribune nationale et par ses éloquentes brochures. Edgar Quinet fut de 1848 à 1851, un des républicains qui commirent le moins de fautes et s'efforcèrent d'en empêcher le plus. Seul ou presque seul, il comprit et affirma que la révolution politique ou sociale n'était rien sans la révolution religieuse.

Pendant toute la durée des sessions de la Constituante et de la Législative, il s'attacha à trois questions capitales, qu'il n'abandonna pas un seul instant ; je veux parler de l'affranchissement de l'Italie, de l'instruction publique, impliquant la religion, enfin de l'avénement d'une nouvelle dynastie dont il se préoccupa depuis septembre 1848. Ces trois questions, il les traita à fond, avec toute l'expérience que l'histoire lui avait fournie, avec toute l'ardeur de son âme droite.

A la veille de la révolution, la première partie de ses *Révolutions d'Italie* avait déjà mis à nu les vices radicaux qui s'opposaient à la délivrance des Italiens. En dépit de l'engouement général dont on s'était épris pour Pie IX, il n'avait pas hésité à montrer l'ennemi éternel dans la papauté, quelle qu'elle pût être ou se montrer, — ce qu'il avait indiqué déjà en 1847. — Au moment de l'expédition de Rome, il lança la *Croisade autrichienne, française, napolitaine, espagnole, contre la République romaine*[1], véhémente protestation d'un cœur juste, où, dans son indignation, il prédit que la guerre d'une république contre une république, au profit d'un pape, tuerait l'une et tuerait l'autre. Les *Révolutions d'Italie*, commencées à l'heure bénie où les plus sublimes espérances ravissaient les âmes les moins naïves, ne furent achevées qu'à l'heure

[1] In-18, chez Chamerol, Paris, 1849.

de la désillusion. Des prémisses posées dans ce livre, les événements venaient d'écrire la conclusion avec le sang versé à Milan, à Naples, à Venise, à Rome. M. Quinet devait affirmer de nouveau que, morte par la papauté, l'Italie ne revivrait désormais que par l'abolition de la papauté.

L'*Enseignement du peuple* parut en 1850 [1]. J'aurai à revenir sur ce très-important ouvrage, où l'auteur exprime avec tant de force l'incompatibilité qui existe entre le principe catholique et le principe républicain, formule avec tant d'autorité un projet d'organisation de l'instruction nationale, tendant à l'établissement durable de la liberté. On se rappelle aussi quelle finesse et quelle passion il déploya dans une autre brochure : *Révision* [2], où il signalait les dangers imminents que faisaient courir à la République ses ennemis publics et secrets; relevait et dénonçait une à une toutes les perfidies, toutes les lâchetés, toutes les trahisons, au moyen desquelles on avait entrepris de perdre la liberté au nom même et pour le plus grand honneur de la liberté! En cette circonstance, M. Quinet se montra vraiment révolutionnaire. Il ne prouva pas moins d'intelligence de la situation, quand (1850) il publia, dans la *Presse*, des lettres concernant l'*Impôt sur le capital dans la république de Florence*. Il y posait le fondement historique de la réforme financière, ce grave détail de la question sociale. On relira avec attention les quelques lignes dont il en fit précéder la réimpression [3] :

« Qui ne voit que la société française ne peut rester immobile sur la pente où elle est? *Il faut que, de réaction en réaction, elle retombe*

[1] In-32, chez Chamerot, Paris.
[2] In-32, Paris, 1851, à la Librairie nouvelle.
[3] In-18, Paris, 1850, chez Chamerot.

dans l'ancien régime ou que la révolution fonde un nouveau système économique. A tous les projets d'amélioration, le vieux monde répond par ces mots immuables : Spoliation, barbarie, impossibilité, folie. Toujours et partout le même principe : la force au lieu de la discussion. L'interdit est jeté sur l'espérance. On menace les socialistes de livrer leurs arguments aux fourches. Se débarrassera-t-on des faits par la même logique? »

On le voit par là, M. Quinet n'était pas anti-socialiste à la manière de certains républicains. Embrassant dans son ensemble toute la Révolution, il ne savait point, comme tant d'esprits médiocres et dangereux, isoler la question religieuse de la question politique, et celle-ci de la question sociale. Nul ne nous semble avoir mieux compris que la Révolution doit être acceptée ou rejetée en son entier : ne vouloir que la liberté sans l'égalité ou l'égalité sans la fraternité, c'est ne pas aimer, c'est compromettre, c'est trahir la Révolution.

Dans la dernière session de l'Assemblée législative, plus qu'aucun autre de ses collègues, M. Quinet se préoccupait de l'influence croissante du pouvoir exécutif. Lors de la discussion de la proposition des questeurs notamment, il harcela ses amis pour la leur faire accepter en dépit de leurs répugnances. Dans un dernier discours, prononcé dans les bureaux à la fin de novembre, il prédit que notre république subirait bientôt le sort des républiques américaines du Sud, et qu'elle périrait infailliblement sous la dictature.

Quelques jours après arrivait le Deux-Décembre!

Mais interrompons notre récit et jetons un dernier regard du côté du Collége de France. Il s'y était dit encore de fortes et fécondes paroles, grâce à la République. M. A. Dumesnil, puisant un grand talent dans sa grande affection pour son maître et ami, avait su garder avec succès la place si brillamment occupée naguère par M. Qui-

net. M. Michelet, qui, par excès d'humilité, ne s'était pas cru capable de jouer un rôle politique, n'avait accepté de la République que la continuation du mandat qu'il avait si hardiment pris sous la monarchie. Ferme à son poste d'honneur, il avait élargi son programme de *morale et d'histoire* selon les exigences de la situation; son cours était devenu un véritable enseignement de démocratie pratique.

Aussi, quand le gouvernement de la République se crut assez fort pour attaquer la République elle-même, M. Michelet fut-il frappé le premier. La fermeture de son cours, considérée par les jeunes gens des écoles comme un coup d'État contre la liberté de penser, provoqua une double manifestation, dont l'Assemblée législative ne voulut pas tenir compte, mais dont on ne put atténuer la portée, grâce aux brutalités de la police et aux nombreuses arrestations qu'elle fit faire et que la justice ne sut pas maintenir. A l'occasion de cette manifestation, le nom de M. Edgar Quinet fut pour la dernière fois acclamé publiquement dans le Quartier Latin. Les étudiants lui avaient même écrit et signé, dans la cour de la Sorbonne, une lettre collective qui ne lui parvint pas; ceux qui la lui portaient furent assaillis en route, maltraités, emprisonnés.

Cela se passait en mars 1851 [1].

Depuis lors le Collége de France est muet; muette aussi semble être la jeunesse.

Je ne saurais mieux clore la période active de la vie de M. Edgar Quinet qu'en citant une admirable page de M. J. Michelet sur la glorieuse école nationale dont, avec ses deux frères intellectuels, il a lui-même tant augmenté la gloire :

[1] V. les deux articles que j'ai publiés à cette époque dans l'*Événement*.

« Glorieuse école, qui attend encore son histoire. Elle rompit la dernière chaîne qui attachait l'homme au passé, quand Ramus en immola la plus respectable idole, Aristote, et scella la révolution de son sang.

« Elle a eu deux gloires immenses, enseignant surtout deux choses, l'Orient et la nature.

« Là, les rabbins vinrent apprendre l'hébreu aux leçons de Vatable. Là, les Parses vinrent de l'Inde redemander à Burnouf leur langue oubliée.

« Champollion et Letronne y ont exhumé l'Égypte. Cuvier, Ampère, Savart et autres grands inventeurs y ont renouvelé les sciences naturelles.

« Celles de l'homme non plus n'y ont pas été stériles, quand trois amis, d'une parole émue et sincère, suscitèrent, dans un temps d'abjection, une étincelle morale, et, dans un temps de discorde, enseignèrent la *grande amitié*.

« Mot saint qui, pour toute âme vraiment vivante et humaine, veut dire l'harmonie des cœurs qui fait celle de l'esprit et féconde l'invention.

« Mot sacré, antique, par lequel l'instinct prophétique de nos pères avait désigné la patrie.

« Était-ce en vain? Étions-nous abusés? Fut-ce une illusion quand la flamme morale, tombée sur cette foule ardente, nous revenait plus vive et plus profonde? quand les yeux répondaient des cœurs, quand l'éclair de tant de regards jurait que la patrie était pour jamais fondée là?

« Non, rien n'est effacé, et ce ne fut pas une erreur. Nous nous obstinons à le croire. Les murs mêmes paraissent émus, et tels ils sont restés, qu'on y regarde bien. Les voûtes frémissantes n'ont pas désappris cet écho [1].

XIII

En 1851, après le Deux-Décembre, Edgar Quinet subit les conséquences de ses opinions.

Mais l'exil n'a point ébranlé sa foi; sa force intellec-

[1] J. Michelet. *Histoire de France au seizième siècle. Réforme*, p. 581, 582.

tuelle en semble même augmentée. Il n'est ni abattu, ni désespéré. Il ne se crée pas une existence factice, ne se laisse pas égarer par de folles illusions. Instruit par le passé, par le présent que plus d'une fois il lui fut donné de prévoir, tout entier à ses chères études que rien n'a pu troubler, avec énergie, avec ardeur, mais avec calme, il continue la lutte entreprise, et, sûr que l'avenir appartient au droit, il attend.

Poëte, il secoue les âmes endormies.

Historien philosophe, il pose les conclusions pratiques de tout ce qu'il pensa et formula.

Jamais, même au temps heureux où, libre homme de lettres, il parcourait l'Europe au gré de ses désirs, et sans cesse revenait offrir à la France une nouvelle moisson d'idées; même à l'époque glorieuse où l'enthousiasme de la jeunesse française le soutenait, le poussait dans le combat, où il portait le saint drapeau de la philosophie et de la liberté, non, jamais ses travaux n'eurent autant d'importance, jamais sa pensée et sa plume ne furent aussi vigoureusement trempées que depuis qu'il subit la dure épreuve de l'exil.

Durant les premiers mois de son séjour à Bruxelles, il acheva les *Révolutions d'Italie*[1]. Publiée à Paris en 1852, la dernière partie est digne des deux précédentes, écrites à la veille et au lendemain de la victoire, plus belle encore peut-être et plus significative. C'est la confirmation des prophéties que le génie du philosophe avait dégagées de l'histoire, prophéties auxquelles, hélas! le présent resta sourd, mais que l'avenir doit prendre en considération, car les mêmes causes produisent logiquement les mêmes résultats. Rien n'est plus triste, rien n'est plus ter-

[1] Publiées alors en 3 volumes in-8°, elles forment maintenant le 4° volume des *Œuvres complètes*.

rible que la conclusion de ce livre de vérité, fermé sur la mort de l'Italie accomplie par la main d'une sœur qui se suicide du coup qu'elle a porté. Mais aussi rien n'est plus décisif que l'anathème prononcé contre l'idée religieuse qui produisit la double catastrophe; rien n'est plus saisissant que le cri de justice, l'appel au droit, du citoyen blessé au cœur, se relevant par le seul effort de sa volonté, revivant malgré tout, et de sa vie rendant la vie à sa patrie.

L'année suivante, 1853, parut le poëme dramatique : les *Esclaves*, dédié par l'exilé aux exilés, *Exulibus Exul.* C'est à la fois une protestation échappée de la conscience d'un jùste et un appel aux forces vives :

« Moi aussi, s'écrie le poëte à la fin de sa préface[1], je suis séparé de la rive des aïeux par un fleuve infranchissable. Je frappe l'air de ma cymbale, mais je ne sais si une voix répondra. »

Si les voix n'ont point encore répondu, les intelligences au moins ont compris. Elles ont compris, par l'exemple de Spartacus et de ceux dont il brisa les chaînes, qu'en gardant les vices de l'esclavage, on a beau être affranchi un jour, bien vite on retombe sous le joug, l'on va même au-devant de quiconque distribue *panem et circenses*. Mais c'est déjà beaucoup de savoir comment se perpétue l'esclavage : on sait, par contre, comment on se rend digne de la liberté et comment on la garde.

L'*Histoire de la fondation de la République des Provinces-Unies*, — *Marnix de Sainte-Aldegonde*[2], — imprimée en 1854, à Paris, apprend aux contemporains de quelle manière les hommes du seizième siècle réussissaient à briser les entraves qui les arrêtaient dans le passé; comment, avec le simple bon sens, ils savaient triompher des

[1] *Œuvres complètes*, t. VIII, p. 346.
[2] *Œuvres complètes*, t. V.

ruses de l'ennemi et ne fondaient la république qu'en lui donnant une large base morale, assise sur les ruines de la vieille religion des autocrates et des sujets.

Mais il ne suffit pas de préparer théoriquement l'avenir, il faut en même temps dégager le présent des fausses idées qui légitiment et éternisent toutes les réactions. Tel est le but d'un admirable morceau de critique historique, la *Philosophie de l'histoire de France*, — première partie d'un grand ouvrage auquel M. Quinet travaille depuis cinq ans, et qui sera la *Philosophie de la Révolution française.* — On se rappelle quelle sensation ce morceau produisit dans la presse européenne aussitôt après sa publication par la *Revue des Deux-Mondes*. C'est qu'en effet, au choc de ces quelques pages foudroyantes, une ruine immense venait d'être faite : l'histoire de France officielle, celle que l'on n'a pas honte d'enseigner encore dans toutes nos écoles, dans tous nos colléges, l'histoire officielle n'existe plus! A la place de ce monstrueux amalgame de sophismes, Edgar Quinet a édifié la vraie théorie de l'histoire, celle qui ne pervertit pas mais moralise, celle qui a pour points d'appui la conscience et la responsabilité des individus et des nations, et non le fatalisme des événements, la glorification quand même du fait accompli.

Quoique ses nouvelles œuvres tendissent toutes à rendre à sa patrie le cœur qu'elle semblait avoir perdu, Edgar Quinet ne se laissait point absorber dans sa profonde douleur de proscrit. Il n'oubliait point qu'il est d'autres nations que l'on dit mortes et sur lesquelles tout écrivain démocrate doit rappeler la vie. En 1856, saisissant avec empressement l'occasion unique du conflit oriental, il reprit la cause des nationalités, pour laquelle il avait tant travaillé déjà. La *Revue des Deux-Mondes* publia les *Roumains*, où se trouvent affirmés et prouvés les imprescrip-

tibles droits des Moldo-Valaques à s'unir en corps de nation et à entrer dans la cité européenne. Profondément touchés d'un tel appui, les Roumains des deux Principautés, simples citoyens et boyards, unionistes et non unionistes, oubliant toute divergence d'opinion, se hâtèrent de rédiger et de signer de nombreuses adresses en l'honneur du noble exilé qui leur avait revendiqué une patrie.

Un autre hommage, non moins expressif, fut rendu au proscrit républicain par un pays monarchique pourtant, mais qui, grâce à son héroïque tradition, a au moins gardé quelque chose de sa liberté démocratique d'autrefois. La Hollande, admirant la piété avec laquelle M. Quinet avait écrit l'histoire de sa naissance à la vie nationale et s'efforce aujourd'hui encore de ressusciter en son entier son héros, le grand athlète du seizième siècle[1], la Hollande voulut le compter parmi ses savants officiels. Le diplôme de membre de l'Académie de Leyde a été offert spontanément à l'ancien professeur du Collége de France.

L'année dernière (1857), Edgar Quinet se remit à l'œuvre du réveil, que du reste il n'avait pas interrompue un seul instant. Pour faire face au danger de plus en plus imminent que l'ultramontanisme fait courir à la civilisation, à la dignité, à la conscience du genre humain, il crut de son devoir de résumer tous ses travaux antérieurs sur la question religieuse et il osa en poser les conclusions pratiques. Elles se trouvent dans la *Lettre à Eugène Sue sur la situation religieuse et morale de l'Europe*[2], et, plus au long, dans la préface aux œuvres de

[1] Réimpression des *Œuvres de Marnix de Sainte-Aldegonde*. Les quatre premiers volumes, comprenant en entier le *Tableau des différends de la religion*, ont paru (1857) à Bruxelles, imprimés et annotés par MM. Van Meenen et Albert Lacroix, dignes collaborateurs d'Edgar Quinet.

[2] Bruxelles, 1856, chez J. H. Briard, brochure in-32.

Marnix, la *Révolution religieuse au dix-neuvième siècle*[1].

« Oui, s'écrie-t-il dans le premier de ces ouvrages, ce qu'il y a de plus effrayant au monde, c'est de voir des peuples, des États, s'asseoir tranquillement à l'ombre d'une vieille religion morte. Quel silence, grand Dieu! quelles ténèbres! comme les plus simples notions s'effacent promptement! et avec quelle rapidité la nuit descend dans l'âme des hommes ! »

En terminant, il ajoute :

« Qui aura le courage de dire : Laissez là les bulles gonflées! revenez au nerf des choses. Attachez-vous à la masse solide, éprouvée, du navire échoué, si vous voulez qu'il se relève. Redevenez simples pour redevenir forts. Laissez aux millénaires la partie fantastique, fabuleuse, mythologique de vos théories. Elles appartiennent à l'enfance de la démocratie. Sortons des songes! quittons l'enfance, il est bien temps d'être des hommes.

« Qui osera dire cela ? Celui qui aimera assez sa cause pour vouloir la sauver[2]. »

Il est celui-là, quand, dans la *Révolution religieuse*, il déclare ouvertement une guerre acharnée à ce *paganisme baroque* dont parle Gœthe.

« Ne faites pas comme les Juifs qui attendaient le Messie, quand le Messie avait paru au milieu d'eux et qu'il était déjà sur la croix! Vous cherchez le dogme moderne et vous fermez les yeux pour ne pas le voir. Car ce dogme vit, marche ; le monde le connaît, et vous ne l'avez pas connu lorsqu'il a paru au milieu de vous. Il est aujourd'hui élevé sur la croix, et vous ne le voyez pas encore ; il s'appelle liberté[3] ! »

Tout en s'occupant ainsi de la question vitale de l'humanité, de la question religieuse ramenée du point de vue théorique au point de vue pratique; tout en soutenant journellement l'ardente polémique que ses audacieuses négations ont soulevée dans la presse belge; tout en pour-

[1] Publiée pour la première fois à Bruxelles, dans la *Libre Recherche*, numéro de mai 1857.

[2] Pages 5 et 35.

[3] Pages 207-208.

suivant son important travail sur la *Philosophie de la Révolution française*, en dirigeant la réimpression des œuvres de Marnix de Sainte-Aldegonde; enfin, en surveillant la première édition de ses propres *Œuvres complètes*, M. Quinet a encore pu écrire un volume sur la *Campagne de 1815*, jusqu'à ce jour inédit[1], et, pour combler le vide laissé dans le tome dixième de ses *Œuvres* par l'absence de l'*Enseignement du peuple*, rédiger ses souvenirs d'enfance, composer les quatre premières parties de l'*Histoire de mes idées*. Cette *Histoire* sera achevée, espérons-le; car cette analyse d'un homme par lui-même n'a pas seulement un intérêt personnel, mais une portée générale; c'est une autobiographie plus *vraie* que les *Confessions de Rousseau*, et non moins éloquente; c'est de plus un grand livre d'éducation intime adressé par la génération qui s'en va à celle qui va venir. Telle qu'elle est déjà, et quoique brusquement fermée sur l'année 1820, l'*Histoire de mes idées* est le chef-d'œuvre d'Edgar Quinet. Et comment ne le serait-elle pas, puisqu'elle est lui-même?

Si je me laissais aller à comparer les derniers livres d'Edgar Quinet avec ceux qui les ont précédés, je trouverais plus de fleurs dans ceux-ci, plus de fruits dans ceux-là; je signalerais un progrès incontestable là même où le mieux semblait avoir été dépassé. — La forme, en effet, a peut-être perdu quelque chose de ce que je pourrais nommer son exubérance poétique. En revanche, elle a encore gagné en netteté, en précision, en vigueur. Chaque phrase semble être frappée au coin de l'idée, comme une de ces médailles antiques dont le temps n'aura jamais la force de mordre les indestructibles reliefs. Le style coulant, imagé,

[1] Cet ouvrage ne devait être tout d'abord qu'une critique générale des historiens; l'auteur a été conduit à reprendre le sujet dans son ensemble. Ce sera donc une véritable histoire de l'invasion.

sonore, quoique toujours personnel de l'auteur *d'Ahasvérus*, de *Mes Vacances en Espagne*, et des *Révolutions d'Italie*, a pris une allure définitive dans la *Philosophie de l'Histoire de France* et la *Fondation de la République des Provinces-Unies*, dans la *Révolution religieuse* surtout. Ce qui naguère semblait quelquefois être tracé, comme l'éclair, sur un nuage, est à cette heure coulé en bronze.

M. Quinet a atteint sa cinquante-cinquième année. Progressant d'œuvre en œuvre, il doit à l'âge et au malheur, d'être arrivé à la maturité de son talent. Il mérite d'être rangé parmi les hommes les plus forts et aussi les plus conséquents de l'époque contemporaine.

Certes, il a bien le droit d'écrire et de signer ces simples et franches paroles :

« Depuis mes premières années jusqu'aujourd'hui, j'ai toujours soutenu les mêmes idées.

« J'ai adoré la France, j'ai rêvé pour elle la gloire de devenir l'idéal des peuples modernes.

« Tant que la parole m'est restée, j'ai défendu la cause des peuples, des faibles, des nationalités qui demandaient à renaître. J'ai péri avec elles, il est vrai. Mais je suis enseveli avec l'Italie, avec Venise, avec la Pologne, avec la Hongrie, avec les Roumains. C'est là un tombeau qui me plaît. Je ne le changerais pas contre les joies des vivants.

« Quand il sera question de patrie, quelques hommes de bonne volonté se souviendront de moi.

« J'ai eu dans ma vie une grande ambition et l'ai surtout montrée dans mon enseignement. J'ai tenté de sauver la conscience humaine au milieu des embûches qui lui étaient tendues. Je n'ai rien épargné pour cela.

« Beaucoup de personnes, et je pourrais dire le monde entier... m'affirment que j'ai été vaincu dans cette entreprise. Je n'en crois rien.

« Je ne sais où l'âme humaine s'est réfugiée, dans quel pays, chez quel peuple. Ce qu'il y a de certain, elle vit, ou elle renaîtra... »

XIV

Deux mots sur la vie privée d'Edgar Quinet. Elle a été, elle est, comme sa vie littéraire, comme sa vie politique, à l'abri de la calomnie, du soupçon même. Elle a été et elle est conséquente jusqu'à l'héroïsme. La vie intime de l'homme est l'éclatante confirmation de la vie publique du citoyen. Tout ce qu'il a dit, il l'a fait; tout ce qu'il a conseillé et prêché, il l'a d'abord pratiqué lui-même.

Citons, par exemple, le grand acte accompli le 7 février 1847, à Charolles, à l'occasion des funérailles de madame veuve Quinet. Cet acte, mal apprécié encore aujourd'hui par ceux qui en redoutent l'imitation ou qui ne le comprennent pas, mérite la sérieuse attention de quiconque, sortant ou sorti des vieilles religions positives, pense que la mort peut et doit servir d'enseignement moral aux vivants[1].

Madame Quinet, on se le rappelle, était protestante. Sa famille écrivit dans deux villes voisines pour inviter un pasteur à présider à ses obsèques. Deux heures seulement avant la cérémonie, le pasteur, qui avait fait espérer sa présence, fit savoir qu'il lui était impossible de venir au jour et à l'heure indiqués. C'est alors que M. Quinet *se décida à rendre lui-même à sa mère les devoirs religieux et à remplacer le prêtre absent.*

Il marcha en tête du cortége, composé de presque toute la population de la ville. Arrivé au cimetière, sur le bord de la tombe, et, debout, tremblant d'émotion, mais

[1] Je me sers ici de la relation devenue extrêmement rare de l'*Écho du Charollais*, et j'y ajoute ce que m'ont transmis de vive voix des témoins oculaires sur l'impression éprouvée.

soutenu par la conscience d'un devoir sacré, après un moment de silence solennel, il commença lentement le discours suivant .

« Il est encore une grâce que je dois demander pour ma mère à celui qui peut tout ; c'est d'accorder à son fils la force nécessaire pour prononcer une dernière, une suprême parole.

« Privée pendant sa vie des consolations du culte réformé, qui fut le sien, elle a toujours redouté que les pieuses paroles de paix lui manquassent à ce moment, dans le séjour de l'immuable paix. Cette inquiétude était profonde chez elle. Le Dieu de vérité et de bonté qu'elle sentait partout présent, dans le protestantisme comme dans le catholicisme, ne veut pas que seule elle soit abandonnée ici au silence et aux détresses du sépulcre. *Le deuil d'un fils, d'une fille, est aussi un sacerdoce. L'Église se retrouve, avec sa force et sa puissance entière, dans la bouche de quiconque parle ou crie avec un cœur brisé ; en l'absence du prêtre, le fils devient prêtre par la consécration de la douleur...* »

Et il lut les textes sacrés, comme eût fait un pasteur du seizième siècle, un héros risquant sa tête en priant publiquement sur la tombe d'un martyr.

Quelques-uns des assistants, des catholiques ou des esprits forts, semblaient être disposés à ne considérer que le côté excentrique de cette scène en dehors de tous les usages reçus. Plusieurs essayèrent de résister à leur émotion. Quelques-uns même se prirent à sourire, espérant que chacun allait voir de ses yeux l'impossibilité de se passer du prêtre ou la folie de prétendre le remplacer civilement et philosophiquement. Mais, à peine Edgar Quinet, pâle et les yeux en larmes, eut-il prononcé les premières phrases de son oraison funèbre, qu'une indicible émotion saisit tous les assistants sans en excepter les plus hostiles, les plus incrédules. J'en appelle à tous ceux qui étaient là, en est-il un seul qui ait pu retenir les battements de son cœur, qui ne se soit senti pleurer en écou-

tant ces paroles d'un fils près de la fosse où sa mère était descendue :

« Par une force qui devient de plus en plus rare, elle a su concilier avec une foi inébranlable dans la foi chrétienne tout ce que l'esprit cultivé peut comporter de liberté et de hardiesse. Elle s'élevait ainsi à une tolérance admirable, pleine de grandeur, et qui est tout le contraire de l'indifférence; car elle se sentait près de son Dieu dans toutes les communions chrétiennes....

« Nous avons trop senti, disait-elle à son dernier jour. Et, en effet, ce qui la rendait unique à nos yeux, c'était cette charité sociale et privée, cette ardeur, cette fièvre dévorante de sympathie pour toutes les nobles causes, toutes les émotions désintéressées, tous les genres d'afflictions, d'infortunes publiques ou particulières. Elle nous montrait, à nous, sans le dire, comment une femme peut allier dans son cœur le zèle des choses générales avec le sentiment le plus vif, le plus fervent, le plus constant, pour les joies et les douleurs de la vie intérieure et domestique.

« Chose étrange! Elle avait le don de pleurer sur un peuple comme sur un enfant. Que de larmes je lui ai vu verser en silence sur la France; dans ses heures de détresse, au lendemain de la défaite, à la veille des invasions! Ah! je les ai recueillies, ces saintes larmes, et puissent-elles ne pas tarir dans mon cœur!

« La récompense de sa vie, elle l'a trouvée dans sa mort. N'est-il pas vrai que, pour tous ceux qui ont approché d'elle dans ses derniers jours, cette mort a été une révélation éclatante, palpable, de l'immortalité de l'âme?... Triomphe sublime de la pensée! Il nous a été donné de voir, pendant plusieurs jours, une âme qui vivait et conversait paisiblement avec nous, quand les restes mortels que nous déposons ici étaient déjà éteints et comme ensevelis... Est-ce que Dieu, qui l'aimait, a voulu la favoriser en lui cachant le calice? ou, ce qu'il y a de plus probable dans un tel cœur, feignait-elle de l'ignorer? c'est son secret. Dans tous les cas, cette agonie pleine de puissance, protégée, soutenue si visiblement par les esprits d'en haut, est l'agonie de la femme chrétienne, qui est agréable au Dieu chrétien; et c'est par cette mort que j'aime à célébrer sa vie.

« Vous qui avez suivi jusqu'ici ses dépouilles, vous savez ce que vous perdez en elle. Quelle charité vivante et sortie des entrailles! Elle croyait n'avoir rien fait si sa main seule donnait et non son cœur. Le denier de la veuve n'était jamais séparé chez elle d'un trésor de compassion maternelle. Chez le pauvre, elle plaignait la tristesse, la

nudité intérieure, autant que la nudité visible; et nul n'approchait d'elle sans qu'elle le revêtît d'une force morale.

« Dans le commerce de la vie, quel esprit fertile et ingénieux! quelle affabilité, d'autant plus charmante qu'on la savait armée au besoin d'une énergie virile! quel don unique de peindre par la parole! je n'apprendrai rien à ses amis en disant qu'elle eût atteint sans peine à la célébrité que donne l'art d'écrire, si elle ne l'avait fuie autant que d'autres la recherchent.

« Vous, ses proches, ses amis, vous savez quel vide elle vous laisse; mais, ma sœur et moi, savons-nous ce que nous avons perdu?.... Où, dans quelle école, dans quel livre trouverai-je ce foyer de raison vivante, de droiture morale, auquel je revenais puiser sans cesse? Quel appui robuste dans tous les combats de l'âme! N'était-ce pas toi qui mettais dans mon cœur le zèle de la vérité et de la justice sociale? n'étais-tu pas ma secrète armure dans toutes les luttes de l'intelligence?....

« Quand mon cœur se séchait pour le bien, où allais-je puiser la vie nouvelle? Chez toi. Qui me nourrissait de sa pensée? Toi. Qui me soutenait de sa force supérieure? Toi. Tu étais ma lumière, et ma lumière s'est éteinte; et tu m'as laissé dans les ténèbres. Je me réveille d'un songe... il me semble que la vie est avec toi dans ce linceul et que la mort est avec moi.

« Vaines et impuissantes larmes!... ce langage ne te plaît pas. Tu veux des paroles plus fortes, plus semblables à toi-même. J'essayerai de les dire : Nous qui sommes tes enfants, tes proches, tes amis, nous ne te faisons point d'adieu ; car tu ne t'éloignes pas. Nous ne prenons pas congé de toi comme pour un voyage vulgaire; car tu ne nous quittes pas. Tu n'es plus enfermée dans ta maison vide; mais tu es présente dans nos cœurs avec ta mémoire et l'enseignement de ta vie....

« En rentrant dans nos demeures, nous te trouverons sur notre seuil, guérie des maux terrestres et réparée par l'Éternité; déjà tu nous envoies un pressentiment sacré de la paix que tu possèdes. Nous ne nourrirons pas en nous le désespoir, puisque tu nous l'as défendu en nous enseignant à sourire au milieu de l'agonie.

« Assurément les fêtes de la terre sont finies pour ta fille, ta belle-fille, ton fils, pour ta sœur absente qui ne te croit pas même malade, pour tes proches; car ils ne reverront rien de semblable à toi, quelle que soit la durée de leurs jours; les douleurs cuisantes ne seront plus rachetées par des éclairs de joie. Tout s'attriste d'un deuil irréparable; ce qui était la fête a disparu.

« Et pourtant, il faut que le courage subsiste. Pour achever la car-

rière, il reste, au lieu des espérances heureuses, le devoir nu, sans récompense, le sacrifice, l'immolation, des combats intérieurs à soutenir. Aide-nous, âme bénie, dans ce chemin sévère, dépouillé, nouveau pour nous. Soutiens-nous d'en haut, jusqu'à ce que, nos épreuves finies et notre jour arrivé, tu ouvres pour nous en souriant les portes splendides de l'éternité de vie, où tu es allée nous attendre [1]. »

Quel prêtre, sur le bord de cette tombe, eût pu représenter ainsi le Dieu vivant! Quel prêtre, calme au milieu d'une douleur étrangère, et psalmodiant des versets marqués d'avance, comme ce fils, qu'inspirait l'immensité même de sa désolation, eût d'une si sainte vie dégagé un si saint enseignement; en présence de la mort, vue des yeux et sentie jusqu'au fond de l'âme, eût montré et sondé l'invisible, l'insondable Éternité!

Cette sublime oraison funèbre, qui produisit un si grand effet sur tous ceux qui l'entendirent, qui console encore et relève tous ceux qui la lisent, est à la fois la plus belle œuvre d'Edgar Quinet et sa plus grande action.

En la prononçant, bien plus que par ses livres et par ses cours, il rompit avec les vieilles religions et prouva qu'en l'absence d'un culte officiel, reconnu et adopté loyalement, chaque homme, libre penseur, doit lui-même être son pasteur et son prêtre.

Deux fois depuis, la mort le mit en demeure de renouveler cette épreuve capitale de son enseignement. En mars 1851, étant encore en France, il perdit sa première femme. En mars 1856, en Belgique, il perdit son beau-fils, Georges Mourouzi. Comme le fils avait été le seul prêtre de sa mère, le mari fut le seul prêtre de sa femme, le père adoptif fut le seul prêtre de son enfant.

[1] Depuis la première publication de cette biographie, ce discours ayant été imprimé dans les *Œuvres complètes* d'Edgar Quinet, t. X, p. 301-309, on a cru devoir n'en donner ici qu'un extrait.

Aux funérailles de madame Quinet, M. J. Michelet dut remplacer son ami, dire, sur le bord de la fosse ouverte, l'adieu solennel :

« Il y a, dit-il, il y a à peine quelques jours que M. Quinet et moi nous avons mis dans cette terre notre ami, notre élève, l'enfant de la Pologne et de la France, notre cher Yanoski. Nous étions loin de soupçonner qu'un autre deuil, si personnel, dût nous y ramener, que nous dussions si tôt apporter ici en tribut à la mort ce qui fut presque nous-mêmes.

« Terre sainte, terre de France, terre de la ville sacrée qui est à toutes les nations, reçois favorablement la chère et vénérable dépouille de madame Edgar Quinet; reçois une femme allemande qui a voulu être adoptée de toi, et qui vient avec confiance chercher ici le repos.

« C'est ici la terre d'alliance qui nous reçoit tous, — hier, la Pologne, aujourd'hui l'Allemagne... — et nous peut-être demain.

« C'était un besoin de mon cœur de venir ici mettre en commun mes regrets, mes pensées. Oui, indépendamment des droits d'une si ancienne amitié, j'avais besoin d'exprimer la reconnaissance personnelle que je garde à celle que nous avons perdue.

« Madame Quinet, plus qu'aucune personne, plus qu'aucun livre, m'a fait sentir l'Allemagne.

« Chaque nation m'a été révélée par une amitié. Hélas! il faut le dire aussi, par un deuil. N'importe! je suis reconnaissant pour ceux qui, au prix de mes larmes, m'ont fait aimer, connaître chacun de ces grands peuples frères, et les ont placés ainsi au fond de mon cœur, mêlés avec mes plus chers souvenirs.

« C'est à mon premier voyage d'Allemagne, en 1828, que j'eus l'honneur de voir madame Quinet, non mariée encore, à Heidelberg. D'une famille de ministre protestant, aînée de nombreuses sœurs dont elle était aussi la mère, elle avait une grâce sévère en rapport avec la contrée. Elle me semblait le génie du lieu, de la sérieuse vallée, parmi ses forêts de chênes; elles sont pleines de sources vives, et c'est la porte du Rhin.

« Dix ans après, je la revois mariée, heureuse, à Lyon, s'associant de cœur aux grands travaux d'un enseignement héroïque qui commençait tout à la fois à combattre et à fonder. Je la revois, dans sa maison d'Aisnay, parmi les livres, les manuscrits de son mari, figure touchante de la paix chez un homme de combats. L'épreuve était délicate pour la jeune âme, élevée sous la rigide influence des dogmes écrits. Mais tout s'harmonisait en elle. J'admirais cette puissance naïve d'intuition

(caractère profond de l'Allemagne) qui lui ouvrait tout, lui rendait tout facile.

« Son doux et modeste regard allait tout naturellement par delà les accidents extérieurs de la lutte; sous la guerre, elle voyait la paix, ou, si quelque nuage avait pu troubler son esprit, elle le dissipait sans peine et rentrait en pleine lumière; elle ouvrait un moment sa fenêtre, d'où l'on voyait les Alpes, et elle se retrouvait toute sereine et paisible en Dieu.

« Paris, dans ses agitations, la fortifia, sans lui rien ôter de cette douceur. Elle trouvait en toute chose un sujet d'édification.

« C'est pour moi un honneur éternel que cette sainte personne ait si longtemps suivi mes cours, les ait sanctifiés de sa présence. Sa place y restera toujours vide.

« Il y manquera à jamais cette image de pureté qui sanctifiait tout de son regard. Rien que de pur et de fécond ne venait à elle. Elle n'entendait pas la dispute. Elle ne recueillait, en tout, que le fruit. Ah! plût au ciel que tant de discours, de paroles, il est vrai, sincères, eussent profité moralement à celui qui les disait, autant qu'à madame Quinet!

« On voyait s'accomplir en elle, avec une douceur, un silence, une simplicité singulières, ces passages qui sont brusques et durs dans les âmes inférieures. Les changements, les transformations, qui se font par arrachements, dans ce misérable monde, s'accomplissaient en elle par gradations lentes, harmoniques comme celles de la lumière dans l'aube ou les longs crépuscules. Ses croyances primitives, qui ne l'avaient pas quittée, se nuançaient, pour ainsi dire, à leurs points les plus élevés des blancheurs matinales de la lumière nouvelle, comme la neige vierge des Alpes, qu'elle aimait à regarder de sa croisée de Lyon.

« Mais, comme la neige aussi, — la comparaison, hélas! n'est que trop fidèle, — elle tendait à s'affaisser, à se fondre, au progrès du jour. L'esprit qui était en elle lui retirait peu à peu ce qui est vie et substance, voulant n'y rien laisser qu'esprit. Je la voyais, à mon cours, non malade, mais autre déjà et différente d'elle-même. Dès longtemps elle me semblait bien peu éloignée du passage, si l'on peut dire un passage pour celle qui jamais, dès ce monde, n'avait eu que la vie du ciel.

« Avançait-elle sans regret vers le terme? Hélas! nous ne pouvons dire : Oui. C'est là le déchirement. Elle tenait ici-bas d'un amour si pur et si fort!... Ces choses seraient trop cruelles si, pour celui qu'elle aima tant, la mort n'était qu'une espérance!

« Tendre, respectable épouse, femme, entre toutes, innocente et

pure! nous vous devons une grande chose, d'avoir vu ici-bas, parmi la tendresse humaine, l'image de la sainteté.

« Pleins de douleur, mais aussi de confiance, fermes dans l'espoir, quelles que soient nos larmes, nous vous remettons à celui en qui vous viviez déjà, nous vous déposons aux mains paternelles de Dieu, amie sainte et sœur très-aimée ! »

Enfin, aux obsèques de Georges Mourouzi, entouré de la grande famille des exilés, solidaires dans leurs douleurs, comme dans leurs espérances, comme dans leur foi stoïque, Edgar Quinet prononça lui-même de fortes et touchantes paroles. Répétons-en quelques-unes, pour clore ce triste épisode des tombes du proscrit :

« Au nom du Dieu de toute justice et de toute espérance, je dépose ici, dans la terre d'exil, les restes de mon cher bien-aimé beau-fils, Georges Mourouzi, mort à l'âge de seize ans et demi et quatorze jours. Je suis appelé à prononcer sur lui les paroles suprêmes. Puissé-je en avoir la force jusqu'au bout!

« Georges Mourouzi est né le 1er septembre 1839, à Jassy. Ses ancêtres ont régné sur les provinces danubiennes et occupé le trône d'Étienne le Grand et de Michel le Brave. . . . .

« Pour enseigner à cet enfant chéri que l'homme n'est rien que ce qu'il se fait lui-même, et pour le dérober à de fastueuses séductions, sa mère l'amena en bas âge, en France, comme au foyer de la justice et du bon droit.

« Cher Georges, cher enfant, tu l'as vu luire ce flambeau de liberté, d'humanité. Tu en as rassasié tes premiers regards. Tu avais reçu comme une seconde naissance, dans ce berceau de toutes les espérances nouvelles. Combien ton intelligence rapide s'était vite élevée aux inspirations les plus pures de la France !

« Il te manquait une seule chose : l'épreuve précoce de l'adversité. Le jour où je fus exilé, ce jour-là tu devins mon beau-fils. . . . . .

« Avec un cœur tout français, nous avions fait de lui un patriote roumain, prêt à tous les dévouements. Son intelligence précoce était allée au-devant de nos désirs. Que la Roumanie s'associe donc à notre deuil ! elle a perdu, en ce jour, j'ose l'affirmer, une des fleurs de son printemps, dont elle devait s'orner bientôt.

« C'est au milieu de ces promesses de régénération nationale, si sacrées et si saintes dans la conscience d'un enfant, que nous l'avons vu disparaître à nos yeux mortels. Quoiqu'il eût vraiment deux patries dans le cœur, toutes deux lui ont manqué à la fois. Il ne devait revoir

ni l'une ni l'autre. Je n'ai pu ni lui rendre la France à laquelle il avait été voué, comme à sa sainte patronne, ni lui montrer, ainsi que j'espérais en avoir le temps et l'occasion, la Roumanie renaissante et sauvée. Je n'ai rien pu que lui assurer ici l'hospitalité de la mort.

« Mais que dis-je ? il n'y a point de mort pour les amis de la justice éternelle. Ils habitent, dès cette vie, dans les choses immuables. Les coups qui les frappent ne servent qu'à faire retentir plus haut la vérité, qui ne peut et ne doit pas finir. Un enfant qui meurt, le cœur tout rempli et débordant de vastes et divines pensées, dont il n'a pu réaliser aucune, dont ses parents, ses amis seuls ont eu la demi-confidence, c'est là un enseignement dont les maîtres aussi peuvent profiter. Une pensée qui s'élançait avec tant d'impétuosité vers le bien, vers la justice, ne sera pas arrêtée prématurément par cette tombe que l'on vient de creuser. Cette pensée a déjà franchi la fosse, et elle croîtra, elle se développera au delà. C'était un germe sublime dont la floraison est dans les cieux. Que de choses j'ai apprises au chevet de ce mourant ! Quelle patience, quel courage ! quelle douceur dans une âme si ardente ! quel sourire au milieu des plus grandes douleurs, comme si le ciel s'ouvrait ! Oh ! cher Georges, tu m'en as plus appris dans ces jours-là, en une heure, que je n'eusse pu faire pendant une longue vie. Cher enfant, tu m'as appris à mourir.

« Ce que je croyais savoir, tu me l'as montré, tu me l'as fait voir de mes yeux ! C'est qu'il n'y a qu'une science, une grandeur, une chose digne de la pensée humaine : l'immortalité ! immortalité du droit, immortalité de la conscience, que rien ne peut ployer, ni lasser, ni exténuer, ni diminuer; immortalité de l'amour, de la douleur, de l'espérance. Tout ce qui n'est pas immortel est vain.

« Cher enfant, en ce moment le Dieu de justice, qui aime les purs, les innocents, les justes, te recueille en son sein. Il te donne, à cette heure, cette patrie immuable, invincible, toujours glorieuse, jamais défaillante, que tu as tant appelée et que je n'ai pu te donner ici-bas. Pardonne-moi de t'avoir associé à mes épreuves. Toi qui étais fait pour me suivre tant d'années, je dépose ici ta chère dépouille; pardonne-moi de t'ensevelir dans une terre étrangère. Si ma patrie m'est rendue, j'y rapporterai tes os. Envoie-nous, des régions que tu habites aujourd'hui, ta paix, ta sérénité; car nous en avons tous besoin. Soutiens surtout de ton sourire céleste ton admirable mère qui te suit, et qui prête en ce moment l'oreille au bruit qui se fait autour de cette fosse. Sois et reste, à jamais, entre nous notre témoin devant l'Éternel [1]... . »

[1] Voir ce discours plus au complet. *Œuvres complètes*, t. X, p. 309-315

Aujourd'hui, M. Edgar Quinet console une sainte mère de la perte d'un fils de seize ans, son espoir; et l'épouse nouvelle, femme au grand cœur, console le citoyen de l'abandon de la patrie.

Je relis à la dernière page des *Révolutions d'Italie :*

« Celui-là est en exil qui est condamné à vivre hors du droit. Celui-là est en exil qui est emprisonné dans la maison de l'injustice.

« Le banni est celui qui, dans son champ paternel, à son foyer, se sent proscrit par la conscience des hommes de bien.

« Mais toi, tu habites avec le droit. Partout où tu es, si tu restes fidèle à toi-même, tu es dans le foyer de tes pères. Ils ne t'enlèveront pas la cité de la conscience. Réchauffe-toi à la flamme de la Justice. Te croiras-tu alors absent de ton foyer?

« Si la patrie se meurt, deviens toi-même l'idéal de la nouvelle patrie. Pour refaire un monde, que faut-il? Un grain de sable, un point fixe, pur, lumineux.

« Travaille à devenir ce point incorruptible. Sois une conscience.

« Un nouvel univers n'attend, pour se former, que de rencontrer dans le vide des cieux déserts un atome moral. »

Ces paroles, adressées à l'exilé italien, peuvent s'adresser également à l'exilé français en général, à Edgar Quinet en particulier; car, lui aussi, il s'est donné le mot d'ordre : « Sois une conscience! » et il est une conscience.

C'est pourquoi, ayant le droit de ne point ménager à son pays de dures et salutaires vérités, travaillant sans cesse à le réveiller et à le relever, il n'a pas un seul instant désespéré de la Franee.

Au sein du chaos moral, ne sent-il pas en lui le nouvel univers qui se prépare?

Je ne sais si de cet aperçu, encore bien incomplet sans doute, d'une existence toute de travail et de dévouement, de sacrifice et d'action, ressort l'unité que j'ai trouvée dans Edgar Quinet, dans son œuvre et dans sa vie. Ce que je n'ai pas pu faire voir dès à présent, embrassant d'un seul coup d'œil un aussi vaste ensemble, je le montrerai bientôt en suivant pas à pas cet esprit si fécond dans ses manifestations diverses; en groupant tout ce qu'il a produit, et en dirigeant ces groupes d'idées vers ce qu'ils ont de commun : le but.

Je commencerai par la *Philosophie de l'Histoire*, réunissant en un corps et généralisant tout ce que l'auteur a dispersé çà et là sur cette matière. — Ensuite j'étudierai les *Nationalités*, montrant immédiatement l'application de la théorie précédemment exposée. — Puis j'embrasserai dans leur ensemble la *Philosophie et l'Histoire des religions*. — Enfin je parlerai des *Poëmes* et des ouvrages purement littéraires qui lient et couronnent l'œuvre multiple.

De la sorte, j'aurai présenté un résumé, — puissé-je réussir à le rendre exact et clair, — des innombrables idées d'un écrivain universel, qu'admirent et nous envient tous les peuples vers lesquels l'ont conduit ses études; j'aurai assemblé et lié en une même gerbe une moisson de doctrines, qui entreront, et pour une large part, dans l'héritage de lumières que le dix-neuvième siècle doit transmettre aux âges futurs.

DEUXIÈME PARTIE

LA PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE

I

Quand un homme se sent entraîné dès son enfance vers les travaux de la pensée, il est bien rare qu'il ne commence par s'incliner devant un maître, vivant ou mort, couronné de gloire et qui le protége, ou perdu dans l'oubli et qu'il en retire, afin d'être par lui présenté au monde et soutenu. Malheureux est celui qui du maître élu s'est fait un Dieu, qui dans sa leçon a trouvé ou cru trouver un système complet, hors duquel il ne rêve plus rien, ne veut plus rien chercher. Désormais il approfondira peut-être, mais il ne créera pas; il s'est condamné au rôle passif de l'écho, il a renoncé à devenir voix. Heureux, au contraire, et fort, est celui qui, en venant s'asseoir devant le maître; en écoutant attentivement sa parole, en la recueillant avec piété, n'a pourtant pas abandonné le libre exercice de sa liberté intellectuelle, ne reçoit aucune lumière sans en faire aussitôt l'analyse, n'admet aucune vérité, avant de se l'être à lui-même démontrée vraie, ne s'écrie pas enfin : — Puisqu'il a trouvé le but, restons à ce but! — mais : — grâce

à lui, nous sommes là; c'est plus loin, toujours plus loin, qu'il nous faut aller !

Deux penseurs avaient vécu au siècle précédent, qui, les premiers, avaient porté jusqu'au fond de l'histoire la lumière d'une philosophie indépendante; qui, en dégageant, des faits innombrables semés sur la route des siècles, le principe même de l'humanité à travers les perpétuels changements de ses formes politiques et sociales, avaient, à leur insu peut-être, découvert et prouvé l'unité de sa vie terrestre. Ces deux penseurs, robustes par le génie et par la conviction, nés trop tôt pour être compris de leur vivant, et aussi morts trop vite, avant de s'être rendus compréhensibles en concluant, étaient restés inconnus et méconnus, dépassés de beaucoup sur certains points, mais, sous d'autres rapports, toujours placés les premiers dans la voie de l'avenir, en avant des idées communément acceptées.

De ces deux penseurs, le premier, l'Italien Vico, a été, pour ainsi dire, révélé à l'époque contemporaine par M. J. Michelet; le second, l'Allemand Herder, par M. Edgar Quinet.

Opposés l'un à l'autre par leur tempérament littéraire autant que par leur méthode, formant même un contraste tout à fait inattendu avec le milieu national dans lequel ils ont développé leur génie; l'un, — le méridional, — concis jusqu'à la rudesse, profond jusqu'à l'obscurité, spiritualiste jusqu'au mysticisme; l'autre, — le septentrional, — poëte d'une inépuisable richesse d'imagination, écrivain d'une limpidité extraordinaire, d'une poésie sans égale, aimant la nature et l'incarnant presque en lui ou se confondant avec elle, au point d'en paraître matérialiste; — Vico et Herder, traduits, commentés, illuminés plutôt par MM. Michelet et Quinet, n'ont pas seulement été arrachés à la tombe, réveillés de la mort; ils se sont en même

temps transformés et ils nous apparaissent comme revêtus d'une seconde vie. Leurs idées, antipathiques, divergentes au moins, lorsqu'elles étaient marquées du sceau de leur personnalité, en se dépersonnalisant, si j'ose dire, se sont attirées, associées, unies. Complétées par des idées nouvelles, acquises, grâce à l'expérience d'un siècle, — le siècle de la Révolution, — et issues du génie propre de deux historiens-philosophes en marche vers l'avenir, elles ont enfanté un système vraiment nouveau, que sans doute les premiers créateurs n'avaient point prévu et qui compte aujourd'hui parmi les influences auxquelles obéira l'âge présent en prononçant son dernier mot sur l'histoire et les destinées de l'humanité.

Je m'efforcerai donc d'exposer brièvement et clairement la double philosophie historique de Vico et de Herder, en marquant le sens et le développement que lui ont donnés MM. Michelet et Quinet[1].

II

« Tracer, dit M. Michelet, tracer l'histoire universelle éternelle qui se produit dans le temps sous la forme des histoires particulières; décrire le cercle idéal dans lequel tourne le monde réel, voilà l'objet de la SCIENCE NOUVELLE; elle est tout à la fois la philosophie et l'histoire de l'humanité.

« Elle tire son unité de la religion, principe producteur et conservateur de la société.

« Jusqu'ici on n'a parlé que de théologie naturelle. La SCIENCE NOUVELLE est une théologie sociale, une démonstration historique de

[1] Voir Herder, *Idées sur la philosophie de l'histoire*, 3 volumes in-8°, traduction Quinet. — J. B. Vico, *Œuvres choisies*, 2 volumes in-8°, traduction Michelet. — Edgar Quinet, *Œuvres complètes*, tome II, *Introduction à la philosophie de l'histoire de l'humanité; Essai sur les œuvres de Herder; l'Ultramontanisme*, 5e leçon; tome III, *Philosophie de l'histoire de France;* tome IV, *Révolutions d'Italie*, ch. v, etc.; tome X, *note*, p. 318-319.

la Providence, une histoire des décrets par lesquels, à l'insu des hommes et souvent malgré eux, elle a gouverné la grande cité du genre humain.

« Qui ne ressentira un divin plaisir en ce corps mortel, lorsque nous contemplerons ce monde des nations, si varié de caractères, de temps et de lieux, dans l'uniformité des idées divines? »

Tel est, en effet, le sublime spectacle que semble avoir entrevu Vico. Catholique, avec le baptême, il a reçu le dogme de la vie extérieure de la Providence. De lui-même, librement, il affirme la vie intérieure de la Providence dans l'humanité, idée entrevue dès l'origine de la société chrétienne; et, cette affirmation, il s'acharne à la prouver avec autant d'évidence qu'un théorème mathématique. Mais, afin de se mettre à l'abri de l'accusation d'hérésie, encore trop périlleuse en son temps, il évite d'embrasser l'histoire du *Peuple de Dieu*, trop strictement tracée par les livres *sacrés;* il se retranche dans l'histoire romaine, païenne, discutable par conséquent. Mais n'est-ce pas là déjà une énorme audace, n'est-ce point de l'hérésie? Ce qu'ont fait Galilée et Newton, pour le monde physique, il le refait pour le monde moral; avant tous, seul de son époque, durant trente années, il cherche, il pressent, il devine, il constate que les nations, elles aussi, tournent sous l'action d'une gravitation particulière et que leur marche a ses lois comme la marche des astres. Par bonheur pour lui, le clergé contemporain ne comprit pas, et le hardi penseur put impunément transporter l'idée de Providence dans le monde antique, du paganisme lui-même faire une révélation divine, inventer une sorte de christianisme païen, précurseur de l'autre, faire voir Dieu partout, même là où il n'eût pas dû se manifester, selon l'orthodoxie romaine.

La base de tout son système est dans cette vérité, avant

lui non cherchée et tant de fois niée depuis : que de l'idée de Dieu sortent les civilisations, et qu'une fois l'idée de Dieu conçue, la société se conçoit d'elle-même. Comme Bossuet, admettant que le monde de l'histoire est soumis au gouvernement de la Providence, il descend l'y chercher dans la réalité des événements, et il l'y retrouve, quelque dissimulée qu'elle puisse être sous les faits politiques, sous les institutions civiles, sous les mœurs sociales, dont la religion seule peut donner le secret. Aussi, contrairement à Bossuet, à l'ancienne philosophie historique du catholicisme, qui ne faisait agir Dieu que par coups de foudre et le retirait tout à fait de la conduite des peuples abandonnés dans la nuit du paganisme, admet-il la permanence de la surveillance et de la direction divines dans les affaires humaines et l'y constate-t-il jusque chez les nations non-juives, lesquelles, quoique privées de la notion vraie de la divinité, n'en avaient pas moins reçu de Dieu des révélations partielles, se développant successivement l'une l'autre et aboutissant à la révélation suprême, au christianisme.

Comme dit un de ses plus fervents disciples, son révélateur italien, M. J. Ferrari :

« L'histoire idéale, dont il ne pouvait maîtriser l'incalculable élan, traçait d'effroyables équations entre Jupiter et le Christ, entre Tite-Live et Moïse, entre la mythologie et la Bible, entre les Romains et les Juifs, entre les demi-dieux et les saints. »

Longtemps, en effet, avant les philosophes contemporains, Jean-Baptiste Vico a été frappé de la nature identique des nations, et du fait ou de la pensée particulière à chacune d'elles s'est efforcé de dégager, de synthétiser le fait ou la pensée commune à toutes. Avec ces faits ou ces pensées générales, il s'est étudié à composer une his-

toire toute d'abstraction, dont l'ensemble forme une sorte de *Cité de Dieu*, type impérissable de toutes les *cités des hommes*, et de laquelle celles-ci tendent à se rapprocher ou à s'éloigner, naissant, se métamorphosant ou mourant, sans jamais la pouvoir détruire, sans jamais en pouvoir troubler par quoi que ce soit l'idéale harmonie.

En somme, voici jusqu'à quelle hauteur monte la pensée de Vico : par lui, la philosophie de l'histoire s'identifie avec la Providence. L'identification est si positive, que, pénétrant les intentions providentielles au travers des faits qui les ont manifestées dans l'humanité, l'historien philosophe arrive à grouper les décrets de Dieu en un code éternel. De telle sorte qu'ainsi synthétisée, ainsi codifiée, la philosophie historique devient en réalité la science de Dieu dans l'histoire.

La suprême pensée de Vico, MM. Quinet et Michelet l'ont reprise, mais en même temps développée, car le philosophe napolitain l'amoindrit de lui-même, en comprime l'essor, en détruit les conséquences, du moment où il immobilise la cité de Dieu dans le catholicisme et, au nom du divin idéal, condamne l'humanité à tourner éternellement dans un cercle désespérant.

Comme Vico, MM. Michelet et Quinet voient circuler sous les actions humaines la providence de Dieu, ils voient sortir les civilisations de l'idée que les peuples se font de la divinité, ils voient dans les religions, âmes des nations, raisons d'être de leurs mœurs, de leur droit civil et de leurs destinées, des révélations partielles et successives. Comme lui, encore, ils se sont bâtis, par delà la région où grondent les orages humains, une cité idéale, toute de principes, du haut de laquelle ils pèsent et jugent les actes qui se succèdent dans la cité réelle.

Mais, contrairement à la cité de Vico, leur cité n'est

point immuable. Élevée par les siècles passés, elle s'agrandit, s'embellit sans cesse, attendant son couronnement de l'avenir, jamais pourtant ne devant être ni complète ni parfaite; car, du jour où le genre humain aurait réalisé son idéal absolu, le progrès s'arrêterait, l'action deviendrait inutile, *la vie serait morte.*

« La loi de l'humanité, dit M. Quinet, doit se composer du passé, du présent et de l'avenir que nous portons en nous; quiconque ne possède qu'un seul de ces termes ne possède qu'un fragment du monde moral. La vraie philosophie de l'histoire, c'est Janus aux deux visages tournés, l'un vers le passé, l'autre vers le futur. »

Ailleurs, il montre l'intimité de la Providence avec l'homme, son incarnation en lui; il donne par là et la base et le lien de la philosophie de la révélation. Considérant, non un seul peuple, mais tous les peuples, portant successivement témoignage d'une partie de la vérité et depuis l'origine des siècles édifiant la cité divine, il peut affirmer que la vie de l'humanité est « un perpétuel mouvement pour sortir de Dieu et y rentrer, » que le Dieu de l'histoire n'est point abstrait, qu'au contraire « il marche dans les événements et entraîne avec lui le monde moral vers des cieux inconnus. » « Si elle était complète, s'écrie-t-il, la philosophie de l'histoire universelle serait la manifestation de l'action divine dans toutes les actions humaines; elle s'identifierait par là avec la religion universelle. »

III

Le point de départ choisi par Herder est tout autre que la synthèse à laquelle s'est élevé d'un seul coup d'aile le génie de Giambattista Vico. Tout autre, par conséquent,

doit être le développement de sa méthode. L'Italien, escaladant le ciel, s'y asseoit, y trône, et, de là, domine les actions humaines. L'Allemand, au contraire, tient à rester à terre, s'enfonce sous le sol, à la recherche de l'origine des choses; il n'embrasse point l'idée dernière, mais il se pose la première question : l'origine de l'homme et de l'humanité.

Sa philosophie commence donc par le chaos. De ce chaos va se dégager le monde; du monde l'idée.

Herder, en effet, après être descendu jusqu'à la manifestation la plus grossière de l'être matériel, y noue une chaîne désormais sans fin, au moyen de laquelle il pourra remonter vers Dieu. Il suit d'abord le merveilleux enchaînement des créations successives, dissemblables en apparence, en réalité issues les unes des autres. Il assiste à la formation lente, toujours progressive, jamais rétrograde, des choses et des êtres dans leurs formes et dans leurs instincts. Assistant au dégagement du minéral du Tout amorphe au sein duquel rien ne semblait avoir d'existence propre, bientôt il voit croître le végétal; puis, après une série de transitions qui unissent les contraires, touche à l'animal, miracle de vie, duquel la nature, parachevant son immense travail non interrompu, va faire jaillir un autre miracle, le couronnement de tous ses miracles antérieurs, l'*épanouissement de la fleur de l'humanité.*

Donc, dans la pensée de Herder, l'homme est l'être préparé par toutes les formes et tous les instincts qui se sont préparés avant lui. Multiple, il est l'abrégé le plus complet et le point central, culminant, de toutes les forces organiques.

Mais, du moment où l'homme est né, deux mondes se séparent dans le monde auparavant un : le premier, le monde physique, n'ayant que le mouvement plus appa-

rent que réel qui résulte de la périodicité des saisons, tournant perpétuellement dans le même cercle de sommeil et de réveil, non de vie, de mort, et de renaissance; le second, le monde civil, débarrassé des entraves matérielles, affranchi des règles mathématiques, se mouvant dans le temps, et, comme le temps, éternellement mobile. Dès lors, la nature, ayant achevé son premier ouvrage, l'ayant élevé jusqu'à la pensée, une nouvelle création, l'histoire, commence, et elle ira, à travers les siècles et les civilisations, se perfectionnant sans cesse, ne devant point avoir de fin, réalisation des lois de l'humanité, comme la création ancienne a été la réalisation des lois de l'univers physique.

Avant de s'élancer dans les flots tumultueux des événements, le philosophe allemand s'arrête à considérer le terrain à travers lequel serpente le grand fleuve humain. Il lui faut tout d'abord connaître, — ici connaître, c'est construire, — la scène sur laquelle va se jouer le drame de l'histoire. Par la toute-puissance du génie, il y arrive; ses descriptions des zones à l'apparition de l'humanité, sont et demeureront des chefs-d'œuvre de vérité; nul ne les admire plus que Humboldt, le savant, l'universel voyageur. Dessinant les chaînes de montagnes, les sinuosités des rivages, les courbes des vallées et les replis des fleuves, Herder aperçoit, déjà marqués sur le sol et ineffaçables, certains grands traits de la physionomie de la future histoire. Bien plus, au seul aspect de leurs demeures, il devine les premiers peuples ensevelis dans les ténèbres des siècles primitifs.

La scène étant étudiée ainsi dans tous ses détails, le philosophe s'arrête encore. Il lui faut étudier avec autant de profondeur le personnage qui doit la remplir. Afin de bien comprendre tout l'homme, il analyse donc chacune

de ses facultés naturelles, chacun des détails de son organisation. Avant Herder, sans doute, cette analyse anatomique avait été faite. Mais nul ne l'avait unie intimement aux développements de l'histoire, nul n'avait lié l'homme physique à la création entière, n'en avait dégagé les principes dominants de l'homme moral, n'en avait déduit le développement et la marche de l'humanité.

Peu importe après tout que Herder n'ait inventé ni la description de la terre avant l'homme, ni la description de l'homme à la naissance de l'humanité, car il a découvert et affirmé deux choses capitales, que, sans doute, ne contrediront point les progrès, quels qu'ils puissent être, des sciences naturelles. Grâce à lui, l'homme se trouve identifié avec la nature, le *roi* des êtres, jadis isolé, se trouve rattaché à tous les êtres, à toutes les choses. Grâce à lui, l'homme n'est plus le propriétaire absolu du monde moral, l'univers entier le suit, l'accompagne dans son voyage à travers les siècles : et l'histoire, élargie de la sorte, devient la traduction en langue vulgaire de la pensée de l'univers. Elle n'est plus seulement la lutte engagée entre les personnalités individuelles et nationales, mais encore, et surtout, l'accomplissement des lois universelles et leur interprétation par les idées qui s'entrechoquent. Autour de l'historien, placé en d'aussi pures régions, un grand calme se fait, comme dit le commentateur du prophète allemand : « Ni l'amour, ni la haine n'ont plus aucune prise. A peine si, à cette hauteur, vous entendez le fracas des empires, et si le bruit de la gloire individuelle arrive jusqu'à vous. »

Sur un point capital, M. Quinet se sépare de son maître et cela le conduit à la découverte d'une vérité qui, reconnue quand il n'avait encore que vingt ans, est et sera toujours la lumière de sa vie.

Dès que Herder tient l'homme au sortir de l'atelier de la nature où si longtemps il était resté enfoui à l'état d'ébauche, il n'en sait plus que faire. Confondu la veille dans le Tout, sans action, sans idée propre, à présent qu'achevé l'homme est tenu de penser et d'agir, — comment va-t-il sentir qu'il existe ?

D'où lui viendra l'impulsion?

De la nature extérieure? Que pourrait-elle lui apprendre qu'il ne sache déjà, lui qui en est le résumé le plus parfait!

De lui-même? Il s'ignore!

Le philosophe est dans l'impossibilité de donner le mouvement à un être si intimement lié jusqu'alors à l'organisme général. Peu à peu cependant il aperçoit un perfectionnement quelconque, une apparence de parole, un germe de religion, un signe de civilisation. A quoi attribuer cette apparence, ce germe, ce signe, sinon à la tradition? Mais, comme il n'est point d'effet sans cause, quelle est la tradition première, et comment l'expliquer ? Si on ne l'explique pas, on est contraint d'admettre que Dieu, être extérieur à la nature, toute-puissance surhumaine, quelque part, à un jour donné, s'est communiqué à l'homme égaré et lui a montré le chemin. C'est ce à quoi Herder a cru devoir s'arrêter.

Que cette révélation soit des plus élémentaires, et qu'il appartienne uniquement aux facultés humaines d'en développer le sens, n'importe! l'union intime de l'humanité avec la nature physique, précédemment affirmée et démontrée, est brisée dès lors, la création progressive est distincte de la création inerte, celle-ci ne peut plus avoir été la mère de celle-là : « il y a l'infini entre elles, » selon l'admirable expression du traducteur.

M. Quinet, qui semble tenir à la conservation de la

grande idée de Herder plus que Herder lui-même ne parut y tenir, M. Quinet ose promener un regard profond à travers le présent et le passé.

Pourquoi, se demande-t-il, pourquoi ne vivons-nous plus sous le régime de la féodalité germanique, de la domination romaine, de la caste orientale, ou de la barbarie originelle? Pourquoi avons-nous ainsi progressé de civilisation en civilisation, sans cesse détruisant et reconstruisant des mondes, au milieu de la nature immobile?

Pourquoi? — Parce que nous avons en nous la *volonté*.

Les jougs humains que nous avons brisés nous attestent comment les ancêtres de nos ancêtres, comment les premiers hommes se sont affranchis de la tyrannie de la nature physique. Ils ont voulu être libres, et ils l'ont été.

« Quand, s'écrie Edgar Quinet, quand, pour se soustraire à un monde qui n'était pas le sien, Caton déchirait ses entrailles; quand Thomas Morus, lord Russell et tous les autres montaient sur l'échafaud pour une cause qu'ils croyaient bonne et du prix de leur sang, il y avait sans doute plus d'héroïsme dans ces actions que dans celle du premier homme qui, par sa volonté, affronta, hors du mouvement aveugle de la création externe, un avenir qui n'appartînt qu'à lui. Mais, sous des formes diverses, ces deux ordres de faits dérivaient d'un principe commun. L'un et l'autre ils révèlent une activité qui ne relève que de soi; et cette activité, nous la connaissons, nous la sentons, nous savons comment on la nomme, et si c'est un prodige que le ciel fait un jour et ne renouvelle plus.

« L'histoire, dans son commencement comme dans sa fin, est le spectacle de la liberté, la protestation du genre humain contre le monde qui l'enchaîne, le triomphe de l'infini sur le fini, l'affranchissement de l'esprit, le règne de l'âme. Le jour où la liberté manquerait au monde serait celui où l'histoire s'arrêterait. »

Dès lors, tout s'explique et rien ne reste obscur. Quand, par la pensée, on voit les siècles succéder aux siècles, les idées remplacer les idées, on assiste au sublime spectacle du *moi* humain qui d'abord s'affirme, peu à peu se dé-

barrasse de tout ce qui lui est étranger et va toujours aspirant à se produire sous la forme la plus indépendante. On l'aperçoit, par delà le christianisme, étant *une fin en soi*, suivant l'expression de Kant, se trouvant être, par cela seul qu'il est libre, la liberté même, c'est-à-dire la base du droit et le but de l'histoire, comme avant l'histoire il a été le but, le couronnement de la création matérielle.

Sans doute, ce n'est point Herder lui-même qui donne ces hautes conclusions. Au moins est-ce dans ses livres qu'Edgar Quinet a appris à « soumettre les jugements, le goût et la raison pratique des peuples à l'expérience de l'histoire. » C'est là aussi qu'il a appris à pénétrer le vrai sentiment religieux des nations au travers des dogmes et des rites officiels, dans les lois, dans les mœurs, dans les cérémonies, dans les langues, dans les traditions, dans les chants, dans les monuments, et jusque dans la nature extérieure, dont il se sert pour revêtir de la gravité de l'immobilité le trop rapide spectacle du mouvement humain. C'est encore, en se pénétrant des idées et des formes de cet « Hérodote de l'histoire universelle, » — ainsi nomme-t-il Herder, — qu'il a senti s'éveiller en lui cette poésie profonde qui fait le charme de ses propres livres, cette incomparable puissance de résurrection du passé, qui en constitue la valeur historique, et les larges pensées d'ensemble qui leur donnent tant de portée.

A comprendre Herder, à le traduire, à le parachever, M. Quinet employa les premières années de sa jeunesse. Mais, dans cette étude, il ne découvrit pas seulement un grand homme et une grande philosophie; il se découvrit lui-même, se doua et doua chacun de nous d'une mission humaine qu'il accomplira jusqu'au bout, et que nous devons accomplir comme lui.

« Prenons garde, dit-il, prenons garde de perdre la chaîne qui nous lie aux siècles passés, de peur que nous ne nous trouvions entièrement égarés sur la terre. » Et, en effet, que chacun de nous étudie, dans l'histoire, soit la vie d'un héros, soit celle d'un peuple, soit celle de l'humanité, c'est-à-dire les trois modes de l'être humain; puis, qu'il redescende en lui-même et s'analyse, et il retrouvera la série entière des siècles écoulés comme « ensevelie » en son âme, il sentira que les destinées de l'espèce se réfléchissent dans l'individu, que chaque homme contient en soi, représente, résume l'humanité, et que, pour donner une vraïe base à la science historique, il faut partir « de l'enceinte étroite de son moi individuel, pour remonter de là, par des conséquences nécessaires, à travers la suite des empires et des peuples, jusqu'à la chaumière d'Évandre, jusqu'à la tente de Jacob, jusqu'au palmier de Zoroastre. »

Idée puissante, idée qui console et qui fortifie ! L'homme dont elle est la foi n'est plus seul dans l'espace, égaré dans le temps. Qu'il regarde derrière lui jusque dans les obscures profondeurs des âges primitifs, partout il reconnaît un nombre infini d'êtres semblables à lui, partout il rencontre des frères et peut réchauffer son cœur glacé à la flamme dont brûlèrent leurs âmes. Le malheur d'un présent transitoire ne réussit plus à l'accabler, car, par l'instabilité des formes politiques et sociales, l'histoire lui a démontré qu'il n'y a de réel et de solide que le juste et que jamais l'on ne doit désespérer du triomphe de la raison et du droit. Vivant de la vie universelle, il jouit de son *moi* dans toute sa plénitude, et partant il est fort, il est invincible. Affermi dans ses opinions par le témoignage du passé, sûr de la loi du progrès, s'il se mêle aux luttes de son époque, — et le devoir le lui ordonne, — il

sait rester à son poste, que vienne ou non la récompense, attendant avec calme la victoire plus ou moins tardive, mais certaine; sentant à peine les blessures et les désillusions par lesquelles les faibles sont abattus, protégé qu'il est « par l'autorité de tout le genre humain. »

IV

Je viens d'exposer la double théorie qui sert de base et de lien à l'œuvre de MM. Michelet et Quinet. Ici, je n'insisterai point pour en faire apercevoir les effets à travers les différents livres des deux frères intellectuels. En examinant les *Nationalités* et les *Religions*, je retrouverai l'occasion d'attester de quelle manière M. Quinet a fait l'application de sa théorie. Pour ce qui concerne M. Michelet, peu de mots me suffiront; car, en ce moment même, il achève cette magnifique *Histoire de France*, dont tous mes lecteurs ont suivi avec intérêt la patiente élaboration.

M. Michelet l'a déclaré lui-même, à la fin de l'un de ses derniers volumes, la *Ligue et Henri IV*, son histoire n'est point impartiale. « Au contraire, elle est partiale, franchement et vigoureusement, pour le droit et la vérité. » C'est de la hauteur des principes éternels qu'il juge les actes du passé, sans pitié pour le mal, avec un inépuisable amour du bien, n'amnistiant rien, absolument rien, à cause du résultat, cherchant en tout l'intention et ne se laissant jamais éblouir par l'apparence. Comme Herder, sachant lire, entre les lignes écrites, les annales des temps écoulés, il découvre sous le symbole ce qu'il n'a pas pu trouver dans le fait, il force la légende à lui confier le soupir du peuple, que nul avant lui n'avait entendu; il convie l'art à lui livrer le sens intime des choses à demi

traduites par les événements positifs; enfin, si je puis dire, évoquant du néant les époques diverses, il contraint chacune d'elles à se présenter devant lui, revêtue des vêtements, des voiles, des masques, à l'aide desquels elle s'était efforcée de tromper l'avenir, et il la met audacieusement à nu. Ainsi M. Michelet compose une histoire qui n'est point un tableau, mais un spectacle vivant. A ce spectacle, éclairé de la vive lumière de la vérité vraie, du haut de la cité idéale fondée par Vico, assiste un philosophe, un moraliste sûr de lui-même, et toujours franc, approuvant, désapprouvant, applaudissant ou sifflant selon l'impression de sa conscience, au nom de l'humanité entière en son âme contenue. M. Michelet s'est appelé lui-même, dans l'*Insecte*, « artiste-historien; » dans le *Peuple*, il a nommé son histoire « résurrection. » Oui, son histoire est une *résurrection*, mais une résurrection complète, intime aussi bien qu'extérieure. Dans tous les écrits de ce maître, ce ne sont pas seulement les hommes et les choses du passé qui revivent, mais aussi les idées, essayées à la même pierre de touche, l'idée moderne, la Révolution.

Cette libre méthode, issue du cœur et de la raison, plutôt du cœur, est restée longtemps au ban, incomprise, inconnue du public, haïe par les catholiques parce que sans cesse elle conteste les décrets de leur providence extérieure et autocratique, traitée de folle poésie et de rêve par les doctrinaires, dont pièce à pièce elle démolit l'édifice funeste au sommet duquel trône le fatalisme.

Aujourd'hui, les catholiques, les théocrates, ne peuvent plus lui disputer l'influence qu'en les combattant elle s'est acquise dans toutes les âmes jeunes, dans toutes les consciences viriles. Le vieux système des Pères de l'Église, d'Augustin à Bossuet, gît dans la poussière du passé, con-

tredit, brisé, anéanti par la Réforme et la Révolution, ces deux réfutations de l'apothéose de la papauté et du droit divin, assignés comme but final à l'Ancien et au Nouveau Testament; et sur ces deux réfutations il n'y a plus à revenir.

Mais la théorie des doctrinaires, optimisme impitoyable conçu par des historiens hommes d'Etat du milieu d'un présent borné, qu'ils affirmaient être la *fin providentielle du travail des siècles*, cette théorie immorale et débilitante n'a-t-elle pas survécu à l'époque de fausse pondération des pouvoirs qui la vit naître? A cette heure même, n'est-elle point maîtresse absolue de cette partie de l'enseignement national que l'ultramontanisme renaissant n'a pu encore envahir qu'à moitié? C'est elle qui naguère, aux beaux jours de son succès officiel, avait reçu, pris le mandat d'initier la jeunesse française à la science de l'histoire : ne restons-nous pas corrompus par elle, étourdis des renversements qu'elle ne nous avait appris ni à prévoir, ni à supposer, endormis dans un doute sans issue, désespérant de l'avenir parce que nous avons vu, vu de nos yeux, tomber en pièces ce brillant monument de liberté que, suivant nos docteurs, *quatorze cents ans de despotisme avaient fondé?*

Or, en 1855, la *Revue des Deux-Mondes* publia un article de quelques pages, signé d'Edgar Quinet, la *Philosophie de l'Histoire de France*. L'apparition de ce morceau produisit un effet immense. L'Europe intelligente s'en émut tout entière, et chacun de nous entendit ce vigoureux appel :

« On a vu que la plupart des peuples sont tombés irrévocablement, non par la force de leurs ennemis, mais pour s'être infatués d'idées fausses auxquelles les grands écrivains ont mis le sceau de l'immortalité. Quand ceux-ci n'ont pas eu la vertu de reconnaître à temps leurs

erreurs, les peuples ont décliné avec toutes les joies de la vanité. J'ai montré qu'il a été impossible de convaincre l'Italie d'une chose qui est l'évidence même; la France embrasse sur son passé des théories non moins illusoires, *et le danger est grand si tous ceux qui tiennent une plume ne ramènent pas la vérité simple, antique, nouvelle, éternelle. Il faudrait que tout homme qui pense eût sa nuit du 4 août, dans laquelle il viendrait loyalement faire à la patrie le sacrifice de ses erreurs reconnues dans l'histoire, la philosophie, la science : ce serait le début de la régénération.* »

Aujourd'hui que nous retrouvons cette *Philosophie de l'Histoire de France* dans les *Œuvres complètes d'Edgar Quinet*, recommençons-en la lecture et la méditation. Les sophismes nous ont perdus. Faisons sur nous-mêmes un grand effort. A la voix du maître, extirpons nos sophismes. Quand nous aurons rendu la santé à nos esprits malades, nous serons au matin du triomphe de la justice.

V

L'enseignement auquel nous a condamnés l'école historique de 1815, triste fille de l'invasion, repose sur deux principes généraux, que M. Quinet résume parfaitement en ces termes : « L'absolutisme est le chemin de la liberté; — Les hommes font toujours le contraire de ce qu'ils s'imaginent faire. » Éclairés par ces mensonges, pénétrons dans notre histoire nationale.

A l'origine, pour en être la pierre fondamentale, quel sera le droit reconnu, proclamé? Le droit des autochthones, sans doute? Non. Acceptant l'allégation intéressée de l'Allemagne, nous renierons les Gaulois, nos ancêtres, réputés incapables de se civiliser eux-mêmes. Que, pour leur plus grand bien, les Romains les asservissent; puis, que plus tard les Francs surviennent pour hériter des

Romains; tout sera pour le mieux. Nos pères, vaincus par la force, privés de leur langue, de leur tradition, de leur religion, de leur indépendance, nos pères ne mériteront aucune pitié. Au profit de la future civilisation, nous nous inclinerons avec respect, avec enthousiasme, avec amour, sous le fer teint de notre sang, et sur le piédestal de notre vainqueur nous inscrirons le droit de conquête. Ainsi, du premier coup, la sainte idée de Justice est extirpée de notre histoire : devenir esclave, pour une nation en général peut-être, pour la nôtre sûrement, c'est progresser!

Franchissons les temps barbares. Au milieu du moyen âge, au douzième siècle, voici des hérétiques, les Vaudois, les Albigeois, qui, avant-coureurs des temps modernes, réagissent contre l'orthodoxie papale, contrairement à l'organisation féodale s'organisent sur le plan des républiques italiennes, enfin prononcent ce grand mot de liberté : *Tout homme est prêtre!* Dans l'intérêt de la future démocratie, il importe que la démocratie *prématurée* soit pour l'heure et au plus vite étouffée dans le sang. Victimes de Toulouse et de Béziers, réjouissez-vous dans la tombe! nous bénissons vos bourreaux; car le massacre était *nécessaire*. *Saint* par conséquent? Oui, soyons logiques!

Poursuivons! — A force d'héroïsme, les communes, faisant une admirable guerre au brigandage féodal, parviennent à s'émanciper. Faut-il en louer les bourgeois? On serait tenté de le faire; mais il est important, pour le salut de l'avenir, de se bien garder d'une pareille énormité de sentiment, si contraire à la saine raison politique. Remarquez que, si les bourgeois eussent triomphé au seizième siècle, *c'en était fait de la France*. Donc, si la bourgeoisie, ne se résignant point à l'avance au sort que lui devaient imposer ses historiens du dix-neuvième siècle, se révolte toutes les fois que faiblit le pouvoir royal; si, troisième

ordre dans les états généraux, de ces assemblées de l'ancienne France (1356, 1383, 1413, 1484, 1560, 1614), elle fait jaillir des éclairs dont le passé reste illuminé et qui, devenant flammes, auraient pu hâter le travail des temps; malgré ceci et malgré cela, il est juste que les communes, — *parti extrême*, — soient écrasées et absorbées par la tyrannie *protectrice*. Ainsi nomme-t-on la royauté française, qui, agissant à l'imitation du pouvoir impérial romain, concentre en elle, et par les moyens les plus iniques, les priviléges de chaque classe, les franchises de la nation entière, devient la nation même et, comme le César antique, trône seule au sommet d'une société morte, dont elle est la conscience et le droit, tête vivante rivée à un cadavre!

Mais pourquoi, foulant aux pieds tous les droits reconnus par les hommes d'aujourd'hui, sentis, défendus, par les hommes d'autrefois, édifier ainsi, même sur le crime, l'omnipotence d'un despote? Un doctrinaire *républicain* l'a dit, au point de vue RADICAL : pour avoir un seul maître *qu'on verra plus tard à contenir ou à jeter par terre*. Les doctrinaires, moins avancés, se contentent de s'agenouiller aux pieds du maître, élevé au rang de providence infaillible, pour qu'il effectue la centralisation, accomplisse l'unité, — aux dépens de la liberté, bien entendu, — car la liberté n'est point à leurs yeux l'âme même des peuples, « la séve de l'arbre, » c'est une superfétation, qui n'a de raison d'être qu'au temps où nos docteurs peuvent être ministres, la nommer dans leurs discours et l'oublier dans leurs actes. Avant eux, avant nous, la liberté, la justice, le droit, c'est le roi, rien que le roi. *Qu'il étouffe en lui-même et refoule dans de nobles âmes les principes éternels de la morale et de l'humanité*, le roi n'en sera pas moins *admiré avec gratitude*. N'est-il pas

l'homme de Dieu, puisqu'il est le plus fort? Le vrai bien ne ressort-il pas *naturellement* de ce *demi*-mal nécessaire? « Le loup n'enfante-t-il pas l'agneau? »

D'ailleurs, la liberté et la civilisation, contre le sentiment des intelligences naïves mais droites, la liberté et la civilisation, selon les esprits solides, sont deux choses différentes parfois, souvent diamétralement opposées. A quoi, en réalité, se réduit ce grand mot de civilisation? Au petit mot de richesse, de bien-être relatif. Par conséquent, puisqu'il s'agit du progrès matériel, sacrifions pour l'obtenir le progrès moral. Afin d'avoir la civilisation au plus vite, — en une douzaine de siècles, — faisons-lui litière de toutes nos libertés privées et publiques. Seulement, si, dans le passé, la liberté et la civilisation sont deux mots, deux faits inconciliables, n'en est-on pas porté à conclure, et par la méthode ordinaire du raisonnement, que ce serait une folie de les vouloir concilier? Aujourd'hui, comme hier, le bien-être n'est-il pas l'excuse, la légitimation, la glorification de la servitude?

Nous touchons au seizième siècle. L'Europe est divisée en deux camps. Chaque armée a inscrit sa foi sur son drapeau. De quel côté les doctrinaires doivent-ils se ranger? Du côté de la Réforme ou du côté de la papauté, du côté de la libre pensée ou du côté du concile de Trente, du côté de la république de Hollande ou du côté de l'Espagne, de l'inquisition et de Philippe II? Seront-ils avec Coligny et les martyrs, ou bien avec Guise, les jésuites et le duc d'Albe?

Les doctrinaires, en masse, se refusent à reconnaître dans la révolution religieuse du seizième siècle le germe, la racine de toutes les révolutions morales, politiques et sociales de l'avenir. — *Distinguons*, disent-ils, et ils argumentent à la façon de ceux qu'ils ont un moment appelés

leurs ennemis et combattus comme tels. Par exemple, ils ont observé que la masse nationale repoussa le protestantisme et la liberté de conscience. La masse avait raison. Le protestantisme eût *fédéralisé*, *féodalisé* le royaume, — fait aujourd'hui prouvé faux ; — la liberté de conscience eût compromis l'unité, l'omnipotence du pouvoir royal! D'où il suit que la Saint-Barthélemy fut, sans doute, une exécution sanglante, mais aussi, à un point de vue plus élevé que celui de l'humanité commune, *un acte de salut public.*

Quelques docteurs, — ce sont les moins libéraux à cette heure, — n'osent pas pousser la logique aussi loin. Ils se contentent d'être dupes de la *démocratie de la Ligue* et de dénoncer les *Gueux* comme *aristocrates*. Enfin, sur les ruines de toutes nos libertés nationales, politiques et religieuses, si pieusement accumulées les unes par-dessus les autres, le niveau monarchique a passé. On salue Louis XIV de frénétiques applaudissements. — On lui fait une auréole de tout le sang que ses méritants ancêtres ont *dû* verser. Afin qu'il ne reste aucun nuage devant le majestueux *soleil*, on *explique* avec complaisance tout ce qui pourrait assombrir son éclat : notamment, la révocation de l'édit de Nantes, laquelle répondait au *vœu général*, car l'édit consacrait des franchises, *incompatibles avec l'existence de l'État unitaire!*

Cependant, la grande heure de 1789 vient à sonner,— par hasard! — La confusion était devenue telle, que l'on n'y voyait plus. On s'éveille alors, on regarde, on écoute; et l'on se hâte de défaire tout ce que l'on a fait. De Jules César à Louis XVI, on a méprisé, trahi, crucifié la liberté. Maintenant qu'à son tour elle est debout, qu'elle trône, qu'elle est la force, on se prosterne, on adore aujourd'hui le Dieu traîné hier dans la boue. Le système pourtant se

trouve anéanti par l'événement. Le fleuve de sang que la Révolution ouvre entre le passé et l'avenir prouve assez combien peu de reconnaissance, combien de haine elle croyait devoir à la royauté, chargée, dit-on, de niveler, d'unifier. Malgré tout, on ne renie pas le système, on se contente de le masquer, on le sauve en *distinguant*. La France, dit-on, a dû organiser l'égalité avant la liberté; les dix-sept premiers siècles n'avaient à s'occuper que de la première comme le dernier n'a principalement à s'occuper que de la seconde! On s'aperçoit maintenant, c'est-à-dire trop tard, qu'en divisant l'égalité et la liberté, en acceptant l'arbitraire au service de l'une comme de l'autre, on a compromis, perdu l'une et l'autre, tant et tant que si tout s'explique jusques et y compris l'invasion, qui nous ramène au point de départ[1], tout se trouve aboutir encore une fois au résultat acclamé, au despotisme, protecteur d'une fausse égalité. Voilà où nous ont conduits quatorze cents ans d'éducation par le despotisme! est-ce à lui de continuer notre éducation pendant encore quatorze cents années?

« Prenons garde, s'écrie M. Quinet, en corrompant le passé, de corrompre l'avenir. Jusqu'ici, toutes les fois que l'historien a amnistié la veille, il a amnistié le lendemain... Alors, la vérité morale, arrachée de la substance de l'histoire, n'a plus de refuge même chez les morts. Il reste pour pâture au monde un rêve d'égalité jalouse dans laquelle rien n'est plus réel qu'une servilité croissante.

« Imaginez un simple individu persuadé que, dans le cours de sa vie, tout ce qu'il fait est bien fait, qu'il est dans chacun de ses actes le ministre infaillible, impeccable, de la justice suprême : combien de

[1] C'est ce que dit très-expressément M. Guizot, à la page 31 du premier volume de ses *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps:* « La paix et la liberté réelles revenaient avec la Restauration. » La France, selon M. Guizot, a couru au-devant des étrangers, ramenant la dynastie légitime. et « la France eut raison, car la Restauration lui donna en effet la paix et la liberté! »

temps résisterait sa raison à cette apothéose? Au lieu d'un individu, je suppose maintenant une nation : voilà tout un peuple assuré, de génération en génération, qu'il siége sur le trône de l'éternelle justice. A ses pieds sont les autres nations, qu'il régit de son épée flamboyante. Heureux ceux qu'il châtie! S'il frappe, c'est pour guérir; s'il enchaîne, c'est pour affranchir; s'il conquiert, c'est par complaisance; s'il rampe, c'est par excès d'honneur; ses vices sont des vertus dissimulées. Où s'arrêter dans ce chemin, et qui se chargera de réveiller une conscience que nous supposons exténuée depuis des siècles? »

Sur ce point d'interrogation, arrêtons-nous. On voit jusqu'où pénètre la vive critique d'Edgar Quinet. Lame de pur acier, elle s'est glissée jusqu'au cœur du mal, et elle l'a tué, espérons-le. Le système que l'on nommait fastueusement la philosophie historique de l'école française, le vieux système n'est plus. Que son ombre même ne soit pas soufferte sur notre sol sacré, et que chacun de ceux qui marchent à l'avenir, crient, avec M. Michelet : « Arrière, faux docteurs et faux dieux! »

VI

Mais à présent que le vide est fait, sur quelle pierre inébranlable asseoir la nouvelle, la véritable histoire?

En effet, la base de notre histoire nationale et son couronnement philosophique n'auraient-ils point été détruits par cette implacable exécution d'erreurs? Le vrai n'aurait-il point été jeté avec le faux à la voirie? En restituant aux événements leur caractère vrai, aux hommes leur responsabilité morale, n'aurait-on pas du même coup brisé le lien idéal des faits et troublé la divine harmonie des décrets providentiels? Enfin, en dévoilant, en flétrissant les péchés, les crimes de lèse-humanité de la nation ré-

putée impeccable, n'aurait-on pas détrôné, renié le peuple de France, érigé en *Peuple de Dieu?*

Inutile question, direz-vous ! — Inutile? Non pas, car il s'est trouvé des défenseurs *libéraux* de l'ancien système qui ont voulu considérer le violent appel d'Edgar Quinet à la saine raison et à la justice comme un anathème injuste et déraisonnable, lancé contre le passé en haine du présent, par un vaincu, dont les douleurs de l'exil auraient troublé l'intelligence, au point que, de désillusion en désillusion, il serait descendu jusqu'à douter de l'avenir, jusqu'à porter témoignage au détriment de cette cause même, pour laquelle il souffre. S'efforçant de prouver la vérité de leur point de vue, ces doctrinaires en retard recommencent la critique de la critique de l'histoire de France officielle, c'est-à-dire remettent en place les vieilles affirmations, rasées par la récente négation. Ici, ils font ressortir les *avantages matériels* de la conquête, du nivellement et du despotisme, lequel, selon eux, n'usurpa que des usurpations. Là, ils posent en principe *acquis* que la Réforme n'a introduit dans le monde aucun dogme nouveau, et que la France a agi suivant ses intérêts véritables en repoussant, on sait de quelle manière, ce faux protestantisme, qui n'avait rien de positif à ajouter à son génie. Plus loin, ils reprennent l'*idéal de l'union spirituelle* de l'Europe au moyen âge sous la domination de Rome papale et subordonnent les nationalités et les gouvernements, *formes* essentiellement variables et en tous points secondaires, aux intérêts généraux de la civilisation (*civilisation* ne signifiant que *bien-être*). Enfin, ces restaurateurs de la philosophie historique, positive, fataliste et théocratique, ne manquent pas de couronner leur thèse par un argument *ad hominem :* ils relèvent avec énergie les accusations jetées par le proscrit à la face de sa patrie ingrate (ou

juste?); ils engagent la jeunesse à se séparer au plus vite de son ancien maître, égaré dans une voie funeste, et à se tourner vers les *pères* qui, au lieu de détruire avec rage et de nier dans le vide, affirment et créent dans la réalité!

A tout cela la réponse est aisée.

S'il a mis en pièces le système de ses adversaires, — parce qu'il est persuadé que « le premier acte d'affranchissement, de régénération pour un peuple, est... *de confesser ses fautes et les iniquités de ses pères* » (Esdras, livre II, chapitre IX), et que « cet aveu précède tout, même la reconstruction de la cité sainte; » — M. Quinet, n'a point en même temps détruit sa propre doctrine. Après avoir lu la *Philosophie de l'histoire de France*, relisez, approfondissez tout ce que M. Quinet a écrit et sur Herder et sur Vico; tout ce qu'il a de lui-même affirmé et prouvé. La cité des principes reste encore dans le ciel de la pensée; et toujours la colonne de feu du progrès guide les générations vers l'avenir infini.

Parce que M. Quinet a montré que la France, à telle ou telle époque de sa vie, a commis des fautes, des crimes, s'est arrêtée, a reculé quand elle eût dû avancer d'un bond héroïque, il n'a pas renié la France, il n'a point arraché l'auréole qu'a méritée, en se sacrifiant tant de fois pour la cause du genre humain, cette sainte Jeanne d'Arc des nations. Nul n'a cru, ne croit davantage en elle, nul n'a plus agrandi, divinisé son rôle. Mais, s'il aime la patrie, ce patriote républicain, ce n'est certes point comme la terre classique de la conquête et du despotisme unitaire; c'est comme la mère bénie de la Révolution, mère féconde, grosse encore du salut du monde, et qui se doit à elle-même de rester libre et forte ou de le redevenir, pour que mûrisse et naisse le fruit caché dans ses entrailles.

En thèse générale, voici simplement ce que combat, ce

que ruine M. Quinet : c'est la rigidité des systèmes qui, partant d'une base morale fausse, aboutissent directement à une absurdité philosophique et politique. Il a exprimé lui-même toute sa pensée quand il a dit :

« La nature a donné à l'histoire un cours tortueux qui se replie cent fois sur lui-même ; nous en faisons une ligne droite, sèche, qui court au but avec l'aveugle précipitation de la géométrie. »

Qu'il préfère, — ce dont on l'accuse, — Thucydide, Salluste, Tacite surtout, ceux qui jugent librement, selon leur conscience, à Bossuet, à M. Guizot et à d'autres qui ne se prononcent que d'après le dogme ou d'après la doctrine, d'après Dieu ou d'après le hasard, cela se conçoit sans peine. Avec Lessing, il veut que l'intérêt principal de l'histoire soit l'éducation de l'homme et du genre humain, il veut que le passé devienne la leçon du présent, la révélation de l'avenir. Voilà pourquoi il tient tant à ce que la leçon ne soit pas l'exemple du crime heureux, à ce que la révélation ne puisse pas être traduite par ces mots, *esclavage* et *force*, quand elle doit donner ceux de *liberté* et de *justice*.

Par MM. Michelet et Quinet, — disciples, mais disciples libres de Vico et de Herder, — l'idée du droit a été introduite dans la science de l'histoire. Ils ont constitué la conscience juge suprême du passé comme du présent.

Ces deux principes éclairent et peuvent seuls éclairer la vraie philosophie de l'histoire de l'humanité.

Cette philosophie historique n'a pour base ni la fatalité des anciens, ni même la Providence des catholiques ou le *Fatum* des doctrinaires. Où est sa base solide, sinon dans le *moi*, indépendant et responsable — le *moi* de l'homme, de la nation, du genre humain ? — Et la liberté, sans laquelle l'individu n'est pas, ne se suffit-elle point à

elle-même, n'est-elle point assez forte, assez expansive, assez logique pour se bâtir dans le temps sa propre histoire, c'est-à-dire l'histoire entière de l'humanité, considérée en son passé, en son présent et en son avenir?

L'histoire, telle que l'ont affirmée MM. Quinet et Michelet, est toute d'initiative, d'action, de création, de liberté et de justice. Loin d'être le tableau académique des hommes et des faits morts, savamment groupés en un même cadre et fondus sous une couleur uniforme, elle est la vie même, non la vie au repos, mais la vie en mouvement, et partant elle est la vérité.

De la philosophie de l'histoire ainsi conçue, M. Quinet a donné la formule :

« L'histoire est le miroir de l'âme universelle dans le temps et dans l'action... Elle est la conscience universelle... Elle est l'évangile éternel du Dieu intérieur. »

Et qu'enseigne cet évangile?

« Qu'une âme, répond M. Michelet, pèse infiniment plus qu'un royaume, un empire, un système d'États, parfois plus que le genre humain. »

L'ancienne histoire était l'apologie de la force, la consécration du succès. La nouvelle, née du souffle de la Révolution, est l'apothéose de la justice.

TROISIÈME PARTIE

LES NATIONALITÉS.

I. — COSMOPOLITISME ET NATIONALITÉ [1].

Courant à la recherche des rivages inconnus, peuplant les terres désertes, défrichant les contrées infertiles, les forêts vierges et les marais fétides, fouillant jusqu'au cœur du globe pour en arracher les trésors oubliés, auxquels, chaque jour, elle invente des applications nouvelles, l'industrie recule, élargit sans cesse les bornes du patrimoine du genre humain. A la faiblesse matérielle de l'individu, elle supplée par l'omnipotence collective de la machine. Par les rivières, dont elle corrige le cours, par les canaux qui joignent les fleuves, par ces longues lignes tracées à travers les océans et que suivent d'innombrables paquebots, en dépit des flots et des vents, elle développe et multiplie les communications naturelles, elle rapproche et unit

[1] *Unité morale des peuples modernes;* — *Génie des Religions*, liv. I, III, V; liv. III, IV; — *Allemagne et Italie*, XVI; — Le *Champ de bataille de Waterloo;* — préface de *Prométhée;* — Les *Jésuites*, conclusion; — *Ultramontanisme*, leçons Ire et IXe; — Les *Roumains*, conclusion; — *Révolutions d'Italie*, liv. I, V; — aux tomes III, IV, VI, VIII *des Œuvres complètes* d'Edgar Quinet.

les pays et les continents. Lançant la vapeur sur des routes de fer qui brisent les frontières des États, — car rien n'arrête leur développement logique, ni le cours d'eau, ni le précipice, ni la montagne; — abolissant jusqu'à la distance avec l'électricité qui, rapide comme la foudre, d'un bout du monde à l'autre peut mettre les hommes en rapports immédiats et constants avec les hommes; enfin, au moyen de l'échange, du crédit, de l'association, unissant les intérêts universels en un faisceau commun, et les rendant solidaires, elle anéantit la division des anciens âges et semble préparer l'unité des temps futurs.

Admirons tant de merveilles, mais qu'elles ne nous éblouissent pas! L'industrie n'est point son but à elle-même. Si elle ne devait pas provoquer une pensée nouvelle qui, demain, se servira d'elle, comme aujourd'hui elle prétend se servir de la nature, n'aurions-nous pas à la maudire plutôt qu'à la glorifier?

Par exemple, en exagérant le principe fécond de l'association des capitaux, en plaçant, au faîte de la société, des chiffres, non plus des êtres, n'a-t-elle pas déjà amoindri la valeur de l'individu, altéré la conscience du *moi*, noyé la personnalité dans le tout anonyme et irresponsable? Conviant le Nord et le Midi, l'Occident et l'Orient à unir leurs forces dans un but commun, pour une conquête toute matérielle; groupant, non les peuples, mais les produits des contrées, autour de l'autel du dieu *Capital*, a-t-elle mieux réussi que le catholicisme à fondre les races en un même troupeau, n'ayant d'autre patrie que la richesse, laquelle, à cette heure, paraît remplacer le paradis? Tendant à l'universalisation de l'échange des produits et des valeurs représentatives, au cosmopolitisme des intérêts, n'a-t-elle pas détrôné l'esprit au profit de la matière,

supprimé des nations cherchant chacune un avenir humanitaire et se développant dans toute la force expansive de leur individualité, pour ne mettre à leur place que des hommes sans âme, sans idéal, sans foi, sans principes, vivant du présent et devant mourir avec lui?

Nul n'a protesté avec plus de vigueur et de persévérance qu'Edgar Quinet contre ces illusions de l'industrie contemporaine. Il y a vingt ans, assistant à l'origine du mouvement qui, aujourd'hui, a dépassé son apogée, il cherchait, non point à l'entraver, car il le croyait nécessaire, mais à en modérer l'exagération naturelle, exagération fatale à l'individualité et à la nationalité, qu'il considère avec raison comme les deux sources des plus hautes vertus de l'intelligence et du cœur.

L'association, en effet, n'est la vraie loi de l'avenir que si, en combinant les forces de tous dans un but commun, elle ne diminue ni ne brise la force de chacun des associés. De même, le cosmopolitisme, — c'est-à-dire l'unité absolue du genre humain, — ne peut pas être une doctrine démocratique s'il exige la destruction des races, obtenue n'importe comment, par le césarisme aussi bien que par la conquête révolutionnaire, par l'industrialisme aussi bien que par le hasard; si, loin de tenter le rapprochement fraternel par l'amour réciproque, il rêve une confusion qui ne serait pas autre chose que l'Empire d'Autriche universalisé.

Mal compris, l'association et le cosmopolitisme conduiraient à l'abolition de l'homme et des peuples, sans qu'il en résultât une humanité véritable, composée d'êtres égaux et libres. La mission que la Révolution française nous a léguée est précisément l'union des deux principes qui semblent aujourd'hui se poser en contradiction : l'union de la liberté et de l'égalité, de l'individu et du

groupe, de la nationalité et de l'humanité. L'homme, libre parce qu'il est homme, s'associant librement dans la famille, dans la commune, dans la patrie, dans l'humanité, tel est le développement naturel de chacun de nous. Combiner les divers sentiments, remplir à la fois les devoirs multiples et exercer les droits attachés à la quadruple qualité de père, de citoyen, de patriote et de membre actif de la grande famille humaine, c'est être vraiment un homme. On ne l'est qu'à demi si l'on est père aux dépens de la patrie et si l'on viole l'humanité par excès de patriotisme. Ne cesserait-on pas de l'être en voulant l'être trop, en se plongeant, hors de la famille, de la cité, de la patrie, dans la mer infinie de l'espèce?

Sous prétexte d'élargir nos horizons, d'élever nos âmes, ne nous perdons point dans des abstractions vagues, dont l'effet trop rapide est de mettre le devoir au-dessus de la portée commune et, par conséquent, d'encourager l'indifférence, l'inaction, l'égoïsme. Gardons-nous bien surtout de mépriser la nationalité, croyant ainsi mieux aimer l'humanité; car nous endormirions en nous une conscience qu'il est bon de tenir éveillée; car nous imiterions ceux de nos pères qui avaient intérêt à légitimer l'invasion de 1815, nous deviendrions *philosophes* et nous cesserions d'être peuple. Alors, sans doute, nous pourrions accumuler syllogismes sur syllogismes, mais non pas actes sur actes, comme les héros de 1792, repoussant l'ennemi du sol sacré de la patrie, et, vainqueurs, le poursuivant sur son propre territoire en propageant le saint dogme de la fraternité des nations.

Du reste, les théoriciens du cosmopolitisme antinational, enivrés de la grandeur apparente de leur rêve, — rêve emprunté à l'ultramontanisme, dont l'idéal a toujours été une seule foi, un seul pape, un troupeau de

fidèles courbés sous une autorité unique; — les théoriciens du cosmopolitisme ont peu étudié l'histoire et semblent ignorer combien les races humaines diffèrent les unes des autres, combien il est difficile, — s'il est possible, — de tuer une nation.

Qu'ils remontent jusqu'aux premiers âges, et ils retrouveront les races encore existantes, portant chacune dans ses traits, dans ses mœurs, dans ses pensées, un sceau particulier, que les siècles, les migrations, les invasions ont modifié plus ou moins, mais que nulle force n'effacera complétement. D'autre part, qu'ils approfondissent le fait de la conquête, par lequel se dissolvent ou se transforment les associations nationales; ils le verront se produire de trois manières :

— Ou le conquérant est repoussé, soit en une longue suite de siècles, comme le Maure par l'Espagnol, soit en quelques semaines, comme l'Europe monarchique par la France républicaine. En ce cas, la nationalité mise en péril, grâce à l'héroïsme de ses défenseurs, est désormais assise sur d'inébranlables bases; elle tend même à déborder hors de ses frontières naturelles, semblable au fleuve dont une digue impuissante a, un moment, dérangé le cours. — Ou bien, le conquérant est victorieux, il parvient à prendre pied sur le sol, il s'y enracine. Alors, s'il est Asiatique, il se superpose au vaincu, qui perd jusqu'à son nom et devient caste inférieure. S'il est Européen, peu à peu, il se mêle au peuple conquis, et, par l'introduction d'un élément nouveau, métamorphose son génie et son état social, à l'exemple des Normands devenus maîtres de l'Angleterre anglo-saxonne. — Ou bien, enfin, le conquérant n'ose pas garder sa conquête; quoique vainqueur, il se retire de lui-même; mais, après avoir imposé au vaincu un gouvernement de son choix, c'est-à-dire, après avoir

fait d'un corps un cadavre, de telle sorte que le cadavre ne pourra redevenir corps qu'en brisant la lourde pierre du sépulcre, et ne sera réellement vivant que du jour où il aura, non-seulement renversé le pouvoir imposé par l'ennemi, mais encore déchiré en mille pièces le traité signé pour consacrer sa dépendance. Témoin la France, qui a commencé, en 1830, à rompre le joug de 1815, mais qui, depuis, n'a pas encore pu retrouver sa sublime énergie des temps de la Révolution, s'est même vue, au lendemain de février 1848, impuissante à assurer le triomphe universel de ses idées humanitaires ; et cela, parce qu'elle n'a point rompu, violé dans sa totalité et dans chacun de ses honteux détails, le pacte de la Sainte-Alliance.

En somme, la conquête, sous quelque forme qu'elle se produise, est un acte de barbarie tellement contraire à cette idée même d'humanité, dont certains esprits faussés tendraient à la faire l'actif agent, que jamais l'on n'a vu un peuple l'accueillir comme un bien et que tous les peuples qui vivent et qui renaîtront, ne vivent que parce qu'ils l'ont repoussé en versant le plus pur de leur sang, ne renaîtront qu'en se soulevant héroïquement contre elle.

En Asie, les peuples morts sont morts pour toujours, parce que l'Asie ne comprend que la caste, et qu'ayant borné au nom de la religion le libre développement de l'individu, elle peut hiérarchiser et immobiliser les masses, comme elle hiérarchise et immobilise les hommes. Mais en Europe, où la personnalité est la base de la civilisation vraie, les peuples, quoi que l'on fasse, ne peuvent pas être tués, parce que chaque homme, comprenant ce qu'il vaut en tant qu'homme, comprend aussi que chaque ensemble d'hommes, habitant une contrée qu'il s'est appropriée depuis des siècles, ayant une langue propre, des mœurs, des lois nées à la fois de la nature de son génie

et de celle du pays, est véritablement une unité dans le genre humain, une personne vivante qui possède un passé, un présent, un avenir à elle, une intelligence, une volonté, une conscience, une âme en un mot. D'où il résulte qu'attenter à l'indépendance d'un peuple est un crime qui crie vengeance et dont tout cœur juste ressent l'horreur, que tout homme a droit et devoir de punir.

Cependant, démontrer ainsi la nationalité par la haine légitimement due à qui la menace, ne serait-ce pas donner raison aux théoriciens qui, partisans de la paix universelle quand même, prétendent, en supprimant les divisions nationales, ôter à la guerre la principale de ses causes? — Non, sans doute. Car, si l'organisation ou plutôt la désorganisation des États de l'ancien monde les portait logiquement à se ruer les uns sur les autres pour la seule satisfaction des ambitieuses folies de leurs souverains, les nations démocratiques du monde nouveau ne doivent ni ne peuvent entretenir à l'égard les unes des autres les mêmes rivalités, les mêmes jalousies, les mêmes inimitiés, sous prétexte de prépondérance ou d'équilibre. Petites ou grandes, faibles ou fortes, se déployant dans toute l'étendue de leur génie particulier, vivant de toute leur vie, loin de s'atténuer l'une devant l'autre, elles marcheront d'un pas plus ou moins rapide vers le but commun qui est la liberté et l'égalité; et la première arrivée tendra la main à ses sœurs, non pour les absorber à son profit, mais pour les élever jusqu'à elle, les associer avec elle dans la vie, non dans le néant. Ainsi sera effectuée l'unification du genre humain par le seul effort de l'amour volontaire. Dès lors, l'humanité, dont l'unité absolue aurait fait une cohue d'hommes, sous la forme fédérative, s'élèvera au-dessus des peuples, harmonie divine résultant de tous les accords humains.

C'est pour concourir à la réalisation de cet idéal qu'Edgar Quinet a consacré une des meilleures parts de sa laborieuse existence à faire connaître les nationalités à la France. Ouvrant son cours de Lyon, le 10 avril 1839, il faisait en ces termes sa profession de foi littéraire et politique : — « Unité des lettres et fraternité des peuples modernes. » — Et, après avoir démontré que l'industrie et la science, l'art et la politique, que tout tend aujourd'hui à rapprocher les peuples et à rendre la guerre fratricide, il s'écriait :

« ..... Si la conscience de cette nation s'est élevée par degrés de la commune à la province, de la province à la France, je dis, de plus, que cette progression ne doit pas s'arrêter à ces termes... La France n'est pourtant qu'une province dans l'humanité... Notre pays tout entier aspire d'un même effort à sortir de ses propres limites pour connaître ce qui se passe hors de lui, se confondre ainsi avec le génie du genre humain lui-même. »

Dans le *Génie des Religions*, Edgar Quinet saluait du plus ardent enthousiasme la grande découverte de l'affiliation des idiomes d'Orient avec ceux d'Occident, affiliation qui prouve que les peuples, aujourd'hui les plus étrangers les uns aux autres, ont vécu à l'origine en relations intimes et prolongées.—Ailleurs,—préface de *Prométhée*, — il déclarait « l'unité de civilisation devenue un des dogmes du monde » et montrait « un seul Dieu, présent dans chaque moment de l'histoire, rassemblant en une même famille les peuples frères que des années rapides séparent seulement les uns des autres. — A Paris, du haut de sa chaire du collége de France, il disait aux jeunes gens qui se pressaient pour l'entendre :

« Aimez donc ce pays, non comme une abstraction doctrinaire, mais comme une terre consacrée. Quand les métaphysiciens vous proposent d'émigrer sans choix, sans souvenir, à la surface du globe, rap-

pelez-vous ce mot par lequel a été sauvée la Révolution : « Emportera-t-je ma patrie à la semelle de mes souliers ? »

Aux étrangers de races différentes, ennemies parfois, — Polonais, Russes, Italiens, Allemands, Hongrois, Espagnols, Portugais, Roumains, Turcs, Anglais, Américains, — dispersés dans son auditoire, il disait aussi :

« C'est une chose difficile, dans une semblable rencontre, de ne blesser la nationalité de personne. Je l'ai toujours désiré, j'y ai mis tous mes efforts, je crois y être parvenu. Si cela est, puisse l'union rapide de ces hommes de races diverses être pour nous l'emblème de l'union, de l'alliance, de la renaissance, de la prospérité future de leurs patries dans un esprit nouveau de justice et de solidarité. Vous reverrez un jour, bientôt peut-être, ces patries désirées. On vous demandera ce que l'on fait en France : vous direz qu'on y fait des vœux pour le monde. »

Plus tard encore, hier, lui, exilé, élevant la voix en faveur des hommes sans patrie, rappelant aux Latins d'Occident leurs frères oubliés sur les bords du Danube, il écrivait :

« Un peuple de moins dans le monde, c'est un rapt fait à la nature humaine. La civilisation n'est pas seulement le trafic; elle a aussi pour but de conserver les individus, hommes ou nations. Celle qui en conservera le plus sera la plus élevée. L'idée d'humanité, qui a fait jusqu'ici l'honneur de notre siècle, en deviendrait le fléau, si elle devait servir à couvrir de ce beau nom l'anéantissement de l'homme au profit de l'espèce. »

De la sorte associant l'idée de patrie à l'idée d'humanité, conviant toutes les races à apporter un fragment à l'œuvre commune, n'admettant pas qu'un seul peuple pût rester éternellement cloué sur la croix et le Golgotha de l'histoire, sans avoir son jour de résurrection ; solidarisant les misères particulières de tous les peuples au point de faire de la misère de chacun la misère de l'humanité, il concluait en ces termes :

« Il est certain que nul d'entre eux ne rentrera dans l'entière possession de lui-même, si la cause de tous ses frères ne devient sa cause; si cette idée n'agrandit à ses yeux sa propre entreprise, s'il n'a tout ensemble pour lui la puissance de la nationalité et la puissance de l'univers. »

Enfin, dans son ardent amour pour la patrie française, il se complaisait à la montrer se liant à l'Italie et à l'Espagne par ses provinces méridionales, à l'Allemagne par ses provinces orientales, et par ses provinces occidentales à l'Angleterre; investie, en raison même de sa position, du rôle de médiatrice entre le Nord et le Midi; unifiant en son génie cosmopolite ces génies jusqu'alors contraires; il l'appelait au nom de toute son histoire, surtout au nom des principes qui présidèrent à la régénération de 1789, à « prononcer la parole sociale capable de relever l'Italie, l'Espagne, le Portugal, l'Irlande, la Pologne, la Bohême, la Hongrie, tous ces débris tombés de la couronne des papes. »

Telles sont les bases solides sur lesquelles reposent les études qu'Edgar Quinet a consacrées aux nationalités[1].

[1] En un admirable petit poëme, le *Rhin* (tome VIII, p. 475), Edgar Quinet, répliquant à la *Marseillaise de la paix* de Lamartine, exprimait ainsi toute sa théorie :

Si patrie est un mot inventé par la haine,
Tente vide, en lambeaux, que l'amour doit ployer,
S'il faut des nations briser la forme vaine,
Arrache donc aussi la famille au foyer!
De tout champ limité condamne la barrière.
Maudis le jeune hymen dès que son temple est clos.
Au lare domestique interdis la prière;
Tous ensemble, au hasard, mêlant notre poussière,
Fraternisons dans le chaos.

Regarde! dans ton vol les cieux que tu visites,
Par des rivières d'or divisant l'infini,
Ces royaumes profonds dont tu sais les limites,
Désertent-ils l'azur que Dieu même a béni?
Le Bélier au Verseau cède-t-il sa frontière?
Au vain rugissement de l'Ours ou du Lion,
Quand vit-on reculer le sanglant Sagittaire,
Ou fuir les deux Gémeaux, s'inclinant jusqu'à terre
Dans la cité du Scorpion?

Ces études, dont quelques-unes sont de date récente et quelques autres déjà anciennes, méritent d'être examinées avec plus d'attention que jamais : elles empruntent à l'état actuel de l'Europe un puissant intérêt d'actualité; embrassées dans leur ensemble, complétées sur certains points, reliées et synthétisées, elles tracent le vrai programme de la politique pacificatrice et civilisatrice de la France révolutionnaire à partir du jour où les règles arbitraires du vieil équilibre européen et les honteuses violences, consacrées au nom de Dieu par la Sainte Alliance, ne suffiront plus à garantir la paix du monde.

II. — LA GRÈCE MODERNE [1].

La Grèce est la première nationalité à laquelle Edgar Quinet ait voué son cœur et sa plume. Quand l'Europe entière frémissait d'enthousiasme au seul nom de l'antique patrie de l'art, de la philosophie et de la liberté, brisant enfin la pierre d'esclavage sous laquelle on la croyait pour jamais enterrée; quand des héros, partis de toutes les terres indépendantes, couraient à l'Orient verser le sang de leurs veines afin qu'un peuple ressuscitât; quand à cette œuvre sainte travaillaient les plus éloquents des orateurs et les plus inspirés des poëtes; quand les rois, subissant la pression de l'opinion publique, unissaient leurs forces pour faire cesser l'horrible boucherie, assurer et achever la victoire des martyrs; lui aussi, s'arrachant à ses chères études allemandes, risquant l'avenir ouvert déjà par son premier livre, il eut la noble passion d'être

[1] La *Grèce moderne et ses rapports avec l'antiquité* au tome V des *Œuvres complètes*.

soldat dans la guerre sacrée; il partit à la suite de la flotte française et il éprouva l'inénarrable bonheur d'assister à la lutte suprême et de voir le triomphe.

Hélas! que ces temps sont loin! A cette heure, nous autres, jeunes gens, vieillis par de précoces désillusions, énervés de vaine critique, nous ne savons plus comprendre les entraînements de la génération qui précéda la nôtre. Si nous ne les traitons pas d'absurdes, si même, — trop rare complaisance, — nous daignons leur décerner en souriant une approbation avec réserves, pour le moins, nous les pesons, nous les discutons à froid, au lieu de les approuver d'un franc élan de l'âme, et, comme pour nous faire pardonner de ne point nous livrer à d'aussi sublimes folies, nous, si raisonnables, nous nous complaisons à en signaler l'inutilité, les périls, les contradictions! Combien de livres ont paru depuis peu, livres d'histoire, de science, de fantaisie, dont le principal objet a été de démontrer que la Grèce des Léonidas et des Trasybule a existé seulement avant Jésus-Christ, que la Grèce moderne est bien plutôt issue de celle des Léon, des Manuel, des derniers Constantin, qui perdirent Constantinople; que, rétablie par les nations civilisées, éprises de beaux souvenirs classiques, par leur unique grâce elle ne se dissout pas; que, moralement, intellectuellement, politiquement, elle est épuisée, gangrenée, sentine de corruption, repaire de bandits; et que, par conséquent, ceux qui naguère pour elle chantèrent, moururent et jetèrent leur or à la mer, n'ont dépensé tant de richesses, de courage et de poésie qu'au profit de la barbarie moscovite, aux dépens de la civilisation et de la tranquillité européennes! Ces idées courent littéralement les rues depuis qu'elles ont été en quelque sorte confirmées par l'apparence des faits, depuis que la récente guerre d'Orient a

trouvé la Grèce contemporaine si hésitante, si double dans son inaction, ou plutôt si impuissante à se mouvoir dans un sens ou dans un autre. Eussiez-vous donc voulu que la Grèce oubliât, en un jour, et ses inimitiés séculaires et ses trop coûteuses alliances; qu'elle s'éprît sitôt d'amour pour le Turc et qu'elle traitât en ennemi le Russe qui avait eu l'habileté de ne pas lui faire payer Navarin aussi cher que l'Anglais? La Grèce, — nul ne le niera, — n'a point agi comme elle eut dû agir, au profit de l'Occident coalisé; mais, — répétons-le après M. Quinet, — des nations européennes, « quelle est celle qui est sans péché pour lapider la Grèce? »

Après les regrettables événements des dernières années, il faut relire le livre : La *Grèce moderne et ses rapports avec l'antiquité.* Conçu savamment sous une forme attrayante, embrassant l'ancienne Grèce et la nouvelle, c'est-à-dire le passé, le présent et l'avenir, illuminé deci delà des joies de la victoire, mais d'un bout à l'autre assombri des tristesses du plus épouvantable des carnages, rappelant plutôt les temps de la Pélasgie sauvage que les grands siècles de l'Hellade de Périclès, ce beau livre n'est pas le stérile écho d'une époque écoulée, il porte au delà. Réimprimé aujourd'hui dans les *Œuvres complètes*, avec les origines de la Grèce antique, il nous rappelle celles de la Grèce contemporaine, il nous aide à ne pas être dupes des œuvres partiales, — oserai-je dire de mauvaise humeur, — dont nous avons été accablés; il regagne aux Hellènes, sinon la vive passion dont les honorèrent nos aînés, au moins la sympathie due à tout peuple qui a eu la force de revivre.

On oublie trop aisément ce qu'était la Grèce en 1820, avant le réveil. Aucun peuple ne paraissait être aussi profondément descendu dans la tombe. Les chrétiens qui,

poussés par une artistique curiosité, l'allaient voir, voyaient, admiraient ses ruines, le cherchaient lui-même autour d'elles et ne le trouvaient pas. Cependant, de vallée en vallée, de bouche en bouche, de cœur en cœur, un chant vole... Quel est ce chant?... Souvenir sacré pour nous! ce chant, c'est la *Marseillaise*, c'est-à-dire la révolution, l'âme de la France!... Aussitôt le cadavre remue. Il s'anime. Le voilà debout... Au spectacle étrange de cette chose, hier sans nom, et qui se nomme aujourd'hui, qui signe de son sang son acte de vie, l'Europe se retourne. Mais il lui faut sept ans, — sept ans de duel implacable entre le conquérant et le vaincu, — pour qu'elle vienne dire à coups de canon au Turc : Cette chose n'est pas ta chose; au nom de l'humanité, que naisse ce peuple qui a voulu renaître!

En dépit de ce que l'on a dit et de ce que l'on a vu, — oui, la résurrection de la Grèce a été et restera l'un des plus glorieux événements de cet âge. L'Europe a servi la cause de la civilisation en reconnaissant ce miracle, et la Grèce en l'accomplissant. Effacer ce fait, en atténuer la portée, c'est blasphémer contre la justice.

Les détracteurs actuels des Hellènes ont négligé ou méconnu deux points capitaux qui se trouvent traités, le premier dans le livre même de M. Quinet, le second dans l'avertissement daté de 1857 qui le précède. Nous voulons parler du caractère social de la révolution grecque et de l'impossibilité où elle s'est trouvée jusqu'ici et se trouve encore de se développer selon ses principes et la somme très-restreinte de ses moyens.

Pour bien comprendre la révolution contemporaine de la Grèce, il faut remonter jusqu'à la fin de l'antiquité, jusqu'aux premiers siècles de l'empire romain de Byzance; se rappeler qu'à cette époque déjà, presque tous les cin-

quante ans, les provinces essayaient d'échapper à la domination des souverains de la nouvelle Rome de Constantin. Durant toute l'ère chrétienne, il est aisé de suivre les migrations qui se produisent du nord au sud, s'arrêtent, se constituent, dès qu'elles ont rencontré un fond ancien de civilisation. Ainsi, dans le midi, sur le sol de l'antique Hellade, le Slave, l'Albanais, se laissent peu à peu absorber par le Grec, comme le Romain et le Franc par le Gaulois; et, de ce mélange se compose le nouveau peuple des Hellènes, lequel, pour ne pas être absolument le même que l'autre, n'en est pas moins susceptible d'un développement heureux, sinon d'une gloire pareille à celle dont brille la tradition de son ancêtre. Sans devoir fatalement aspirer à chasser le sultan de Constantinople pour y mettre le czar, ce peuple-là a, certes, autant, plus qu'un autre, acquis le droit de vivre entre ses frontières naturelles, car sa race les a toujours su garder, d'y être même utile à l'harmonie du genre humain, conformément à sa propre loi de progrès.

Or quelle est cette loi? Elle est, comme nous l'allons voir, identique à la nôtre. Elle a pour base l'égalité. Cette égalité est précisément le seul avantage que les Grecs modernes aient retiré de la trop longue oppression ottomane. Tous en étant également victimes, nulle hiérarchie n'a pu se former ni de tribus, ni de castes. On a bien vu, dès que le Croissant se fut éclipsé, apparaître certaines vieilles familles byzantines se prétendant nobles; mais ce n'étaient que des ombres, échappées de Constantinople, et dont la noblesse ne devait être reconnue par personne, car la place qu'elles avaient laissée vide dans le pays depuis le moyen âge avait été prise peu à peu par les émigrations, elles n'avaient ni patrons, ni clients, ni force, ni autorité morale. Cette apparition, après la victoire, d'une

aristocratie, invisible avant et pendant la bataille, n'exerça donc aucune action sur la réorganisation d'un peuple qui, seul, avait reconquis et sa terre et ses droits. La question sociale n'eut même pas besoin d'être posée : en fait, elle était résolue, puisqu'il ne pouvait pas y avoir de prolétaires sur un sol dont les neuf dixièmes restaient biens nationaux. Il résulte de là que la constitution politique du nouvel État devait être essentiellement démocratique et républicaine. Durant la guerre, le principe de l'élection populaire avait tout fait; à la paix, il devait naturellement tout créer. Si la Grèce moderne n'avait point été assistée au dernier moment, si elle avait été matériellement assez forte pour achever d'elle-même son œuvre de renaissance, elle se fût logiquement constituée en république démocratique.

Les puissances auxiliaires et protectrices lui imposèrent la monarchie. Mais en vain la Russie eût-elle désiré que cette monarchie fût instituée sur le modèle du czarisme, en vain l'Angleterre eût-elle souhaité qu'elle unît le système aristocratique à la liberté constitutionnelle. Les Hellènes reconnaissant l'*eugéneia* (bonne naissance) à tous les fils de la patrie, on ne put leur imposer une noblesse qui non-seulement aurait été très-difficile, sinon impossible, à recruter parmi eux, mais sûrement eût été impossible à faire accepter par eux. On sait avec combien de peine l'Angleterre et la France obtinrent que des *Gérontes*, sorte de pairs *à vie*, formassent une haute chambre : encore la *Gérousie* ne fut-elle pas admise à former un corps politique isolé; comme la *Table* des magnats en Hongrie, elle resta confondue dans la *Diète* avec la seconde chambre, le *Conseil*, composé de députés élus par *tous* les citoyens âgés de plus de vingt-cinq ans, sans aucune condition de cens ou de capacité. — D'autre part, en

choisissant un roi à la Grèce, ses hauts protecteurs essayèrent en vain de lui octroyer des pouvoirs qui fussent et vraiment royaux et en conformité avec les mœurs du peuple. La justice émanant du pays même, la police appartenant aux communes, le domicile individuel et le secret des lettres étant considérés comme inviolables en droit, la liberté de la presse pouvant être pratiquée par *tous les indigènes* sans aucune restriction, si ce n'est un jugement par le jury en cas de délit contre les personnes; enfin, la souveraineté nationale étant considérée comme une et indivisible, de telle sorte que le chef du pouvoir et l'assemblée toujours constituante ne se concevaient point séparés; — le roi ne dut être que le cosouverain de la diète, aussi souveraine que lui, en fait, puisqu'il ne peut même pas gracier un de ses ministres, condamné par elle.

Quoique la constitution des Grecs ait conservé l'empreinte originale de leur nationalité, les formes contradictoires dont on a prétendu la couronner empêchent le libre développement des principes nationaux, dont elles dissimulent le radicalisme et atténuent la portée. De la sorte, dès l'origine, limitée, troublée dans sa vie politique, la Grèce a été mise dans l'impossibilité de mesurer son horizon à la vraie largeur de ses ailes; et, si elle n'a pas réalisé les trop brillantes espérances des Philhellènes, la faute n'en est certes pas toute à elle. Il importe de lui tenir compte, et grand compte, de s'être montrée vivante après une mort de tant de siècles et d'avoir survécu même aux alliances qui se nouèrent autour de son berceau.

C'est qu'en effet la situation diplomatique du royaume grec n'a guère été jusqu'ici moins défavorable à son essor naturel que son organisation constitutionnelle. Au dehors, aussi bien qu'au dedans, il a été, si l'on peut dire, em-

maillоté comme un enfant. Aussi, comme un enfant, est-il faible, capricieux, attiré de ce côté, par la religion commune, de ce côté repoussé par l'intérêt contraire, voulant bien aller ici, mais restant là, obligé enfin d'être bien sage, immobile, pour plaire à tous et à chacun. Par exemple, quand le Russe, dont il partage les croyances, lui prouve combien ses frontières sont artificielles, lui parle de ses frères de race, courbés encore sous le joug turc comme lui jadis, et lui laisse entrevoir qu'il pourrait, de concert avec lui, travailler à leur affranchissement, doit-il être accusé de trahison s'il regarde vers le Nord, s'il rêve ce que lui défendent ses autres protecteurs? Et d'ailleurs que font pour lui ces protecteurs exigeants qui ne veulent pas même qu'il rêve? Pour occuper son attention oisive, lui montrent-ils un grand but quelconque? Lui permettent-ils même de travailler à son enrichissement matériel, d'user des côtes dentelées dont la nature l'a pourvu, de redevenir ce qu'il fut, ce qu'il doit être, un pays de commerçants et de marins? Non certes; car voilà surtout ce que la Grande-Bretagne ne veut pas. Non contente de Gibraltar, de Malte, des îles Ioniennes, « la reine des mers jalouse Hydra et Poros. » Il ne faut pas que la Grèce gagne sa vie dans la Méditerranée; Albion n'a point de miettes à laisser prendre par Lazare!

« Dans cette situation, dit M. Quinet, que faire, que devenir? Recevoir la vie à condition de ne pas en user. Tel est jusqu'ici le sort de la Grèce sauvée. On s'oppose à l'explosion de la race grecque; toute l'Europe occidentale comprime ce mouvement, et, dans le même temps, on reproche à la race grecque son impuissance. Voilà certes de grandes contradictions; mais elles ne doivent pas décourager ceux des Grecs qui ont conquis la liberté... Tout le monde a travaillé à former l'État grec. On l'a considéré comme une nécessité de notre temps; et cet État a peine à subsister au milieu des combinaisons actuelles. C'est une preuve que ces combinaisons seront modifiées tôt ou tard par la force des choses. Après tout, ce commencement de vie nationale qu'on

reproche si souvent aux Grecs comme un bienfait, ils le doivent à eux-mêmes. C'est l'ouvrage de leurs mains. L'Europe n'est intervenue qu'après sept ans et rassasiée du spectacle du carnage. Une si lente extermination donne un droit à celui qui a survécu. Une plante arrosée de tant de sang ne peut plus être extirpée par personne. En dépit des médisances et de la mobilité du monde, elle croîtra. La race grecque en sera abritée un jour. »

III. — LA ROUMANIE[1].

La cause des Roumains a fait un grand pas depuis 1848, surtout depuis la dernière guerre d'Orient. Elle est devenue européenne, comme celle des Grecs en 1828; et, — ce qui vaut mille fois davantage pour son avenir que la faveur mobile des empereurs et des rois, — elle s'est acquis d'imprescriptibles droits dans la conscience de tous les hommes libres de l'univers. Cet immense résultat est dû, d'abord aux Roumains qui, au dehors et chez eux, ont su élever et tenir fermé leur drapeau national, malgré des intrigues et des complications si multipliées. Mais il est dû aussi aux écrivains étrangers, en particulier aux Français qui, dès l'origine de la question orientale, ont dépensé tant de cœur et tant de talent pour les servir, et notamment à Edgar Quinet, qui les a aidés de tout son génie et de toute son influence.

Certes, aucun livre n'a pu produire autant d'effet que celui de l'illustre exilé. Il a détruit les antipathies les plus fortes, enlevé les esprits les plus indifférents. Et cela, non pas tant par la logique de l'exposition des titres, par la souveraine éloquence de la plaidoirie, que par la toute-puissance de l'émotion qui déborde de l'âme de l'auteur et pénètre jusqu'au fond de l'âme du lecteur.

[1] Les *Roumains, réorganisation des provinces danubiennes,* au tome VI des *Œuvres complètes.*

Ouvrons ce livre. — Dès la première page les yeux se mouillent en parcourant cette simple dédicace :

« A la mémoire de mon beau-fils Georges Mourouzi, né à Iassy, le 1er septembre 1839, mort à Bruxelles, le 14 mars 1856, âgé de seize ans et demi et quatorze jours. »

Commencée peut-être au chevet du pauvre enfant malade, le soir en le veillant; interrompue d'une plainte arrachée par la douleur ou d'un mot pénétrant sur la patrie absente; achevée sans doute un matin que le pâle jeune homme avait souri et promis de vivre; et revue, fermée, sur le bord d'une tombe!... Sous l'invocation d'un pareil souvenir, cette œuvre est sacrée. Elle n'est plus de science, d'histoire, de littérature, d'art; elle est de famille, paternelle et maternelle. Elle ne commande plus à la raison. Elle nous prend, elle nous tient par la sympathie.

Mais poursuivons. — Ici, nous verrons toujours la science, non pas au service de la raison froide, mais d'un cœur qui parle et se livre tout entier. Ce n'est point un Français qui pourrait s'exprimer ainsi, mais le mari d'une Roumaine, Roumain lui-même par adoption, un proscrit, frère des exilés sans patrie :

« Les Roumains disent à l'Occident ; « Rendez-nous notre droit de cité dans les familles des peuples latins. Nous sommes des vôtres, quoique enveloppés de Barbares...... Des siècles néfastes nous ont tenus séparés de la mère patrie, de cette Rome d'où nous descendons tous... Vous nous avez oubliés, ayant perdu jusqu'à notre nom, car vous nous appelez Valaques, nous qui nous appelons Roumains... Reconnaissez-nous à nos traits, à notre visage. Voyez! nous portons sur nous le sceau de la vieille Italie; nous sommes les fils des laboureurs du Latium, du Picentin, de la Gaule Cisalpine et de la province de Narbonne... Plus que tout le reste, nous avons sauvé (Dieu sait au milieu de quelles difficultés et de quels idiomes incultes!) notre langue natale; vous la parliez autrefois avec nous dans notre berceau commun. Ne nous reconnaissez-vous pas aux accents de cette parole

qui nous rappelle à tous la même patrie puissante?... Si deux hommes, jetés par hasard au milieu de races ennemies ou seulement étrangères, s'aperçoivent qu'ils parlent la même langue, dès le premier mot ils font alliance entre eux; parce qu'ils se reconnaissent pour les membres d'une même famille. Le plus fort prête son appui au plus faible; il l'arrache à la captivité. Vous et nous sommes entourés de races étrangères, dont plusieurs sont ennemies. Vous êtes puissants, nous sommes faibles, quoique nous ne soyons pas à mépriser à cause de notre grand nombre. Reconnaissez-nous et sauvez-nous! »

La question étant ainsi posée par le côté intime, saisissant, décisif, par la fraternité de race, Edgar Quinet en entame la démonstration à tous les points de vue, soit de vérité historique, soit d'intérêt politique ou matériel, soit enfin d'humanité en général et de justice.

La découverte de la latinité originelle des Roumains est toute récente. Tout le dix-huitième siècle l'ignorait, et Gibbon lui-même confondait les Valaques et les Moldaves avec leurs voisins, les Albanais, les Slaves. A deux reprises, depuis la Révolution, les Moldo-Valaques, qui jamais n'ont oublié leur vieille tradition romaine, s'adressèrent à Napoléon, lui demandant son appui en qualité de parents de ses peuples d'Italie et de France. Napoléon ne voulut pas comprendre. Ainsi méconnus, les Roumains se mirent à préparer leur renaissance nationale par la recherche scientifique de leurs titres de famille. Jornandès, Innocent III, Chalcondylas, la Barbarie gothique, l'Italie, la Grèce byzantine, les avaient désignés en qualité d'Occidentaux égarés en Orient. Mais ce qui les prouve tels avec bien plus de certitude que les lambeaux arrachés aux vieilles histoires, c'est la colonne Trajane. Là se retrouvent les vêtements, les habitations, les ustensiles, les usages, la physionomie caractéristique de leurs ancêtres, éternisés sur la pierre; vêtements, habitations, ustensiles, usages, physionomie, que peut reconnaître sans peine le voyageur

qui, après avoir vu Rome, parcourt les campagnes de Moldavie et de Valachie [1].

A présent que, grâce aux études les plus patriotiques, — notamment celles de leur Muratori, le Transylvain Sincaï, un héros de la science, — ils ont peu à peu retrouvé leur histoire, perdue pour nous au moyen âge, — sans doute parce qu'étant grecs ils vécurent toujours en dehors du mouvement catholique, — il est aisé de suivre leur filiation, depuis leur émigration d'Italie jusqu'à nos jours. On les voit, légionnaires romains, vaincre les Daces en 101 et 104, et s'établir sur le sol, à la place des vaincus, colonies par quatre fois envoyées des provinces italiques, sous le règne de Trajan, une cinquième fois, sous le règne de l'empereur Sévère. Mais, moins de deux siècles plus tard, quand Aurélien a cédé aux barbares la rive gauche du Danube (274), ils deviennent invisibles. Où sont-ils ceux qui avaient défriché naguère et qui fertilisaient les terres opulentes de la Dacie, pendant que les flots montants de la barbarie arrivent, s'accumulent, se déversent sur l'empire romain? Des siècles s'écoulent. Les derniers venus, les Huns, les Avares, se sont retirés; les Hongrois

[1] Mais le fait le plus important, le plus décisif, est le fait de la langue, si éloquemment posé au début même du livre. M. Quinet y revient aux chapitres V et VI, pour l'établir scientifiquement et d'une manière irréfutable. S'il est vrai qu'une agglomération d'hommes qui, au milieu des plus cruelles vicissitudes, a tout perdu, sauf l'idiome des ancêtres, par cela seul n'est plus une chose, mais « un peuple, une conscience, une personne, un droit, » la personnalité nationale, la conscience et le droit des Roumains sont prouvés. Ce titre capital, la religion le leur avait dérobé à nos yeux, en leur imposant l'alphabet slavon de saint Cyrille; mais, pour eux, elle l'avait conservé presque intact par la lecture des livres saints et la prière en langue vulgaire. Entendue aujourd'hui et transcrite avec des lettres latines, par sa grammaire comme par ses racines, elle réapparaît fille très-légitime du latin classique et des dialectes rustiques de l'Italie latine, sœur non méconnaissable de l'italien, de l'espagnol, du portugais et du français.

se sont établis dans l'ancienne Pannonie, ils ont même poussé leurs avant-gardes jusqu'au cœur de la Dacie, où on les retrouve encore, au milieu des Roumains. Cependant, la majeure partie du territoire où florissaient les colonies trajanes est libre désormais. Alors, sans doute, — car aucun document écrit ne l'établit, — les fils des colons commencent à descendre des montagnes, à sortir des défilés, où leurs ancêtres avaient caché leurs pénates. Cette reprise de possession des plaines patrimoniales, que le peuple appelle la *seconde descente*, ne devient historique qu'au treizième siècle, avec Radu Negru et Dragos ou Bogdan, avec la fondation des Principautés moldave et valaque. Par suite de ce mouvement, la race se trouve à jamais divisée : une partie demeure dans les retraites de Transylvanie, sous la domination des rois de Hongrie; l'autre va chercher une vie plus hasardeuse vers les bouches du Danube. Là, en Bucovine, en Bessarabie, en Valachie, en Moldavie, gouvernés par leurs princes nationaux, les Roumains végètent, tout à fait libres par moment, trop souvent obligés de rendre hommage à leurs voisins, Hongrois et Polonais; les premiers et les derniers exposés aux effroyables passages de l'avalanche tartare, aux perpétuelles incursions des Turcs, dont ils ne parviennent même pas à arrêter les déprédations en faisant alliance avec eux et en payant tribut à leur sultan. Quoique ainsi opprimés, pillés, massacrés par les uns et par les autres, par les chrétiens parce qu'ils sont grecs, par les musulmans parce qu'ils sont chrétiens, ces malheureux Roumains réussissent à ne pas mourir, — miracle réel ! — et même, à certaines heures de leur histoire, jettent un éclat dont leur avenir reste illuminé. Les noms de leurs domni, Étienne le Grand, Michel le Brave, ne sont pas des moins célèbres chez eux et autour d'eux. Le premier, Étienne,

prince de Moldavie, à la fin du quinzième siècle, réussit à réunir les deux Principautés et à s'étendre du côté de la Transylvanie ; s'affranchissant des Polonais, des Hongrois, des Turcs, luttant toute sa vie contre eux, il fonde une grande patrie roumaine, que ses successeurs sont impuissants à conserver. Le second, Michel, prince de Valachie, recommence la même œuvre cent ans après ; vainqueur des Turcs, des Transylvains, il eût voulu faire un seul corps de tous les éléments nationaux dispersés, former un État roumain qui comprît en entier l'ancien territoire dace entre la Theiss, le Maros, les Carpathes, le Dniester, la mer Noire et le Danube, englobant une population de même race de huit millions d'âmes. Le rêve inachevé de Michel le Brave est resté pour plusieurs des Roumains modernes un idéal réalisable à l'époque contemporaine. C'est à ces utopistes par excès de patriotisme que M. Quinet s'adresse lorsqu'il écrit :

« Des six provinces que je viens de nommer, — Banat, Transylvanie, Bucovine, Bessarabie, Moldavie, Valachie, — les deux premières n'ont appartenu à l'État roumain qu'à l'origine ; les deux autres lui ont été arrachées par violence ; les deux dernières seulement forment aujourd'hui ses débris. C'est avec ces débris qu'il s'agit de constituer le nouvel État ; et, au lieu de chercher quel moyen il y a de résoudre le problème, il faut se garder de dire que la Roumanie n'est possible qu'avec toutes les conditions indiquées ci-dessus. Car chaque État a des brèches à réparer, et si l'on rejetait comme indigne d'examen tout établissement d'État qui ne serait pas tout d'abord en relation parfaite avec ce que demande la nature ou la parenté des races, il faudrait commencer par rejeter, sans plus de réflexion, la France sans le Rhin, l'Allemagne sans l'Alsace, la Suisse sans le Tyrol, l'Espagne sans Gibraltar, l'Italie sans la Valteline et sans la Corse. Ne faites pas au monde l'extrême plaisir de lui demander l'impossible, pour qu'il s'autorise à vous refuser le nécessaire. »

Les Roumains en masse ont compris ce bon conseil. Ils ont compris qu'il fallait réduire leurs désirs au possi-

ble, associer leurs volontés pour l'immédiate réalisation du nécessaire, l'union des deux principautés de Moldavie et de Valachie, seule base de tout sérieux projet de réforme. De la sorte, en effet, d'un côté ils eussent échappé pour jamais à la corruption incessante par le Phanar et à la dissolution non moins active par le protectorat russe; ils auraient aussi brisé la chaîne des temps et recouvré formellement leur nationalité.

Mais l'union, qui les eût sauvés du passé et assurés du présent, ne leur a été accordée qu'en espérance. Il dépend d'eux maintenant, et d'eux seuls, de la réaliser. Il est donc utile de rappeler une dernière fois le caractère éminemment logique, historique, conservateur, de cette prétendue innovation.

Le droit public de la Roumanie repose sur les quatre capitulations de 1393, 1460, 1511 et 1529, conclues entre les voïvodes de Valachie, Mircéa Ier et Vlad V, les voïvodes de Moldavie, Bogdan et Rarès V, d'une part; les sultans Bajazet Ier, Mahomet II, Bajazet II et Soliman, de l'autre. Il en résulte expressément que la principauté valaque, *soumise par la force*, reconnaît la Sublime Porte à titre de suzeraine et lui paye tribut, mais n'en continue pas moins à *se gouverner d'après ses propres lois*, à élire librement ses princes nationaux, qui gardent le droit de vie et de mort sur leurs sujets, le droit de faire la paix et la guerre avec les souverains étrangers. Quant à la principauté moldave, bien qu'elle doive, elle aussi, soumission et tribut à l'empereur ottoman, il est admis en principe qu'*elle n'a pas été conquise* et que, alliée à la Turquie, elle devient pays libre, que même elle portera, dans tous les écrits adressés par le Divan à son prince le titre de *pays indépendant*. Mais il est encore une clause, répétée dans les trois dernières capitulations, et qui, seule, suffit à

prouver combien est complète l'autonomie, combien est réelle la souveraineté de la Moldo-Valachie vis-à-vis de la puissance suzeraine : les Turcs ne peuvent voyager, séjourner dans ces pays sans motifs plausibles, et si alors quelque contestation s'élève entre eux et les habitants, ils subissent le jugement des tribunaux locaux ; bien plus, ils sont inhabiles à posséder des terres tant en Moldavie qu'en Valachie, ils ne doivent point y amener de domestiques roumains ; enfin, leur culte, l'islamisme, en est proscrit, *aucune mosquée n'existera jamais dans aucune partie du territoire moldave* (1460) *ni du territoire valaque* (1511, 1529)[1]. Donc les Principautés étant restées terres du Christ sans jamais avoir été considérées comme terres d'Allah, elles gardent pour preuve de leur autonomie, de leur souveraineté, comme dit Edgar Quinet, « le titre le plus infaillible qui puisse se rencontrer parmi les hommes, le droit religieux des vainqueurs eux-mêmes. »

En vertu de ces capitulations, la Valachie qui, en 1390, s'était alliée avec la Pologne, put encore, en 1396, s'allier avec la Hongrie. Longtemps après, en 1580, la Moldavie était apte à conclure avec l'Angleterre un traité de commerce valable. Enfin, un traité *collectif* d'alliance offensive et défensive, et non de soumission, fut obtenu en 1499 par Etienne le Grand du roi de Pologne ; ce jour-là, la Moldo-Valachie, la Roumanie constituée par un prince national élu, entra dans les familles des grands États européens.

En droit, la Sublime Porte n'a jamais contesté l'autonomie, la souveraineté de la Moldo-Valachie. Elle ne les a que trop souvent violées en fait. Lors de l'apparition de

[1] Lire le texte de ces *Capitulations* dans la *Question des Principautés devant l'Europe*, par M. A. Ubicini, p. 386-396.

Pierre le Grand sur le Pruth, le prince roumain Démétrius Cantémir se jeta dans les bras de la Russie naissante. De cette faute la Turquie tira une vengeance trop cruelle en faisant, au mépris des traités, voler et avilir ses anciens alliés par ses valets phanariotes. L'abominable tyrannie du Phanar dura tout un siècle. Elle ne cessa qu'au moment où la Russie, qui avait eu l'habileté de rappeler sans cesse les franchises des Roumains (1774, 1791, 1812), se trouva assez forte, en 1826, en 1829, pour enlever à la Porte la moitié de sa suzeraineté et se réserver un protectorat direct et permanent. Avec le *Règlement organique*, dressé à la suite de la paix d'Andrinople, une ère nouvelle commença pour la Moldavie et la Valachie. Les deux Principautés recouvrèrent, en droit, leur administration *indépendante;* mais, en réalité, subirent, sous l'hospodorat viager, une double domination, moins ignoble peut-être, mais non moins fatale à leur avenir que l'unique oppression des pachas phanariotes.

Il importe de signaler ici que, tout en légalisant les abus les plus criants, afin de laisser mille prétextes à la constante intervention des czars, le *Règlement organique* a, dans l'un de ses derniers articles, prévu et consacré d'avance la faculté que réclament les Moldo-Valaques de s'unir en corps de nation roumaine [1].

La Révolution de 1848 a amené, avec l'occupation turque et russe, la suspension du régime inauguré en

[1] « Article 425. L'origine, la religion, les usages et la conformité de langue des habitants dans les deux principautés, ainsi que le besoin mutuel, contiennent, dès le principe, les éléments d'une *union intime qui a été entravée et retardée par des circonstances fortuites et secondaires. Les avantages et les conséquences salutaires résultant de la réunion de ces deux peuples ne sauraient être révoqués en doute. Les éléments de la fusion du peuple moldo-valaque sont déjà posés dans ce règlement par l'uniformité des bases administratives des deux pays.* »

vertu du traité d'Andrinople, et la domination russo-turque, créée par la convention de Balta-Liman, en 1849, a subsisté jusqu'à la guerre d'Orient. Après la retraite des Russes et des Turcs, après l'occupation autrichienne, la paix de Paris a rétabli l'ancien état de choses, c'est-à-dire, rendu pleine vigueur aux traités d'alliance et de suzeraineté conclus jadis entre les Principautés et la Sublime Porte, et consacré, sous la garantie collective des puissances contractantes, l'indépendance administrative, commerciale, législative, religieuse, nationale de la Moldavie et de la Valachie.

Depuis lors que s'est-il passé? Cela date d'hier, et point n'est besoin d'insister pour qu'on s'en souvienne. La question de l'Union des Principautés sous le gouvernement d'un prince choisi dans l'une des familles souveraines de l'Europe, mise en avant le 26 mars 1855, aux conférences de Vienne, par M. de Bourqueney, a été reprise le 8 mars 1856, aux conférences de Paris, par M. Walewski. Sur l'opposition des représentants de l'Autriche et de la Turquie, il fut décidé que les populations moldo-valaques seraient consultées avant que l'on arrêtât la réorganisation définitive de leur patrie. Une commission européenne, chargée de recueillir les vœux exprimés par des divans *ad hoc*, représentant les diverses classes du pays, arriva à Bucharest au mois d'avril 1857. On sait quel accueil enthousiaste fut fait aux délégués des puissances qui passaient pour favorables à l'Union, et comment y répondirent et ces délégués et leurs gouvernements, paraissant se plaire à surexciter une agitation déjà très-caractérisée. On sait aussi que de prudence, que d'habileté les patriotes roumains dépensèrent à laisser tous les torts du côté de leurs ennemis, à ne point froisser les susceptibilités de leurs protecteurs, et, quand enfin les divans *ad hoc* furent

assemblés (octobre 1857), à grouper leurs vœux sur les cinq points capitaux, — autonomie, Union, prince étranger héréditaire, neutralité du territoire, assemblée générale législative, — à les voter à l'unanimité moins deux voix en Moldavie, à l'unanimité absolue en Valachie.

Enfin, on vient de lire le chef-d'œuvre qui est sorti des laborieuses séances de ce mystérieux congrès, depuis si longtemps assemblé. L'autonomie, sans doute, est accordée aux deux États, vassaux de la Porte, mais telle qu'elle existait auparavant légalement, ni plus ni moins. Quant à l'Union, elle est repoussée en fait, tout en étant préparée pour l'avenir par l'institution immédiate d'une commission centrale permanente de douze membres, vouée par sa composition même à l'éternelle immobilité; au lieu d'un prince étranger héréditaire, les *Principautés réunies* reçoivent pour souverain, chacune, un hospodar indigène à vie, élu dans le pays, mais investi par la Sublime Porte. La question de la neutralité du territoire se trouve résolue dans la lettre et l'esprit des antiques capitulations, confirmées par le traité de Paris et mises sous la garantie commune des puissances contractantes. Pour ce qui concerne l'assemblée générale législative, unanimement demandée, il est accordé aux Valaques et aux Moldaves deux assemblées législatives particulières, dont les membres sont choisis par des électeurs directs élus eux-mêmes par des électeurs primaires, ceux-ci, comme ceux-là, tenant leur droit de la quotité de leur revenu foncier ou de leur capital commercial. En somme, aucun des cinq points réputés capitaux par l'unanimité des citoyens moldo-valaques, consultés légalement, n'a été pleinement accordé; il n'existe pas encore de Roumains ni de Roumanie, mais deux Etats à demi associés et individuellement dotés d'une constitution

parfaite, sans doute, et à laquelle il ne manque qu'un seul ressort, celui qui fait marcher un peuple.

Que les patriotes roumains retiennent bien ce que répondait Edgar Quinet à leurs chaleureuses adresses :

« Il ne faudrait donc pas se déconcerter si le but n'était pas atteint aussitôt que nous le souhaitons. Au contraire, ce serait une raison pour les amis de votre cause de redoubler leurs efforts ; car il est bien rare, en de si grandes entreprises, que l'on obtienne par un premier effort ce qu'on désire le plus et même ce qui est le plus nécessaire. »

Or il me semble avoir établi que l'Union, non accordée en fait par les puissances, appartient en droit aux Moldo-Valaques, s'ils veulent, s'ils savent l'effectuer dès la première heure favorable. Ils sont libres dans l'intérieur de leurs frontières et se gouvernent d'après leurs propres lois ; qui peut, sans violer les traités tant anciens que modernes, les empêcher d'user de leur souveraineté reconnue, d'associer leurs deux gouvernements, si néanmoins ils ne brisent pas le lien qui les attache à l'empire ottoman?

Pour nous, — qui croyons à une autre justice qu'à la justice diplomatique, — nous préférons de beaucoup que les peuples fassent au lieu de laisser faire, qu'ils prennent leur droit au lieu de le demander et de le recevoir comme un don. Aussi pensons-nous que l'œuvre actuelle des Roumains consiste moins à complaire à leurs très-hauts protecteurs européens qu'à se rendre capables de conquérir eux-mêmes et de garder leur nationalité. Dans ce but, — l'*ukase* diplomatique ayant au moins consacré solennellement leur autonomie déjà reconnue, — ils peuvent, ils doivent par eux-mêmes opérer le travail de leur régénération intérieure. Dès qu'ils auront entrepris ce travail, le monde entier, désormais intéressé à leur existence et à leur prospérité, aura les yeux fixés sur eux; il ne saura trop admirer, trop aimer, trop soutenir un aussi petit

peuple donnant un si grand exemple aux plus puissants.

La première plaie que les Roumains aient à découvrir et à brûler résolûment, c'est le *byzantinisme*. J'appelle ainsi la prodigieuse concentration en Moldo-Valachie de tous les vices qui déshonorent la bureaucratie allemande des czars et l'administration gréco-turque des sultans et de leurs pachas. Contre les rapines de l'administration, l'administré, quel qu'il fût, n'avait naguère de recours d'aucune sorte, la justice n'étant pas moins qu'elle vénale et rapace; même, s'il est possible, les magistrats étaient encore plus corruptibles et plus corrompus que les fonctionnaires; le droit public et privé, malgré les belles phrases du *Règlement organique*, n'existait et n'était respecté que sur le papier. Cette infamie officielle, issue en droite ligne du régime phanariote, des occupations et du protectorat moscovites, se perpétuait depuis plus d'un siècle et demi; et, semblable à la tache d'huile, s'étendant à l'infini, elle envahissait, dévorait la nation elle-même. Profitant du peu qui leur est accordé par les puissances, que les Roumains prennent au sérieux la responsabilité des ministres de leurs nouveaux hospodars, que le corps judiciaire réorganisé soit mis en état de rendre véritablement la justice, qu'en un mot, eux-mêmes, ils commencent bravement et sans retard la réaction de l'honnêteté!

A la régénération morale du peuple roumain Edgar Quinet a consacré un des plus beaux chapitres de son livre. Pour accomplir l'œuvre d'épuration, extirper les vices dont les étrangers ont empoisonné la Moldo-Valachie, l'exilé français fait directement appel aux femmes et aux jeunes gens. C'est surtout par les mariages que la patrie roumaine a été perdue. Jusqu'à l'époque actuelle tout aventurier, russe, grec ou tartare, décoré d'un titre mos-

covite ou byzantin, n'avait qu'à se présenter pour trouver une riche héritière, qui, sans lui faire perdre sa nationalité, lui apportait la sienne en dot avec la propriété d'une partie du sol et de ses habitants. Si les femmes n'étaient pas mariées, conformément à la coutume orientale, avant l'âge où l'on sait choisir, elles pourraient commencer une immense révolution patriotique en se refusant aux traîtres, aux hommes souillés qu'on leur envoie de Constantinople ou de Saint-Pétersbourg. Néanmoins, dès à présent, avant toute modification de la législation matrimoniale, elles sont capables de remplir un rôle utile. Renonçant à l'imitation servile de nos frivolités, à nos romans et à nos modes, conservant précieusement leurs grâces naturelles, l'originalité de leurs sentiments, qu'elles rallument en leurs âmes le culte du beau, du vrai et du juste, et le transmettent, avec l'amour de la patrie, à leurs filles, à leurs fils, dont le double enfantement leur incombe, l'enfantement physique et l'enfantement moral! — Parlant à ces heureux jeunes gens auxquels la richesse de leurs pères permet d'aller achever leur éducation à l'étranger, Edgar Quinet leur démontre que ce qu'ils viennent chercher parmi nous ne leur appartient pas à eux seuls, mais principalement à leur pays ; qu'en partant ils ont contracté une dette sacrée et qu'ils sont tenus de l'acquitter au retour. Aussi, avec quelle insistance il les met en garde contre nos contradictions, nos mobilités, contre les éblouissants mensonges des Byzances occidentales ! Évitez l'apparence éphémère, jeunes gens; cherchez, découvrez, et n'emportez que « l'étincelle immortelle cachée sous nos misères ! »

« Cependant, ajoute M. Quinet, je ne voudrais pas qu'ils retournassent dans leur pays sans avoir visité quelques-uns des petits États qui, enclavés au milieu des grands, ont su garder leur indépendance native avec leur liberté, par exemple, la Hollande et la Suisse. Ils

auraient là un spectacle analogue à celui qu'ils sont destinés à rencontrer chez eux ; ils verraient comment un petit peuple sait se faire respecter des plus grands. »

La question morale, d'où tout dépend, la perte ou le salut, étant franchement abordée, il en est une autre que les patriotes roumains sont contraints de résoudre au plus vite : la question sociale.

Quatre classes ont été représentées dans les divans *ad hoc* réunis et consultés conformément aux stipulations du traité de Paris : le clergé, la boyarie (grande et petite propriété), la bourgeoisie (les villes), le peuple des communes rurales.

Le clergé, à vrai dire, n'est point une classe. Trop longtemps tenu sous la dépendance des uns et des autres, habitué à servir, il est resté étranger à toute idée de domination temporelle. Affranchi du célibat, se mêlant sans cesse par le mariage au milieu dans lequel il vit, il n'est point, ne peut être un État dans l'État. Jadis il a rendu un service immense à la nationalité en aidant le peuple à conserver sa langue. Ne pouvant devenir persécuteur faute de fanatisme, — la tolérance religieuse est, depuis un temps immémorial, enracinée dans les mœurs du pays, — il est apte à couronner son œuvre séculaire en constituant la parfaite indépendance de l'Église roumaine à l'égard de la *Grande Église* de Constantinople, en l'isolant aussi de l'Église impériale de Saint-Pétersbourg par la radiation de tous les mots russes qui se sont glissés dans la liturgie, par quelques changements dans les rites, le costume et le chant. Avant la paix, M. Quinet engageait le clergé moldo-valaque à faire au plus tôt ces réformes fondamentales. Les paroles de l'historien ont été entendues, et l'Église roumaine s'affranchit peu à peu de tout ce qui

n'est pas national. La majeure partie de l'œuvre est déjà accomplie.

La boyarie, — en principe, — n'est pas une classe nationale comme la noblesse d'autres pays; elle tient au sol par la propriété bien plus que par le sang que ses fondateurs auraient versé en défendant la patrie ; nombre de titres nobiliaires ne sont que d'absurdes dignités byzantines, des distinctions musulmanes, des décorations qui la lient par serment à des souverains étrangers. Cependant la majorité des boyards, et des *grands* comme des *petits*, a fait preuve, en ces derniers temps, d'un très-grand patriotisme. C'est par eux qu'a été posé, défendu en face de l'Europe le droit de la nation roumaine. Aussi ne doit-on pas étendre à toute la boyarie le blâme qu'une partie seulement mérite, la dire traître, corrompue, incapable, parce qu'il y a parmi elle des incapables, des corrompus et des traîtres.

Quant à la bourgeoisie nationale, elle est encore trop peu nombreuse et trop peu instruite pour être un solide élément de reconstitution. La population marchande et industrielle est en majorité composée de juifs, de Grecs, d'Arméniens, d'Allemands d'Autriche, la plupart protégés étrangers. Avec le progrès de l'industrie, — progrès très-rapide dès qu'il y aura dans les Principautés une stabilité quelconque, — la bourgeoisie ne manquera pas d'augmenter en nombre et en influence.

Enfin, voici la dernière classe, celle dont les membres se comptent par millions et qui, conservatrice du *verbe* national dans le passé, dès le jour du réveil, doit redevenir le corps même de la Roumanie ; la *classe des laboureurs contribuables*, comme l'appelle si chrétiennement le *Règlement organique*, compilé sous la dictée des Russes. Quoique ledit *règlement* reconnaisse à ces bons paysans

certains droits fort minces, rappelant le droit primordial, inaliénable, du cultivateur roumain sur une partie de la terre, il leur impose à l'égard des seigneurs terriens des obligations multiples dont l'ensemble constitue ce que nous comprenons communément sous le nom de *servage*. — Mais, disent les conservateurs de cette iniquité, nos paysans, qui jouissent du privilége de libre migration, ne sont pas, n'ont jamais été *serfs* dans le sens féodal du mot. Ils n'ont point été conquis. Incapables de vivre par eux-mêmes, insouciants, paresseux, ils se sont *librement vendus, argent comptant*, eux et leurs descendants, à des propriétaires dont ils cultivent les champs, et grâce *à la protection* desquels ils sont assurés de ne pas mourir de faim. — Cela étant admis, c'est-à-dire le fait de l'usure remplaçant le fait de la conquête, ceux qui trouvent leur condition mauvaise peuvent se racheter de l'aliénation faite d'eux-mêmes par leurs ancêtres, devenir libres sans révolution, d'autant plus aisément que le droit formel de rachat n'a jamais été aboli.

Sur cette grave question à quoi bon parler moi-même? Écoutons plutôt les représentants légaux de douze cent mille *contribuables laboureurs* exprimer simplement, sans menaces, comme des justes réclamant au nom de la seule justice, et leurs griefs et leurs vœux, le 7 novembre 1858, au sein du divan *ad hoc* de Moldavie[1] :

« ... Au nom de nos commettants, nous élevons notre faible voix pour confesser la vérité en face du Dieu vivant. Nous osons dire que, jusqu'à ce jour, toutes les charges les plus lourdes de l'État ont pesé uniquement sur nous et que nous n'avons joui de presque aucun des avantages sociaux... Nous avons seuls payé de lourdes capitations;

[1] On peut lire ce document si remarquable, reproduit avec tous les actes des derniers divans, dans l'ouvrage déjà cité de M. Ubicini, p. 311-323. On n'en donne ici qu'un très-bref extrait.

seuls nous avons fourni des conscrits pour la milice ; seuls nous avons rétribué les fonctionnaires, administrateurs, magistrats, sous-administrateurs, gendarmes ; seuls nous avons travaillé aux chemins, aux ponts, aux routes du pays... Seuls, enchaînés au travail forcé sur les terres des seigneurs, nous leur donnions la main-d'œuvre pour les réparations nécessaires à leurs fermes ; bon gré, mal gré, nous devions seuls faire toute corvée rurale dans leurs exploitations; aux juifs monopoleurs nous avons été vendus, livrés, comme matière inépuisable à exploiter; ainsi la boisson est devenue chère et empoison née pour nous [1]. Seuls, dans ce pays abondant en grains, nous avons toujours mangé un pain noir et amer, souvent trempé de nos larmes. Une guerre, une agression étrangère, éclataient-elles sur notre pays, nous seuls en supportions le fléau. Les armées étrangères, nous les avons nourries, servies, transportées... pendant des hivers rigoureux... au Danube et au delà du Danube ; nos bœufs, transis de froid, tombaient roides morts, et souvent l'homme aussi tombait à côté d'eux ; dans sa misérable cabane, ses enfants souffraient de la faim, car ce que l'ennemi n'enlevait pas pour ses besoins, les agents avides de nos autorités marâtres le prenaient pour eux et devenaient ainsi de riches seigneurs [2]...... »

Après avoir longuement, mais avec une admirable modération, exprimé leurs justes griefs, les paysans font appel à la concorde et énumèrent ainsi, « très-humblement, » leurs vœux au « nom de Dieu tout-puissant et de la sainte justice : »

« ... La classe des habitants des communes rurales soumis à la corvée seigneuriale demande qu'à l'avenir le cultivateur soit aussi compté parmi les hommes; qu'il ne soit plus, ainsi qu'il l'a été jusqu'à présent, assimilé au bétail sans parole; que les châtiments corporels, dont le fisc et les seigneurs font depuis longtemps l'instrument de

[1] Art. 129 du *Règlement organique* : « Le propriétaire seul a le droit de vendre sur sa terre du vin, de l'eau-de-vie et autres boissons, » etc.

[2] L'invasion russe de 1828, notamment, a coûté aux Principautés *deux cent mille paysans*, morts de fatigue et par suite d'une épidémie. — Par contre, il faut reconnaître que la dernière invasion russe a été admirable d'ordre et de discipline. En revanche, l'occupation autrichienne a rappelé, dépassé tout ce que les précédentes avaient eu d'ignoble et d'odieux. Les bons soldats de S. M. I. R. A. payaient tout à coups de sabre. Ils ont laissé derrière eux la misère et la haine.

notre dégradation morale, que le fouet et les verges, qui trop souvent ont déshonoré les cheveux blancs de nos pères et maintes fois provoqué des avortements douloureux chez nos pauvres femmes, que la fustigation soit abolie à jamais ; que les peines ordinaires nous soient justement appliquées comme aux autres classes, et que nous ne soyons plus condamnés sans jugement.

« Nous demandons également qu'à l'avenir toute corvée prescrite ou non par une loi, que toute avanie aussi bien que la capitation, soient abolies pour toujours. Nons demandons encore qu'à l'avenir les communes soient réellement assurées d'avoir des autorités électives sorties de leur sein... En somme, nos soupirs, nos doléances de chaque jour, le principal vœu de notre classe, l'objet des prières que nous élevons jour et nuit à Dieu, c'est l'abolition de la corvée seigneuriale.

« Aussi la voulons-nous racheter, cette corvée... Nous voulons nous affranchir, nous racheter du servage où nous sommes; nous voulons nous racheter pour nous appartenir, pour n'être plus à personne qu'à notre pays, pour qu'aussi bien le pays soit nôtre. Nous sommes à genoux, nous sommes tous affaissés ; l'état où nous sommes, nous ne pouvons plus l'endurer. Nous n'entendons cependant léser en rien le droit de qui que ce soit; mais que notre droit non plus ne soit pas anéanti...

« ... Qu'une Assemblée législative générale soit donc convoquée. Là, nos propres représentants ayant place, on délibérera sur les droits des seigneurs et sur nos propres droits, et telle redevance que le pays tout entier trouvera bon de nous imposer, nous l'acquitterons à la sueur de nos fronts; car tous, comme un seul homme, nous voulons nous racheter de l'esclavage ; et, pour être maîtres dans nos familles, maîtres de nos foyers aussi bien que de nos champs, nous travaillerons de bon cœur et nous nous rachèterons.

« Telles sont nos très-humbles prières et demandes. »

Cette *motion des paysans*, — on l'a constaté à regret, — souleva dans le divan moldave une discussion des plus animées. Plusieurs boyards, et des plus riches, s'honorèrent, il est vrai, en la défendant contre l'égoïsme de leurs pairs. Ce fut en vain. Cinquante et une voix se prononcèrent contre la motion et vingt-cinq seulement l'approuvèrent. Plus tard cependant, dans une de ses dernières séances, l'Assemblée émit le vœu « que la corvée fût

abolie et qu'il fût accordé au paysan sur la propriété seigneuriale une portion de terre dont l'étendue serait fixée ultérieurement. » En Valachie, la question ne fut pas même posée, car, on le sait, le divan *ad hoc* ne crut pas de sa compétence de s'occuper des réformes intérieures, qui ne pouvaient être effectuées qu'après la réorganisation politique des Principautés par le congrès de Paris. Mais il faut remarquer que dans le *manifeste* du comité central de Bucharest, la profession de foi des Unionistes concentrant toute leur action pour l'obtention des quatre points fondamentaux, repose sur les trois principes suivants : respect du droit de propriété, — égalité devant la loi, — liberté individuelle et liberté de travail pour le paysan. Donc, de toute manière, la question sociale reste à l'ordre du jour. Le congrès de Paris l'a résolue, en principe, car il a déclaré les Moldaves et les Valaques égaux devant la loi et l'impôt, également admissibles aux emplois ; mais, en fait, il a laissé aux deux assemblées législatives la mission de réaliser l'abolition des priviléges, exemptions et monopoles, et de procéder immédiatement à la révision des lois qui règlent les rapports entre les cultivateurs et les propriétaires du sol. Puissent les privilégiés comprendre la générosité des paysans à leur égard, se laisser entraîner par l'élan du cœur, se laisser conduire plutôt par l'autorité de la raison, abdiquer pour l'amour de la patrie leurs iniques priviléges, effacer la souillure des siècles et s'anoblir véritablement en rentrant de bon gré dans le sein du peuple ! A la Roumanie renaissante, la vieille France offre en exemple sa nuit du Quatre août.

En dehors de l'égalité des citoyens, d'où découlera la distribution des charges publiques entre tous proportionnellement aux facultés de chacun et l'accessibilité de tous à toutes les fonctions, il y a encore la liberté, réalité de

premier ordre, qui ne doit être ni négligée ni sacrifiée, pour de plus pressantes apparences.

C'est avec bonheur que nous avons vu les Roumains des deux Principautés, appelés à faire acte de vie nationale, se rappeler combien la parole doit toujours rester sacrée pour ceux qui par elle ont été sauvés de la mort au milieu de tant de périls; entamer leur œuvre de résurrection en usant de la liberté de la presse, en réclamant pour l'avenir la discussion publique de leurs affaires. Ils ont, parmi leurs quatre « grands points, » émis celui-ci : un gouvernement représentatif, exercé par une assemblée unique. Particulièrement en Moldavie, où les choses intérieures ont été traitées, ils ont posé les bases de la séparation des pouvoirs législatifs et exécutifs, de l'indépendance du pouvoir judiciaire à l'égard de l'administration, de la liberté des cultes, sauf la restriction prévue dans les capitulations avec la Porte, de la liberté individuelle enfin, entraînant l'inviolabilité du domicile, la soumission de tous aux seuls juges légaux, l'abolition pour le présent et l'avenir des tribunaux exceptionnels. Qu'aucun de ces principes ne rentre dans l'ombre! — « Sur cette terre de malheur, a dit Edgar Quinet, une chose n'a jamais été essayée. Laquelle? Le droit. C'est donc au droit qu'il faut recourir. »

Encore un mot, le dernier.

Aujourd'hui, plus que jamais, il importe au peuple roumain d'être par lui-même assez fort pour conquérir, à l'occasion, et sauvegarder, au besoin, son indépendance. Les Roumains, dans leur trop longue infortune, ont fait une grande perte. Ils ont désappris le maniement des armes. Qu'ils se remettent à l'apprendre! Qu'ils aient au plus vite une armée! Leurs paysans, de serfs se réveillant citoyens, retrouveront le courage de leurs pères, les sol-

dats de Michel le Brave, et ils combattront, s'il le faut, jusqu'à la dernière goutte de leur sang, soit pour garantir la patrie de l'oppression, soit pour coopérer au salut du monde avec tous les peuples frères, à l'heure de la lutte décisive entre la barbarie et la civilisation, le despotisme et la liberté.

La Roumanie, si elle veut être, doit être une nation vivante, une personne responsable, à laquelle le monde pourra confier l'extrême barrière danubienne, et qui, à ce poste d'honneur, deviendra la sentinelle avancée de la Révolution française.

Que les Roumains y songent, telle est la raison humaine de leur renaissance, telle est leur mission.

IV. — L'ESPAGNE [1].

Quittons l'Orient. J'y reviendrai avant de conclure, car c'est là que la diplomatie a su nouer, par son imprévoyance, le nœud gordien de la question des nationalités. Pour ne pas interrompre l'examen des œuvres d'Edgar Quinet, il me faut, dès à présent, m'occuper des nations latines d'Occident, voisines et sœurs de la France, mortes de la vieille foi dont nous avons commencé à nous affranchir en 1789 et qui revivront par la nouvelle.

Des littératures, de l'histoire, de la religion de l'Europe méridionale, M. Quinet a fait le fond de ses études, et chacun des deux peuples sur lesquels il a exercé principalement son esprit de critique historique et philosophique s'est retrouvé, s'est reconnu dans ses livres, a salué

[1] *Mes Vacances en Espagne*; — *l'Ultramontanisme*, première et seconde leçon; — Les *Révolutions d'Italie*, liv. I, ch. V, VII; liv. II, ch. VII; liv. III, ch. III; — aux tomes IX, II, IV des *Œuvres complètes*.

sa science du passé comme une révélation des temps futurs. De ces deux patries d'adoption, Italie, Espagne, Edgar Quinet a bien mérité; et, s'il n'a point dissimulé les plaies dont elles sont dévorées, si, au contraire, il les a ouvertes largement, afin que ces nations martyres en sondassent elles-mêmes la profondeur, il leur a enseigné le moyen de les guérir par une opération radicale, il leur a rendu la conscience de leur propre réveil, il leur a montré par delà les ombres et les tristesses d'un présent transitoire les joies et la lumière sereine de l'avenir.

Je parlerai d'abord de l'Espagne. Mais, auparavant, j'avertis le lecteur que j'ai renoncé à lui donner la moindre idée de l'intérêt vraiment romanesque, le moindre reflet de la poésie railleuse et souvent épique dont *Mes Vacances en Espagne* sont remplies. Je me propose uniquement de résumer l'impression laissée sur l'Espagne par tout ce qu'en a dit l'écrivain français, et de dégager de cette impression une appréciation juste de l'état actuel de la nation espagnole, de ses désillusions et de ses espérances.

Accompagné du voyageur philosophe et par lui guidé, courons au-devant de l'Islamisme, par delà le Quad-al-quibir, le fleuve arabe, vers Grenade, la ville maure. De loin, on cherche des yeux le « ciel terrestre, » rêvé « à mi-côte d'une colline d'orangers, » l'oasis du repos, après la fatigante traversée des mornes Sierras, « le seuil de félicité » promis par Mahomet. On approche, on est rendu. Qu'aperçoit-on? Des tours sombres, les murailles nues d'une citadelle; et des galériens, du bout de leur chaîne, vous indiquent une petite porte basse. Avec terreur on la franchit; mais, dès qu'elle s'est refermée, tout change. On se trouve dans la cour splendide des *Arroyalés*, et le mystère des murs, des tours sinistres, des prisonniers agitant leurs fers, de la main de géant

placée au-dessus de la porte judiciaire, le mystère s'explique par l'éblouissement même dont on est saisi et pénétré. Chacune des promesses du prophète n'est-elle pas comme enveloppée d'une menace éternelle? Là-bas, la guerre, la souffrance, l'épouvante; ici, la paix, la joie de l'âme et les tendres caresses des houris. « Tel, l'ami d'Allah, revêtu de fer et la visière baissée, enferme dans son cœur des trésors de volupté et d'amour. » Ainsi fait l'Alhambra, dérobant ses délices aux yeux de profanes sous la plus rude enveloppe. La première impression par laquelle on y est dominé est celle des eaux, « charmes, incantation des fontaines éternelles dans ce paradis brûlant; caprices, fraîcheurs, mystère des ondes rendues permanentes dans le royaume des âmes. » La seconde impression est celle des fleurs. Les jardins en débordent; les pavillons, les colonnades, les murailles et les voûtes en sont tapissées « comme le bord d'une eau profonde. » Le jaspe, le marbre, le porphyre, l'argent, le filigrane, s'épanouissent, fleurs de la terre, mêlées aux fleurs du ciel, aux jasmins, aux anémones, aux œillets, aux tulipes et aux roses, sur la surface entière des portiques et des sables, de même que les fleurs de la nature, mariées aux fleurs de l'esprit humain, « émaillent la poésie des Arabes et des Perses. » Mais voici la merveille des merveilles, la *parole édifiée*. Mille dessins, mille bas-reliefs déroulent sur l'albâtre leurs gracieux contours; et ces dessins, ces bas-reliefs sont des lettres courant après des lettres, s'assemblant en mots, en phrases, qui de salle en salle, de cour en cour, de palais en palais, s'appellent, se répondent; si bien que littéralement les murs parlent, et qu'avec les harmonies de l'eau vive et des fleurs s'accorde une harmonie de paroles sculptées, d'où jaillit à l'unisson une idée, un mot, vrai cri de la pierre : *Félicité! Félicité!* Et

c'est ici, en effet, que s'oublie le monde, que l'âme et le corps nagent, s'endorment, se noient dans une volupté sans fin. Du milieu de ce paradis musulman, réalisé sur terre, qui peut se souvenir du sang des Abencerrages versé à flots sur les blanches dalles? qui peut entendre marcher les armées chrétiennes? qui peut s'éveiller au choc de la croix et du croissant? Partout « brûle le nom d'Allah » victorieux qui récompense ses fidèles. Que l'on monte au Mirab, que du haut de cet oratoire d'où l'Iman jetait la prière du matin, on contemple Grenade, ouverte « comme un fruit partagé dont on peut compter les grains! » Que l'on promène son regard sur le royaume entier, une « mer de verdure » dans laquelle vont se jeter des « fleuves d'orangers! » Qu'on en suive la bordure lointaine, des montagnes dentelées « aux flancs tigrés de nopal! » Jusqu'aux extrémités de l'horizon, l'écho répète : *Félicité! Félicité!* La nature elle-même semble s'être accordée avec l'art pour éterniser les traces laissées par le génie de l'Afrique musulmane sur le sol de l'Europe chrétienne; et c'est ainsi que de l'âme du vaincu le feu de ce génie a passé dans l'âme du vainqueur, c'est ainsi que « les pierreries » de la poésie arabe se retrouvent précieusement conservées sous « les dehors rustiques » de la poésie populaire des Espagnols.

L'Alhambra et Grenade sont la révélation de l'Espagne musulmane dans toute sa splendeur. Loin de ce ciel enchanté, tout au Nord, au fond des gorges des montagnes des Asturies, se cache le berceau si pauvre mais si héroïquement gardé de l'Espagne chrétienne. De cette Espagne qui, durant tant de siècles infatigable, reconquit pied à pied son sol, sa religion et sa nationalité, la vivante image est Burgos, la capitale des romances du Cid, une ville muette comme le désert qui l'entoure. Sur la porte cré-

nelée, un Cid barbu est assis, glaive en main, *pour la plus grande terreur des Maures*, et la cathédrale élève la terrasse de sa tour « en forme de diadème à aigrettes sur le front de la Vieille Castille. » Aujourd'hui cette menace et cet orgueil font rire : malgré soi l'on pense à Don Quichotte. Mais autrefois la menace n'était pas vaine, l'orgueil n'était point ridicule. Sous l'effort d'un peuple de chevaliers le torrent d'Arabie reculait, repoussé en son lit africain pour n'en plus sortir. Grande était l'œuvre et certes on a bien le droit de relever haut la tête quand on a eu le courage de l'entreprendre, la patience de la poursuivre, le bonheur de la parachever.

Si Burgos, vierge chrétienne, reste immaculée de tout souvenir de la domination musulmane, Tolède ne l'est pas. C'est devant sa porte arabe que le touriste, venant du Nord, rencontre pour la première fois l'Islamisme. Dans cette ville, redoute avancée du camp d'Allah, l'éternelle guerre du Coran et de l'Évangile continue jour et nuit. Les pierres s'y battent, rappelant ici la résistance de Mahomet et là le triomphe du Christ. Hors de l'enceinte trônent, menaçantes, casque en tête, les statues de Don Sanche et d'Alphonse VIII, vainqueurs des ennemis de la patrie et de Dieu. Le Tage lui-même, le doux fleuve, « se trouble en approchant de Tolède; il prend en passant une âme espagnole. »

« Au milieu de la mêlée des deux civilisations, la cathédrale s'élève comme un cantique de victoire. » — « Et si, ajoute M. Quinet, si le génie de la vieille Espagne est tout entier rassemblé quelque part, depuis les conciles des Goths jusqu'aux Juntes de 1812, c'est assurément là. Tolède est l'âme du monstre, Madrid n'en est que la cour, *la corte*. »

A Tolède, la cité chrétienne du combat, opposons Cordoue, « brillante comme une perle, » baignée par le Gua-

dalquivir, qui coule paresseusement à ses pieds. Était-ce donc une ville de paix? Non, certes, car voyez! on y entre par une longue avenue d'aloès, « épanouis en forme de lances, » et ses murailles crénelées lient de force les tours musulmanes aux donjons chrétiens. Sa cathédrale n'est point une église bâtie par les fidèles, c'est une mosquée enlevée à l'ennemi; au haut du minaret, à la place du Croissant, un clocheton de la renaissance supporte une Croix presque imperceptible. Ainsi confisquée au profit du Christ, la maison d'Allah garde pourtant son caractère originel; et, si l'Alhambra explique la poésie musulmane, la Mosquée de Cordoue est, à son tour, un commentaire visible du Coran. C'est bien là, comme dit Edgar Quinet, la demeure « d'un Dieu qui ne reconnaît d'autre loi que son caprice. » Rien n'y ressemble soit à l'architecture catholico-païenne de l'Italie, soit au gothique sévère d'Angleterre, d'Allemagne, de France; à peine par quelques points communs se rattache-t-elle au gothique espagnol « conciliant l'austérité des nefs du Nord avec la splendeur païenne du Midi. » Ses neuf cents à mille colonnes « cannelées, torses, rugueuses comme le palmier, ou nouées comme le bambou, ou lisses comme le bananier... sont plantées et mêlées avec l'abandon de la nature édénique. » Si une certaine harmonie s'y découvre, ce n'est pas sans peine : elle éclate par l'effet du désordre même, c'est un miracle, un caprice divin. Du Saint des Saints, de la profondeur de la forêt de pierres, tonnait jadis la voix d'Allah. Depuis y tonna, à son tour, la voix de Jéhovah, lui aussi Dieu des armées. Le citoyen moderne en a entendu sortir des paroles plus douces, des promessss d'alliance entre les deux mondes ennemis, entre l'Europe et l'Asie :

« La guerre sainte. disait la voix de paix au fils de la Révolution française, la guerre sainte, n'est plus entre les Maures et les Chrétiens.

Le pèlerin n'est plus appelé à Jérusalem, ni à la Mecque. La Caaba est dans le fond de son cœur. C'est là qu'il me trouvera assis parmi les sources d'eau vive »

Telle est en effet la grande mission de paix à laquelle il semblerait que l'Espagne eût pu, eût dû se consacrer dans le passé, si elle n'eût pas été arrêtée brusquement dans son essor naturel. De quelle idée la doua Christophe Colomb quand, se faisant Espagnol, oubliant de sa patrie jusqu'à la langue, il vint lui offrir son rêve et lui en donna la réalisation, l'Amérique? D'une idée humanitaire, universelle, cosmopolite, qui n'est autre que le rapprochement et la civilisation des deux hémisphères, l'unité spirituelle du Globe. A l'extrémité de la Péninsule hispanique, de la mer bleue surgit une ville éblouissante « de nacre, de neige, d'ivoire, qui nage dans l'azur. » Ne croirait-on pas que Cadix, Vénus marine, est née « du caprice de l'écume pour saluer sur l'autre bord le monde vierge de Christophe Colomb? » — Non loin de là, voyez Séville! Ce n'est plus, comme Tolède, le combat, c'est la paix après la victoire, l'embrassement de l'âme de l'Afrique et de l'âme de l'Europe. La Giralda, du milieu des jardins d'Andalousie, s'élance, musulmane jusqu'à la moitié de sa hauteur, chrétienne de là jusqu'au faîte : Christ et Allah vivent sous le même toit. La cathédrale de la reine andalouse, Babel européenne, serait « un immense élan et de l'Orient et de l'Europe vers le ciel, » si elle n'était tristement alourdie, repoussée vers la terre par la tourelle d'architecture jésuitique qui la termine. « C'est ainsi, s'écrie M. Quinet, que l'histoire d'Espagne, après la longue rivalité de l'Evangile et du Coran, se perd dans les petites dévotions et le jésuitisme des descendants de Charles-Quint. »

Cette tendance à l'union des contraires, à l'alliance des

deux mondes, se retrouve en tout ce qui émane de l'intelligence et du cœur espagnols. Si, dans la peinture, les Vierges de Murillo, par exemple, vierges sans enfant Jésus et rougissant du feu des passions terrestres, ressemblent parfois à des houris égarées dans l'Évangile; s'il est vrai que jusque dans le mysticisme de sainte Thérèse, sous l'apparence, « froide comme le Golgotha, » on sente la réalité « brûlante comme la maison du Soleil, » le mélange, le combat éternel ou plutôt l'accord de l'Europe et de l'Asie est l'âme même de l'Espagne.

On en a la preuve décisive quand on étudie la littérature espagnole. — Le génie méridional est né du choc de trois principes : le paganisme, le christianisme, l'islamisme. Le temple disparu, le paganisme subsiste perpétué par la nature. Bien que l'inspiration décisive vienne du christianisme en lutte avec l'islamisme, on le retrouve partout et toujours, soit en Provence, soit en Italie, soit en Espagne. Cependant le ton dominant du génie espagnol et son caractère propre, c'est le chant populaire, la complainte héroïque, la romance féodale, le cri de victoire « d'un peuple de gentilshommes. » Dans la longue bataille de la nationalité contre la conquête, du Dieu chrétien contre le Dieu mahométan, tout homme est devenu chevalier du Christ, le serf lui-même a été anobli en combattant sous la croix. C'est donc spontanément, non des hautes classes, des classes lettrées qui savent et imitent, mais du peuple, de la source pure de la naïveté et de l'enthousiasme, que jaillit la légende. Ainsi, lorsqu'au seizième siècle l'Europe entière ressuscite le génie antique et s'en inspire, l'Espagne seule rentre avec passion dans son moyen âge, ses hommes de génie recueillent leurs sujets de la bouche du peuple, et la légende nationale devient poëme. Edgar Quinet a bien raison de dire que

fants de Lara, au lieu d'être assemblée en un corps et achevée par quelque grand esprit, tombe dans le livre qui bafoue la légende elle-même, dans la généreuse ironie de Don Quichotte; la prose de Sancho Pança souffle le bon sens sur l'exaltation sérieuse et l'éteint. — D'autre part, la philosophie qu'enfante ailleurs la Renaissance, passe par-dessus l'Espagne sans y descendre. L'Espagne, tête baissée, se jette dans la théologie, se noie dans cet abîme. Ses plus profonds, ses plus éloquents penseurs, les Saint-Jean de la Croix, les Sainte-Thérèse, les frères Luis de Léon, dépensent toute leur ardeur intellectuelle, l'inépuisable richesse de leur imagination musulmane à humilier la raison humaine, à l'engloutir dans les mystères de l'Évangile. — Et c'est là aussi, au gouffre de l'idéal abêtissement, que va le drame. Les *Autos sacramentales*, « songes d'un anachorète sous le ciel africain d'Andalousie, » consacrent la servitude du génie espagnol sous la règle du Concile de Trente. En ses *Révolutions d'Italie*, Edgar Quinet compare cette comédie divine de Calderon avec la *Divine Comédie* du Dante. Si dans celle-ci, brûlée à juste titre par l'inquisition d'Espagne, il voit poindre l'hérésie, c'est-à-dire il reconnaît l'intelligence humaine exerçant sa liberté, dans l'autre affranchie de toute influence païenne, écrite à la lueur des bûchers, il montre l'inspiration propre du catholicisme du moyen âge. Drames abstraits dédiés au Christ, — dont les sujets sont la *Première fleur du Carmel*, la *Babylone mystique*, le *Jubilé*, les *Mystères de la messe*, dont les personnages se nomment la *Foi*, le *Doute*, le *Culte*, l'*Église*, la *Pensée*, l'*Espérance*, la *Charité*, la *Miséricorde*, la *Synagogue*, le *Paganisme*, l'*Athéisme;* — les *Autos sacramentales*, montrant le chœur de cinq sens se soumettant humblement à l'esprit, — lisez : l'Eglise, — sont en même temps le dernier

terme de sublime essor de la poésie espagnole, son idéal et son anéantissement. Après cela, plus rien. Les fêtes de l'intelligence n'ont duré qu'un jour!

« Et ce jour éclatant, s'écrie l'éloquent critique, par quel lendemain a-t-il été suivi ! Chose étrange ! On voit un peuple se lever, plein de grandes ambitions et de pensées accumulées; il tient dans sa main les Indes et les deux Amériques; son génie dans les lettres est si fécond que vous diriez que des siècles et des siècles ne peuvent l'épuiser; et, cependant, le soir venu, il s'endort; il s'endort du sommeil de l'esprit, et ceux qui étaient accoutumés à l'admirer sont prêts à l'insulter. En vain de nouvelles voix amies cherchent à le réveiller; quand l'engourdissement est entré jusqu'à l'âme, les paroles ne s'entendent plus... et à la place du bruit qu'on entendait autour de ce peuple, il se fait un grand silence... on finit par se le disputer comme un corps sans volonté, sans loi, sans droit... »

S'il est un monument qui garde la mémoire de cet assassinat d'un peuple par un principe, ce monument, c'est l'Escurial. On y va par un chemin qui fuit les habitations humaines, qui traverse un « cimetière de dix lieues, » fermé par les pics des Sierras figurant au loin « d'immenses croix de meurtre. » Quand on approche, parfois on entend l'heure sonner comme un glas funèbre et l'on pourrait lire, avec Edgar Quinet, l'inscription suivante, tracée à l'horizon par les noirs ravins :

« Ci-gît l'Espagne ; elle a été assassinée en cet endroit par le Saint-Office et par Philippe II. De profundis. †.

Enfin, à mi-côte d'une « chaîne de montagnes osseuses, couleur de cendre, » se dresse, sous la forme d'un gril, « le terrible ex-voto, » l'Escurial. Et c'est vraiment une tombe, la tombe où pourrissent les « reliques d'une société défunte, » la domination universelle de l'Autriche, l'unité catholique. Dans cet ossuaire, auquel le temps semble avoir conservé son effrayante blancheur, rien, absolument

rien, ne rappelle le passé héroïque de la vieille Espagne. Tout garde, au contraire, l'empreinte de la fausse, de la lâche, de la sanglante Espagne, superposée à l'autre, qu'avait épuisée l'ambition dévote de Charles-Quint, par le fanatisme à froid du plus orthodoxe des despotes. Vide aujourd'hui est l'arche du passé. Le bourdonnement monotone des prières psalmodiées ne couvre plus les bruits venus du dehors ou échappés du dedans. La tempête révolutionnaire a dispersé les saints moines, hôtes et conservateurs naturels de cette forteresse, où le vieux monde, en déroute, se réfugia, se groupa et s'arma contre le nouveau. De leur roi, le moine porte-poignard, que reste-t-il? Allez à la chapelle. Comme le palais, elle est déserte et sombre : nul n'y rallume la lampe sacrée. Au pied du maître-autel, voyez ce souterrain vitré. C'est dans cet antre que Philippe II passa les dernières années de sa vie, un chapelet à la main. Il s'en exhale une odeur fétide, l'odeur du cadavre, « l'âme de l'ancienne monarchie espagnole. » C'est ici, — dans la chambre des morts, « ce qu'il y a de moins triste à l'Escurial, » — c'est ici que sont pressés, scellés les uns contre les autres, les squelettes très-catholiques : « ils tiennent peu de place, ils étouffent dans la mort.... » Et l'on sort du monument, le cœur glacé, cherchant le mot de la fatale énigme, car elles sont restées muettes, les pesantes murailles. — Mais écoutez! écoutez!... Si ces blanches murailles ont gardé fidèlement leur secret, c'était afin qu'il ne fût pas perdu. Les papiers d'État du roi silencieux qui écrivait tout, croyant tout envelopper dans une nuit éternelle, viennent enfin d'être arrachés aux entrailles de la terre; et les certitudes ont légitimé toutes les présomptions; le règne, « enfoui comme un crime, » n'est que trop réellement le grand crime soupçonné. Vu à cette lumière éclatante,

si tard apportée à l'histoire, qu'il est petit le grand criminel! Impuissant à conduire l'immense complot contre les peuples, à tuer les Pays-Bas, l'Angleterre, la France, l'Europe, le protestantisme et la pensée humaine, à se sauver lui-même de l'implacable mais trop souvent aveugle postérité, il ne garde pour sa gloire que d'avoir, par jalousie ou incapacité, troublé les trames jésuitiques, d'avoir tué son fils et l'Espagne. Par bonheur, les nations revivent. Oh! dès que l'Espagne ressuscitée sera debout, qu'elle emploie sa première heure de liberté à raser l'Escurial, qu'elle arrache de son sol et de son âme jusqu'au souvenir du misérable assassin dont le fantôme la poursuit et la déshonore depuis trois siècles!

De l'Espagne de Philippe II, arrivons tout d'un coup à l'Espagne contemporaine. Du reste, au dix-septième, au dix-huitième siècle, qu'est-elle? — Rien. La force immense accumulée durant son long effort contre l'islamisme et la conquête s'est dispersée jusqu'aux confins de l'ancien monde et du nouveau. Matériellement et moralement groupée en la main d'un roi, lancée vers un but inique, elle a été vite usée par la justice. Au lendemain du jour où, pour elle, on avait rêvé la domination de l'univers mort, l'Espagne s'est trouvée morte devant l'univers debout, et elle s'est couchée dans la tombe, dépouillée de toutes ses antiques franchises, volée de toutes ses richesses, nue et exécrée, impuissante à relever la pierre du sépulcre. Le « royaume catholique par excellence » eût pu alors être rayé de la carte. Le genre humain s'en serait réjoui comme d'une victoire! Vraiment, que lui importait cette nation immobile, quand toutes les autres marchaient, ce grand pays inutile, fermé à toute idée, à tout sentiment nouveau!

Cependant, 1789 arrive. Comme le protestantisme, la

Révolution s'arrêtera-t-elle aux Pyrénées? Un instant on l'eût pu craindre, mais bientôt l'ambition impériale lance les armées françaises par-dessus les montagnes, et l'esprit révolutionnaire se trouve en présence de l'esprit catholique. C'est de cette époque, — pour nous si triste, — que date le réveil de l'Espagne. Personne n'a mieux signalé qu'Edgar Quinet comment l'usurpation de Bayonne aboutit à la honte de Baïlen et comment la défaite de Napoléon enfanta le triomphe de l'idée française. Dès son entrée sur cette terre, humide encore de notre sang, avec quel étonnement le voyageur aperçut, sur les murailles des *ventas* de la Vieille-Castille, de naïves images coloriées, représentant les principales journées de l'Empire! Au couvent d'Atocha, non loin de Madrid, où sont suspendus en trophées les drapeaux enlevés à l'ennemi, il reconnut ceux de l'armée de la Foi; il ne vit pas un seul des nôtres. Partout, jusque sur les champs de bataille où l'aigle corse perdit les plus brillantes de ses ailes, il trouva la légende de l'Empereur conservée à côté de celle du Cid. Quoiqu'elle nous ait repoussés, menacés avec tant de rage, quand nous vînmes attenter à sa nationalité, l'Espagne ne nous hait plus. L'injure a disparu dans notre sang, et, par notre sang arrosée, la terre épuisée refleurit.

Contre nous, l'Église et le peuple s'étaient unis. Ensemble, ils avaient vaincu. Mais aussitôt après, « l'union mystique, scellée dans le sang de Saragosse, » s'était dissoute. Le clergé, tant qu'avait duré la lutte, avait répondu à l'attente du peuple. La lutte finie, il ne sut rien faire. En sauvant son roi, sans le secours du roi, le peuple avait appris déjà qu'il pouvait faire quelque chose par lui-même ; et du même coup, — exemple unique, — il avait commencé à perdre la religion de la royauté. De même il commença à perdre l'idolâtrie de l'Église par la faute de l'Église elle-

même, qui l'abandonna juste au moment où il avait de nouveau mis en elle tout son espoir. Malheureusement l'Espagne n'a point eu de philosophes, de préparateurs d'idées « pour la conduire d'une rive à l'autre. » La voilà donc, entre le passé et l'avenir, superstitieuse et incrédule, tiraillée dans tous les sens, entraînée d'instinct vers la France, qu'elle ne demanderait pas mieux que d'imiter, si la France même ne la troublait incessamment par ses incompréhensibles reculs, chassant ses moines sans rompre avec le principe qu'ils représentent, mettant la main sur les biens du clergé et refusant de proclamer la liberté de conscience, s'élançant contre la royauté et s'arrêtant au seuil de son palais, s'inclinant devant elle, s'enivrant d'enthousiasme dès qu'elle sourit, croyant avec amour dès qu'elle jure de tenir le lendemain le serment qu'elle a violé la veille !

Toutes ces incertitudes, toutes ces folies, qui rendent l'histoire actuelle de l'Espagne incompréhensible, sont les résultats naturels de l'éducation qu'elle a reçue du catholicisme, son seul maître par le droit du fer et du feu. Au moyen âge, le catholicisme fut pour elle, — on ne peut le nier, — un agent de progrès et de liberté ; il l'aida à s'affranchir. Mais, depuis le seizième siècle, il n'est plus qu'un agent de réaction et d'asservissement : après avoir créé l'Espagne, il la détruit. Ce double caractère reste fortement imprimé dans l'âme espagnole, si bien qu'en chaque citoyen il y a deux hommes : un indépendant de l'époque des libres communes ; un sujet de Philippe II. De là proviennent des contradictions à bouleverser toute logique : le même homme était hier affamé de liberté, il l'est aujourd'hui de servitude. Comme dit avec tant de raison M. Quinet : « L'équilibre du monde moderne ne s'est pas fait en lui. » — S'il y a ainsi anarchie dans l'individu, comment n'y aurait-il pas anarchie dans l'État? Et, —

chose impossible à rêver, — cette anarchie semble ne devoir pas finir, elle dure depuis cinquante années! M. Quinet en a découvert la raison principale dans l'extrême pauvreté du peuple espagnol. Jusqu'ici l'anarchie y a été *aimable*, ne dérangeant aucun intérêt. Les révolutions y ont toutes été politiques, non sociales, et elles ne pouvaient être que telles. La nation espagnole compte huit cent mille nobles, c'est-à-dire que tout le monde l'est ou doit l'être; les *grands* ont disparu dans la tourmente; de Bayonne à Cadix on ne rencontre pas un seul château féodal, et l'urbanité générale de la population, si nue et si fière, marque « un esprit d'égalité qui est le fond des mœurs. » Par ce seul côté, l'Espagne arriérée est de toutes les nations la plus avancée. Elle doit cela à sa grande guerre contre les Maures, où tout homme dut combattre, étant chrétien, « parlant *chrétien*, » et, en combattant, devint *caballero*, chevalier. Puisse l'industrialisme ne pas lui ravir le seul pur résultat qu'elle ait obtenu du christianisme, son universel prolétariat, son héroïque pauvreté! Car, si l'Espagne a eu le rare bonheur de ne pas être endormie par une bourgeoisie timide, corrompue par une lâche féodalité d'argent, dès qu'en dépit des obstacles elle se sera trouvé sa voie, dès qu'elle aura compris sa mission, — une, marchant avec ensemble, elle aura plus de chances que nulle autre nation d'avancer sans soubresauts et de se maintenir en avant.

Cependant, ce peuple eût déjà dû prendre son élan; il l'eût pu, certes, car l'occasion favorable ne lui a pas manqué, ni au dedans, ni au dehors? Mais — comme il a été expliqué précédemment, — l'Espagne a été sevrée de toute idée politique à elle, et la masse ne comprend que fort peu de chose à ce qui s'agite dans les hautes régions. Les doctrines du constitutionalisme ne sont point

à sa portée; elle ne saisit que très-vaguement le système de la bascule et de la pondération des pouvoirs. Elle se passionne très-facilement, très-légèrement pour certains hommes; jamais encore elle ne s'est passionnée pour des principes. Du reste, on ne lui a guère offert que des demi-principes, si l'on peut s'exprimer de la sorte, des formes vieillies, essayées ailleurs et qui y ont assez mal réussi, qui partant lui pouvaient inspirer quelque défiance instinctive, lui faire craindre pour le fond. La masse, avec raison, tient, avant tout, à rester peuple. Voilà pourquoi elle a si longtemps conservé le culte de la royauté, fût-elle même absolue, mais ayant au moins un avantage à ses yeux, celui d'étendre sur tous un lourd niveau d'égalité. Qui lui arrachera ce culte du cœur? La *Madone constitutionnelle* elle-même.

Il y a douze ans, visitant l'Espagne, Edgar Quinet assista par basard à ce que l'on ne saurait mieux nommer que l'*exaltation* de l'*innocente Nina*. Il vit l'Espagne « après avoir essayé de tout, excepté de la liberté de penser, lassée, déconcertée, désespérée, s'abandonner de nouveau, presque sans réserve, à la royauté; » et « celle-ci, en répondant par la violence, travailler à détruire la superstition monarchique. »

Ces paroles, qui datent de 1846, s'appliquent, on ne peut mieux, à la situation actuelle de la Péninsule. L'*innocente Nina* achève rapidement son œuvre contre la *madone*. Grâce à tant de trahisons, de déportements, de massacres, la révolution espagnole, entamée, continuée, sans idée révolutionnaire, en tient une enfin. La république s'est montrée héroïquement à Barcelone, à Madrid, alors qu'elle était proscrite de l'Europe entière. N'est-ce point à la république qu'Isabelle II ouvre sa succession avec tant de complaisance?

Souvent on a désespéré de l'Espagne. On a toujours eu tort. Le sérieux apprentissage qu'elle faisait de la vie moderne, à la tribune des cortès, sa foi profonde en la parole sincère, sa soif de loyauté, sa force empruntée sans cesse au sang du taureau, la persévérance de ses efforts, l'audace de ses brusques et fréquents réveils et sa joie dans la bataille, tout cela senti, saisi, vu sur les lieux, a inspiré à Edgar Quinet une haute estime pour ce peuple trop méprisé des prétendus forts. Triste au départ, le voyageur croyait aller vers le néant. Au retour, il affirme la vie. — « Je voudrais, dit-il, rallumer chez ce peuple la pensée que l'issue de ses débats est intimement liée à la destinée des autres, et qu'il a, comme tous les autres, sa mission dans le monde actuel. » Ce peuple est brave et fier, il pense « qu'il vaut encore la peine de mourir pour quelque chose; il a son rôle à remplir dans le grand chœur de la démocratie moderne. » De quoi s'agit-il aujourd'hui? Non-seulement de briser le despotisme temporel, mais de tarir jusqu'à la source du despotisme spirituel. Attachée, « pleine de vie, à une religion morte, » l'Espagne n'est-elle pas la première intéressée à ce que *le câble soit rompu*, à être affranchie de la vieille foi, à prendre librement son essor vers l'idéal de justice, que la Révolution française offre aux peuples et à l'humanité?

V. — LE PORTUGAL[1].

Quand Edgar Quinet visita l'Espagne, en 1843 et 1844, il ne voulut pas quitter la péninsule hispanique sans saluer, au moins en passant, le plus petit de nos frères latins, le

[1] *Mes Vacances en Espagne*, ch. XXIX; la *France et la Sainte Alliance en Portugal*, aux tomes IX et X des *Œuvres complètes*. — Lisez aussi, au

peuple portugais. Embarqué à Cadix sur un vaisseau anglais, il entra en Portugal par le Tage, et le premier monument qu'il aperçut sur la côte, le couvent de Bélem, lui rappela toute l'ancienne histoire, toute l'ancienne poésie du fier pays de Vasco de Gama, de Magellan, d'Albuquerque et de Camoëns. C'est là, en effet, au pied de cette vieille église gothique qui semble « appareillée comme un navire en partance, » avec ses câbles de pierre rattachant les mâts de misaine dont sont soutenues ses ogives, ses rosaces et ses voûtes; maison du Dieu des mers, réunissant toutes les zones terrestres en son architecture scientifique, animale et végétale; c'est là que s'étend la *plage des larmes*, si bruyante autrefois, quand les héros de la découverte jetaient le dernier adieu à la patrie, recevaient d'elle la bénédiction suprême, et s'élançaient, sublimes de foi, à la conquête de l'inconnu. Et c'est là encore, sur le seuil du sombre monastère, qu'après avoir creusé les vagues, jusqu'alors vierges, des golfes de Guinée, de Malabar et du Brésil, les anciens navigateurs rapportaient les dépouilles des mondes, débarquaient les trésors des Indes orientales et des Indes occidentales; car Bélem était aussi, comme le dit le grand historien national, Jean Barros, la porte « par laquelle devaient entrer tous les triomphes du Portugal. »

Le peuple portugais n'a eu qu'un jour dans l'histoire, celui où, en franchissant le cap de Bonne-Espérance, il « a rendu l'Asie à l'Europe. » Il n'a eu aussi qu'un poëte, Camoëns, qu'un livre, les *Lusiades*. Et quel est ce livre? Un des poëmes les plus sublimes qu'ait enfantés le génie humain, le poëme qui ouvre l'ère des temps modernes, « qui,

livre II, ch. II, *Du Génie des religions*, les trois admirables pages consacrées au Portugal et à Camoëns, et à la 11e leçon sur le *Christianisme et la Révolution française*, la description du couvent de Bélem.

en scellant l'alliance de l'Orient et de l'Occident, célèbre l'âge héroïque de l'industrie, poëme non plus du pèlerin, mais du voyageur, surtout du commerçant, véritable Odyssée au milieu des factoreries, des comptoirs naissants des grandes Indes et du berceau du commerce moderne, de même que l'Odyssée d'Homère est un voyage à travers les berceaux des petites sociétés militaires et artistes de la Grèce. » — Et quel est ce poëte? — Un grand cœur, un « cœur magnanime qui embrasse les deux mondes et les unit dans une même étreinte de poésie, dans une même humanité, un même christianisme ; » « une âme aussi profonde que l'Océan, » et qui, comme l'Océan, « unit les deux rivages opposés. » — Poëte, poëme, peuple, le miracle du passé revit dans toute sa splendeur sous les sombres murailles du couvent de Bélem.

A Lisbonne, quel changement ! de l'idéal le voyageur tombe dans la réalité, du passé glorieux au triste présent.

« La magnificence de Lisbonne, écrit M. Quinet, est plus triste que les bruyères de l'Espagne : des rues somptueuses, des places immenses, la tête d'un grand empire ; et le silence, la solitude d'une nation ou d'une Gomorrhe engloutie.... Où sont les chants de Séville ? où sont les groupes de *la Puerta del Sol* de Madrid ? L'Espagne danse sur des ruines ; le Portugal agonise sur le seuil d'un palais. »

Caché derrière des jalousies à étroit grillage, le peuple semble vouloir dissimuler combien il est devenu pauvre, lui, si riche autrefois ; et il dort, trop orgueilleux pour s'adonner à tout ce qui ressemble à un travail servile, « pendant que trente mille Espagnols de la Galice consentent seuls à se déshonorer en se servant publiquement de leurs bras. »

« La Lisbonne de doña Maria semble la capitale d'Inès de Castro,

qui, déterrée, est assise sur un trône posthume, gouvernant, entre la banqueroute et le jésuitisme, une monarchie défunte. »

Le Portugal est-il donc mort au présent et perdu pour l'avenir? En répondant : Oui, ce pays est mort, cette patrie ne revivra pas! M. Quinet craindrait de commettre un blasphème ; car il n'a jamais désespéré d'aucun peuple. Il cherche donc si le feu moral ne couve point encore quelque part ; il cherche, et il finit par retrouver l'étincelle brûlante au cœur des poëtes. Avec quelle ardente sympathie il salue les Herculano, les Castilho, les Almeida Garett, les quelques âmes d'élite qui ont gardé l'enthousiasme de l'antique histoire, qui pleurent sur le passé, et, entretenant la haine de l'étranger, Espagnol aussi bien qu'Anglais et que tout autre, dépensent un génie véritable à ressusciter un cadavre, à rappeler à la vie une nation qui se laisse mourir! Que la voix de ces patriotes portugais se perde encore dans le silence et qu'elle soit triste et sombre comme un cri d'angoisse, ce n'en est pas moins, pour le patriote français, une voix qui sort vivante d'une terre que l'on eût cru épuisée, et cette voix annonce qu'un peuple ne tardera pas à soulever la pierre de son tombeau, lourde de deux siècles.

A la veille de reprendre la route de France, Edgar Quinet vit une chose qui eût pu ébranler sa foi : un coup d'État sans résistance ni des cortès, violemment dissoutes, ni du peuple, absolument inerte. — « Si je n'avais su, disait-il, que Lisbonne est, selon le mot de M. Herculano, une *Palmyre morale*, je l'aurais appris ce jour-là. » Et il se consolait en songeant que Lisbonne n'est pas tout le Portugal, et, persévérant quand même dans son illusion, il annonçait que, puisque la capitale restait immobile, les provinces se lèveraient tôt ou tard et accompliraient l'œuvre de régénération sans elle et contre elle.

Peu après, en effet, l'Europe conservatrice fut réveillée en sursaut par la révolution portugaise. On sait à quoi ce grand mouvement aboutit : les patriotes vainqueurs furent écrasés par la main de la France de 1830 et au profit de l'Angleterre.

Contre cette iniquité, plus haut que nul autre, Edgar Quinet protesta en 1847. Une brochure, la *France et la Sainte-Alliance en Portugal*, sortit tout armée de son âme indignée. Jamais le professeur du collége de France ne rappela avec une plus entraînante éloquence les droits historiques d'un peuple diplomatiquement assassiné. Jamais il ne flagella de plus durs sarcasmes le gouvernement issu de la Révolution de juillet, et qui, tombé entre les mains des doctrinaires, déshonorait le pays au point de le faire rentrer dans la Sainte-Alliance, de lui faire jouer le rôle de bourreau pour le compte de ses ennemis. Jamais enfin il ne dégagea mieux, avec la simple logique de l'histoire, les conséquences forcées du monstrueux exploit dont on salissait notre drapeau. Défendant, au nom de la morale politique et sociale, l'indépendance d'un petit peuple, qui mérite un éternel respect en récompense des services rendus par lui au genre humain, quand, avec si peu de ressources, il ouvrit tant de points ignorés du globe à la civilisation moderne, M. Quinet montrait combien la résistance, dont on l'accusait comme d'un crime, était juste, unanime, nationale et généreuse, combien, en conséquence, il était inique et lâche, de la part de l'Angleterre et de la France, de replacer sur le trône une reine ensanglantant son royaume de ses caprices, et par la violation des serments les plus solennellement jurés le contraignant à se soulever pour défendre ses libertés constitutionnelles. Prévoyant, d'autre part, qu'à la remorque des flottes anglaises, nos flottes ouvriraient à coups de canon

des ports dont nos concurrents profiteraient seuls, et qu'après l'expédition le Portugal, nationalité flétrie par l'invasion, deviendrait une colonie exclusivement *exploitée* par la Grande-Bretagne, le courageux publiciste accusait hautement le pouvoir, qui avait commandé l'accomplissement d'un acte aussi révoltant et aussi absurbe, d'avoir trahi et déshonoré la France ; il allait jusqu'à le menacer des mêmes colères sous lesquelles avait succombé son prédécesseur.

La Révolution de 1848 a répondu à cette menace. Mais, depuis, qu'est devenu le Portugal ? Moins malheureux que l'Italie, mais toujours *protégé* par les Anglais, malgré ses agitations, — qui attestent sa vitalité, — il ne peut recouvrer la franchise de son essor vers l'avenir ; il reste entravé dans une forme de gouvernement d'importation étrangère et ne peut que se préparer lentement à la conquête de la liberté véritable dès que l'heure enfin sonnera de nouveau pour toute la race latine.

VI. — L'ITALIE [1].

L'Italie est, de toutes les nationalités opprimées, celle dont la renaissance a le plus constamment préoccupé M. Quinet. Dès 1836, il la visita du nord au sud et revint de cette sainte terre, « qui nous a nourris de ses mamelles et vêtus de son soleil d'été, » l'âme éblouie de sa grandeur artistique, le cœur à jamais rempli de haine contre tout ce qui en a fait la plus esclave et la plus malheureuse des nations. Un peu plus tard, il consacra ses premiers cours

[1] *Allemagne et Italie ;* les *Révolutions d'Italie ;* les *Jésuites*, 1re leçon ; l'*Ultramontanisme*, 5e leçon, 6e leçon, etc. — Aux tomes II, III, IV et VI des *Œuvres complètes*.

du collége de France à l'interprétation du génie italien. Partout, dans ses livres, dans sa chaire, à la tribune nationale, il a élevé la voix en faveur de la nationalité italienne. Enfin il lui a consacré la plus considérable de ses œuvres, — une œuvre qui date dans la littérature historique contemporaine, — les *Révolutions d'Italie*, et c'est là que se trouve concentrée et fixée, sous la forme la plus admirable, toute sa pensée sur le passé, le présent et l'avenir de notre malheureuse sœur transalpine.

§ I.

Le livre commence au jour où Cassiodore peut écrire dans les fastes consulaires :

« En cette année, le roi des Goths, Théodoric, appelé par les vœux de tous, envahit Rome; il traita le sénat avec douceur et fit des largesses au peuple. »

Pourquoi l'Italie est-elle morte et pourquoi n'a-t-elle pas pu renaître? Telle est donc la première question posée. Mais n'en eût-il pas fallu résoudre préalablement une autre, celle-ci : L'Italie exista-t-elle jamais ?

Sans doute Edgar Quinet n'a point embrassé l'histoire de la péninsule italique depuis l'origine des temps jusqu'à l'empire romain ; il n'a point exprimé, dès le début, cette triste vérité, dite à la fin de son œuvre :

« Il ne s'agit pas seulement » (au dix-neuvième siècle, — il ne s'agissait pas seulement, au commencement du moyen âge) — « d'affranchir l'Italie, mais bien de faire ce qui n'a jamais existé un seul jour, de créer une Italie. »

Mais, de ce qu'une introduction sur la *dénationalisation* originelle de la péninsule italique n'ait point été ajoutée aux *Révolutions d'Italie*, il ne résulte pas que ce grand livre soit bâti sur le vide, partant d'une fausse hypothèse

11

pour aller se perdre dans le néant d'une négation. Bien au contraire, c'est à l'affirmation de la nationalité italienne qu'il aboutit, et par la seule voie féconde, par celle de la négation historique de tous les principes qui se sont opposés à sa formation. On connaît la méthode historique de M. Quinet. Il ne comprend un homme, un peuple, l'humanité, qu'en l'envisageant sous le triple aspect de son présent, de son passé et de son avenir. Il n'admet pas les faits en tant que faits accomplis, toujours utiles et toujours louables, par conséquent ; mais il les discute dans leur moralité, comme s'ils avaient pu ou ne pas se produire, ou se produire autrement. Donc, — que les *Révolutions d'Italie* soient ou non édifiées sur le plan « d'une pure conception de l'esprit, » — elles n'en sont pas moins une admirable synthèse où se trouvent mesurées « les lois de la chute continue » des populations italiques, « un modèle de physiologie sociale, » comme dit Marc Dufraisse[1], et, selon les expressions de M. Montanelli, « une magnifique oraison funèbre prononcée par la muse de la Révolution sur le vieux monde italien, » afin, ajouterai-je, que naisse le nouveau, afin que l'Italie, prenant conscience d'elle-même, se décide à briser le cercle infernal dans lequel elle a tourné avec l'Empire et la papauté. Comme la grandeur passée de l'Italie gît précisément dans ses misères, comme elle n'a pas vécu de la vie nationale pour être, en quelque sorte, l'atelier maudit où s'élaboraient en même temps et les fécondes et les fatales idées qui ont gouverné l'Europe jusqu'au renouvellement inachevé de 1789 ; — étudier cette nation *idéale*, c'est étudier toutes les autres, celles notam-

[1] Lire l'excellente étude qu'a faite des *Révolutions d'Italie* cet exilé, alors que la critique se taisait en notre France silencieuse ; son étude a mérité l'honneur d'être mise en tête de l'édition belge du livre de M. Quinet et de lui servir de préface.

ment qui, comme elle, sont latines et catholiques ; découvrir, sonder ses maladies politiques et sociales, c'est découvrir, sonder les nôtres ; prédire enfin comment elle pourrait achever de mourir, et par quels énergiques moyens elle revivra, c'est nous initier nous-mêmes aux lois de notre mort et de notre renaissance. A ce point de vue, l'ouvrage de M. Quinet, si fort par la science, la poésie et la philosophie, prend une importance capitale. C'est un des plus importants chapitres du catéchisme de la Révolution.

§ II.

La première cause de la *dénationalisation* italienne est, selon M. Quinet, la perpétuité et l'instabilité des invasions. Durant des siècles et des siècles, les barbares se succédèrent dans la Péninsule sans l'occuper tout entière et même sans pouvoir y prendre pied, sans devenir « tête de nation » dans les parties dont ils s'étaient emparés. Les Italiens *nationalistes* qui regrettent que leur patrie n'ait pu être ni gothique ni lombarde, unifiée, comme la France et l'Espagne, par le fait même de l'invasion, accusent les papes, menacés dans leur ambition temporelle et par les indigènes et par les barbares, d'avoir perpétuellement montré à de nouveaux étrangers le chemin de l'Italie, grandissant ainsi en autorité à mesure que le pays baissait en nationalité. — Mais, fait observer Edgar Quinet, les papes, en appelant l'étranger, n'exerçaient qu'une minime violence sur les instincts des indigènes : nulle plainte ne se lit dans les chroniqueurs contemporains. — Un Italien, M. J. Ferrari[1], s'isolant dans le passé, prétend démontrer

[1] En sa toute nouvelle *Histoire des Révolutions d'Italie*, 4 volumes in-8°. — J'ai analysé cet important ouvrage dans la *Revue française* (nos du 1er et du 10 septembre; du 1er et du 10 octobre 1858).

que l'Italie tenait absolument à ne pas être une, qu'elle renonçait de plein gré, et *avec raison*, à sa liberté politique, afin d'effectuer la longue série de ses révolutions sociales, grâce à l'éternelle dualité de l'Eglise et de l'Empire. — Placé au point opposé de l'horizon historique, M. Quinet condamne très-vivement l'abandon que l'Italie fit d'elle-même en ne résistant pas à Charlemagne, et salue avec enthousiasme l'éclosion des premières républiques indépendantes d'Amalfi, de Naples, de Pise et de Venise. Plus tard, voyant le mouvement général des villes s'arrêter en ce qu'il avait de national ici et là tout en se propageant partout sous le rapport municipal, c'est avec désespoir qu'il constate que plus la cité italienne devient libre, plus l'Italie devient esclave. — M. Ferrari signale exactement le même fait lorsqu'il montre chaque progrès social payé par une décadence politique. Jugeant au point de vue de l'intérêt immédiat, M. Ferrari approuve. M. Quinet désapprouve, jugeant au point de vue du résultat final. Mais l'un et l'autre, cherchant la cause suprême de la contradiction, la trouvent dans le cosmopolitisme. L'Italie ne se livre d'elle-même que parce qu'elle espère embrasser le monde. Cette idée, heureuse et féconde, selon M. Ferrari, — elle l'est en effet pour le moyen âge ; — stérile et fatale, selon M. Quinet, — elle l'est pour le présent et pour l'avenir,— d'où provient-elle? De l'Eglise et de l'Empire, qui puisent leur vie en Italie même, depuis le pacte de Charlemagne, confirmé, développé par Othon Ier, et qui répandent cette vie italienne sur l'univers entier. Suivant en ligne droite sa pensée fondamentale, — l'idéal national, — M. Quinet se désole de ce que l'Italie, en révolte contre le droit féodal, dès sa première heure de force intime, semble se demander : « Quel est mon maître ? » et de ce que personne ne lui répond : « C'est toi-même ! »

N'est-ce point parce que les Italiens le considèrent comme le successeur des Césars de Rome qu'ils se prosternent aux pieds de l'empereur germain et qu'ils s'arrêtent dès qu'ils pourraient l'écraser? N'est-ce point encore parce qu'ils rêvent la monarchie universelle, que parfois, en haine de l'Empereur qui les foule et les méprise, le grossier barbare! ils s'abandonnent à la direction du pape, représentant de Dieu sur la terre? Pape et Empereur! Que l'Italie les oppose l'un à l'autre, qu'elle s'imagine même obtenir par celui-ci ou par celui-là une certaine manière de vivre, ou encore qu'elle espère les absorber tous les deux en elle, l'Italie se trouve toujours égarée, hors de sa nationalité, entre l'étranger et « l'éternel étranger[1]! »

[1] Avant de m'occuper spécialement des *Révolutions d'Italie*, j'ai lu un brillant travail inédit : *La sintesi della storia d'Italia*, par M. Petruccelli della Gattina, membre du comité de salut public à Naples, en 1848. Il porte cette dédicace : *A. Edgar Quinet*, IL COLOMBO D'ITALIA. Ce n'est donc point une réfutation des *Révolutions d'Italie*, c'en est, au contraire, la confirmation, faite au point de vue exclusivement italien. M. Petruccelli ne se trouve en désaccord avec M. Quinet que sur un seul point. En dépit du *cosmopolitisme*, imposé par la papauté à l'*apparence* de l'histoire italienne, il affirme la *nationalité réelle*, incessante, du peuple indigène de l'Italie à travers les âges. Cette idée, si patriotique, et qui n'est scientifiquement exposée que dans ce livre, — œuvre de toute une vie, — m'a semblé d'une importance telle que j'ai cru devoir l'indiquer ici, à larges traits, quelque incomplétement que ce fût.

— Pour bien comprendre le système nouveau, il faudrait remonter jusqu'à l'époque antéromaine, où M. Petruccelli montre comment une variété gallique de la grande race des Celtes a formé, pour ainsi dire, la base granitique de la population de l'Italie primitive. Sans entrer dans la filiation ethnologique présentée par l'auteur, qu'il suffise de dire que selon lui, l'*indigénat* ne se trouva pas étouffé, dès l'origine, soit par les Étrusques (Slaves orientaux), soit par les Grecs, et les autres peuplades établies sur divers points de la Péninsule. Fondée au milieu des tribus rurales galliques, pour leur servir de lien et résister à la pression extérieure des races orientales, Rome ne garda pas longtemps un caractère exclusivement national italien. Dans cette civilisation mixte, par laquelle elle se manifeste dans l'histoire, elle marie bientôt le principe étranger oriental au principe indigène occidental. La lutte de ces deux principes, sous forme d'aristocratie et de démocratie, explique toute sa vie intérieure. A l'extérieur, M. Petruccelli voit

Arrêtons-nous à considérer ce que deviennent, sous l'Empire et sous la papauté, les libertés des républiques italiennes et la liberté même de l'Italie.

Rome agir à l'aide de son élément étranger, de son principe oriental, afin de dominer plus aisément les fractions des races celtiques et slaves qu'elle rencontre sous ses pas. La résistance qui lui est dès lors opposée est la réaction naturelle de l'indigénat, et l'on voit s'élever Numance, république italique en opposition à la république romaine, qui n'a plus rien d'indigène. Rome néanmoins triomphe, elle touche aux Alpes. Florus peut regretter qu'elle les ait franchies, se dispersant, s'épuisant pour créer un empire universel, au lieu de concentrer toute sa force dans les limites naturelles de la Péninsule et de s'efforcer d'y constituer un État italien. En effet, la lutte intérieure de Rome et de l'indigénat italien n'en continue pas moins après qu'elle a pris son essor par delà les Alpes, et ses ennemis s'aperçoivent de sa division en en profitant. Marius, César, Auguste, semblent, aux yeux de M. Petruccelli, représenter le travail latent, mais persévérant de l'indigénat, tandis que Sylla, Pompée, Antoine, sont les vivantes manifestations de l'élément étranger oriental. Durant l'empire, la même lutte se produit par Galba contre Néron, Vitellius contre Othon, etc. Enfin Rome, devenue de plus en plus orientale, se déplace vers l'Asie, et l'invasion peut tout d'abord ne pas rencontrer trop de résistance, les barbares n'étant pas aussi hostiles aux Occidentaux que les Romains. Les seules vraies résistances qui sont opposées aux envahisseurs sont celles de Stilicon et d'Aétius, car avec eux combattait l'esprit national indigène, non point l'esprit cosmopolite romain. Le succès de l'invasion barbare en Italie est dû, selon M. Petruccelli, à ce que, d'une part, elle répondait à l'instinct national des indigènes qui se trouvaient en affinité de race avec les nouveaux venus; à ce que, d'autre part, elle apportait une organisation sociale, par l'effet de laquelle la campagne se relevait contre la ville, les classes rustiques indigènes contre les citadins étrangers. Cependant l'indigénat conserve encore sa personnalité, et la preuve, c'est sa lenteur à se fondre dans l'occupation barbare, c'est la facilité avec laquelle il la laisse remplacer par une autre occupation barbare, c'est enfin l'indifférence avec laquelle il voit l'invasion orientale des Grecs et des Sarrasins se produire en opposition à l'invasion occidentale. La cause de tout cela, c'est que la féodalité, qui eût dû être simplement l'émancipation du sol et partant du paysan. de l'indigène, devint un privilége et ainsi la continuation de l'ancienne civilisation par le changement de l'esclavage en servage. — Après avoir exposé les fautes des barbares, Goths et Lombards, qui auraient pu tendre plus rapidement à devenir *tête de nation* en Italie, comme ailleurs, M. Petruccelli fait remarquer comment l'action du christianisme devint fatale à l'organisation d'une nationalité italienne. Élément de civilisation étranger, oriental, le christianisme, à son sens, était arrivé à contre-temps, au moment où l'indigénat était prêt à rompre avec la civilisation romaine, à relever le droit contre la force, la liberté du sol contre l'oppression de la

M. Quinet nous fait voir la féodalité dans la vie religieuse trois siècles avant d'exister dans la vie civile. Son germe est déposé le jour où l'homme fait au prêtre hom-

ville et de l'empire. De ce mouvement agraire, démocratique et social, les Gracques et Spartacus avaient été les avant-coureurs. Le christianisme naissant s'en empara et l'exploita à son profit : révolutionnaire, il s'identifia, quoique étranger, avec le peuple ; et, grâce au peuple, à l'indigénat italien, il triompha des persécutions. Vainqueur, il changea de rôle, de révolutionnaire il se fit conservateur, de démocratique il devint aristocratique ; de pseudo-indigène il redevint étranger. Monté sur le trône avec Constantin, assez fort pour ne plus rien ménager, il trouva son intérêt à se débarrasser du principe indigène, de l'affranchissement social, civil et politique dont il s'était précédemment embarrassé. Et alors, sans prévoir le schisme futur, il relégua l'empire en Orient, c'est-à-dire dans sa patrie naturelle, et s'installa lui-même à Rome, espérant s'investir du rôle, du caractère, de la puissance de la ville éternelle. L'indigénat s'aperçut enfin qu'il était trahi. Rome catholique devint donc son ennemi de même que Rome païenne. Mais, comme c'était une puissance spirituelle, il fallait l'attaquer par l'esprit. L'ère des hérésies commença. Combattu à titre de tradition de l'idée romaine, le catholicisme aurait péri, s'il n'avait su se trouver des auxiliaires, s'armer de la force, même infidèle (les Sarrasins), pour résister à l'indigénat qui le pressait de toutes parts, le menaçait jusqu'en sa capitale. Le meurtre de la nationalité italienne fut accompli définitivement à l'entrée du moyen âge par le couronnement de Charlemagne. M. Petruccelli montre en effet le premier rapprochement des races autochthones avec les Wisigoths rompu par l'évêque de Rome, le second rapprochement, encore plus intime, de l'élément indigène avec les Lombards convertis, — rapprochement si intime qu'*Anastase Bibliothécaire* pouvait dire : *Una se quasi fratres fidei catena constrinxerunt Romani atque Longobardi*, — encore une fois et pour toujours brisé par le pape Adrien, appelant les Francs. Mais, fait-il observer, en créant un empire d'Occident, le catholicisme se figurait perfidement ne donner au fils de Pépin qu'une autorité illusoire, repoussée en Allemagne comme une importation romaine et comme une conquête germanique en Italie ; de telle sorte que le pape, assis sur la vraie base de l'empire, à Rome, eût eu pour auxiliaires contre l'empereur titulaire ici les princes italiens, et là les électeurs ecclésiastiques. Quoi qu'il en soit, l'indigénat, qui voulait s'affirmer, qui partant devait haïr et l'empereur et le pape, entama, à partir de 800, et contre le Capitole et contre le Vatican une lutte qui n'est pas encore finie. — Nous touchons au point important : au cosmopolitisme. Après avoir déterminé le caractère des deux courants contraires auxquels est désormais livrée l'Italie, courants également étrangers, l'un d'essence, le catholicisme; l'autre de forme, l'Empire; après avoir prouvé que l'un et l'autre, épousant la tradition de Rome antique, voulaient faire servir la Péninsule à la domination universelle, M. Petruccelli affirme que le travail intime, latent parfois, mais permanent, de l'indigénat italien.

mage lige de son âme, abandonne tout son être moral à un seigneur spirituel. Or, si, dans l'Italie catholique, l'homme se fait presque naturellement serf d'esprit, presque naturellement aussi il doit croire qu'un patron politique lui est non moins indispensable qu'un patron spirituel. La citadelle appuyée sur le temple, le temple sur le dieu indigène, tel était le principe des républiques de l'anti-

fut précisément de ne pas être cosmopolite ni avec l'un ni avec l'autre, d'essayer de la débarrasser de l'un et de l'autre, à l'effet de constituer la nationalité. — Selon l'historien-philosophe, cette grande lutte présente trois phases déterminées par la position réciproque des partis. Entre l'Empire et la papauté, deux unités constituées qui se disputaient la souveraineté italienne, seule, l'Italie avait besoin, elle aussi, d'être une dans sa résistance. Voilà pourquoi on la voit se ranger tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, selon l'occurrence, mais plus souvent du côté de l'empereur, moins absolument étranger, plus facile à dompter, plus éloigné enfin en son Allemagne que le pape, siégeant à Rome, catholique, et tout excepté italien. Mais le pape et l'empereur, quoiqu'en rivalité perpétuelle, ne tardent pas à comprendre le jeu des Italiens. Aussi, dès que l'un d'eux se trouve isolé en face de l'indigénat, pour empêcher l'indigénat de vaincre, l'autre accourt, se réconcilie au plus vite, préférant céder un peu que de perdre tout. Il est à remarquer que ce fut toujours le pape qui appela l'empereur à son aide, dès qu'il se vit en danger. De la sorte fut empêchée l'unité matérielle de l'Italie au moment même où son unité morale éclatait avec le plus d'ensemble. La première phase s'arrête à Innocent IV. — Les Italiens se sont aperçus qu'il faut commencer par couper le mal à la racine, c'est-à-dire par se constituer indépendants. On les voit donc, durant la seconde phase, constituer, arrondir leurs États, en dehors de la suprématie, soit pontificale, soit impériale. Le pape et l'empereur comprennent encore, mais le pape surtout, et pape et empereur s'allient dès que l'un des deux est trop faible pour empêcher l'érection d'un État italien libre, comme à Venise, après la *ligue lombarde*. Cette période dure jusqu'à Clément VII. — Plus morcelée, plus asservie que jamais, l'Italie se retrouve en présence de l'unité catholique, restaurée par le concile de Trente, et de l'unité impériale, renforcée par Charles-Quint. Que fait-elle? En dépit des difficultés, par l'organe de ses héroïques penseurs, elle veut, toujours pour arriver à l'unité et à l'indépendance, se donner, même sous les princes qu'on lui impose, des libertés intérieures, grâce auxquelles se retremperait le caractère des citoyens. La papauté, qui n'est déjà plus catholique, c'est-à-dire universelle, qui ne peut plus se porter héritière de Rome, se poser en rivale de l'Empire, la papauté, monarchie italienne imposée à l'Italie par l'univers, intrigue avec les princes italiens et empêche le réveil par la liberté civile et politique. Cette troisième époque s'étend jusqu'à Pie VI, c'est-à-

quité. Tout autre est celui des républiques italiennes : leur Dieu et leur droit sont en dehors d'elles. Autant les premières avaient une vitalité tenace, autant est éphémère la durée des secondes. Et comment n'en serait-il pas ainsi? Elles n'ont aucune foi en elles-mêmes : leur droit, c'est le titre d'empereur romain accordé à un souverain allemand, qui vient en passant recevoir la couronne à Rome ; quant

dire jusqu'à la Révolution française. — A partir du concile de Trente et en tout ce qui concerne la chaîne catholique de l'Italie, M. Petruccelli della Gattina est d'accord avec M. Quinet. Leur désaccord n'est donc qu'en ceci : le second pose en idéal ce que le premier prétend avoir trouvé en réalité, la nationalité italienne. — « L'Italie, dit M. Petruccelli, que je traduis ici, l'Italie *n'a pas cessé de sentir* l'attaque permanente contre sa personnalité. Elle *n'a pas cessé d'y résister*, attestant par là que sa personnalité morale au moins vivait toujours, était toujours debout. La nationalité, l'unité nationale d'un peuple n'est pas tant son isolement politique que son individualité ethnologique, géographique, physiologique, pédagogique ; elle est toute dans cette synthèse de l'âme qui par la même langue exprime le même but et par le même instinct concourt à la réalisation de ce but. Si l'on considère à ce point de vue l'unité d'un peuple, nul peuple n'a été, n'est plus uni que le peuple italien ; — contrairement au préjugé diplomatique qui voit l'unité d'une nation dans l'absence des grandes villes, dans la centralisation administrative, dans la constitution éphémère des États créés par un traité et qu'un autre traité dissout. Donc, non-seulement l'indigénat italien a fait toujours une opposition, une réaction matérielle, historique, politique, à ces deux superfétations de l'Italie, l'Empire et la papauté; mais encore la manifestation de la pensée italienne sous toutes ses formes a été une *protestation* continuelle contre l'Empire et une *attaque* permanente contre la papauté. La formule de l'idée italienne peut être ainsi donnée : *Guerre à la papauté*, — à la papauté comme *homme*, comme *institution* et comme *dogme*. — Tous les grands esprits de l'Italie, depuis Claude de Turin (neuvième siècle) jusqu'à Niccolini (encore vivant), ont travaillé à cette œuvre. Dans cette lutte de quinze siècles, l'Italie a succombé *en fait;* la papauté est morte *en principe*. Or les faits sont éphémères, les principes éternels. Un événement politique ou diplomatique peut mettre debout l'Italie. Rien ne peut faire revivre la papauté. Et cela d'autant plus qu'au tocsin de la première Révolution française l'idée de la personnalité italienne ressuscita et s'affirma comme un *droit*. Au tocsin de la seconde Révolution, le peuple prit les armes contre l'Empire, et les assemblées nationales prononcèrent la déchéance de la papauté. Voilà pourquoi la moitié de l'Italie est aujourd'hui en état de siége ; voilà pourquoi l'Autriche et la France, l'arme au bras, font sentinelle des deux côtés de la bière de la papauté, et soutiennent le fait controversé de l'Empire. »

à leur Dieu, il n'a point à les protéger en particulier, étant le Dieu de tous, et son vicaire violerait le mandat céleste qu'il a reçu, s'il favorisait certaines âmes nationales de préférence aux âmes universelles, si, en un mot, il se montrait patriote au lieu de rester impartial et cosmopolite. Durant tout le moyen âge, les républiques italiennes passent du pape à l'empereur et de l'empereur au pape, vassales de l'un, vassales de l'autre, écrasées dès qu'elles semblent vouloir s'affranchir à la fois et du droit et du dieu extérieurs. Au douzième siècle, Arnauld de Bresse rêve une patrie, il invoque l'empereur Frédéric au plus fort de sa colère contre le souverain pontife Adrien ; l'empereur le livre au pape, qui le brûle! Les deux chefs du monde haïssaient autant l'un que l'autre la vraie liberté, et on les trouve toujours coalisés contre elle dès qu'elle apparaît. Cherchant perpétuellement son point d'appui au dehors, soit dans l'Allemand qui, devenant Italien en siégeant à Rome, eût perdu l'empire ; soit dans le vice-Dieu sans nationalité qui, se concentrant en Italie, renonçant à être à tous les peuples, eût perdu et la papauté et le catholicisme ; — l'Italie, cosmopolite au milieu de l'Europe féodale, chancelle dans le vide. Aucun de ses deux grands partis, guelfe, gibelin, ne représentant la nation, c'est avec une facilité merveilleuse, avec une fureur sincère, que chaque citoyen change de drapeau, risquant aujourd'hui sa vie pour telle idée et mourant demain pour l'idée contraire. Incapables de croire en elles, les républiques se vendent dès qu'elles se possèdent. Leur magistrature suprême porte le cachet catholique, elle est cosmopolite. Les citoyens ne veulent point d'un podestat qui soit leur concitoyen, il leur faut un podestat étranger : un citoyen d'Arezzo gouverne Florence; un Florentin, Arezzo. En toutes ces villes, le sentiment de la liberté municipale est

très-vif, extrêmement ombrageux. Le sentiment de l'indépendance nationale y est si faible que chaque parti vaincu s'empresse d'ouvrir les portes à l'étranger : les républicains appellent les républiques voisines, les gibelins l'Allemagne, les guelfes la papauté, l'Europe. A mesure que la papauté domine avec le parti guelfe, l'esprit de l'Eglise triomphe, et l'Italie croit avancer en civilisation en s'ouvrant de plus en plus au monde, en rejetant, comme un reste de barbarie, l'esprit militaire; le podestat conduit au *condottiere*.

Dans l'histoire du moyen âge italien, il est pourtant un moment admirable où il semble que l'Italie fit un effort désespéré pour s'engendrer. C'est le moment de la Ligue lombarde. — *Rejetons de nos épaules le joug des Allemands*, criaient, en 1170, des millions d'hommes! Et ils juraient de combattre l'étranger, Frédéric, l'empereur, sans paix ni trêve, eux et leurs fils, jusqu'à ce que toutes ses armées eussent été rejetées de l'autre côté des Alpes. —Mais « on s'était armé contre les colères de l'empereur, non contre le prestige et la fascination des mots antiques. » Frédéric parlera donc, dans ses décrets, de la splendeur de la république et de l'empire romain. Et aussitôt, ajoute Edgar Quinet, « chaque ville en particulier lui fermait ses portes; l'Italie lui ouvrait ses frontières. On combattait le maître, on respectait la servitude; l'empereur, toujours vaincu, recouvrait par le droit ce qu'il avait perdu par le fait. » On se défendait contre lui, on ne l'attaquait pas. Cependant le voici abattu. Qui le relèvera? L'Italie. La paix de Constance, imposée à l'empereur ressemble à une amnistie. De très-larges franchises sont accordées à chaque ville; toutes les villes jurent de conserver au maître clément les droits qu'il a en Lombardie; tous les citoyens de quinze à soixante-dix ans

lui prêtent serment de fidélité, serment renouvelable tous les dix ans. Voilà donc le résultat de tant de sang versé : « La vie des républiques, la mort de la nation italienne;... la servitude cimentée par la liberté même. » — Il en est toujours ainsi, sous Frédéric II comme sous Frédéric Ier. Négociant la paix au nom de l'Italie victorieuse, Alexandre III déclare avant tout : ÉTANT SAUF LE DROIT ANTIQUE DE L'EMPIRE. Innocent III se contente de déclarer que la terre italienne a la *primauté éternelle de l'Empire.* N'est-ce pas la primauté éternelle de la servitude? Tous, peuple et pape, guelfes, gibelins, bourgeois, ouvriers, poëtes, artistes, s'étaient entendus sur l'idolâtrie du vieil empire romain, avaient cru pouvoir fonder la liberté sans l'appuyer sur la nationalité. Héroïsme, génie, gloire, tout est inutile, l'idéal édifice bâti sur une double illusion croule, et de ses ruines tout est écrasé. La chimère gibeline s'évanouit la première : César n'avait apporté à l'Italie que la servitude et la misère. La chimère guelfe ne tarde pas à suivre sa rivale : le César du Vatican n'avait point acquis à l'Italie l'empire du monde.

Aussi, quelle chute immense! Au quinzième siècle l'Italie a épuisé tous les rêves, elle ne peut croire à aucune réalité. Les brillants fratricides des glorieuses républiques aboutissent à la lutte du *peuple maigre* contre le *peuple gras*, et l'on voit un Cosme de Médicis, un banquier qui, du poids de son or et de ses lettres de change, écrase et la noblesse ancienne et le peuple nouveau, achète la liberté et le gouvernement. Et c'est encore là, néanmoins, à Florence, que l'étincelle de vie se conserve! Contre Florence, pape et empereur, Charles-Quint et Clément VII s'unissent; en 1530, l'Italie est frappée des deux glaives, du spirituel et du temporel, et, pour parler comme Edgar Quinet, « depuis ce moment

ce pays est muet et une nation manque au monde. »

§ III.

Dès qu'il a ainsi embrassé en son ensemble l'existence politique de la Péninsule italique, depuis son renouvellement par l'invasion jusqu'au seizième siècle, l'historien-philosophe s'arrête pour considérer ce qu'a laissé de durable, d'éternel, l'Italie du moyen âge. — Nous avons vu où l'ont conduite les faits réels. Voyons maintenant où la conduisit l'idéal de ses grands poëtes. — La partie des *Révolutions d'Italie* où cette question est traitée est la plus brillante du livre. Il y a là des pages et des pages d'imagination pure, ou plutôt de révélation qui, à elles seules, suffiraient à mériter à leur auteur une des meilleures places parmi les plus grands écrivains de la littérature française.

Cet incomparable tableau commence par un exposé de l'*Éducation des peuples du midi de l'Europe en général.* — Trois sociétés se sont partagé le passé, la société orientale, la société grecque ou païenne, la société chrétienne. Dans la première, la littérature faisait partie de la religion et la poésie se confondait avec la liturgie. Dans la seconde, la religion était maîtrisée par l'art; elle n'était au fond que poésie et s'altérait au gré de chaque créateur. Dans la troisième, l'homme et Dieu étant profondément distincts, — distinction traduite dans les faits par celle de deux pouvoirs, le spirituel et le temporel, — la religion et la poésie se trouvaient séparées ; il pouvait, il devait y avoir une poésie de l'autel et une poésie séculière.

Le premier accent qui marque dans le Midi le renouvellement de la vie sociale est celui de la Provence. Après

le silence de la barbarie, la Provence laisse timidement échapper un soupir de l'âme humaine. Ce soupir, c'est l'accord de deux cœurs d'amants chevaleresques, le chant des troubadours où « un nouvel Adam et une nouvelle Ève, au sein de l'amour, reconstituent entre eux une langue, une société, un monde. » Le trait distinctif des troubadours, c'est qu'ils sont presque tous fils de serfs et qu'ils aiment éperdument la dame du manoir, mais d'un amour respectueux et qui jamais n'aura sa satisfaction. C'est donc par l'idéal irréalisable, par le mariage mystique de la noblesse et du peuple, qu'éclate le verbe nouveau, la première expression de la langue vulgaire chez les peuples chrétiens. Et,—chose qui ne peut surprendre! —le berceau de l'art laïque est en même temps le berceau de l'indépendance en matière religieuse. Les Albigeois, premiers protestants, apparaissent sur le même sol que les troubadours, et ceux-ci sont noyés avec ceux-là dans la première Saint-Barthélemy.

Cependant l'Italie recueille l'ébauche de la Provence et l'achève. Tout d'abord la châtelaine dont elle s'enamoure, c'est la Vierge. Ses premiers poëtes, des moines, saint François, frère Buonagiunta, frère Jacopone, frère Angelo, s'en vont, corde aux reins et vêtus du cilice, propager la céleste chevalerie, les cruelles délices de l'amour divin. Une vraie révolution a lieu quand enfin la poésie échappe aux moines, quand le génie provençal tombe, comme un rayon de soleil, dans la société laïque. On croirait que les jeunes hommes de l'époque municipale, ressuscitant l'antiquité, vont au moins y transporter les brûlantes passions qui les animent. Les Cino de Pistoie et les Guido Cavalcanti s'agenouillent avec méthode devant le *Dieu amour*, *l'archer souverain;* leurs romances amoureuses ressemblent à des thèses, et, « pour sentir battre

un cœur d'homme, » il faut aller jusqu'à Dante Alighieri. Par lui s'ouvre la véritable renaissance.

Les nombreux travaux d'histoire et de critique parus depuis peu sur le Dante, jusqu'à l'admirable traduction de notre grand Lamennais, — cet autre Dante, — n'ont pas détruit, changé, altéré une seule des lignes du portrait que, dès 1847, Edgar Quinet nous a donné de l'immortel gibelin. Il est impossible de réduire, sans le profaner, un portrait aussi vivant, aussi admirablement éclairé de la flamme de l'idée moderne. Je dois seulement signaler les rapports qui existent entre l'Italie et Dante, rapports que le philosophe-historien a recherchés avec tant de patience et traduits avec une rare clarté.

La jeunesse de Dante Alighieri est la préparation de son œuvre. Né à Florence, dans la ville de la démocratie, il grandit au milieu des docteurs qui imitent savamment l'art passionné de la Provence. A son ami Giotto il doit sa première vision des légions angéliques; et sa première passion se concentre sur un ange vivant, Béatrix, qui meurt avant l'âge d'aimer. Ainsi « l'Homère chrétien » — « épouse le sépulcre; tel est le vrai commencement de la vie nouvelle. » Pour retracer au vif l'éternelle douleur, il faut qu'il soit mêlé à ce qu'il y a de plus poignant dans les luttes civiles. D'abord papiste et plébéien, il prend part aux combats des guelfes et des gibelins; il s'initie à la science des hommes, étant ambassadeur de la commune florentine; il goûte les joies du pouvoir, étant l'un des cinq Prieurs de la ville; exilé, vendu par Boniface VIII, il connaît l'ingratitude et la trahison. Maintenant qu'il a amassé en son âme tous les chagrins de la vie humaine, il est bien réellement « celui qui revient de l'enfer. » S'il était resté à Florence, son poëme eût été exclusivement florentin : grâce à l'exil, il devient poëte national et uni-

versel. Grâce à l'exil encore, il est poussé à ne pas parler comme il eût parlé à ses concitoyens; il conçoit l'idée d'une langue nouvelle, générale; il invente, comme dit M. Quinet, il forge artificiellement la *parole de l'Italie*.

Et quel est le premier usage qu'il en fait?

« Impatient de ne pas voir les morts sortir de leurs tombes, (il) saisit lui-même la trompette de l'archange Gabriel.... La conscience humaine qui s'assied à la place de Dieu sur le trône des jugements, n'est-ce pas déjà là la révolte qui annonce et renferme toutes les autres? »

Oui, sans doute, et chacun l'a senti en lisant l'*Enfer*. Il n'était guère utile qu'un excellent catholique crût tout récemment révéler au monde que la *Divine Comédie* est *hérétique* et *révolutionnaire*. Cela avait déjà été prouvé par Edgar Quinet. C'est également lui qui a montré le premier comment la *Divine Comédie* rencontre son explication dans la conscience de l'Italie; comment la sombre douleur qui l'inspire est celle que doit inspirer l'espérance vainement nourrie, éternellement déçue, d'une patrie terrestre, idée terrible d'où naît sans cesse celle de la dernière heure du monde, commme à Joachim de Flore, à saint François d'Assise, aussi bien qu'à Dante, à Christophe Colomb, à Savonarole, à Campanella.

Ce sont encore les instincts italiens que, dans son traité sur la *Monarchie*, révèle le farouche gibelin. S'il hait le pape et la papauté de toute la vigueur de son âme indomptable, s'il sépare le spirituel du temporel avec une précision que les modernes n'ont pas dépassée, — de toutes ses théories, si savantes et au fond si libérales, de ses discussions sur la *politique oblique* et sur la *politique droite*, il ne peut rien retirer de pratique, si ce n'est le droit du plus fort et la sanction du succès. Il invente ainsi le machiavélisme trois siècles avant Machiavel. Et pour-

tant cette idolâtrie de la force, — M. Quinet le fait remarquer avec soin, — est, chez Dante, un acte de civisme. S'il appelle la force vers sa patrie, et s'il la sanctifie d'avance, c'est afin qu'elle effectue l'unité de l'Italie, qu'elle la reconstitue romaine comme aux jours regrettés de l'antique empire vraiment romain, et que, libre intérieurement, extérieurement au moyen de son empereur elle domine le monde.

Mais il n'y a qu'une partie du Dante dans le *De Monarchia*. Il n'est tout entier que dans la *Divine Comédie*. Chacune des trois grandes divisions du poëme correspond à une époque de la vie du poëte. L'*Enfer* date des années de rage qui suivirent immédiatement l'exil; le *Purgatoire*, des années d'apaisement passées hors d'Italie; le *Paradis*, des dernières années, où tout espoir est abandonné dans le monde visible. Dans l'*Enfer* dominent les souvenirs politiques, dans le *Purgatoire* ils se mêlent encore à la philosophie, dans le *Paradis* les bruits de la terre ne se font plus entendre. Au début, l'homme, réduit à ses propres forces, tombe de chute en chute jusqu'au fond de l'abîme; par la douleur réparé, il gravit les degrés de l'expiation, et enfin, purifié par un nouveau baptême, il va, non plus sous la conduite de Virgile et de Béatrix, mais sous la garde du Christ, se confondre au sein de Dieu. Voilà comment Dante a fait un vrai poëme chrétien, où, comme il le dit lui-même, se trouve enveloppée la *pensée catholique sous l'écorce vulgaire de la parole*. C'est à cause de cela que l'Eglise a été entraînée à le croire orthodoxe et à ne pas craindre la *vie nouvelle* qu'il portait en lui, mais dont l'immutabilité du dogme semblait arrêter à jamais l'expansion. Et c'est justement par la pensée intime, étouffée presque, seulement sensible, que Dante a grandi de siècle en siècle, toujours pamphlé-

taire pour les proscrits, toujours révélateur pour les penseurs italiens.

« Rassemblez, s'écrie Edgar Quinet en terminant son admirable étude, rassemblez les instincts originaux qui se révèlent dans l'épopée du peuple italien, voici les traits principaux que vous rencontrez : le sentiment continu de la mort d'un monde ; le fond des dogmes de l'Église interprétés avec une liberté suprême; une tendance à l'universalité religieuse, qui va jusqu'à embrasser le paganisme lui-même dans la loi de l'Évangile éternel; le saint-siége, faillible comme pouvoir spirituel, répudié, maudit, comme pouvoir temporel; un immense effort pour briser la tombe du moyen âge et entrer en possession de l'avenir; un reste d'espoir de reconquérir la domination de la terre comme un héritage des Césars; la sanctification de la philosophie; l'apothéose de la science laïque; l'Église rajeunie, démocratique, d'Arnauld de Bresse, de Joachim de Flore, de Savonarole, plutôt que l'Église immobile de Grégoire VII et du concile de Trente; la *vie nouvelle* en toutes choses; c'est-à-dire l'opposé de cet idéal de dictature religieuse et intellectuelle qui, depuis trois siècles, s'obstine à enchaîner l'humanité à l'ancien homme. »

Il y a toute une révolution entre Dante et Pétrarque, entre « l'Homère chrétien » et « l'Orphée féodal. » Pétrarque a vu la papauté à Avignon, il a entendu deux papes se salir mutuellement de leurs anathèmes! Né en exil, réfugié en Provence, promené de lieu en lieu durant son enfance, il est d'avance cosmopolite, et les querelles italiennes, les guelfes et les gibelins, les blancs et les noirs, ne doivent l'inquiéter que fort peu. La politique et la religion ne pouvant plus être des sources d'inspiration pour lui, où puisera son génie? Dans l'amour. Pétrarque continue les troubadours quand leur temps n'est plus. Il hérite de « l'âme d'une société morte, » mais, d'autre part, « il remplit le vide que laisse dans le cœur tout un monde social qui disparaît. Laure occupe la place de l'Église défaillante et souillée. » La grandeur de son œuvre, c'est que dans ses *Sonnets* tout le moyen âge se peut reconnaître : un monde à la poursuite d'une irréalisable espérance. Et

l'Italie elle-même ne ressemble-t-elle pas à Pétrarque, qui poursuit de son amour cette Laure idéale qu'il sait ne devoir posséder jamais?

Pétrarque, si différent du Dante, ne s'en rapproche que par un seul côté. Il croit, lui aussi, que l'empire romain n'est pas mort, et s'il écrit des œuvres *sérieuses*, des poëmes latins qui resteront inconnus, comme son *Africa*, c'est qu'il juge de son devoir de remettre en honneur la langue de l'avenir! Lui aussi, comme Dante, il a jeté le cri d'alarme, — que nul n'entendit; — il a eu la passion d'une irréalisable liberté. Apprenant la chute de son ami Rienzi, la ruine de la restauration classique de la République romaine : — « J'ai été frappé d'un coup de foudre, écrivait-il, je n'ai rien à ajouter; je reconnais le destin de ma patrie. De quelque côté que je me tourne, je ne vois que des raisons de pleurer. »

Faut-il donc pleurer, parce que les tristes résultats de la grande lutte entre l'Orient et l'Occident viennent de montrer à l'Italie guelfe le néant de la domination universelle promise par la papauté? parce que le Christ a reculé devant Mahomet? — Inutile à présent serait le blasphème, comme les larmes. Voici venir l'heure du rire. Boccace montre le chemin aux railleurs, « aux renverseurs de songes, » depuis Rabelais jusqu'à Voltaire. Pour devenir le grand railleur du moyen âge, il a fallu que Boccace commençât par en partager l'exaltation. Ses premières œuvres sont guindées « sur le ton des chevaliers d'Arthur, » et c'est entre elles et les ouvrages érudits de son âge mûr qu'il écrit, sans y prendre garde, le *Décaméron*, son titre à l'immortalité. Là, en effet, avec le génie bourgeois des *popolani grassani* de Toscane, Boccace abolit la féodalité dans les imaginations; il fait plus, il porte l'ironie jusque dans l'Église, jusque sur le trône pontifical,

jusqu'au ciel. Mais si le rire dissout, il conserve, pour ainsi dire, la dissolution. Les rieurs ont tout ébranlé, ils n'ont rien détruit. Il faut toujours aux Rabelais, Luther et Calvin; aux Voltaire, Rousseau et la Montagne. Avant Boccace, il sortait des profondeurs de l'Italie un long cri de haine contre la papauté, le cri de Joachim de Flore, de Dante, de Pétrarque. Après lui, l'enjouement folâtre a désarmé la haine. Il semblerait qu'un pacte a été tacitement conclu entre l'art italien et l'Église : l'art a la liberté de tout dire, le clergé garde la liberté de tout faire. L'art pour l'art propagera désormais en Italie « un mal sans remède : l'indifférence de l'âme. »

Après Boccace, en effet, le rire se répand de plus en plus, et toutes les illusions tombent l'une après l'autre en mille pièces, illusions de la papauté, de l'Empire et de la patrie. — « Vaincue et garrottée, l'Italie se venge en se moquant tout ensemble d'elle-même et de ses maîtres. » — En son poëme de *Morgante*, Louis Pulci raille et la féodalité humaine et le ciel catholique; mais, — vrai bourgeois de la cour de Médicis, — il ne peut achever son œuvre que par une prière à la madone, prière qu'il est impossible de ne pas prendre au sérieux ! — De plus en plus, la poésie s'isole de la réalité, et l'on pourrait dire, avec Edgar Quinet, que l'Italie met tout son génie à s'oublier. Aux temps de Ludovic Arioste, il semble qu'elle n'ait plus qu'à mourir avec grâce. Plus le présent est triste, plus elle se complaît à suivre ses poëtes dans le monde féerique. Les Allemands, les Français, les Espagnols dévastent, asservissent le pays. C'est le meilleur moment de suivre Bradamante et Angélique dans les jardins enchantés où nul bruit de la terre ne s'entend. — Ainsi sont désarmés, par l'indifférence et par le ridicule, l'Empire et l'Église. Tous les leurres dont l'Italie a vécu

durant quatre siècles sont épuisés. Il n'y a plus de guelfes, il n'y a plus de gibelins. Y a-t-il au moins des Italiens? Pulci ne travaille qu'au profit de la maison de Médicis, Arioste pour la gloire de la maison d'Este! Le citoyen désillusionné s'est fait courtisan, et l'Italie, bruyante encore et couronnée de toutes les splendeurs de l'art, n'est que trop réellement l'*hôtellerie de douleur* dont parle Dante, *non plus la reine, mais le lupanar des nations!*

§ IV.

Jusqu'ici Edgar Quinet nous a révélé de l'Italie du moyen âge la forme politique et la forme littéraire. Pour achever le tableau, il doit nous la montrer sous la forme sociale.

La grandeur de l'Italie au moyen âge est de s'être élevée à la liberté par la démocratie. Dès le douzième siècle, — avant même, dès l'an 1000, comme le prouve M. Ferrari, — le principe féodal y était miné, la noblesse abattue. L'aristocratie terrienne passait sous le joug de l'industrie, et ce n'était déjà plus la propriété inerte, mais le travail vivant qui faisait le citoyen. Quiconque n'avait pas son nom sur le livre des métiers, membre inutile, bouche parasite, ne comptait pas dans l'État. Pour rentrer dans la cité qui les avait vaincus, les nobles étaient donc obligés de déchirer leurs titres et de se faire inscrire plébéiens. Ainsi, le sceau du déshonneur imprimé au travail par l'antiquité se trouvait effacé, et le vrai principe social, le travail, devoir, droit, vertu, était affirmé. Le monde en doit une éternelle reconnaissance à la malheureuse Italie.

Entrons donc dans la ville italienne du quatorzième et du quinzième siècle, quand la résistance de la noblesse est brisée, quand il n'y a plus en présence que le *peuple*

gras, la grosse bourgeoisie, et le *peuple maigre*, la populace, la plèbe réellement populaire. Dès que la noblesse vaincue est rentrée, plébéienne, dans la cité, elle trouve une auxiliaire naturelle dans la haute bourgeoisie qui ne demande pas mieux que d'anoblir ses filles et d'effacer sous des blasons d'emprunt le prosaïsme de ses origines. Dès lors, il y a guerre incessante entre la nouvelle bourgeoisie et le peuple véritable, entre les *grands* et les *petits métiers*. Cette guerre remplit l'histoire intérieure des républiques italiennes durant toute la fin du moyen âge.

On s'est étrangement trompé, — et le bon Sismondi plus que tout autre, — sur le principe fondamental de la république en Italie. Pour juger les républiques italiennes on s'est généralement placé au point de vue le plus moderne, et de cet anachronisme est résultée l'erreur la plus manifeste. M. Quinet, mettant à nu la réailté, y a reconnu, sans doute, la présence du sentiment, de la notion de l'égalité, mais avec l'absence la plus absolue de ce qu'aujourd'hui nous appelons légalité et liberté. Les classes en lutte aspiraient invariablement à se dominer l'une l'autre et à perpétuer leur domination, non point au moyen de constitutions assurant le libre exercice des droits respectifs pris dans la bataille ou consentis après la victoire, mais par des exclusions, des proscriptions, des massacres, des écrasements en masse, en un mot par la terreur. En somme, néanmoins, les révolutions municipales italiennes paraissent moins sanglantes que les dictatures de Marius et de Sylla. Mais pourquoi? Parce que l'on tuait fort peu par l'échafaud, énormément par la misère. L'ostracisme antique s'exerçait contre des individus, l'ostracisme italien du moyen âge s'appliquait à des classes. Les vaincus étaient dépouillés par des emprunts

forcés, expropriés en même temps que chassés, et l'on rasait leurs maisons. — D'où venait, demande-t-on, ce tempérament terroriste des républiques italiennes, et pourquoi, n'ayant foi qu'en la violence, manquaient-elles si absolument de la conscience du droit, aboutissaient-elles toutes à la tyrannie qui les rendait éphémères, au lieu de s'édifier par la légalité et de prendre pour base l'inébranlable droit? — Edgar Quinet a donné la vraie raison de ces contradictions étranges : ces démocraties étaient catholiques, par conséquent elles ne devaient rien comprendre à la liberté.

« Oui, — et nous ne saurions mieux dire que Marc Dufraisse [1], — oui, c'est bien la raison de leur tempérament dominateur et implacable. La terreur fut la politique constante de l'Église et sa pratique invariable, universelle.... L'inauguration politique de la terreur, dans les républiques naissantes, est contemporaine du treizième siècle, d'Innocent III, de l'Inquisition, de la persécution des Albigeois. Et c'est justement que les *Révolutions d'Italie* rendent le catholicisme responsable de la voie où entra nécessairement le peuple dont elles racontent les désastres. »

Le terrorisme politique était si réellement la raison d'être, le fondement et la garantie des républiques italiennes, que triomphait quiconque savait s'en servir et que périssait quiconque hésitait à en faire usage jusqu'aux plus extrêmes conséquences. Ainsi ce furent les vrais démocrates, les amis des *petits métiers* qui finalement perdirent toujours leur propre cause, et souvent même avec elle la République, parce qu'ils cédaient aux élans du cœur, parce qu'ils se montraient cléments et miséricor-

[1] *Introduction aux Révolutions d'Italie*, p. XXXI.

dieux. Les *grands métiers*, au contraire, anciens nobles, riches bourgeois, vaincus, grâce à la modération de leurs adversaires, pouvaient préparer patiemment leur revanche; vainqueurs, ils gardaient définitivement la victoire, habitués à manier le fer de sang-froid, ne s'arrêtant devant aucun moyen, quel qu'il fût, et capables de persistance dans la répression, dans la compression, dans l'anéantissement de l'ennemi par la force ou par la misère. — En Italie, comme ailleurs, les plus peureux devenaient toujours les plus féroces, et ceux qui s'étaient le mieux battus finissaient d'ordinaire par se laisser confisquer la victoire — à force de bonté! Les démocrates, en effet, n'étaient-ils pas les premiers à redouter la démocratie? Avant que les habiles ne les circonvinssent, d'eux-mêmes, n'arrêtaient-ils pas la plèbe déchaînée, l'apaisant, la désarmant, croyant à la paix avant la fin de la guerre, à la reconstruction avant la démolition complète? M. Quinet est dans le vrai quand il risque ce triste aveu. A des siècles d'intervalle, les Michel Lando, les Savonarole, les Soderini, les Carducci, les tribuns périssent tous parce qu'ils étaient les girondins de l'Italie, parce qu'ils voulaient bien la révolution, mais sans sa condition catholique : la terreur. Leurs adversaires, plus logiques, acceptaient la contre-révolution, sans réserve, et ils reprenaient le pouvoir, souvent des mains de leurs ennemis, au moment même où il semblait qu'on le leur eût arraché pour toujours.

Il est, dans les *Révolutions d'Italie*, un chapitre, simple récit historique d'une effrayante vérité, et que l'on croirait être un roman imaginé, pour peindre, sous une fiction italienne, la dernière de nos crises révolutionnaires. Ce chapitre, *Une Révolution sociale* (1378), devrait être lu, relu, appris par cœur par tous nos prolétaires. Leurs an-

cêtres, les *ciompi*, les *compères* de Florence, évoqués de la tombe par le génie de l'histoire, pourraient, sans les insulter, leur raconter leurs propres malheurs. Comme les mêmes causes produisent éternellement les mêmes effets, ils les mettraient en garde contre eux-mêmes, contre la naïveté de leurs instincts, contre l'inexpérience de leur héroïsme. Par la leçon raisonnée d'un triste passé, ils leur enseigneraient à ne plus recommencer dans l'avenir ce qui les perdit dans le présent.

Or voici ce que les *ciompi* du quatorzième siècle ont légué en exemple à la *vile multitude* contemporaine :

« Une tentative de la grosse bourgeoisie guelfe, pour brider l'arrogance de la noblesse et la renverser à son profit; les masses du peuple excitées à un soulèvement qui bientôt dépasse le but de ses auteurs; l'insurrection reniée par la bourgeoisie, tant que la lutte reste incertaine; les classes inférieures étonnées de leur victoire, incapables d'en jouir; les chefs des ouvriers, effrayés de leur bonne fortune, se hâtant de relever leurs ennemis et de partager avec eux une autorité qu'ils n'osent exercer; une partie des révolutionnaires recommençant le combat contre leurs chefs assouvis ou épuisés par le succès; les ennemis du *petit peuple* se couvrant de sa clémence; puis, à peine entrés, tête basse, dans le gouvernement, se redressant à l'improviste pour frapper, ruiner, chasser, anéantir leurs sauveurs; les vaincus, redevenus les vainqueurs, sans combat, sans héroïsme, par la seule complaisance de leurs adversaires, et par la grâce du bourreau; enfin, la destruction de la démocratie par ses mains, le triomphe des classes riches, le *peuple maigre* remplacé et dévoré à jamais par le *peuple gras;* le prolétaire brisé pour avoir eu peur des conditions de son avénement; et la révolution la plus démocratique aboutissant, faute d'audace et de génie, à créer une dynastie, un nom, une servitude sans trêve. » — « Après 1378, les Médicis, comme après 93, Napoléon. »

En somme, la révolution de 1378, politiquement avortée, ne fut pas sans résultats sociaux. Elle produisit, notamment, en 1427, une innovation considérée encore aujourd'hui comme une énormité démagogique, l'*impôt sur le capital*, que la bourgeoisie dut subir afin de ne pas

compromettre sa victoire, et qui fut, comme dit M. Quinet, la « véritable loi agraire d'un peuple de banquiers. » Cet impôt, *égal pour tous*, selon les expressions de Machiavel, *était établi proportionnellement aux richesses de chacun, en sorte que celui qui avait cent florins de capital eut un demi-florin d'impôt*. En se faisant les protecteurs du *cadasto*, les Médicis conquirent une popularité immense; ils gagnèrent les sympathies intéressées des bourgeois, en s'opposant à ce que le petit peuple exigeât l'effet rétroactif de la loi nouvelle. Devenus ainsi les médiateurs de la révolution sociale, ils surent maintenir l'ordre et couronner Florence de la gloire pacifique des arts et des lettres. A cette heureuse ville une seule chose manqua sous la domination des *banquiers magnifiques*, une seule, mais qui est tout : la liberté.

§ V.

Sortons enfin de l'Italie du moyen âge et entrons dans l'Italie des temps modernes.

Edgar Quinet a très nettement marqué l'étrange phénomène que présentent les populations italiques du quinzième siècle, incapables de se grouper en un seul corps et même de se confédérer solidement, quand partout ailleurs les nationalités s'affranchissent, s'unifient, s'affirment. Jadis, à l'époque du Dante, l'Italie avait au moins une réalité à elle, le libre municipe; et cette réalité, quoique bornée, la faisait vivre. A présent que toute vie intérieure est éteinte, elle s'oublie pour le présent, et pour l'avenir, elle se réfugie de plus en plus dans l'antiquité, elle se noie dans l'universalité humaine. Infatuée de son incontestable supériorité intellectuelle due aux fébriles agitations des temps écoulés, elle en arrive à mépriser

tout ce qui n'est pas esprit, tout ce qui est corps, tout ce qui n'est pas théorie, tout ce qui est pratique. C'est ainsi qu'au moment où le monde entier s'arme, se préparant aux grandes luttes militaires, elle, avec mépris, elle rejette l'épée barbare et paye des étrangers pour faire, à la place des citoyens, la vile besogne des batailles. Bientôt, il est vrai, les étrangers mercenaires parleront italien, seront italiens, se transformeront en *condottieri*; nationaux, les mercenaires seront encore plus étrangers à la patrie, prétoriens sans cesse à vendre et à revendre, embrassant et trahissant toutes les causes, n'aimant que les aventures, n'ayant foi qu'au pillage, se riant de Dieu, de la nation et de l'humanité. Vienne donc le torrent des armées du Nord et du Midi ! L'Italie ne s'en étonnera pas. Les descentes impériales ne l'ont-elles pas depuis longtemps habituée à l'invasion? Charles VIII, Louis XII, François Ier, Maximilien, Charles-Quint, les Espagnols, les Allemands, les Suisses, après, avec les Français, passeront sur elle sans qu'elle daigne leur résister. Et d'ailleurs, que lui importent tous ces barbares! Ne les domine-t-elle pas de sa pensée? Alors même qu'ils la foulent sous les pieds de leurs chevaux, impassible, sereine, elle crée, par delà la région des orages, dans le ciel artistique, les chefs-d'œuvre de Léonard de Vinci, de Michel-Ange, de Raphaël, elle couvre le monde des splendeurs du siècle de Léon X!

Mais au moment où l'Italie se croit la gloire de l'univers, voici qu'une voix sombre retentit.—Tu es l'opprobre du monde! lui crie le moine florentin.

« La grandeur de Savonarole, » selon M. Quinet, « est d'avoir senti que pour sauver la nationalité italienne il fallait porter la révolution dans la religion même. » — « Mais son impuissance, ajoute M. Michelet[1],

[1] *Renaissance*, p. 28.

l'impuissance de l'Italie, dont il fut la voix, fut de croire que cette révolution se ferait dans l'enceinte de l'idée chrétienne, de la contenir dans la mesure du Christ qu'elle dépassait de toutes parts, comme l'avaient senti Joachim de Flore et les voyants du treizième siècle. »

Cependant Jérôme Savonarole vit clairement ce que nul autour de lui ne voulait voir, que tout ce qui avait fait la vie italienne au moyen âge avait cessé d'être, et que rien n'y avait été substitué. Par malheur il acheva l'Italie précisément en lui révélant qu'elle n'était plus. — « Point de remède, s'écriait-il à chaque instant... c'est le moment de combattre et de tuer par la prière! » — Et il enseignait à son pays non l'art de revivre en faisant sur lui-même un suprême effort, mais l'*art de bien mourir;* il appelait l'étranger, le barbare, pour réduire en poussière la pourriture nationale, pour en précipiter le renouvellement. Chose plus fatale encore! Il voyait la vie nouvelle, non dans l'avenir, toujours dans le passé : il ne prétendait que ramener l'Eglise et l'État à ce qu'il supposait avoir été leur jeunesse primitive, il ne songeait pas à leur donner une autre jeunesse, la vraie vie après la vraie mort. Par lui l'Italie tomba de l'illusion dans le désespoir; elle se courba, pleura, attendit le miracle annoncé, *le Christ* proclamé *roi d'Italie, descendant des cieux!* Mais le miracle ne se fit pas, Christ resta immobile à la droite de son Père; le saint, convaincu de s'être trompé, périt dans les flammes; Alexandre Borgia étala son infaillible infamie dans la chaire romaine, et le peuple incrédule s'abandonna aux hasards de l'invasion!

Donc, par la foi, par le sacrifice, par l'amour, par la démocratie chrétienne, le moine-tribun n'a pas pu sauver son pays. Que reste-t-il à essayer, maintenant? — Dieu n'ayant rien fait, il faut se passer de Dieu; Savonarole avait appelé le Christ, Machiavel invoque le prince, la

force, la politique de Satan. Machiavel, — Edgar Quinet l'a bien compris, — ne s'explique que par le milieu où il fut condamné à vivre. Dans sa jeunesse il admira, aima Savonarole ; jusqu'à sa mort il le nomma *un si grand homme*. Mais, quand il l'eut vu brûler, il renonça pour toujours à « la politique des anges. » A lui, comme à tous ceux qui en furent témoins, les orgies et les crimes du Vatican inspirèrent le mépris des prêtres, le dégoût de la religion ; avec son temps il ne conserva du christianisme que la doctrine de la dépravation originelle. Maudissant à la fois et le pape et l'empereur, ne pouvant plus croire ni au bien ni au mal ; sans remords, il voulut fonder et conserver sa patrie à l'aide du seul instrument qui ne fût pas encore tout à fait usé. Sans doute, en lisant le *Prince*, on se laisserait aisément entraîner à maudire l'implacable esprit qui conçut froidement une pareille œuvre. Mais, si l'on arrive jusqu'au dernier chapitre, jusqu'à la sublime *Exhortation à délivrer l'Italie des barbares ;* du fond de l'enfer on entrevoit un coin du ciel. Si, jetant les yeux sur les choses réelles, on apercevait une Italie vivante et libre, n'oublierait-on point à quel prix et comment elle le devint ; et, sans l'approuver, n'admirerait-on pas le génie qui rêva et effectua un tel miracle? La grandeur de Machiavel est en ceci : quand tout le monde autour de lui désespérait de la patrie, lui, il ne vécut pas une minute sans travailler pour elle. Républicain brisé par la torture, il ne renonça jamais à l'espoir de revoir la liberté, aimée du plus ardent amour ; s'il rédigea le code de l'usurpation, le manuel de la tyrannie, c'est qu'il se figurait que le tyran réussirait à concentrer violemment toutes les volontés, toutes les forces éparses, à faire enfin ce qui n'avait jamais existé, une Italie. — Comme l'a si bien vu M. Quinet, il y a en Machiavel du conventionnel.

Du reste, même pris au sérieux et lu à la lettre, le *Livre du Prince* est loin de pousser la tyrannie jusqu'à ses plus logiques conséquences. Elevé dans la liberté, l'audacieux politique s'arrête à moitié chemin dans la servitude : il sait enchaîner les corps, il ignore l'art, plus moderne, de river les âmes au despotisme. Hobbes le dépasse, voulant que tout, y compris la pensée secrète, soit livrée au Prince. Loyola le complète : plus habile, il rend la tyrannie douce, il enseigne comment la liberté doit être tuée au nom de la liberté et par la liberté. M. Quinet a signalé avec une netteté admirable en quoi se ressemblent et en quoi diffèrent le machiavélisme et le jésuitisme.

« Le machiavélisme, écrit-il à la fin de son parallèle, est la doctrine des peuples vainqueurs, qui abusent de leur force en exploitant la faiblesse des vaincus. » — « Le jésuistisme est la doctrine des peuples vaincus, qui acceptent la défaite en la couvrant du nom de victoire. »

Cependant, en lisant les poëmes bouffons, comédies ou parades carnavalesques de Machiavel, on serait tenté de croire que Rousseau ne s'est pas trompé en voyant dans le *Prince* la satire des satires. Mais, avec M. Quinet, que l'on approfondisse le comique machiavélique, on y trouvera le même fonds d'inspiration que dans l'œuvre sérieuse, un immense mépris des hommes, une immense désillusion de l'humanité; ici l'éclat de rire comme là la froide parole, dissimule un grincement de dents. Si, à présent, on parcourt les *Légations*, la *Correspondance*, l'*Histoire de Florence*, si on lit surtout le *Discours sur Tite-Live*, quel changement! Sereine et virile apparait, au sein de la plus effroyable des corruptions, cette âme que l'on eût cru pétrie de tous les vices, souillée de toutes les ignominies. On ne peut, sans que le cœur batte plus vite, étudier l'*Art de la guerre*, tant ce traité brûle du plus pur patriotisme. On est entraîné à croire sur parole

le maître classique de la duplicité écrivant : « J'ai enseigné aux princes la tyrannie, mais j'ai aussi appris aux peuples à s'en défaire. » Si l'on ne relisait le *Prince*, malgré soi l'on reviendrait sur l'anathème lancé par le dix-septième et par le dix-huitième siècle contre la mémoire du mystérieux citoyen de Florence, et même on lui pardonnerait tout en songeant qu'il ne retira rien, ni richesses, ni honneurs, de ses louanges décernées aux tyrans, qu'il mourut le plus malheureux des hommes, en voyant s'enfoncer de plus en plus dans le néant cette Italie pour laquelle, apôtre du mal supposé nécessaire, il s'était voué à l'exécration des générations futures. Son patriotisme, comme dit Edgar Quinet, le « fait rentrer dans le sentier des grands hommes. »

Une des grandeurs de Machiavel est d'avoir, avant la Réforme, avant le dix-huitième siècle, démontré et prouvé l'incompatibilité absolue de la religion romaine et de la liberté.

« .... Puisque quelques-uns pensent, disait-il, que la prospérité de l'Italie tient à l'existence de l'Église de Rome, qu'il me soit permis d'apporter contre cette opinion... deux raisons principales qui, selon moi, ne se contredisent pas. La première est que, par l'effet des exemples criminels de la cour romaine, cette province a perdu toute piété, toute religion... Nous autres, Italiens, nous avons donc à l'Église et aux prêtres cette première obligation d'être impies et corrompus. Mais nous leur en avons une autre encore plus grande.... La cause pour laquelle l'Italie.... n'a pu être ramenée au gouvernement d'une république ou d'un prince, c'est uniquement l'Église.... Qui voudrait se convaincre plus aisément de cette vérité par une expérience certaine, il faudrait qu'il fût assez puissant pour envoyer la cour romaine habiter avec l'autorité qu'elle a en Italie, dans le pays des Suisses, lesquels sont aujourd'hui les seuls peuples qui vivent, quant à la religion et aux ordres militaires, conformément aux anciens; et l'on verrait qu'en peu de temps les pratiques criminelles de cette cour causeraient plus de ravages dans cette province que toute autre calamité qui pourrait la frapper dans une durée quelconque. »

Cependant Machiavel ne réussit pas mieux que Savonarole. Savonarole avait précipité la mort de l'Italie en la dévoilant. Machiavel ne fit que hâter la dissolution du cadavre. Avant lui, l'Italie avait encore une religion, la religion dont Barthole fut un des pontifes, elle croyait au droit romain considéré comme l'expression absolue et éternelle de la justice. Après lui, cette religion a disparu et avec elle la notion même du droit. Que Venise, en un jour de bataille, jette ce cri de ralliement : *Italie!* l'Italie restera sourde. L'invasion passe sans éprouver de résistance, ne provoquant de vengeances que lorsqu'une autre invasion lui succède. Il semble même, tant l'Italie a outragé la morale, qu'il faille, pour relever la conscience humaine, la frapper, la châtier comme une criminelle. Rome est enlevée, pillée par les luthériens ; Florence, marchandée, vendue au rabais. Et c'est, comme toujours, la papauté qui porte les derniers coups, par la main de l'étranger · Jules II à Venise, Clément VII à Florence. Mais l'Italie peut répéter le mot de Ferrucci en se l'appliquant à elle-même : Tu poignardes un homme mort !

Ici, — après la peinture la plus navrante qui ait jamais été faite de l'invasion et de ses suites, — se dresse une question grave : *Pourquoi l'Italie est le tombeau des Français?* Pourquoi? Au seizième siècle, nous étions appelés par delà les Alpes, nous étions accueillis comme des libérateurs, « les arbres et les pierres criaient : France ! » Mais, habitués au joug monarchique, nous ne comprenions rien à l'Italie républicaine, et, au lieu d'être les soldats de la justice, tels que l'on nous avait rêvés, nous ne nous montrions que hardis pillards et oppresseurs implacables. Bientôt, par conséquent, l'amour se changeait en haine, les palmes d'oliviers se transformaient en poignards, et nous étions chassés ! A qui la faute? — Trois siècles, hé-

las! n'ont pas suffi à nous faire pardonner d'avoir trompé les espérances italiennes, et l'on a vu les héros de notre première République, qui apportaient la liberté, payer encore de leur sang les folies du temps de Charles VIII!

Au seizième siècle, l'Italie, qui avait perdu toute illusion sur le pacte de l'Eglise avec l'Empire, semblait employer tout son génie à ne pas être une nation. Du reste, les événements, même les plus éloignés, se retournaient directement contre elle. La prise de Constantinople par les Turcs la faisait reculer du Bosphore à l'Adriatique. La découverte du cap de Bonne-Espérance la reléguait hors du grand chemin industriel et commercial entre l'Asie et l'Europe. Elle eût pu néanmoins regagner au centuple ce qu'elle avait ainsi perdu, si elle avait, la première, par ses flottes génoises, pisanes, vénitiennes, abordé au nouveau monde. Un Italien l'y convia, mais elle ne voulut pas croire à la double vue du rêveur qui lui indiquait un monde par delà l'inconnu. Ce fut donc au profit de l'Espagne, et pour la ruine de sa patrie, que Christophe Colomb découvrit l'Amérique. — Christophe Colomb est, à juste titre, considéré par M. Quinet comme une des personnifications les plus exactes du cosmopolitisme italien. Quand du nouveau monde, par lui révélé, il est ramené les fers aux pieds, il est, aux yeux du poëte historien, l'Italie même, « l'Italie enchaînée, garrottée, prisonnière de tous les peuples, pour prix du nouveau monde idéal qu'elle a donné au genre humain. »

Et pourtant, ce semble, tout n'était pas perdu déjà. L'Italie, serve du monde, en était encore la reine par ses arts. En effet, quand le penseur ne pense plus, quand le poëte n'est qu'un courtisan, l'artiste italien reste l'homme le plus libre de la terre, et, grâce à lui, la révolution continue, recommence sous le voile du beau. Avec une puis-

puissance de critique, on pourrait dire de divination, que ne possède, à dose égale, qu'un seul contemporain, — son ami, son frère, M. Michelet, — M. Quinet a trouvé dans les statues, sur les toiles, sur les murailles des monuments, la renaissance même et la révolution religieuse, vainement cherchées ailleurs dans l'Italie abattue qui garde le silence. Lisez ses admirables portraits de Léonard de Vinci, de Raphaël, de Benvenuto Cellini, de Michel-Ange, comparez-les à ceux qu'a tracés, et de main de maître aussi, M. Michelet, et vous aurez dans l'esprit le tableau d'ensemble le plus splendide et le plus *vrai* du grand duel de la nature avec la foi, de l'antiquité païenne avec le vieux monde chrétien, pour la conquête de l'idéal du monde nouveau.

§ VI.

Au milieu du seizième siècle, l'Italie ressemble à l'Égypte des Ptolémées. C'est, pour me servir de la même image qu'Edgar Quinet, une nation « murée dans le tombeau d'une religion. » — Si l'Italie, dont les grands hommes depuis Dante jusqu'à Machiavel tonnaient contre la papauté, si l'Italie, qui ne pouvait pas croire à l'Église, contenant dans son sein la Babylone sacerdotale, se fût arrachée au catholicisme quand la moitié de l'Europe s'en séparait à la voix de Luther et de Calvin, de Zwingle et de Knox, du même coup ne se serait-elle pas éveillée à une vie nouvelle? — Par malheur, la Réforme ne se rattachait à rien en Italie, elle n'était ni guelfe ni gibeline, et son premier effet était naturellement antipathique aux Italiens, puisqu'elle enlevait à Rome la suprématie religieuse, ravissait l'empire des âmes et l'éternité même à la ville éternelle. Du reste, comme les peuples du Midi en général, les

Italiens, en particulier, n'ont jamais pu comprendre ce que M. Quinet nomme si bien « la tragédie du libre arbitre, » l'individu-prêtre, seul en présence d'un Dieu despote, l'homme libre interprétant un texte tyrannique, perdu ou sauvé, selon le bon plaisir, par la grâce du Très-Haut. D'autre part, si l'on songe à l'iconoclastie des protestants, à la nudité de leurs temples, à la froideur de leurs cérémonies, à la sévérité morale de leurs pratiques, on sent combien tout cela devait répugner à la facilité de mœurs, à l'enthousiasme artistique, aux pompeuses habitudes des populations italiques. Enfin, la Réformation, transition entre le catholicisme et la Révolution française, point d'arrêt dans le christianisme, ne suffisait pas à la philosophie italienne, qui jamais ne connut le juste milieu, et de la vieille religion méprisée sauta toujours d'un bond par delà le ciel de Jésus. Par conséquent, les quelques protestants qui apparurent en Italie restèrent complétement isolés, impies aux yeux de la plèbe, superstitieux, au dire des philosophes. C'étaient, la plupart, d'honnêtes littérateurs, des savants, des poëtes, incapables de faire secte, souvent même cachant sous des dehors catholiques leur schisme secret. Il y eut pourtant des martyrs pour cause de religion ; le fer, le feu et la fosse servirent à l'Église pour la conservation de son unité. Mais, en somme, l'Italie ne repoussa point la liberté de conscience avec haine, avec rage, comme l'Espagne. Chose plus triste, elle dédaigna de se mêler aux batailles religieuses du temps par pure indifférence. Aussi, comme l'Église romaine profita de la trop heureuse situation qui lui était faite ! La masse n'ayant aucune envie de se prononcer contre elle, elle put séparer les penseurs de la masse, les lui rendre incompréhensibles, odieux, et partant, les emprisonner, les torturer, les brûler à son aise, corrompre, abrutir,

épuiser, étouffer moralement l'Italie à l'aide de l'Italie elle-même.

C'est sous l'impulsion du concile de Trente que la nation transalpine fut ainsi brusquement rejetée dans le passé. Grâce aux fournées de prélats italiens, envoyés aux heures douteuses pour enfler la majorité, — éclairée de la lumière de l'Esprit-Saint, — l'Église fonda en Dieu même l'absolutisme temporel et spirituel ; et la religion de paix, armée en guerre, s'imposa et se fixa comme une conquête.

Le Tasse personnifie la situation nouvelle de la manière la plus éclatante. Le rêveur de Sorrente, élève des jésuites de Naples, commence, dès le temps du machiavélisme, à s'enfuir dans le passé, « mélancolique Don Quichotte, » à la recherche d'une chevalerie qui n'est plus. Plus tard, s'apercevant avec terreur qu'il n'a pas fui assez loin du présent, qu'il a trop douté, il s'épuise à corriger, à refaire, vers pour vers, sa première œuvre ; et en réédifiant la *Jérusalem conquise* sur la *Jérusalem délivrée*, il croit bâtir la cité de Jésus-Christ sur les ruines de la cité des hommes. Mais encore une fois il ne tarde pas à s'apercevoir qu'il n'a pas été assez orthodoxe ; il se rend fou à force de chercher à fondre ses deux premières *Jérusalem* en une troisième d'un impossible mysticisme, et il meurt en recommandant au cardinal Aldobrandini de les brûler toutes !

Donc, voici déjà la poésie impuissante. Si cette voix se tait, quelle autre parlera ? La musique. Le Tasse est complété par son contemporain Palestrina. Mais la musique de Palestrina est, elle aussi, triste et désespérée. Qu'est-ce que son *Miserere*, sinon, comme le comprend M. Quinet, « le chant d'agonie d'un peuple mis en croix depuis les Alpes jusqu'à la Calabre ? »

Dans la tombe, où le catholicisme l'a enfermée depuis le concile de Trente, l'Italie reste-t-elle tout à fait immo-

bile? — Les populations semblent tellement endormies que les plus fortes paroles ne les réveilleraient plus. Mais il est encore des philosophes, les héros de la philosophie, qui protestent contre le néant. Avec quel amour Edgar Quinet recherche les traces perdues des penseurs malheureux, tués corporellement par Rome, étouffés spirituellement par l'Italie catholique! Son histoire de la philosophie italienne durant les deux siècles de la décadence est le navrant tableau de la vie qui, malgré la mort, se dresse et retombe bientôt, flétrie, sans avoir eu le temps de s'épanouir.

Au seizième siècle, Marcile Ficin, Pic de la Mirandole, Laurent de Médicis, avaient, dans l'ivresse de la Renaissance, cru réaliser la réconciliation de Jésus-Christ avec Platon, d'Orphée avec Moïse. Illusion vaine! Après eux, les esprits, qui ne restent pas inactifs dans le scepticisme, consacrent de plus en plus le divorce de la philosophie et de la foi. Cardano, Giordano Bruno, Vanini, périssent aux applaudissements de la foule, qu'ils appellent hors du catholicisme, hors du christianisme, vers la liberté. Campanella, au contraire, démocrate, communiste cosmopolite, pour briser l'esclavage temporel, s'acharne à croire que l'esclavage spirituel, la force catholique, pourrait être un levier. Transformant les vieilles utopies, il monte jusqu'au ciel, où il installe le Christ, monarque régénérateur du genre humain. Sa *Cité du Soleil* ira rejoindre dans l'abîme le rêve de Savonarole et les folies du moyen âge, la monarchie du monde par l'empereur et la démocratie catholique par le pape. A la fin du dix-septième siècle, les âmes se taisent comme les choses, « l'ordre de Jésus s'assied sur les ruines de l'Italie. » Cependant, au début du siècle suivant, Vico paraît; s'en aperçoit-on?

Veut-on savoir maintenant à quel prix la réaction catholique triompha, qu'on lise cette nécrologie :

« Dante, deux fois condamné à mort, et sa maison rasée. — Arnauld de Bresse, brûlé vif. — Jean de Padoue, brûlé vif. — Savonarole, brûlé vif. — Platina et les académiciens de Rome, mis à la torture. — Machiavel, mis à la torture. — Spinula, noyé. — Bonfadio, décapité et brûlé. — Collenucio, étranglé. — Tibertus, décapité. — Carnesechi, Palcario, brûlés vifs. — Montalcino, étranglé. — Dominis, brûlé vif. — Giordano Bruno, brûlé vif. — Vanini, la langue arrachée et brûlé vif. — Campanella, mis sept fois à la torture et emprisonné vingt-sept ans. — Sarpi, poignardé. — Berni, empoisonné. — Le Tasse, enfermé sept ans dans une loge de fou. — Galilée, mis à la torture et emprisonné à perpétuité. — Pallavicini, décapité. — Giannone, emprisonné vingt ans. — Tenevelli, fusillé. — Mario Pagano, pendu. — Conforti, pendu. — La suite peut se lire dans les *Prisons* de Sylvio Pellico. »

§ VII.

L'œuvre sinistre du catholicisme et de l'invasion est achevée. L'Italie est tellement morte que ceux qui parlent en son nom ne la comprennent plus. En leurs œuvres humanitaires, échos de la philosophie française, les Bettinelli, les Beccaria, les Filangieri, les Galiani ne disent pas un mot de la nationalité. Ils sont cosmopolites et n'ont garde de se souvenir qu'avant tout ils sont Italiens. Aussi les craint-on peu à Rome aussi bien qu'à Vienne; on les écoute même, on leur accorde, par exemple, l'abolition de la torture; leurs théories sont trop élevées pour faire trembler les maîtres, elles passent par-dessus la tête des esclaves. Le prince-philosophe, Léopold, accueille les idées de ses confrères; il réforme le gouvernement toscan et, par le bien qu'il fait, fortifie la domination étrangère, empêche l'Italie de sentir son asservissement. Tout tourne au détriment d'un peuple conquis, et principalement la fausse liberté, octroyée par le maître. La liberté sera reprise, un jour ou l'autre, et le maître, par elle affermi, restera. Mieux vaut mille fois la franche et implacable

tyrannie ! Chacun la sent, la voit, la touche et la hait. On finit par se lasser de la subir, et, en une heure de sainte colère, on la brise. Mais quand la mort est si douce, à quoi bon rêver de vivre? Sans doute la vie ne serait pas aussi agréable que la mort !

La Révolution française éclate. Elle offre à l'Italie l'accomplissement des prophéties de Joachim de Flore et de Campanella ; elle dépasse de bien loin l'*Évangile éternel* et la *Cité du Soleil ;* par la liberté, l'égalité et la fraternité, elle entend briser le vieux monde de la grâce, inaugurer enfin, et sur la terre même, le règne de la seule justice. — L'Italie repousse la Révolution française avec une indicible fureur. Quand, au chant de la *Marseillaise*, nos volontaires descendent la débarrasser de ses oppresseurs, elle se retire dans l'ombre et là prépare les *Pâques de Vérone*. Nous crions : *Vive la République!* On nous répond : *Vive Marie et mort aux jacobins!* Nous proclamons la souveraineté du peuple. *A bas le peuple!* nous réplique le peuple, et il nous égorge en hurlant : *Vive l'Église!* Les prolétaires en masse sont contre nous, ils mettent tout leur espoir dans le succès de nos ennemis, leurs ennemis. Pour fonder des républiques à l'imitation de la nôtre, à peine trouvons-nous quelque appui, non dans la démocratie qui se rue sur elle-même dès que nous retirons nos armées, mais dans la bourgeoisie, dans la noblesse, dans les classes privilégiées, auxquelles nous n'avons rien à donner, si ce n'est la déchéance politique et sociale !

Pourquoi l'Italie hait-elle ainsi la République française? La petite cause, la voici : les exactions du Directoire sont très-habilement mises par nos ennemis sur le compte de la Révolution. Mais la grande, la vraie cause, M. Quinet l'a parfaitement saisie : le peuple italien, dont la longue et cruelle éducation catholique a perverti le sens, ne voit en

nous que des hérétiques, et c'est l'esprit du concile de Trente qui se sert de lui pour combattre l'esprit de la Convention.

Mais d'où vient que la haine aveugle des classes populaires est partagée, entretenue, surexcitée par de grands esprits tels qu'Alfieri? — « Mon nom, écrivait au Directoire l'auteur du *Misogallo*, mon nom est Vittorio Alfieri : le lieu où je suis né, l'Italie ; ma patrie, NULLE PART! » Voilà le mot de l'énigme. L'Italie, éveillée en sursaut, s'entend rappeler à elle-même, elle se cherche, ne se retrouve pas. En proie au délire, elle saisit un poignard et tue. — L'Ortis d'Ugo Foscolo se suicide parce qu'il ne peut embrasser nulle part la patrie dont il est épris. Telle est la vraie conclusion de la politique d'Alfieri. — Cependant la tragique fureur du grand critique, à force de s'exhaler en même temps et contre les peuples et contre les rois; contre les pauvres, contre les riches; contre l'Église, les jésuites et Dieu; contre Voltaire, la Philosophie et la Révolution; contre les Autrichiens et les Italiens aussi bien que contre les Français, révèle à Edgar Quinet l'apparition d'une chose nouvelle en Italie. Une nation définitivement morte serait incapable de pousser d'aussi vivantes clameurs, et la haine enfante comme l'amour. L'Italie revivrait-elle donc?

Napoléon, au faîte de sa gloire, tient l'Italie entière sous sa domination ; il y semble d'autant plus fort et d'autant mieux assis que son empire est de tradition gibeline, beaucoup plus italien que français. Et pourtant, en 1812, les patriotes bourgeois et nobles de 1797, les anciens partisans de la France révolutionnaire se liguent avec le peuple et travaillent à délivrer l'Italie de la tyrannie française. Encore grâce aux étrangers, aux Autrichiens, aux Anglais, aux Russes, l'Italie est débarrassée de l'étranger.

De nouveau, après 1815, la voilà sous le joug, — joug doré, il est vrai, de certaines libertés promises, oubliées au plus vite après la victoire. Malgré tout, les principes que la France a répandus derrière elle ont germé dans les esprits ; ils porteront leurs fruits. D'autre part, toujours par le fait de la France, le *saint-empire romain germanique* a été anéanti, et comme il n'y a plus d'héritiers des Césars, l'Italie se demande sérieusement, vers 1820, pourquoi il n'y aurait pas une Italie. Dispersés à travers la Péninsule entière, les *carbonari* et, plus tard, des conspirateurs plus radicaux travaillent pour qu'il y ait une nation entre les Alpes et la mer de Sicile. Dès lors le mouvement national, secret et public, grandit sans cesse jusqu'à l'heure fatale où il épouse la chimère guelfe.

Qui ne se souvient de l'exaltation de Pie IX et de l'inénarrable enthousiasme que le pontife souleva en donnant du haut du trône de saint Pierre la bénédiction de mort à l'Italie renaissante? — Or voici ce qu'en l'automne de 1847 osait écrire Edgar Quinet :

« Encore une illusion qu'effacera bientôt la plus décevante et la plus amère des réalités ! Compter pour s'affranchir de l'étranger et devenir libre chez elle, sur l'éternel ennemi de la nationalité italienne et de la liberté de l'homme ! Quelle candeur puérile et quelle fatale crédulité ! Que servent donc à l'Italie les enseignements de son passé, qu'elle se laisse encore séduire par le mirage qui l'a tant de fois trompée ? Fût-il trois fois saint, ce vieillard l'abuse. Pie IX manquera aux promesses, à la parole de Mastaï. L'institution sera plus forte que le bon vouloir de l'institué. L'esprit de l'Église l'emportera sur les intentions libérales de son serviteur. L'Italie est leurrée. Le catholicisme et l'indépendance, le catholicisme et la liberté sont radicalement incompatibles. Vous vous appuyez sur la papauté pour vous relever ; vous retomberez plus bas encore ; vous voulez renaître par l'Église, vous mourrez[1]. »

[1] Voir le même avertissement donné dès 1844, *Ultramontanisme*, leçon IX.

Nul avertissement, hélas ! ne fut moins écouté. — Et certes, Edgar Quinet fit tout ce qui dépendait de lui pour entraver la réalisation de sa sinistre prédiction. Qui n'a entendu les fortes paroles jetées par lui du haut de la tribune française, qui n'a lu ses ardents pamphlets lancés dans la foule, tant que se développa la révolution italienne, tant que, pour d'autres, elle resta indécise? L'Italie en doit une éternelle reconnaissance à l'exilé, — et la France également, car par sa voix patriotique elle a protesté avant, pendant et après la ruine de la république romaine.

Et maintenant que dix années se sont écoulées, que le tyran napolitain pèse librement sur son peuple, que le souverain pontife bénit l'universalité des fidèles sous la protection des baïonnettes étrangères et que l'empereur autrichien règne en conquérant sur Milan et sur Venise, comment l'Italie revivra-t-elle?

Toute son histoire lui crie : — Tu as été tuée par la papauté et par l'empire ; à l'empereur tu as dû l'intervention permanente, la sujétion à l'étranger, l'inconscience de ta personnalité nationale et de ton droit ; au catholicisme, au pape, cumulant à ton centre les deux pouvoirs, tu as dû de ne jamais t'appartenir à toi-même, d'être la terre cosmopolite, perpétuellement ouverte à tous les envahisseurs, sans cesse appelés par le vice-Dieu sans patrie. Du pape tu ne te délivreras pas par l'empereur, — en vain tu l'as essayé depuis le moyen âge ; — de l'empereur tu ne te délivreras pas par le pape, — hier tu en as eu la preuve de la main de la *fille aînée de l'Église*. — Rentre donc en toi-même et débarrasse-toi de tout ce qui n'est pas toi. A cette condition seulement tu vivras.

Double est la question de la renaissance italienne. Elle est nationale ; elle est religieuse.

Nationale, elle a été admirablement posée par Daniele Manin, le héros de Venise, en dehors, au-dessus de tous les partis, et résumée en deux mots : *Indépendance, Unification.*

Qu'il n'y ait plus d'Autrichiens en Lombardie, plus de Suisses à Naples, c'est bien ; mais ce n'est pas assez. Il faut qu'en même temps soit aboli le domaine temporel, qu'il devienne désormais impossible à l'Europe de croire ou de faire croire que cette terre italique n'est point à l'Italie et qu'elle est au monde.

« La raison, dit Edgar Quinet, dans ses *Révolutions*, la raison se refuse à concevoir comment l'Italie peut être affranchie de l'étranger en gardant à Rome pour souverain le pape, c'est-à-dire l'éternel étranger qui, s'il est quelque chose, est la négation même de l'idée de patrie. Vous voulez guérir un blessé en péril de mort ; ne lui laissez pas du moins ce fer sacré dans la plaie. » — « L'Italie, ajoute-t-il ailleurs [1], pour la centième fois brisée, violée, lacérée, souillée, étouffée, au nom de l'Église, par toutes les nations dites catholiques, peut échapper à ce grand coupe-gorge qui se dresse pour elle à chaque siècle : le moyen radical, le seul efficace, est celui que lui ont conseillé tous les grands hommes du passé, en l'invitant à réformer son Église; le moyen est de rompre son lien spirituel avec la nef de Saint-Pierre, qui en s'engouffrant l'entraîne dans l'abîme. IL EST TEMPS DE COUPER LE CABLE ! »

Ainsi la question italienne, diplomatiquement insoluble, devient une question révolutionnaire de premier ordre. — « Après avoir été la mère de la servitude universelle, (l'Italie) enfantera la liberté de tous, si elle veut jamais se délivrer elle-même. » — Elle le voudra, elle le veut. Recueillant avec amour les saintes paroles de vie adressées par l'exilé français aux exilés italiens, patrie

[1] La *Croisade autrichienne, française, napolitaine, espagnole contre la république romaine*, p. 24, 2e édition. Paris, 1849, Chamerot. — Lire les deux admirables discours prononcés par Edgar Quinet le 1er décembre 1848 et le 7 août 1849.

nouvelle de l'héroïsme, elle répudiera sa tradition impériale et papale, et, reprenant enfin son élan vers l'avenir, en brisant ses chaînes elle brisera celles de toutes ses sœurs, rivées au même culte et au même esclavage.

Du reste, la révolution est désormais accomplie moralement. Il n'y a plus en Italie, pour soutenir la papauté, que le fait brutal de l'occupation étrangère. Ces deux faits disparus, il n'y a plus, pour soutenir l'empire, que le fait diplomatique. — Au premier coup de canon tiré au nom de la nationalité italienne, la nationalité italienne existera sans empire et sans papauté.

VII. — LA RÉPUBLIQUE DES PROVINCES-UNIES. COMMENT LES PEUPLES RENAISSENT ET SUBSISTENT[1].

Si l'auteur des *Révolutions d'Italie* a su analyser jusqu'aux « vers du tombeau » chez les peuples suppliciés par le catholicisme, il a eu aussi la puissance d'affirmer et de prouver les lois de la vie chez ceux qui, en brisant les chaînes de la vieille foi, se sont vaillamment élancés vers la liberté, l'ont conquise et l'ont gardée. A l'Espagne, au Portugal, à l'Italie, à la France elle-même, à toutes les malheureuses nations qui semblent flotter au hasard entre l'extrême servitude et l'inutile anarchie, la république protestante des Provinces-Unies présente, — afin qu'elles l'imitent, — sa révolution religieuse, politique et nationale du seizième siècle.

Le livre dans lequel Edgar Quinet a ressuscité la Hol-

[1] *Fondation de la république de Hollande, Marnix de Sainte-Aldegonde*, au tome V des *Œuvres complètes*.

lande du passé n'est, à proprement parler, qu'une simple biographie. Mais, même étant ainsi réduite, cette œuvre, — *vie* à la Plutarque écrite par un révolutionnaire de génie, — prend une importance considérable, quand on songe que « les morts ne reviennent pas s'ils n'ont quelque chose à dire aux vivants; » quand on considère quel sublime exemple de foi, de pénétration, d'audace, de persévérance, Philippe de Marnix de Sainte-Aldegonde offre aux hommes du dix-neuvième siècle, affaiblis et hésitants, quelle étonnante actualité ont encore aujourd'hui les fortes paroles qu'il prononçait il y a trois cents ans.

Qu'est-ce, en effet, que Marnix de Sainte-Aldegonde? — le plus grand citoyen et de la Belgique et de la Hollande, car il s'épuisa en efforts, par malheur, inutiles, pour réconcilier et unir les races wallonnes et flamandes contre l'ennemi commun, le tyran, l'envahisseur espagnol; — le rédacteur et le premier signataire du *Compromis des nobles* et de la déclaration de guerre adressée, sous forme de *requête*, à la gouvernante Marguerite de Parme; — le questeur de ces *Gueux*, dont Brederode eut l'honneur d'être le chef, et qui surent tenir tête au plus riche, au plus puissant empire du monde; — l'exilé, fortifié par l'exil, préparant à l'étranger l'affranchissement de ses concitoyens, mettant l'épée de la patrie aux mains du Taciturne, le jetant au milieu des masses, prince transformé en chef révolutionnaire; — le tribun et le premier orateur des états généraux de Dordrecht, « ce concile de Trente de la liberté; » — le prisonnier de Requesens, chargé de pacifier la révolte et préférant rentrer dans sa prison que de laisser les Espagnols tromper, grâce à lui, ses compagnons d'armes; — l'auteur de la *Pacification de Gand* et de la *Paix de religion;* — le collaborateur de Guillaume au plan qui devint l'*Union d'Utrecht*, pacte fon-

damental de la république des *Provinces-Unies*; — le négociateur des alliances étrangères de la république naissante; — le hardi défenseur des droits d'un peuple, de l'indépendance nationale et religieuse par-devant la diète d'Allemagne réunie à Worms; — le dernier général debout sur la brèche, quand tous désespéraient, après l'assassinat de Guillaume d'Orange; le vaillant et l'habile défenseur d'Anvers[1], qui contraignit, après un siége de treize mois, Alexandre Farnèse à accorder une capitulation honorable à une ville de cent mille âmes, épuisée de vivres et de munitions.

Et ce n'est pas tout. Soldat, diplomate, tribun, conspirateur, héros par la parole et héros par l'action, Marnix de Sainte-Aldegonde est encore un héros comme écrivain. Digne élève de Calvin et de Théodore de Bèze, frère de notre Duplessis-Mornay et de notre d'Aubigné, précurseur de Pascal et du *Vicaire savoyard*, il a créé la langue hollandaise par sa traduction de la Bible en langue vulgaire. Auteur du *Wilhelmus Lied*, l'hymne rustique des « pôvres gueux, » il a mérité de son siècle même le titre de *Tyrtée* de la république néerlandaise. Il s'est élevé au-dessus de tous les pamphlétaires du monde par les *Mouches à miel de la ruche romaine*, gigantesque satire populaire de l'Église, mille fois plus audacieuse que les *Colloques* et la *Folie* d'Érasme, que le *Gargantua* et le *Pantagruel* de Rabelais, et même que les *Triades* et les *Brigands* d'Ulric de Hutten. Enfin, d'avance il a dépassé les plus terribles ennemis des superstitions et des usurpations catholiques, y compris Voltaire, dans son chef-d'œuvre, le *Tableau des différends de la religion*, écrit en ce robuste langage de nos

[1] On vante les *siéges* de M. Thiers. Que dire du *siége* d'Anvers par Edgar Quinet! C'est aussi précis qu'un rapport militaire, aussi vivant qu'une bataille, aussi brillant qu'un tableau, aussi grandiose qu'une épopée.

pères de la Renaissance; et où le papisme se trouve, non pas discuté, non pas même raillé, mais dévoilé, déshonoré, « étouffé dans la boue. »

Autour d'une personnalité, déjà si puissante par elle-même, — « pour lui rendre la part d'influence et de vie à laquelle (elle) a droit dans le développement continu des choses humaines, » — le biographe range l'histoire entière des troubles des Pays-Bas du début au triomphe de la Révolution, et cette histoire, mieux qu'aucune autre, « montre ce qu'il faut faire pour ôter la liberté aux hommes ou pour la leur rendre. » — Ce n'est point le portrait de Marnix, achevé par le maître, qui doit être ici examiné en détail; ce qu'il importe de faire ressortir, c'est la leçon que l'œuvre d'Edgar Quinet donne, non aux individus seulement, mais aux peuples.

La révolution, dans les Pays-Bas, eut, dès l'origine, un avantage essentiel : elle vit ce qu'elle était, où elle allait. Si les Pays-Bas s'insurgèrent contre la domination matérielle des Espagnols, ils se révoltèrent aussi contre la domination morale du catholicisme du concile de Trente. Du reste, Philippe II se montra fort inhabile en abandonnant au plus vite le terrain légal et politique, sur lequel il eût pu facilement égarer ses sujets; en se déclarant ouvertement l'implacable ennemi et de la liberté civile, et de la nationalité, et de l'hérésie. De la sorte, il prouva au peuple que son idée première était raisonnable et qu'il n'avait d'autre voie de salut que de sortir de la religion de son maître.

La question étant ainsi posée de part et d'autre, la révolution se développa logiquement. En vain l'Espagne essaya d'asservir ces fières communes de Flandre qui, les premières, avaient fait l'apprentissage des libertés civiles, et de « les murer toutes vivantes, toutes avides d'avenir,

« dans la prison du Saint-Office. » Rien ne réussit, ni l'astuce de Marguerite de Parme, ni les calculs ingénieux de Granvelle, ni même la hache du duc d'Albe, qui fut émoussée par l'héroïsme des martyrs et brisée par la rage de leurs vengeurs. Afin de ne pas tout perdre, il fallut brusquement changer de système. Les tempéraments de Requesens, les caresses de don Juan, les corruptions élégantes du duc de Parme eurent au moins un résultat : les vainqueurs furent divisés. Le Midi, dépeuplé, rentra et resta dans la foi orthodoxe, soumis à l'Inquisition, à la tyrannie du Vatican et à la papauté de l'Escurial. Le Nord, au contraire, affranchi pour jamais et de l'étranger et du catholicisme, s'épanouit dans la plénitude de la vie républicaine, disputant aux flots un peu de terre pour y planter le drapeau de la liberté, agrandissant la patrie indépendante de toute l'immensité des Océans.

Sans doute, la révolution des Pays-Bas n'a pas réussi en son entier, — telle du moins que se figuraient l'avoir accomplie Marnix de Sainte-Aldegonde et Guillaume le Taciturne quand, le 15 novembre 1576, sur les bases de la liberté réciproque des religions et de l'union fédérative, ils signèrent la réconciliation des deux races. Mais si la réaction parvint à reprendre la Belgique et à la tenir immobile et silencieuse durant deux siècles, elle s'arrêta toujours devant la frontière hollandaise. En Hollande, la révolution, quoique assaillie de toutes parts, se soutint, se perpétua et resta indestructible. — Il est utile de bien comprendre pourquoi et comment.

En 1577, la révolution semble avoir définitivement triomphé de la force par la force. Que fait son ennemi? Il ne combat plus, il flatte; il cesse de tuer, il trompe. A la férocité sans miséricorde du duc d'Albe succède la grâce charmante du victorieux bâtard de Charles-Quint; l'autre

terrifiait, don Juan sourit et fait sourire. Nul peuple ne peut résister au système de la douceur après le régime de l'écrasement, s'il n'a dans son sein un homme tel que Marnix, capable, par la toute-puissance de son bon sens, de faire apparaître aux yeux des moins clairvoyants le serpent caché sous les roses.

Mais ce premier danger, — la réaction devenue populaire sous la figure d'un prince aimable, — étant assez aisément écarté, grâce au génie et à la popularité d'un patriote, un autre écueil se dresse. Cet écueil n'est autre que l'application, en apparence, la plus logique de la souveraineté du peuple. Au nom des deux principes fondamentaux de la réforme religieuse et politique, — « le suffrage de tous pour la liberté de tous, » — n'est-il pas très-aisé d'amener la révolution à s'abolir par son propre droit? Dix provinces catholiques se sont unies à sept provinces protestantes : une assemblée générale de la confédération ne pourrait-elle pas décider que la confédération est catholique et monarchique, parce qu'il plaît ainsi à la majorité? la minorité protestante et républicaine ne devrait-elle pas être tenue de subir une semblable décision, légalement prise en vertu de la souveraineté du peuple, par elle admise en principe et reconnue inviolable en fait?

La révolution hollandaise fut soumise à cette épreuve.

« Ce fut, dit Edgar Quinet, un des moments les plus périlleux pour la liberté, mise en demeure de se livrer en vertu de ses propres doctrines. Sitôt qu'une révolution est victorieuse, de tous côtés l'invitation lui est faite de périr pour l'honneur de son principe, et il est rare que cette invitation ne réussisse pas auprès du grand nombre. »

Plus d'une fois, dans l'histoire, n'avons-nous pas entendu demander publiquement à des républiques de se suicider à la majorité des voix? Écoutons donc avec attention ce

que répondaient, il y a trois siècles, des hommes vraiment dignes d'être libres, lorsque pareille chose leur était secrètement proposée comme l'idéal de la justice!

Tout d'abord les agents catholiques laissaient négligemment tomber cette insinuation indirecte : — « Promettez-vous de vous soumettre à tout ce que les états généraux décideront? » — « Je ne sais, répliquait Guillaume d'Orange. » — « De sorte que vous ne voudrez pas accepter la décision des états? » — « Je ne dis pas cela; mais telle pourrait être la réponse, que nous l'accepterions, telle aussi que non. » — « Vous ne voudriez donc pas vous soumettre aux états touchant l'exercice de la religion? » — « Non certes! » s'écriait avec violence le Taciturne, sortant de sa réserve accoutumée; car, pour vous dire la vérité, nous voyons que vous voulez nous extirper, et nous ne voulons point être extirpés. » — « Oh! il n'y a personne qui veuille cela. » — « Si fait, certes! » — Un des docteurs présents, démasquant tout à fait les pieuses batteries alla jusqu'à dire « que les états, qui avaient proclamé la liberté de conscience, pouvaient l'abolir. » A quoi répondit Sainte-Aldegonde qu'il s'agissait « d'un serment, non d'une loi, » et, ramenant la question à son principe moral, il demanda à son tour : « La liberté d'esprit, conquise par le sang, serait-elle de nouveau jouée à croix ou pile, quand tout le monde voyait que les dés étaient pipés d'avance? » — « Sur ces mots, ajoute l'histoire moderne, la conférence fut rompue; la liberté était sauvée. »

Mais pourquoi ces hommes de la réforme étaient-ils dupes si difficilement? — M. Quinet en a donné la vraie raison : « Ces hommes voyaient tout à la lumière des questions religieuses. » Ils croyaient à leur cause.

Par la rupture de l'union amoindrie en rayonnement;

mais fortifiée en vitalité, car elle n'avait plus les dix provinces catholiques pour trahir, livrer les sept provinces protestantes de par le droit des majorités, la révolution hollandaise eut encore une épreuve redoutable à traverser intérieurement : la liberté de conscience. Dès le début, elle avait proclamé, adopté sans réserve le principe final : la tolérance. La duplicité de ses ennemis et leur violence, surtout lors des massacres des Flandres, ne tardèrent pas à lui montrer où devait conduire fatalement la générosité du plus faible à l'égard du plus fort. Contre le catholicisme armé, le protestantisme, pour vivre, était tenu de rester armé. Si la tolérance est devenue, au dix-neuvième siècle, un principe de gouvernement et de civilisation, ce n'était, ce ne pouvait être au seizième siècle qu'une abstraction métaphysique, comme l'a si bien démontré Edgar Quinet.

« En effet, entre deux religions inconciliables... nulle paix véritable n'est possible, la première ne pouvant renoncer à recouvrer la domination absolue, ni la seconde à l'espoir de l'acquérir..... celle qui n'opprime pas est infailliblement opprimée. Pour que la tolérance devienne effective, il faut que l'espérance de tout reconquérir soit arrachée à l'une au moins de ces églises. » Tant que cela n'était pas, « le véritable adversaire de chaque faction religieuse, c'était la religion opposée. »

La Hollande comprit parfaitement quelle politique une guerre acharnée lui imposait : les états de Leyde votèrent à l'unanimité l'interdiction de l'ancien culte. Ils fournirent ainsi au nouveau le seul moyen sûr qu'il eût alors de croître sans péril, et, d'autre part, ils garantirent la liberté nationale, en lutte avec le plus formidable empire de l'univers, contre des déchirements intérieurs dont tôt ou tard l'étranger eût profité pour s'introduire au cœur du pays, appelé, guidé peut-être par ses coreligionnaires.

« *La révolution hollandaise a réussi : parce qu'elle s'est donnée pour base une révolution religieuse, parce qu'elle a osé profiter*

de la victoire et la prendre au sérieux, parce qu'elle s'est donné le temps de grandir avant d'amnistier son adversaire et qu'elle l'a mis dans l'impossibilité de la surprendre, parce qu'elle a refusé toute capitulation avec le principe qui lui était inconciliable, enfin parce qu'abjurant le catholicisme, elle a coupé le câble qui la liait à la monarchie espagnole. »

Ces paroles d'Edgar Quinet, qui résument clairement toute l'histoire de la création de la Hollande par la volonté des Hollandais, n'ont besoin d'aucun commentaire.

VIII. — L'ALLEMAGNE [1].

La dernière exceptée, toutes les études d'Edgar Quinet, examinées précédemment, roulent sur les nationalités du midi de l'Europe. De Grèce en Espagne et en Portugal, d'Italie en Roumanie, le savant démocrate proclame un même principe : l'unité des races méridionales. Dans son ardent amour pour ces peuples, naturellement frères, il ne veut point entendre les voix de malheur qui crient : Ils sont morts, les peuples du Midi !

« S'ils sont las, réplique-t-il, ils se reposeront ; s'ils sont assis, ils se relèveront ; s'ils sont morts, ils ressusciteront ; car ils sont nécessaires à l'économie de la société moderne, et leur place est marquée par les débris mêmes du catholicisme. »

Et il excite la France de la Révolution à jeter à ses sœurs la parole de vie, à fonder la première alliance, celle que l'on nommerait à bon droit la Ligue latine. Mais son œuvre, déjà si vaste, ne se borne pas là. Au Midi, il veut, d'avance, unir le Nord, et il prouve que telle est la tendance générale de la poésie, de l'histoire et de la vraie politique moderne,

[1] *Allemagne*, dans ALLEMAGNE ET ITALIE, RÉVOLUTIONS D'ITALIE, l. I, ch. V. ; l. II, ch. I[er]. ESSAI SUR LES ŒUVRES DE HERDER ; EXAMEN DE LA VIE DE JÉSUS, *Ultramontanisme*, leçon I[re], aux tomes II, III, IV, VI, des *Œuvres complètes* d'EDGAR QUINET.

que telle est encore la mission de la France, médiatrice naturelle par sa position et par son génie.

M. Quinet n'a de préférence pour aucun peuple, pour aucun groupe de peuples, à l'exclusion d'aucun autre. Il les croit tous destinés à coopérer à l'œuvre commune de liberté, d'égalité et de fraternité, et il les convie tous à s'entr'aider pour briser les tyrannies qui les oppriment. C'est pourquoi, bien que s'occupant particulièrement du réveil et de l'union de la vieille race romane, il salue avec une affectueuse émotion l'apparition sur la scène politique de la jeune race slave, et, en même temps, par-dessus le Rhin disputé, tend la main à la race germanique, lui prêche la concorde et l'amour, et sans cesse lui demande : « Dormez-vous ou veillez-vous, ma sœur? »

Edgar Quinet, dès sa première jeunesse, entraîné instinctivement vers l'Allemagne, sans pourtant renoncer à sa filiation éminemment française, a réalisé en lui-même l'union idéale du Midi et du Nord. Et c'est à cause de cela que ses études franco-germaniques, si profondes et si lumineuses, sont si sympathiques et aux Français et aux Allemands. Lorsque la France se contentait encore de l'Allemagne de fantaisie de madame de Staël, c'est lui qui l'initia aux secrets de l'Allemagne vraie; et les travaux qu'il consacra à cette initiation, échelonnés de 1831 à 1838, forment en quelque sorte un tableau mouvant sur lequel se reproduisent avec une exactitude rare les métamorphoses des idées allemandes avant 1848.

Le premier mérite de M. Quinet est de n'avoir point maudit le réveil de la nationalité allemande parce que ce réveil a été payé au prix du sang français. De plus, lorsque nul n'y voulait croire, il affirma que l'unité était devenue la pensée profonde, continue, nécessaire, qui pénétrait en tous les sens ce pays divisé à l'infini; et que tout

désormais y poussait, religion, philosophie, art, droit, commerce, liberté et despotisme.

Luther, en portant un coup mortel à la papauté, avait en même temps brisé l'unité du saint-empire romain germanique. Par la Réforme, la conscience individuelle s'était affirmée, et en s'affirmant avait dissous la confusion féodale unifiée. Après les effroyables divisions aristocratico-bourgeoises qui suivirent l'écrasement des *Jacques* d'outre-Rhin réclamant les conséquences matérielles de la révolution spirituelle, après la guerre de Trente-Ans, l'Allemagne épuisée, dévastée, morcelée, n'existait plus guère que de nom. Depuis lors, — comme l'a si nettement expliqué M. Quinet, — deux choses ont servi à rendre à l'État la conscience de lui-même : d'abord, le mouvement littéraire et philosophique de la fin du dix-huitième siècle ; ensuite et surtout la conquête napoléonienne.

Divisés dans la vie publique, les Allemands se retrouvèrent pour la première fois dans la vie littéraire. L'enthousiasme soulevé par un poëme de Gœthe, par un drame de Schiller ou par une improvisation de Fichte, rapprocha les âmes, et, durant un demi-siècle, « la dictature de l'art » renoua le lien brisé de la nationalité. Au début de la Révolution française, la philosophie allemande semblait en être la réflexion. Kant, qui saluait l'ère nouvelle avec amour, a le même caractère que la Constituante ; « mêmes espérances illimitées, dit Edgar Quinet, même enthousiasme du devoir, mêmes acclamations sur sa réforme inattendue... L'héroïsme est la condition de sa philosophie morale, comme il le devait être de la société enfantée par la déclaration des droits. » Fichte représente « le génie abstrait de la Convention ; » philosophe montagnard, il méprise le passé et la tradition, défait, refait la création éternelle, et, sur la négation de la nature, plante révolu-

tionnairement la volonté humaine. Plus tard, quand la France révolutionnée déborde jusqu'en Égypte, la philosophie allemande s'universalise aussi. Schelling embrasse à la fois « les rêves d'Alexandre et le panthéisme scandinave. » Bientôt Hegel, remuant les idées universelles au centre de la Sainte-Alliance, de la thèse à l'antithèse, et par la synthèse, d'absolu en absolu, aboutira à cette doctrine de mort morale : « S'accommoder de ce monde tel qu'il est et pourtant lui être supérieur. » C'est là, en effet, que devait fatalement conduire la renaissance intellectuelle allemande. Le grand Gœthe, « immobile comme le sphinx du désert, » Wieland et Herder, dans leur sérénité sublime, mènent directement à l'art pour l'art de Tieck et de Jean-Paul Richter. Avec la critique des frères Schlegel, l'art s'éloigne de plus en plus de la terre, et la littérature, égarée dans des nuées indéfinissables, y plane sans qu'aucun bruit de la société politique puisse monter jusqu'à elle.

A peine retrouvée, grâce au sublime effort de la seule pensée, l'Allemagne se serait évanouie en fumée transcendantale, si elle n'avait reçu tout à coup le rude choc de la France. En la foulant sous les pieds de ses chevaux, Napoléon lui rendit un double service : il brisa la carapace féodale sous laquelle elle étouffait, il la réveilla à force de se faire haïr, la groupa contre lui-même, si bien qu'à Leipsick elle se dressa invincible devant son invincible ambition. Alors on vit l'Allemagne, sortie d'elle-même, y rentrer avec fureur, restreindre son horizon vague, nationaliser son art entre le Rhin et le Danube : les frères Grimm scrutèrent les antiquités germaniques pour retrouver les titres oubliés de la nationalité ; la musique universelle de Mozart et d'Haydn fut germanisée par Weber et Spohr ; Cornelius fit reculer la peinture jusqu'au fond

du moyen âge, vers les temps glorieux du saint-empire ; enfin la poésie endossa la giberne, mâcha la cartouche et entonna le *Chant du glaive* avec Kœrner et Uhland. Mais cette renaissance sous la forme militaire ne pouvait pas plus que la renaissance pacifique et idéale amener immédiatement de féconds résultats. Gothique et carlovingienne, au service de toutes les aristocraties européennes, elle devait être comprimée par ceux mêmes qui l'avaient encouragée, des brillantes promesses de la Sainte-Alliance, en 1815, tomber dans les amères déceptions qui couronnèrent la victoire de Waterloo et la prise de Paris.

La Révolution de 1830 n'exerça qu'une action peu apparente sur l'Allemagne, remise sous le joug de ses rois, princes et principicules. Cependant, l'ambition politique, éveillée en 1814, se trouvait excitée de nouveau par le coup porté en France à la légitimité monarchique, et, si l'honnêteté et la naïveté allemandes étaient incapables de comprendre les fictions parlementaires, du moins les esprits concevaient-ils avec plus de lucidité une forme politique nationale. Dès 1831, l'aspect de l'Allemagne pensante permettait à Edgar Quinet de prédire le parlement de Francfort, le Zollverein et les révolutions de Berlin, de Vienne, de Bade, de la Hesse et du Wurtemberg. Dans le silence et sous l'immobilité d'alors, l'observateur attentif finissait par découvrir le mouvement unitaire des esprits et les secrètes aspirations de la philosophie à se produire dans les faits. Pendant que d'autres peuples remontaient « de l'expérience à la spéculation, » l'Allemagne « inclinait visiblement de la spéculation à l'expérience. »

Durant la première période de leur renaissance, les Allemands avaient fait prédominer leur faculté de synthèse ; intuitivement et laborieusement ils avaient systématisé

tous les arts et toutes les sciences, et s'étaient lancés avec une audace sans pareille dans les généralités les plus abstraites, vers les hauteurs métaphysiques les plus incommensurables. Mais, par excès d'universalisation, ils avaient perdu jusqu'à la notion, au sens du détail, souvent le méconnaissant, le transformant souvent en ensemble, de telle sorte qu'une bulle de savon devenait à leurs yeux un soleil. D'autre part, à force de chercher à travers l'irréel l'affirmation sans bornes, ils avaient trouvé l'absolue négation, et l'homme, absorbé par l'humanité, tendait à se dépersonnaliser, à disparaître dans le panthéisme. Mais à peine les demi-dieux de l'époque héroïque de la philosophie, les Lessing, les Gœthe, les Hegel, les Klopstock, les Schiller, les Kant, les Fichte, les Herder, ont-ils disparu, que l'universel, le spirituel et l'idéal absolu semblent avec eux s'évanouir. L'Allemagne, contrainte à se retourner sur elle-même pour résister à la conquête, dans les sphères intellectuelles se retourne aussi ; de la synthèse créatrice elle descend dans l'analyse dissolvante, de la foi artistique et philosophique dans le doute anti-religieux. Toutes les vieilles croyances, — jusques et y compris les plus nationales, — sont battues en brèche, non-seulement par les critiques, mais avec autant d'ardeur par les savants, les philosophes et les poëtes. On dirait d'une innombrable armée de termites prenant tout à coup possession du vieux bâtiment du passé, le sciant dans tous les sens, le rongeant, le dissolvant, le brûlant de leurs acides jusqu'à ce qu'en entier il ait passé dans des millions de petits estomacs, qui le digèrent, le rendent en poussière, le réduisent à néant. De leurs flèches d'or, brillantes et mortelles, qu'ils lancent avec une furie toute française, les Bœrne, les Herwegh, les Lenau, transpercent et mettent à jour le monstre féodal, et, comme dit Edgar Quinet, « le long

monologue de l'idéalisme allemand finit par l'éclat de rire d'Henri Heine. » Les Wolf, les Niebuhr et leurs disciples, démolissent l'antiquité grecque et romaine, les Bauer, les Daub, les de Wette, les Lengerke, les Bohlen, les de Watke, les Strauss, — et depuis les Feuerbach, — tous prêtres et la plupart professeurs de théologie, avec une patience, une obstination et une impassibilité olympienne, pour le seul honneur de la science, livre par livre, morceau par morceau, verset par verset, dissèquent l'Ancien Testament, le Nouveau, Dieu même, sapent et font sauter toute la religion officielle, toute l'immuable orthodoxie chrétienne.

« On dirait, s'écrie M. Quinet, que, pour gage d'impartialité, chaque théologien se croit obligé, pour sa part, de jeter dans le gouffre une feuille des Écritures. Dans cette étrange ardeur des hommes d'Église à sacrifier eux-mêmes le corps et la lettre de leur croyance, n'y a-t-il pas quelque chose qui rappelle cette nuit de la Constituante, où chacun venait brûler ses lettres de noblesse? »

Contre cette critique révolutionnaire, M. Quinet croyait devoir réagir, en 1838, afin de sauvegarder la personnalité humaine menacée par la réduction en mythes impalpables d'individualités telles qu'Homère et Jésus-Christ. Il s'effrayait aussi de voir l'Allemagne, reprenant et parachevant la partie négative de l'œuvre de Voltaire, perdre son originalité à mesure qu'elle s'éloignait du pur idéalisme, et renoncer aux aspirations de ce génie cosmopolite et impartial, qui lui avait donné un si grand ascendant moral, pour s'enfoncer à l'aveugle dans une voie conduisant au vide. Il signalait avec tristesse qu'en travaillant ainsi à la destruction radicale du christianisme, elle n'enfantait point une foi nouvelle, que le fatalisme et l'indifférence gagnaient chaque jour du terrain dans le domaine des âmes, et que le silence se faisait au milieu du

bouleversement pacifique mais continu de tous les antiques systèmes. De ce silence, néanmoins, il n'augurait pas la mort; et, en dépit des apparences, il affirmait :

« Une transformation profonde travaille aujourd'hui les peuples allemands. Cette révolution n'est point apparente et bruyante comme celles qui s'opèrent en France, en Angleterre ; mais il est aussi impossible de la nier, et elle va aboutir à des résultats semblables. »

Suivant donc avec intérêt ce mouvement intime de l'Allemagne démocratique et unitaire, il s'efforçait, d'une part, de lui concilier l'opinion française, et, d'autre part, de lui ôter le caractère moyen âge et antifrançais, qui lui semblait y être imprimé moins par le peuple même que par des publicistes maladroits dont la censure encourageait les excès puisqu'elle les autorisait. Discutant un à un les malheureux préjugés littéraires et politiques qui tendaient à séparer éternellement les Français des Allemands, ridiculisant avec une égale vivacité la teutomanie et la gallophobie, il ne manquait pas une occasion d'apaiser la vieille dispute du Rhin, d'arracher des cœurs les rancunes de la conquête, les souvenirs de Leipsick et de Paris, de prêcher enfin la concorde et la réconciliation.

Ouvrant son cours du Collége de France, le 20 mars 1844, il disait :

« Les Allemands comprendront-ils enfin qu'il est temps d'oublier la rancune de 1815, et que tout n'est pas mauvais dans la tradition de nos morts de Leipsick? Si l'alliance de l'esprit français et de l'esprit anglais a jeté de grandes lumières dans le dix-huitième siècle, oui, je l'avoue, j'ai cru longtemps que l'alliance de l'Allemagne et de la France pourrait également honorer le dix-neuvième... J'ai cru que cette ligue sainte était la plus forte muraille contre les prétentions du passé, de quelque part qu'elles vinssent....

« Encore une fois, je fais ici appel aux écrivains, aux penseurs allemands. Qu'ils rejettent loin d'eux des ferments de haine aujourd'hui sans grandeur! Les Espagnols, que l'on a dit si implacables, ne nour-

rissent contre nous aucun ressentiment ; leur terre, Dieu merci, est rassasiée de notre sang. Et la terre d'Allemagne n'en a-t-elle pas assez bu ? ou les Allemands sont-ils devancés par les Espagnols ? Ce qu'il y a de sûr, c'est que la haine est du passé ; l'alliance, c'est l'avenir. »

1848 a été, en Allemagne, l'épanouissement précipité d'une double fleur d'enthousiasme : enthousiasme de jeunes bourgeois qui avaient oublié de naître en 1830, enthousiasme de jeunes socialistes trop pressés de naître. 1848 avorta, là comme ailleurs, parce que la politique craignit de toucher à la religion et que l'énergie révolutionnaire fit absolument défaut. L'Allemagne socialiste et républicaine, si faible encore, ne put qu'annoncer l'avenir en versant largement son sang. Tout le présent appartint au constitutionnalisme. Le constitutionnalisme, réuni en assemblée unitaire à Francfort, abolit, — il faut lui rendre cette justice, — plusieurs des abus féodaux, notamment les corvées, les prérogatives judiciaires des seigneurs sur leurs terres ; il améliora le sort des juifs. Mais, par son rêve de saint-empire à la Barberousse, — rêve qui le poussa à jeter le manteau de Maximilien sur les bourgeoises épaules du gros Frédéric-Guillaume, lequel n'en voulut pas ; — par son hostilité égoïste à l'égard de la Pologne, de la Bohême, de l'Italie ; par son empressement à sévir, de concert avec les rois, princes et aristocrates, contre les insurgés plébéiens, il mérita la fin si triste, si ridicule, qu'il a eue.

Le parlement de Francfort dissous, l'Allemagne, sans empereur ni empire, retomba dans la confusion de 1815. Dualité du Nord et du Sud, Prusse contre Autriche, Saxe contre Bavière ; dualité de l'Ouest et de l'Est, Bavière contre Wurtemberg ; hostilité de la Hesse contre la Hesse-Cassel, du royaume de Saxe contre les duchés de Saxe, de Saxe-Cobourg contre Cobourg-Gotha ; lutte du protestantisme et du catholicisme, piétisme prussien, jésuitisme

autrichien; *hobereaux* ici et là; tout ce qui la torturait naguère, la tiraillant, la tenaillant dans tous les sens, la torture encore. Avec le reste de l'Europe, il faut l'avouer, elle est plongée dans une nuit lugubre; sa splendeur intellectuelle et morale d'autrefois est totalement éclipsée.

Le peu qui reste de l'Allemagne pensante poursuit laborieusement l'œuvre de pure critique déjà commencée. Les derniers des philosophes achèvent la destruction de la Religion et de l'absolu; puisque Voltaire, semble-t-il, n'a pas assez démoli, ils reprennent Voltaire; ils veulent faire table rase de l'idéologie du passé, en attendant l'avénement définitif de la Nature et de la Justice.

Matériellement, — comme ses voisins, — l'Allemagne a eu à subir toutes les déceptions du régime de la féodalité financière. Enfoncée jusqu'au cou dans la boue de l'agiotage et de l'industrialisme, elle y eût étouffé si les hasards de la crise ne commençaient à l'en débarrasser.

Chose plus triste encore! Les Allemands, si patriotes qu'ils l'étaient trop, ont pris, en dégoût du présent, leur patrie même en haine. Quelques-uns parmi eux se complaisent, aux applaudissements de la foule, à ravaler toutes les choses allemandes.

Il en est d'autres, — et ce sont des populations entières, — qui fuient à deux mille lieues de la patrie marâtre. Dans la Hesse, dans le Palatinat, on ne trouve plus de jeunes gens pour la conscription. En Wurtemberg, on pourrait citer des villages où il ne reste pas âme qui vive pour maudire l'impôt, la misère, la tyrannie et la honte!

Mais l'Allemagne tombée se relèvera. Sous le passé détruit par son implacable recherche, le présent couve l'avenir; au sein du silence apparent et du désespoir trop réel, la révolution existe, se prépare, triomphera. Héri-

tiers de la pensée germaine, les peuples, au jour du réveil, viendront sur le sol sacré de l'Allemagne, — poitrine européenne, — sceller la grande alliance ; et c'est elle, — *Germania mater*, — qui, moins active, donnera aux plus actifs les qualités précieuses que ses enfants ont conservées : la mesure, la solidité, la conscience, la persévérance, l'honnêteté, la profondeur et l'universalité.

IX. — LA POLOGNE ET LA SLAVIE.

« Je dois constater, s'écriait Edgar Quinet en sa première leçon sur l'*Ultramontanisme*[1], saluer comme un fait important ce qui se passe à quelques pas d'ici, dans l'enceinte du collége de France. Au nom des Slaves, le premier poëte des Slaves, notre cher, notre héroïque Mickiewicz, combat de sa sainte parole pour une cause qui bien souvent se confond avec la nôtre. Qui jamais a entendu une parole plus sincère, plus religieuse, plus chrétienne, plus extraordinaire, que celle de cet exilé, au milieu d'un reste de son peuple, comme le prophète sous les saules? Ah ! si l'âme des martyrs et des saints de la Pologne n'est pas avec lui, je ne sais où elle est. Qui jamais, surtout, a parlé de notre pays, de la France, avec des entrailles de fils, si ce n'est cet enfant de la Pologne? Grâces lui soient rendues ! Ces hommes, ces frères d'armes ont toujours été à l'avant-garde de nos armées ; il est juste qu'ils veuillent être encore, dans le mouvement de la France, à l'avant-garde de l'avenir. »

Au temps où ces éloquentes paroles étaient prononcées, Adam Mickiewicz, l'immortel auteur des *Adieux* et de *Konrad Wallenrod*, accomplissait une grande œuvre. Polonais, on l'entendait avec stupéfaction prononcer en faveur des Russes des paroles de réconciliation et d'amour. S'élevant du principe de la nationalité au principe supérieur de l'universalité de sa race, il plaidait avec une indicible éloquence les droits de soixante-douze millions

[1] Tome II des *Œuvres complètes* d'Edgar Quinet, p. 147.

d'hommes et de leur cause commune, — affranchissement et fraternité, — il tentait de faire une cause française, une cause universelle. Car la France, disait-il, est « l'abrégé du monde; elle réalise en son sein l'idée d'une communauté chrétienne des peuples. »

Mais était-ce le panslavisme que Mickiewicz propageait avec tant de succès durant la seconde, la plus glorieuse période de sa vie tourmentée? — Non, si l'on entend par ce mot l'union forcée de tous les Slaves sous le sceptre du czar; oui, si par là l'on comprend une confédération générale des populations slavonnes, affranchies et des dominations étrangères sous lesquelles elles restent si impatiemment courbées, et en même temps d'une tyrannie intérieure et soi-disant nationale, quelle qu'elle soit. — Il y a, en effet, deux panslavismes : celui de Pétersbourg, qui ne tend qu'à réaliser le testament de Pierre I[er] par l'écrasement des nationalités; celui des Slaves, qui a pour but le rapprochement fraternel de toute une famille humaine, agricole et communaliste sinon communiste, partant stationnaire et pacifique. Le malheur de ce panslavisme démocratique est précisément de ne pas être séparé du panslavisme autocratique, au point qu'il soit impossible aux esprits prévenus de les confondre l'un avec l'autre. L'union des Slaves, voilà leur idée fondamentale à tous les deux : mais, dans le premier, union veut dire liberté de chacun et fédération volontaire de l'ensemble des nations slavonnes; dans le second, union signifie esclavage général, unité du despotisme temporel et spirituel entre les mains d'un maître-dieu qui est tout, Mongol ou Allemand, excepté Slave. Mais si, en principe, l'hostilité des deux panslavismes est radicale, elle a tendu longtemps, elle tend encore à diminuer, à disparaître, en fait, grâce, d'une part, à la duplicité byzantine des empereurs

de toutes les Russies ; grâce, d'autre part, à l'indifférence, à l'inhabileté, à l'impuissance prouvées de la diplomatie, qui prétend sauver le monde de la prépondérance ou de la conquête moscovite sans rien changer à l'absurde constitution de l'Europe actuelle. Tant qu'avec l'appui ou par le seul effet de la non-intervention en sens contraire de l'Occident, les Slaves orientaux ne se seront pas émancipés et organisés selon leurs vœux, la route de Constantinople restera ouverte, et « qu'il se trouve, comme on fait dire à Napoléon Ier dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*, qu'il se trouve un empereur de Russie vaillant, impétueux, capable, en un mot, un czar qui ait de la barbe au menton, et l'Europe est à lui. » Dans l'état actuel des choses, maintenant que l'*intégrité de l'empire ottoman* est menacée non d'une invasion, mais d'une dissolution, la question d'Orient se pose exactement de la même manière qu'avant la prise de Sébastopol. Si la Russie semble avoir perdu le protectorat exclusif de ses coreligionnaires sur *les terres du moribond*, je ne sache pas que les coprotecteurs des chrétiens orientaux aient plus fait qu'elle pour la sûreté des personnes et des propriétés, pour l'affranchissement et la protection des peuples. Le slavisme local, le panslavisme pacifique reste toujours à l'état d'arme non essayée, — rouillée peut-être, — et il est évident que le panslavisme envahisseur de Saint-Pétersbourg a dû largement profiter des fautes et des trahisons diplomatiques de ses ennemis. On ne s'en apercevra que trop tôt.

Qu'est-ce que la Russie ? — Cette question mérite d'être posée de nouveau, car l'on a totalement oublié ce que l'on disait d'elle il y a si peu d'années.

« Nous devons, dit M. Michelet [1], nous devons envisager la Russie en masse, provisoirement et simplement, comme une force, — force

[1] *Légende de Kosciusko*, éd. in-18, p. 131.

barbare, monde sans loi, *monde ennemi de la loi*, qui ne fait aucun progrès en ce sens, qui marche à rebours et retourne aux barbaries antiques, qui n'admet la civilisation moderne que pour dissoudre le monde occidental et tuer la loi elle-même. »

Donc, que la Russie fasse des chemins de fer et, à cause de cela, se dise pacifique et civilisée; qu'elle émancipe même ses paysans et s'annonce comme socialiste, elle est toujours la terre maudite des czars, la citadelle de l'autocratie, la contre-révolution armée. — Cette Russie-là, la Révolution la tient pour son irréconciliable ennemie.

Mais sous la Russie officielle, — laquelle est un horrible mélange de machiavélisme allemand, de jésuitisme italien, de corruption byzantine et d'ambition tartare, — il en est une autre, vraiment slave, et qui mérite toutes les sympathies de la démocratie universelle. Je veux parler de la Russie populaire, qui gît plongée par le czarisme dans « l'infernale perdition, » et qui apparaîtra un jour ou l'autre sur les ruines de tout l'échafaudage de mensonges par lequel elle nous est cachée. C'est cette Russie qui conspire et combat depuis l'occupation d'une autocratie d'origine étrangère, et que cette autocratie exile, déporte, tue et empoisonne de ses épouvantables principes. C'est cette Russie enfin qui pleure sur la Pologne, sa sœur, et qui dit avec Bakounin : « La Pologne n'a pas encore péri tant que nous existons, » et qui ajoute avec Sasonoff : « Tant que nous vivrons, le peuple russe aussi ne mourra pas; il vivra pour sa liberté comme pour la vôtre, Polonais[1]! »

La Pologne, — seconde victime du czarisme, car la Russie est la première, — a été tuée l'on sait comment : elle a été dissoute plutôt que conquise, elle a réussi à ne pas périr

[1] Christiern Ostrowski, *Lettres slaves*, p. 221.

moralement au milieu de la dissolution de ce qui fut elle. Malgré l'Europe indifférente, hostile, malgré la France, pour laquelle elle versa tant de sang, la Pologne *donnante*, — ainsi la nomme admirablement M. Michelet, — la Pologne chevaleresque de Sobieski, la Pologne démocratique de Kosciusko est parvenue à se survivre. Unie, égalitaire, éternellement alliée à ceux dont les gouvernements l'ont sans cesse abandonnée et livrée, elle est prête pour l'heure du réveil des peuples, espérance antimoscovite de l'Occident républicain, espérance des Slaves eux-mêmes, dont elle est par l'amour le centre naturel de ralliement, comme l'autocratie russe l'est par la haine et peut l'être pour la vengeance. — Depuis que le crime du démembrement a été commis, depuis que la Pologne a été rayée de la carte par des « meurtriers imbéciles, » il manque à l'Europe un organe essentiel ; elle n'a plus, à son centre, de poitrine à opposer à l'invasion barbare; elle n'a plus de cœur pour recueillir ses idées et pour les répandre sympathiquement jusque dans les profondeurs inconnues des steppes septentrionales. Jamais il n'y aura de vraie paix dans le monde, jamais il n'y aura d'harmonie fraternelle entre les peuples tant que cette vieille Pologne, rajeunie à force de souffrir, n'aura pas recouvré son existence nationale, tant qu'elle n'aura pas repris son ancienne mission de dévouement et de conciliation.

Le troisième centre de la race slave, la Bohême, a spécialement attiré les regards d'Edgar Quinet. Il lui a consacré un des plus beaux chapitres de son *Histoire de la poésie* [1].

« Quand la race germanique, dit-il, eut sauvé l'Europe des invasions des Sarrasins du côté de l'Espagne, la race slave repoussa à son

[1] Tome IX des *Œuvres complètes*.

tour à Olmütz la dernière invasion de l'Orient sous les fils de Dschengis-Khan. Adossées l'une à l'autre, comme l'aigle à deux têtes, ces deux races déchiquetèrent, chacune à sa manière, le côté de l'Orient qui vint les attaquer. Après cette lutte, qui donna à la race toute son unité, toutes les tribus se débandèrent. L'une d'elles, véritable aventurière, s'insinue plus avant au cœur de l'Allemagne. C'est la Bohême.... Égarée dans sa route, cherchant fortune à l'étranger avec ses sorcières, ses enchanteurs, ses bateleurs, ses villes des morts, sa langue vive et résonnante, son origine équivoque ; heureuse, joyeuse sous le ciel de Prague, au bord des flots de l'Elbe, cette petite nation isolée est elle-même, dans l'histoire, une folâtre Bohémienne au milieu du cercle grave des tribus germaniques dont elle est entourée. »

Les temps de la joyeuse Bohême ont vite passé. Dès l'époque héroïque où elle produisit Jean Huss, Jérôme de Prague et Ziska, les armées catholiques la noyèrent dans le sang. Soumise, surtout depuis le règne de Ferdinand II, au despotisme autrichien, et germanisée avec une cruelle obstination, elle a pourtant été de nos jours une des premières à retrouver ses origines et à affirmer sa nationalité. Le bombardement de Prague, en 1848, a coupé court à sa renaissance, par malheur entachée de panslavisme moscovite. Telle qu'elle est en réalité, aux deux tiers tchekke, allemande pour le reste, elle semble être appelée, non à une mission de haine, mais à une mission d'amour. Elle rapproche deux mondes contraires, double, — et pour jamais, — elle est et doit être l'intermédiaire pacifique entre le slavisme et le germanisme.

Plus loin, vers le Sud, nous avons vu surgir la Croatie, malheureusement au profit de l'Autriche, à laquelle elle a fourni des bourreaux pour exécuter l'Italie et la Hongrie. Qu'elle ne garde point la responsabilité d'un pareil crime ! Courbée sous le même joug que ses ennemies d'un jour, elle sait ce que coûte le salut de l'empire unitaire ; elle le hait aujourd'hui plus encore qu'elle ne parut l'aimer hier ; fra-

ternellement unie avec la Hongrie, elle revivra pour le détruire.

La plus avancée des nations slaves du Midi et celle à laquelle semble assigné le rôle le plus important dans les circonstances actuelles, c'est la Serbie. Petit pays qui compte à peine un million d'habitants, elle a plus d'une fois attiré sur elle l'attention de l'Europe contemporaine. Traitée absolument en terre conquise, comme sa voisine la Bosnie, c'est à l'aide de son seul courage, les armes à la main, qu'elle a châtié les déprédations des janissaires et les concussions des pachas; qu'elle a su s'imposer à la Porte avec des droits identiques à ceux des deux autres principautés danubiennes. Nul n'a oublié l'insurrection générale de 1804, et personne n'ignore que la Russie en sut profiter pour s'introduire en Serbie à titre de protectrice. Le traité de Bucharest (1812), du même coup, garantit aux Serbes les libertés qu'ils s'étaient conquises et les plaça directement sous le protectorat moscovite. Depuis lors, la Serbie n'a pas cessé de travailler avec une persévérance admirable à la conservation de son autonomie et à l'amélioration de ses institutions nationales. Mais, par malheur, la Russie, exploitant les affinités de race et de religion qui la rattachent aux slaves méridionaux, est toujours intervenue entre le suzerain et ses vassaux révoltés, excitant sans cesse ceux-ci contre celui-là, et sans cesse empêchant la paix, conclue sous sa dictée, d'être définitive. Les Serbes n'ont pas manqué de s'apercevoir, en plus d'une circonstance, qu'ils étaient les jouets de l'ambition moscovite. Il ne serait donc pas difficile de les arracher à l'influence russe, si l'Europe, désormais protectrice, savait comprendre leurs vœux; si, par exemple, leur permettant simplement de payer le capital du tribut qu'ils doivent au sultan, elle les laissait libres de s'affranchir, même sans bataille, du joug

turc, de moins en moins tolérable pour tous les chrétiens d'Orient.

Non loin de la Serbie s'élève la *Montagne-Noire*, où vit libre une population de héros. Les Monténégrins ou Tchernagores, de même race que les Serbes, paraissent descendre d'*Uskoks* ou réfugiés d'Herzegowine, qui se sont soustraits à la domination turque. Quoiqu'ils soient à peine une centaine de mille âmes, jamais ils ne se sont reconnus dépendants de qui que ce soit. Naguère, lors de la conclusion du traité de Sistov, il plut à l'Autriche, qui n'avait aucun droit sur eux, pas même celui du voisinage, de les livrer à titre de vassaux à la Turquie suzeraine. La Turquie fit envahir le pays par le pacha de Scutari, à la tête de trente mille soldats : les trente mille soldats furent battus, massacrés jusqu'au dernier, et le crâne de leur chef alla servir d'ornement à l'église de Cettigne. — Le Monténégro, qui n'a que quelques pâturages, point de cultures, ne peut vivre que du produit des razzias exercées sur les terres turques et albanaises. Fermé de toutes parts, sans industrie, sans commerce, c'est un camp, et chaque Monténégrin est un soldat. — Vous lui dites : Un tel est mort ! Il vous réplique aussitôt : Qui l'a tué ? — Le Monténégrin ne comprend pas la mort autrement que par l'épée. Et voilà pourquoi il est invincible. — Le pays était gouverné naguère par un vladika, évêque et prince à la fois, de la famille Niegusch ; aujourd'hui que la séparation des deux pouvoirs a été effectuée, Danilo Petrovisch n'est que kniaz ou prince. Ce kniaz, chef absolu quand la patrie est en danger, en temps normal exerce son autorité sous la surveillance d'un sénat, dont les sessions durent de trente à quarante jours. Chaque sénateur, délégué d'un village, arrive alors à Cettigne avec une couverture et une provision de farine ; on délibère dans la grande salle d'un

monastère, et dans cette même salle on fait la cuisine et l'on dort. — Un peuple si pauvre, et qui supporte si vaillamment sa pauvreté, n'a rien à perdre. Que la diplomatie s'occupe ou non de lui, il ne peut être réduit en servage; *épée des Slaves du Sud* avec la Serbie, il sert déjà à rallier ceux de ses frères de race et de religion qui fuient l'oppression musulmane ou la protection autrichienne et tiennent à s'en venger.

Considérée dans son ensemble, la Slavie présente à l'observateur attentif une masse d'énergies nationales comprimées et qui ne peuvent manquer d'éclater un jour ou l'autre. Dans cette masse, qui est bien loin d'être uniforme, l'unité absolue n'est à craindre que par la Russie et pour la Russie. Elle ne peut se produire que par la faute de l'Europe, car les peuples slaves ne se résoudront à subir le sort de la Pologne que s'il n'est absolument rien fait en leur faveur : abandonnés, ils se donneront fatalement au plus fort. Mais s'ils se relèvent d'eux-mêmes et sous l'action de l'idée émancipatrice de 1789, individuellement ils voudront vivre, et, s'ils s'allient les uns avec les autres sans rien abandonner, au moins pour le moment, de leurs différences de parole, d'écriture et de religion, leur alliance fédérative pourra n'être d'aucun danger pour le reste du monde. Le czarisme seul est centralisateur et conquérant. Rien n'est plus antipathique au slavisme populaire que la conquête et la centralisation. Sa tendance naturelle le porterait plutôt à se subdiviser à l'infini, afin qu'intérieurement, dans l'État, dans la commune, chacun restât plus libre.

Cependant, au milieu du chaos où la politique monarchique de 1815 nous a placés, il est bien difficile, sinon impossible, de prévoir les résultats d'un cataclysme oriental. Logiquement on souhaiterait que la Grèce s'augmen-

tât de la Macédoine, de la Thrace et de l'Albanie ; qu'une Roumanie puissante s'élevât sur le Danube, et, reprenant possession de la Bessarabie, s'avançât jusqu'au Dniester ; qu'enfin la Bulgarie, la Bosnie, l'Herzegovine, le Monténégro et la Serbie formassent un nouvel État slave. Mais alors même, — les Turcs gardant encore Constantinople avec la Thrace, — l'Europe serait-elle en sûreté contre la Russie? Cela est plus que douteux. Si l'on veut réduire le czarisme à l'impuissance ou seulement contraindre son ambition à prendre la route de l'extrême Asie, il faut avant tout qu'il y ait une Pologne, — laquelle, dès le premier jour, transporterait de son côté et du nôtre les espérances les plus lointaines des Slaves ; — il faut aussi qu'il y ait une Hongrie pour briser dès à présent le réseau des intrigues moscovites, pour débarrasser le monde de la trahison autrichienne et garder la barrière des Karpathes envers et contre tous.

X. — LA HONGRIE.

Si M. Quinet ne s'est pas spécialement occupé de la Hongrie, — pour elle, c'est un véritable malheur, — du moins l'a-t-il toujours comprise parmi les auxiliaires de la Révolution française. Trouvant l'occasion de parler d'elle en condamnant la politique qui conduisait nos soldats à Rome, voici ce qu'il a dit de notre sœur danubienne [1] :

« Et quel moment a-t-on choisi pour entrer dans le plan de la coalition austro-russe? Avait-elle du moins pour elle la fascination de la force et de la victoire? Était-ce un de ces moments où les ennemis de la France avaient pour eux l'autorité du succès? Non. Vous êtes entrés

[1] *La croisade contre la république romaine*, p. 8.

dans les rangs de la Russie et de l'Autriche vaincues. Que feriez-vous donc si elles étaient victorieuses? Ces mêmes Hongrois qui ont protégé nos pères contre l'invasion de l'islamisme formaient la barrière la plus solide de la France contre l'invasion de l'Europe cosaque. Ils couvraient de leurs poitrines notre Occident; ils formaient l'avant-garde inespérée de la France; entourés de vos ennemis, ils les refoulaient par une suite de prodiges; ils ne vous demandaient rien que de combattre pour votre propre cause, pour celle de votre territoire et de votre indépendance. Et c'est le moment que vous choisissez pour aider à les massacrer par derrière! le concours que vous donnez à l'Autriche a valu pour elle cent mille hommes, qu'elle a pu en toute sûreté rejeter contre les Hongrois. En sorte que du même coup vous avez frappé deux nationalités amies; et ce double meurtre atteint au cœur la nationalité de la France. »

M. Michelet a donné au peuple hongrois son vrai nom. Il l'a appelé « le héros de l'Europe », — « ce peuple entre tous héroïque, qui, de ses actes, de ses souffrances, de sa grande voix forte, nous relève et nous fait plus grands! Dans tout ce qu'ils font ou qu'ils disent, j'entends toujours : *Sursum corda*[1] ! ».

Nul peuple, en effet, n'a eu à remplir une mission plus importante que ce dernier venu de l'invasion. De la fin du quatorzième siècle au milieu du seizième, il fut le soldat de la chrétienté contre la barbarie triomphante[2]. Aidé quelquefois, par hasard, mais jamais d'une manière efficace; le plus souvent abandonné de tous, il accomplit son œuvre jusqu'au bout. Le Turc ne passa que sur son cadavre. Après la défaite de Mohacs (1526), rien n'existe de l'ancienne Hongrie; villes et hommes, tout a disparu; ce qui garde son indépendance sous le protectorat de l'ancien ennemi, ce qui croit l'assurer en mettant la couronne de saint Étienne sur la tête d'un prince autrichien,

[1] *Réforme*, p. 405, 494.
[2] V. mon étude sur *Jean de Hunyad* et la Hongrie au quinzième siècle, in-8°. Paris. 1856.

ceci comme cela n'est plus un peuple, c'est un double fantôme qui cherche et se dispute les débris épars de son corps abandonné sur le champ de bataille.

Le renouvellement de la vie hongroise est un des miracles de l'histoire moderne. Dès le lendemain du désastre, aux trois quarts envahie, divisée, la Hongrie trouve encore la force d'imposer au prince auquel elle se donne la reconnaissance de son indépendance et de ses libertés antiques : Ferdinand I[er] et tous ses successeurs jusqu'à Léopold I[er] sont élus par la diète et aucun d'eux ne règne par droit de succession. Mais ces princes, loin de réparer les désastres d'un peuple martyr, ne songent qu'à lui dérober le peu qui lui reste de vie et de liberté; et sans cesse la Hongrie, usant du droit acquis en vertu de la bulle d'or d'André II, se voit forcée de prendre les armes pour la défense des lois. C'est au nom de l'indépendance nationale et de la liberté religieuse, — car une grande partie de la nation a adopté la Réforme en haine de l'Autriche catholique, — qu'Etienne Botskai se soulève en 1604 et contraint Rodolphe I[er] au respect de son serment. C'est pour la même cause que, contre Ferdinand II, digne élève des jésuites, Gabriel de Bethlen par trois fois insurge ses concitoyens et par trois fois oblige le roi vaincu à reconnaître les droits de ses sujets. Un peu plus tard, soutenu par la France, Georges I[er] Rákotzi oppose une révolution victorieuse aux essais de germanisation et de restauration catholique de Ferdinand III; mais, abandonné des Turcs, il est forcé de mettre bas les armes à la veille du traité de Westphalie. Alors Léopold, — surnommé le *Grand* par les adorateurs du succès, — vainqueur des Turcs, grâce au Polonais et au Lorrain, par l'assassinat et l'égorgement en masse des patriotes terrifie la Hongrie et lui arrache l'hérédité du trône en faveur des aînés de la maison de

Habsbourg. Bientôt pourtant le sang des martyrs exécutés à Eperjès enfante la révolte nationale de François II Rákotzy (1703 — 1711). Triomphante, comme les autres, elle s'arrête devant la même fiction : un nouveau serment du souverain parjure!

Ici finissent les admirables prises d'armes par lesquelles, durant tout le dix-septième siècle, la Hongrie morte a prouvé qu'elle revivait. Comme épuisée de son suprême effort, elle abandonne au doucereux Charles III (VI) l'hérédité absolue de la Sainte Couronne d'Étienne I[er]. Bientôt même les habiles corruptions de Marie-Thérèse lui font oublier toute son histoire; en un jour de folle loyauté, au cri de *Moriamur pro rege nostro Maria Theresia!* elle s'élance au-devant de la Prusse et de l'Allemagne coalisées, et sauve la monarchie autrichienne, son éternelle ennemie! Après un pareil suicide, Joseph II peut croire que la Hongrie acceptera, sans résistance et sous le couvert de ses réformes libérales, l'unité du chaos autrichien qu'il lui plaît de décréter. Mais soudain les haines endormies se réveillent et le pauvre empereur, pour sauver sa dynastie, doit en mourant renoncer à tous ses grands rêves. L'agitation nationale hongroise eût éclaté en insurrection, si, à la diète de 1790, Léopold II ne s'était hâté de reconnaître de nouveau la complète autonomie de son royaume de Hongrie et de prêter serment à la constitution de saint Étienne.

Quoique elle ait été entraînée par ses rois dans les coalitions contre la République française et contre l'Empire, — dont la triste expérience fournie par la Pologne l'empêcha sans doute d'agréer les avances, — la Hongrie ne resta pas indifférente à notre révolution. En 1795, plusieurs nobles conspirateurs qui avaient adopté un programme conforme à notre *Déclaration des droits de*

l'homme et du citoyen périrent sur l'échafaud [1]. Mais ce ne fut guère qu'après 1815, à partir de 1825, que le mouvement national se dessina sous l'action des idées françaises. Quand éclata la Révolution de 1848, la Hongrie n'eut qu'à profiter des circonstances pour précipiter sa marche dans la voie déjà ouverte de la liberté et de l'égalité.

Rien de plus légal que la dernière révolution hongroise à son début. La diète, réunie en 1847, conformément aux constitutions séculaires, réforme l'état politique du pays; elle discute et vote des lois nouvelles avec autant de droit que toutes les diètes précédentes. Sans rompre les liens qui unissent le royaume au roi, lequel est en même temps empereur d'Autriche, elle peut élargir la base de la liberté hongroise par l'abolition définitive des privilèges féodaux, elle peut proclamer l'égalité civile et religieuse des citoyens, à quelque race qu'ils appartiennent, elle peut étendre l'élection et l'éligibilité par delà les classes privilégiées et enfin instituer un ministère national responsable. Le roi reconnu et couronné, Ferdinand V prouve que ses *loyaux sujets* n'ont point outrepassé leur droit acquis quand il vient en personne, le 10 avril 1848, remettre à leurs représentants les trente et une lois nouvelles *confirmées par sa parole royale;* quand il se choisit pour ministres hongrois Louis Batthyany, Kossuth, Szemere, Paul Esterhazy, Meszaros, Étienne Szechenyi, OEtvœs, Klauzal et Deak; quand enfin, s'inclinant devant la volonté *de sa fidèle nation*, il déclare *la vouloir heureuse du fond du cœur, dans son bonheur trouvant son propre bonheur* [2].

[1] Lire les *Jacobins de Hongrie*, dans le beau livre de de Gérando : *De l'Esprit public en Hongrie depuis la Révolution française.*

[2] *V.* mon article *La Hongrie en* 1857, dans la *Revue de Paris* du 15 novembre 1857.

Se fiant à l'apparence, la Hongrie hésite longtemps, — trop longtemps, — à préparer sa défense. Il faut que le ban de Croatie, agent de la cour, ait violé son territoire; il faut que les races non magyares se soient mises en insurrection contre elle; il faut enfin qu'une grande armée autrichienne l'ait envahie, pour qu'elle se décide à se séparer de la dynastie de Habsbourg. Et encore ne le fait-elle qu'au dernier moment, alors que cette dynastie n'a plus pour chef Ferdinand V, roi reconnu, et que l'Autriche *conquérante* prétend lui imposer un *empereur* qui ne lui est rien, absolument rien, puisque son prédécesseur est vivant et seul règne légalement, en vertu de la pragmatique-sanction, de son inauguration et de son serment.

C'est donc contrairement à toutes les lois tenues pour sacrées même dans les pays monarchiques constitutionnels que la Hongrie a été *conquise* en 1849, en présence de la République française immobile et de l'Angleterre ennemie, et que *jusqu'à ce jour elle reste conquise.*

On a trop répété que la Hongrie était morte par sa faute, et du fait des nationalités soulevées contre elle. Si je pouvais descendre au fond de ce déplorable conflit[1], je montrerais sans peine que l'on ne doit pas en accuser les Hongrois seuls. La lutte fratricide des nationalités sur le sol hongrois, en 1848-49, eut un double caractère, elle fut austro-panslave. Voilà pourquoi on vit des peuples, au nom de leur indépendance, aider le despotisme à tuer la liberté dans l'Europe orientale. Mais ni la guerre civile, — elle fut réprimée, — ni la guerre autrichienne, — l'Autriche fut battue et bien battue, — ne suffirent

[1] On le trouvera complétement expliqué dans l'*Histoire politique de la Révolution de Hongrie* en 1848-1849, 2 volumes in-8°, que j'achève en collaboration avec M. Daniel Irangi.

pour vaincre la Hongrie révolutionnaire. Il fallut que François-Joseph appelât la Russie et que le Russe, en violation de tous les traités européens, y compris même le traité de Vienne, lançât ses armées sur les Hongrois victorieux. Il fallut encore que Georgey, traître, mît bas les armes et empêchât Klapka de traverser les bataillons autrichiens, d'entrer dans Vienne, d'y mourir ou de réveiller l'Europe encore mal endormie.

La Hongrie n'a pas été vaincue. Elle a été trahie à l'intérieur et à l'extérieur. Elle a été écrasée, république naissante, par les deux plus forts empires du monde. Donc, elle n'est pas morte, et l'Autriche le sait bien. — Durant plus d'une année, l'Autriche pendit, fusilla, massacra, embastilla et pilla sa victime. Puis, la croyant épuisée, elle la jeta, coupée en morceaux, dans l'amalgame monstrueux, inventé par le prince de Schwartzenberg, et que l'Europe croit être un puissant empire unitaire. — Depuis lors, que des vieilles lois hongroises il ne reste plus rien, que la Hongrie, sans diète, sans comitats, ne soit plus qu'une province exploitable à merci par les étrangers et livrée pieds et poings liés à la bureaucratie allemande, chargée de la germaniser; qu'en vertu du concordat, les jésuites, avec l'aide des gendarmes, s'étudient à extirper sa tolérance en matière religieuse, aient reçu la mission de convertir ceux de ses enfants qui sont protestants et d'apprendre à tous comment la tyrannie est une œuvre de Dieu aisément supportable; qu'on lui ravisse jusqu'à sa langue, interdite dans l'administration et même dans les écoles supérieures; tout cela est inutile. La Hongrie parle hongrois et refuse d'entendre l'allemand, elle se fait protestante en haine des jésuites, ou bien dépasse protestantisme et catholicisme; elle se laisse insulter, voler, sans mot dire. Mais, quand son empereur passe, elle ne le salue pas, à moins que

forcée à coup de bâtons de manifester son enthousiasme, elle ne le traduise par un *Eljen Kossuth* vigoureusement prononcé!

Une chose m'effrayait dans cette Hongrie servè : son immobilité et son silence depuis bientôt dix ans. Elle n'est immobile, me fit-on comprendre, que parce qu'elle sait que l'Europe d'aujourd'hui est tout entière contre elle; elle n'est silencieuse que parce qu'elle ne peut pas agir. Pas un seul de ses paysans n'a oublié ni hier ni le passé; tous ont l'âme remplie de haine et tous se lèveront comme un seul homme à la première bonne nouvelle que le télégraphe leur apportera, n'importe quand, de Milan ou de Paris. A Milan, à Paris, ils renverront aussitôt cette autre bonne nouvelle : il n'y a plus d'Autrichiens en Hongrie et nous marchons sur Vienne; *Eljen a haza!* Vive la patrie!

Le premier reproche que j'ai entendu faire aux Hongrois, c'est d'être fiers. Certes, ils peuvent l'être, ayant écrit de leur sang la grande épopée du quinzième siècle, et, dans cette époque contemporaine, l'autre épopée, plus sublime encore, de la guerre de l'indépendance. — Les pacifiques dédaignent en eux un peuple militaire. Mais là où tout homme est soldat, le soldat n'est point à craindre. Tant qu'on est esclave, il est bon de savoir manier le sabre et le fusil. Et d'ailleurs la vaillance hongroise n'est elle point, comme dit M. Michelet, « la manifestation d'un haut état moral? » — Enfin, il est des démocrates ignorants auxquels l'Autriche a fait croire que c'étaient, que ce sont encore des aristocrates. Oui, certes, repliquerai-je, toujours avec M. Michelet, « la nation entière est une aristocratie de vaillance et de dignité. Il y a là cinq millions de chevaliers. » La Hongrie, poussée à la république par d'héroïques citoyens, entre autres par son premier poëte,

le fils du cabaretier-boucher de la Puszta, Alexandre Petœfi, est tombée république : elle se relèvera république.

Autre question grave : la Hongrie pourra-t-elle renaître telle qu'elle est apparue en 1848, avec toutes ses anciennes provinces, et en hostilité contre les diverses races qui peuplent plusieurs de ses parties historiques?

Quoique les ennemis de la Hongrie se complaisent à poser cette question, je ne crois pas que l'heure soit propice pour la résoudre.

Cependant il est bon de rappeler quelques faits qui prouvent que les erreurs d'autrefois ne peuvent guère se reproduire. La loi votée le 28 juillet 1849 par la diète de Szeged proclamait la liberté et l'égalité de toutes les nationalités réunies sur le sol hongrois. Depuis lors, le 21 août 1854, Kossuth [1] proclamait la réconciliation des anciens ennemis et les conviait tous, Croates, Serbes, Roumains, à l'indépendance et à la fraternité. Enfin, au nom de l'émigration hongroise, Ladislas Teleki écrivait lors de la mort du général Bem, ce héros de deux peuples, des Polonais et des Hongrois : «..... Recueillons l'héritage qu'il nous laisse, profitons du legs qu'il nous a fait : Ce legs s'appelle Amour. Jurons donc fidélité à sa mémoire, et partant amour et fraternité, sans distinction de races et de nationalités. »

Si tels sont les sentiments manifestés à l'extérieur par les plus légitimes représentants de la Hongrie vaincue, on sait aussi quels sont ceux qui sont journellement prouvés à l'intérieur. Confondues sous la même tyrannie, les nationalités rivales se rapprochent, et toutes attendent avec impatience le moment de se ruer ensemble sur l'en-

[1] Discours prononcé à Hanley sur la *Guerre d'Orient*.

nemi commun, le vainqueur pour celles-ci, le parjure pour celles-là.

L'Autriche disparue, — et il importe qu'elle disparaisse, car cette « casaque d'Arlequin » est formée de cadavres de peuples cousus les uns aux autres au moyen de toutes les iniquités politiques et religieuses; — l'Autriche disparue, l'injustice diplomatique est à jamais rayée de l'histoire et le règne de la justice nationale commence. C'est à cause de cela que le point central de la question des nationalités est toujours sur le Danube. Le nœud gordien ne peut être tranché qu'en Hongrie.

Dans la réorganisation plus ou moins prochaine, — mais forcée, — de ce faux Orient qui se disloque, grâce aux savantes précautions prises par les diplomates, la Hongrie doit jouer un rôle considérable. Asiatique d'origine et de mœurs sous plus d'un rapport, habituée à la liberté par mille ans d'indépendance et de constitutionnalisme, fortement imbue des idées de la Révolution française, nulle nationalité n'est plus apte à renouer immédiatement le lien rompu brusquement par un cataclysme. Son intime alliance avec la Pologne l'empêche d'être ennemie acharnée des Slaves, mais elle est assez leur adversaire pour empêcher leur union forcée d'être effectuée par le czarisme de Saint-Pétersbourg. Catholique et protestante, extrêmement libérale au point de vue religieux, elle peut encore servir à entraver la formation d'un catholicisme grec, qui deviendrait fatalement aussi dangereux que l'autre. Enfin, géographiquement installée entre le Danube et les Karpathes, elle seule est assez forte, assez militaire, assez sûre dès aujourd'hui, pour être la gardienne de cette citadelle avancée de la Révolution.

XI. — LA POLITIQUE NATIONALE DE LA FRANCE.

« Quand il sera question de patrie, s'écrie tristement M. Quinet à la fin de l'*Histoire de mes idées* [1], quelques hommes de bonne volonté se souviendront de moi. »

Ailleurs il dit encore [2] :

« Si une parole doit marquer après ma mort la place de mes os, ce sera pour avoir senti que depuis les stigmates de 1814 et de 1815 la France, gorgée d'opprobre est tombée en servage, que l'invasion continue, que son œuvre cessera quand cesseront les traités imposés, c'est-à-dire le droit de la violence. »

Et, en effet, nul ne sentit plus profondément qu'Edgar Quinet, nul ne comprit mieux la France ; nul ne l'aima davantage en ses jours de malheur comme en ses jours de gloire ; nul ne travailla avec plus de constance à l'éclairer quand elle chancelait dans l'ombre, à l'arracher aux hontes du présent, à lui montrer vers l'avenir un idéal immensément agrandi. Dans ce cœur, on peut le dire, le cœur de la patrie entière n'a pas cessé un seul instant de battre, et c'est à cause de cela que cette intelligence, éveillée en même temps par la haine et par l'amour, a pu s'élever si haut, ralliant autour de la patrie française toutes les autres patries et de leur fraternel accord constituant l'harmonie humaine.

L'idée de patrie est la première qu'ait conçue Edgar Quinet. A peine âgé de trois ans, il la pressentit, lorsque, comme il dit en son *Ahasvérus* [3], « tout petit enfant, il

[1] *Œuvres complètes*, tome X, p. 270.
[2] *Révolutions d'Italie*, l. II, ch. v.
[3] *Œuvres complètes*, t. VII, p. 733.

suivait, pieds nus, à la pluie, plus loin que la frontière, du côté de Cologne, les grands bataillons de la France; lorsque ses soldats le prenaient dans leurs bras pour (lui) faire toucher, sans peur, la crinière de (son) cheval de guerre. » Mais cette idée ne devint son âme même qu'un peu plus tard, en 1814, en 1815, quand il vit, par deux fois, passer les longues files des cavaliers étrangers, et comprit à sa terreur instinctive, au rouge qui lui montait au front, que, sous le pas de ces cavaliers, la France gisait écrasée et souillée.

L'homme n'a pas oublié un seul instant ce que l'enfant sentit, vit et comprit. Sa vie entière a été consacrée à faire sentir, voir et comprendre l'écrasement et la souillure de la patrie. La lueur sinistre des feux de bivac de l'invasion s'agita toujours devant ses yeux. En toutes ses œuvres politiques, — même en ses œuvres littéraires, — on retrouve cette flamme, entretenue pour la vengeance.

« Assez de sophismes ont été entassés sur l'invasion, tantôt pour s'en distraire, tantôt pour s'en glorifier... On a cherché mille détours pour ne pas voir la plaie; acceptons la douleur, si nous voulons en guérir [1]. »

Qu'est-ce donc que l'invasion?

« Après Waterloo, Byron chante les funérailles de la France. On retranche du passé les trente années où elle a vécu le plus, comme on enlève à un cadavre, dans l'autopsie, le cœur et les entrailles. Son drapeau, ses couleurs, ses armes sont enterrés : personne ne peut dire ce qu'ils deviennent. La France est octroyée comme un butin. Le drapeau blanc sert de linceul. Pour peser sur le cadavre et en répondre au monde, on fait asseoir aux pieds et à la tête la vieille royauté et la vieille Église. Après cela, l'ancienne Europe prête encore une fois l'oreille. N'entendant aucun souffle de vie, elle s'éloigne; ses soldats repassent un à un la frontière sans détourner la tête [2]. »

[1] Le *Christianisme et la Révolution*, leçon 14e.
[2] Le *Christianisme et la Révolution*, leçon 15e.

Dès lors, l'Europe ne peut plus craindre la France. La France violée n'existe plus que de nom. Tout en elle, royauté, aristocratie, démocratie, reste marqué du signe de la mort : son roi, c'est celui auquel la Révolution, estimée « chose de bonne prise, » a été adjugée comme telle ; ses nobles ont perdu leurs titres du jour où « ils en bourrèrent leurs fusils dans les rangs de l'étranger » ; quant à son peuple, il reste accablé des libertés qu'il doit à sa défaite, — car « ces libertés ne décorent que le tombeau de l'État[1]. »

« Une nation liée à un gouvernement imposé, c'est le supplice que l'on vous racontait hier de cet esclave auquel on a suspendu sur la poitrine une tête de bœuf. Il faut qu'il s'en sépare ou qu'il voie lui-même sa chair vive se putréfier et tomber avec cette chair morte. Le gouvernement établi, restauré par l'étranger, c'est la mort du droit ; c'est la mort du génie, c'est la mort de la pensée, c'est la mort de l'âme d'un peuple. Voilà ce que savent en France les pierres du chemin. Voilà ce que les pavés de la rue crient sous le char des rois[2]. »

M. Quinet écrivait cela dans un pamphlet. Il écrivait ceci dans son plus beau livre d'histoire :

« — Après l'expérience, j'ai peine à croire que Paris englouti dans ses catacombes par la main des Français, pour sauver la France, n'eût mieux valu que la capitulation qui porte son nom[3]. »

Pour un patriote qui comprend ainsi la honte et le mal de l'invasion, quel doit être le but, le but unique de la politique française ? La vengeance de la défaite subie, l'abolition absolue du traité qui consacra sa servitude.

[1] Le *Champ de bataille de Waterloo*, au t. VI des *Œuvres*, p. 378-389.
[2] La *France et la Sainte Alliance en Portugal*, t. X des *Œuvres*, p. 82.
[3] Les *Révolutions d'Italie*, l. II, ch. v

La France « ne doit pas faire un mouvement qui ne la mène à la délivrance du droit public des invasions. Tout ce qui est dans cette voie est bien, tout ce qui est contraire est mal.... Il n'y aura parmi nous qu'une ombre de France et nos débats intérieurs seront stériles et pour le monde et pour nous-mêmes tant que, d'une manière quelconque, par les négociations ou par la guerre, nous ne nous serons pas relevés du sépulcre de Waterloo. » Telle est « la vérité élémentaire que rien ne peut ébranler, le *delenda Carthago* que toute plume doit écrire, toute bouche doit répéter sans relâche [1]. »

Mais est-ce donc la guerre, la vengeance, que prêche Edgar Quinet contre tous ceux qui ont coopéré à l'asservissement de la France? Non, — et ceci doit surprendre les cosmopolites, — son patriotisme, pour être d'une ardeur incomparable, n'est point, à cause de cela, exclusif et jaloux. Les douleurs de sa patrie lui ont fait comprendre les douleurs des autres patries, et l'amour qu'il porte à la sienne les lui fait aimer toutes sans exception.

Dès l'enfance, il s'était ému à la vue des prisonniers espagnols traversant les rues de nos villes, « hâves, affamés, presque nus, défaillants, mourants à chaque pas; » et sa mère, d'un mot : « On pourra vaincre l'Espagne, non pas les Espagnols ! » lui avait appris à respecter tous les peuples [2].

Homme, il prêche sans cesse l'abolition du traité de Vienne, parce que ce pacte d'iniquité n'a pas seulement consacré la servitude française, mais aussi la servitude de l'Europe. Que la France soit libre, grande, glorieuse, et qu'avec elle, par elle, les autres nations soient libres, grandes, glorieuses, voilà le but qu'il poursuit.

Aussi, avec quel enthousiasme il salue la Révolution de

[1] 1815 *et* 1840. *Œuvres complètes*, t. X, p. 25 et 26.
[2] *Histoire de mes idées*, tome X des *Œuvres complètes*, p. 145, 144.

1830, qui, punition méritée par la dynastie de l'invasion, lui apparaît, à son retour de Grèce, comme le réveil de la nationalité française s'arrachant à la honteuse tutelle de la Sainte Alliance! Avec quel désespoir il voit bientôt le gouvernement de Juillet s'agenouiller humblement devant nos ennemis, par eux se faire pardonner son origine, leur livrer de nouveau l'honneur de la France, consentir enfin à cette servitude qui, naguère imposée par la force, venait d'être brisée par la force! Quels cris de rage, quelles prophétiques menaces il adresse à ces bourgeois sans conscience, à ces fiers constitutionnels, qui laissent la Russie égorger la Pologne, l'Autriche appesantir son joug sur l'Italie, qui conduisent la France, ravalée au dernier rang des nations, écraser sous les ordres de l'Angleterre un petit peuple dont le seul crime est de nous imiter!

« Les deux gouvernements qui ont précédé la République sont tombés pour s'être enrôlés dans la Sainte Alliance. La Restauration a eu son expédition de 1823, par laquelle elle a étouffé le libéralisme constitutionnel de l'Espagne; elle l'a expiée en 1830. Le gouvernement de Louis-Philippe a eu en 1847 son expédition de Portugal, pour laquelle il a détruit la révolution portugaise; il l'a expié en 1848..... Telle a été depuis Waterloo la politique de la Sainte Alliance : faire servir la France d'instrument contre les amis de la France; et pour cela deux buts étaient poursuivis à la fois. Premièrement, détruire par nos propres mains les gouvernements libres; secondement, nous déshonorer par nos propres succès[1]. »

1830 n'a pas voulu « échapper aux fourches caudines de la Sainte Alliance. » Mais maintenant que 1848 en a puni 1830, que va faire la France républicaine? Immobile tout d'abord au milieu de l'Europe soulevée, elle crie : Paix! quand il eût fallu crier : Guerre!

L'Europe soulevée est bientôt ramenée sous le joug...

[1] La *Croisade contre la république romaine*, p. 3, 4.

Depuis lors, la France de 1789 a-t-elle reconquis sur les peuples l'ascendant qu'on lui a fait perdre? Constituée une fois de plus en dehors des traités de Vienne, a-t-elle jeté aux nations serves la parole de vie? a-t-elle effacé sur la carte d'Europe la charte de 1815?...

Ne désespérons jamais de la France, et répétons avec Edgar Quinet[1] :

« Quelquefois, dans nos théories, je vois pâlir la France, la patrie, au profit du genre humain. Ne vous abandonnez pas à cette pente. Si l'on cherchait l'origine de cette pensée, on verrait qu'elle est née, sous la Restauration, dans la nuit de l'invasion, lorsque la France avait perdu la conscience d'elle-même. Ce système de renoncement à la nationalité est né dans le tombeau d'un peuple. Mais le mort est ressuscité; la France a retrouvé le sentiment d'elle-même; laissons donc là les pensées du sépulcre! D'ailleurs ne sentez-vous pas que cette terre que vous foulez est nécessaire au monde? M. de Maistre dit que la France est investie d'une véritable magistrature dans l'univers; quand ses ennemis parlent ainsi, sont-ce ses enfants qui soutiendront le contraire? Les aveugles ne verront-ils pas que la magistrature continue avec la nécessité de la fonction? que le peuple qui a fait la Révolution est nécessaire pour la diriger, pour l'expliquer et la développer?... Qui dira au monde le sens, la conséquence, l'esprit de cette ère nouvelle, si ce n'est le peuple qui l'a créée ou inaugurée? Ne faut-il pas que l'ouvrier subsiste pour surveiller ou réparer son ouvrage? Et d'ailleurs où est la puissance, où est la nation qui, à la place de la France, se charge de prendre la magistrature et les dangers qui y sont attachés? Où est le peuple qui a posé avec plus d'éclat les difficultés nouvelles de la bourgeoisie et du prolétariat, lesquelles enferment dans leurs flancs un monde inconnu? Il ne faut que passer la frontière pour en apprendre beaucoup à ce sujet. Partout vous entendez les nations tranquilles, assises à leur foyer, répéter que la France cherche des périls volontaires, qu'elle ne peut se reposer, qu'elle se travaille pour un bien auquel elle n'arrive pas, qu'elle se consume au lieu de jouir. Oui, en effet, elle se consume; et c'est pour la gloire du monde, pour les autres autant que pour elle-même, pour un idéal non encore atteint d'humanité et de civilisation? »

[1] Le *Christianisme et la Révolution*, au tome III des *Œuvres complètes*, p. 272, 273.

La vraie politique nationale de la France est celle que nos pères de la Révolution ont inaugurée. Au cri de :

Amour sacré de la patrie ! ..

ils chassèrent l'ennemi du territoire et ils envahirent le monde pour l'émanciper.

Aujourd'hui, la France n'a point de conquêtes à faire. Son œuvre est toute de justice et d'amour. Elle doit réaliser le programme, si bien tracé par Edgar Quinet, et qui se résume en quatre mots :

Liberté, égalité, fraternité des nationalités !

QUATRIÈME PARTIE

LES RELIGIONS.

SECTION PREMIÈRE

LES RELIGIONS ANTIQUES.

I. — POINT DE DÉPART.

Des œuvres d'Edgar Quinet, la plus approfondie et la plus complète, est cette œuvre multiple qui commence par deux opuscules, *De l'Avenir de la religion* et *De l'Origine des dieux*, se détermine sous sa face critique dans l'*Examen de la vie de Jésus*, éclate en un chef-d'œuvre, le *Génie des religions*, et se poursuit dans les *Jésuites*, l'*Ultramontanisme*, le *Christianisme et la Révolution française*, pour aboutir à l'*Enseignement du peuple*, à la *Lettre sur la situation religieuse et morale de l'Europe* et à la *Révolution religieuse au dix-neuvième siècle*. Cette œuvre immense, à laquelle la vie d'un autre homme n'eût pas suffi, mérite déjà d'être considérée comme la synthèse d'une HISTOIRE DES RÉVOLUTIONS RELIGIEUSES ET SOCIALES, dont l'avenir édifiera la volumineuse analyse. Je vais essayer ici d'en sui-

vre le plan. Mais auparavant, il importe de laisser M. Quinet lui-même indiquer le lien philosophique, avec lequel il a rattaché les unes aux autres les périodes si contradictoires, en apparence, de l'existence religieuse du genre humain :

« L'histoire, écrivait-il en 1827 [1], nous apparaissait tout entière comme une vaste et éternelle déduction du général au particulier ; c'est le travail du *moi* qui se fait jour peu à peu, se dégage par degrés de ce qui lui est étranger, et aspire à se produire sous la forme la plus libre. Semblable au statuaire qui dépouille son bloc de marbre jusqu'à ce qu'il reconnaisse à la lumière les traits qu'il contemple en lui-même, la personnalité de l'homme au sein de l'univers tend à se circonscrire pour se fortifier, brisant avec les siècles un assemblage qui renaît avec eux, toujours divisé et toujours indestructible. D'abord plongé au sein du monde cosmique, il étend son être sur l'espace et la durée sans bornes. De son souffle de vie, il anime les cieux errants, les vastes mers. C'est Empédocle qui agite des mouvements précipités de son sein la cime des monts, les voûtes des forêts, le cours des fleuves. Dans ce premier culte, embrassant tout, adorant tout, n'oubliant que lui-même, il a une cosmogonie, une théogonie, et point d'histoire. C'est l'Inde et l'Orient, sitôt qu'il apparaît. De l'univers il descend aux empires, auxquels son être est si bien attaché qu'il n'est rien que par eux ; sans force, sans valeur, presque sans nom, soit que de vastes générations se confondent sous une seule personne, soit que lui-même il ne puisse se distinguer dans ses prières avec Dieu. C'est la Médie, la Perse, l'Égypte et l'Assyrie. Des empires il retombe par degrés sur lui-même, quoique son moi, encore à demi-confondu avec la cité, n'emprunte encore que d'elle sa valeur et son indépendance. La cité se brise avec la Grèce, avec Rome, et son moi restant seul, dépouillé du signe qui en cachait la grandeur absolue, découvre en lui-même un infini plus vaste que le premier qu'il vient de découvrir. C'est l'univers chrétien. Cet infini, il le divise encore, aspirant après des siècles à ne relever que de soi. C'est la réforme, c'est le cartésianisme, et, ce qui en est la suite, c'est la fin du moyen âge et l'avenir que j'ignore. »

Cela dit, sans craindre de se perdre, on peut suivre le vaillant disciple de Herder jusqu'au fond des ténèbres des

[1] *Essai sur Herder*, tome II des *Œuvres complètes*, p. 400-401.

origines humaines. Ne sait-on pas déjà qu'il n'y descend que pour remonter vers la lumière, vers la liberté ?

II. — DE LA RÉVÉLATION [1].

Vis-à-vis de la nature, l'homme n'est ni un maître ni un esclave. Lui créé, la nature, auparavant créatrice, cesse d'enfanter, car en lui s'arrête, résumée et complète, la Genèse de la matière. C'est maintenant à l'homme libre, mobile, pendant qu'elle elle reste immuable, de l'achever, de l'interpréter, de « lui donner une voix [2], » de commencer, en un mot, la Genèse de l'intelligence.

Le *Génie des religions* a précisément pour but de marquer les phases de la Genèse spirituelle, de décrire le spectacle de la création de l'histoire civile par l'homme. Mais, pour embrasser tant de sociétés diverses, brisées sur le chemin de l'humanité, pour les comparer les unes aux autres et en dégager le mouvement général, il faut remonter au principe qui renferme l'essence de chacune d'elles. Où trouver ce principe? Dans la religion.

Montesquieu [3] avait, au contraire, prétendu établir que le principe des lois civiles et celui des religions sont deux principes corrélatifs n'exerçant l'un sur l'autre qu'une action pour ainsi dire de hasard ; et que si l'un des deux, en certaines circonstances, domine et transforme l'autre, c'est plutôt le principe humain du droit que le principe divin du dogme. — L'opinion du grand légiste, généralement professée au dix-huitième siècle, lui a survécu. Nombre de philosophes et de publicistes enseignent encore

[1] *Génie des Religions*, livre I, *Œuvres complètes*, tome I.
[2] *De l'Origine des Dieux*. *Œuvres*, t. I, p. 415.
[3] *Esprit des lois*, liv. XXIV.

que l'élément religieux est « un accessoire sans relation nécessaire avec la vie politique des peuples. »

Edgar Quinet se place à un point de vue diamétralement opposé. Il croit et il prouve « que c'est la forme politique qui partout s'est réglée sur le moule de l'institution religieuse..., que la religion est la loi des lois, c'est-à-dire celle sur laquelle toutes les autres s'ordonnent...[1], que la substance de la vie civile est la même, » et partant que nul changement dans l'État n'est une révolution, si ce changement n'a pour base, pour garantie et pour couronnement une transformation radicale du Dieu jusqu'alors adoré.

Partant donc de cette idée, — que l'on ne connaît pas un peuple si l'on ne connaît ses dieux, — M. Quinet est loin de condamner toutes les religions comme œuvres de tromperie et d'asservissement, à la manière des hardis démolisseurs du dernier siècle. Il examine chacune d'elles avec une respectueuse attention, et cherche si, dans la « poussière divine » amassée par les siècles, il ne reste pas « quelque débris de vérité, de révélation universelle, » utile encore pour animer « l'éclair qui doit tout éblouir et ramener la paix que le monde a perdue. » Ainsi, considéré dans son idéal, le *Génie des religions* est l'histoire de la « vie de l'Esprit divin à travers les âges. »

La première question à résoudre est celle de la révélation. Est-ce Dieu qui s'est communiqué à l'homme ? Est-ce l'homme qui, de lui-même, a cherché et trouvé Dieu ?

Je suis et je résume les idées d'Edgar Quinet. — Avant l'histoire, la configuration des continents empreint l'histoire future de certains grands traits qui jamais ne s'effaceront. Ici et là, les races humaines semblent être jetées

[1] *Enseignement du peuple*, p. 7-8.

dans un moule, et du moule particulier, de la forme sous laquelle le monde apparaît à chaque race, naît une révélation spéciale.

« La création, d'abord séparée de son auteur, tend de plus en plus à se rattacher à lui par le lien de l'esprit, et la terre enfante véritablement son Dieu dans le travail des âges. »

Chaque continent est un sanctuaire. — L'Asie, la terre des formes végétales et animales monstrueuses, en « son infini visible, » puisera l'idée de l'incommensurabilité dans le temps et dans l'espace; trouvant son Dieu dans sa riche nature, elle s'arrêtera au panthéisme et aux incarnations. Mais, à l'extrémité de ce continent plantureux s'étend le grand désert arabe : là, pour la première fois, l'homme s'élèvera à l'idée pure du Dieu-esprit, se prosternera successivement devant des dieux sans corps et sans idoles, Jéhovah, Christ, Allah. A l'Asie est attachée l'Afrique, « la patrie des sables, l'océan sans îles ; » à l'exception de l'Égypte, elle ne produira aucun Dieu à elle, son intelligence restera serve comme son peuple noir. Mais voici la Grèce, née de l'onde et comme l'onde, mobile : elle circonscrira l'immensité orientale en son artistique petitesse et ses dieux humains ne seront que des formes de l'éternelle beauté. L'Italie s'avance au centre de la Méditerranée pour y régner ; elle n'aura d'autre vrai dieu que la cité, la Ville Éternelle, reine du monde ; son empire matériel écroulé, elle gardera encore l'empire spirituel de la papauté. Enfin, entre l'Asie et l'Europe, participant de l'une et de l'autre, l'Amérique parait être une terre de médiation, destinée à concilier un jour le génie de l'Orient et le génie de l'Occident.

Après avoir montré l'unité originelle du genre humain, M. Quinet, sans rechercher en quel lieu se fit la première

réunion d'hommes, s'étudie à reconnaître par quel miracle l'homme est tout à coup sorti de la voie immuable de la nature pour s'élancer dans la route bouleversée de l'histoire. Loin d'accepter l'hypothèse de Rousseau, de créer des hommes abstraits, il voit naître la société du jour où « d'une manière quelconque, la pensée de la divinité a « jailli de l'esprit d'un homme qui a pu l'annoncer, la « publier ou l'imposer à ses frères. »

« Autour du fétiche s'est assemblée la tribu, un Dieu national a enfanté la nation; l'unité religieuse a fondé l'unité politique, et de l'idée de Dieu est sortie la société toute vivante. »

Et, en effet, à l'origine de tous les peuples, qui retrouve-t-on ? Un Manou, un Zoroastre, un Hermès, un Orphée, un Moïse, et non pas des inventeurs d'arts mécaniques, comme le crut le dix-huitième siècle. Et ces poëtes, ces voyants, ces prophètes, où puisent-ils leur inspiration ? Dans la nature ; on les voit constituer l'ordre civil sur ce modèle, en faire comme « un abrégé de l'univers. »

De la sorte, M. Quinet nie d'une manière absolue les commencements enfantins attribués à l'humanité naissante. Du premier élan de l'esprit, elle conçoit Dieu, révélé par l'organe de la nature.

« Les pyramides d'Égypte, les temples de Thèbes, ceux de Persépolis, les monuments de Mycènes, voilà les premières huttes du genre humain; et, dans un autre ordre de choses, les livres de Moïse, les poésies d'Homère, voilà les livres avec lesquels cet enfant apprend à lire. »

Une nouvelle ère commence dans la genèse sociale du moment où les peuples, auparavant confondus dans l'unité primitive, manifestent des instincts divers et se séparent. D'après les traditions nationales, même d'après celles des nègres, confirmées par la science moderne, l'hu-

manité, dès l'origine, se disperse en trois races. Deux peuples jumeaux, les Indiens et les Persans, apparaissent les premiers. Ceux-là, contemplatifs, cherchent dans le lit de l'Indus et du Gange une retraite naturellement défendue ; ils s'endorment avec Brahma « parmi les fleurs « des eaux. » Ceux-ci, les Mèdes, les Perses, poussés en avant par un dieu lutteur, projettent au loin la famille celtique et germanique, le double génie de l'Occident. A côté de cette race de Japhet, celle de Sem, réunissant le génie de la religion à celui de l'industrie, s'établit d'abord dans les montagnes entre deux grands cours d'eau, l'Euphrate et le Tigre : d'elle naîtront la Chaldée, la Phénicie, la Judée, Carthage, l'Arabie ; Babylone sera le cœur de ce grand corps qui, possédant les deux figures visibles de l'infini, le désert et la mer, produira Jéhovah et le Christ. A l'Est, enfin, la descendance de Cham, noire aux cheveux crépus, se confond dans le mystère africain avec les peuples fabuleux à têtes de chien et de loup : elle restera sans voix et sans Dieu. Les trois acteurs étant en scène, l'histoire primitive de la haute Asie n'est que leur lutte ; les vainqueurs se superposent aux vaincus et la différence de couleur sert de premier prétexte à la différence des castes. — Le deuxième acte des émigrations commence dès qu'il faut que l'Asie, encombrée de peuples et de traditions, déborde. Elle porte l'intelligence et la vie dans les vallées jusque-là muettes de la Grèce, et l'émigration des Hellènes se produit en même temps que les Hébreux se fixent en Chanaan. La Grèce, d'une existence tout extérieure, périt avec ses dieux, tandis que la Judée, se renfermant en elle-même, donnera au monde le Dieu universel. C'est à l'appel de ce *Dieu inconnu* que, longtemps, après les migrations germaniques se rueront sur le vieux monde et le détruiront. Plus tard encore, on verra les mêmes destructeurs

de Rome politique résumant l'antiquité, élever Luther contre la Rome religieuse des papes, représentant le moyen âge.

Ici se termine le premier livre du *Génie des religions*. La *révélation par l'organe de la nature* est prouvée dans son origine et suivie dans ses effets. On peut aborder à présent la question de la tradition.

III. — DE LA TRADITION [1].

« Toute révélation, dit Edgar Quinet, vient d'Orient, et, transmise à l'Occident, s'appelle tradition : l'Asie a les prophètes, l'Europe a les docteurs. »

Et il fait remarquer que jamais ces deux mondes ne se sont rapprochés sans que de leur harmonie naisse un Dieu nouveau. Les époques principales de la vie religieuse de l'humanité sont marquées par les alternatives d'alliance ou de séparation de l'Occident et de l'Orient. Ainsi la première alliance est scellée par la Grèce, qui l'ignore à l'origine et croit avoir elle-même inventé les dieux, dont le haut Orient lui a fourni les prototypes : son illusion est ébranlée, lorsque avec Alexandre elle retrouve sa mère inconnue : et, dès lors, elle a fini de vivre. La seconde alliance est nouée par le christianisme naissant, mais pour être brisée bientôt, quand le christianisme, s'exilant du lieu natal, se fait une patrie de l'Occident. Durant tout le moyen âge les deux mondes vivent séparés : les croisades ne sont qu'un choc. Pour que le lien commence à se renouer, il faut les grandes découvertes du quinzième siècle et la Renaissance. Encore n'est-ce que de nos jours, depuis la fin du dix-huitième siècle, que se produit la vraie renaissance orien-

[1] *Génie des Religions*, l. II.

tale. La première, particulièrement grecque et romaine, « a donné au monde une forme, une parole nouvelle; » la seconde ne produira-t-elle pas un semblable effet? Celle-là a correspondu avec la Réforme; celle-ci ne correspond-elle pas avec la Révolution?

« Tant il est vrai, dit Edgar Quinet, que le passé, en se creusant, a déjà fertilisé l'avenir, et que le premier n'a cessé d'être la prophétie que le second vient consommer. »

La tradition orientale, perdue, a donc été retrouvée; tous les jours, elle se retrouve. Et déjà l'on en sent les résultats. A peine les Portugais avaient ils franchi le cap de Bonne-Espérence et touché au rivage indien, qu'apparaissaient parmi eux Camoens, mariant en son poëme l'Orient et l'Occident. De même, peu après Anquetil Duperron, Bernardin de Saint-Pierre introduit le naturalisme asiatique dans la littérature française. Les grands travaux scientifiques des William Jones, Wilson, Colebrooke, ne passent point sans inspirer et Schelley et Byron. Enfin, Herder, Gœthe, Gœrres, Ruckert, ne sont-ils pas déjà remplis d'un génie tout oriental? L'Allemagne entière, scellant l'alliance avec sa philosophie nouvelle, n'est-elle pas « une sorte d'Orient chrétien, une Asie dans l'Eu« rope? »

Le *Génie des religions*, résumé de plus d'un demi-siècle de découvertes et de travaux scientifiques, marque les premiers effets de l'alliance nouvelle, et il en resserre l'intimité; c'est là un des grands caractères de ce beau livre. Par lui synthétisé, l'Orient révélateur restitue à l'Occident sa tradition brisée, et l'esprit moderne de l'Europe s'augmente de l'immensité de l'esprit universel.

Jusqu'alors la piété et l'incrédulité semblaient s'être entendues pour méconnaître la tradition profane. Con-

trairement aux encyclopédistes et aux chrétiens, M. Quinet ne peut pas considérer comme nul ou mensonger tout ce que le genre humain, durant tant de siècles, a rêvé, cru, affirmé et traduit en ses monuments de pierre, en ses livres et en ses institutions. Il croit l'heure venue de rendre justice aux religions tombées. Selon lui, « toute prophétie n'est pas renfermée dans Jérusalem. » De l'Inde à la Grèce et à Rome, il retrouve épars les lambeaux de l'Ancien Testament du monde profane, non moins que celui des Hébreux, préparation et prophétie du Nouveau Testament chrétien.

Après avoir approfondi le chaos des fables païennes, Edgar Quinet affirme que malgré la différence des rites, les cultes principaux de l'Orient forment une seule et même religion partagée en autant de sectes que d'empires. L'Asie entière fête le miracle permanent de la nature; elle a pour formule suprême le panthéisme. Ainsi s'expliquent ses royautés théocratiques, la confusion qu'elle fait du droit privé avec le droit divin. Le Dieu est tout, il possède tout. L'humanité n'a que l'usufruit de ce que le Dieu (ou le roi, son représentant) détient en inaliénable propriété. En Grèce, l'homme commence à s'adorer lui-même; ce n'est plus le Dieu qui s'incarne, c'est l'homme qui devient Dieu. Par conséquent la volonté s'élève au rang de loi, l'héroïsme au rang de dogme. Le peuple, s'étant couronné sur l'Olympe, ne cherche qu'en lui-même la source légitime de l'Autorité, du Droit. Le gouvernement théocratique de la haute Asie, en Grèce, en Italie, se transforme en aristocratie ou démocratie. Athènes et Rome, républiques « jaillissent tout armées du front du genre humain déifié. » Mais vers le temps d'Alexandre se produit dans le paganisme la révolution d'Evhémère. Les dieux ne représentent plus ni la nature ni l'humanité; on

les considère comme d'anciens rois, de primitifs tyrans exaltés par la servitude des peuples. Rome adopte sans réserve l'idée d'Evhémère, extinction de la foi païenne, et cette idée crée chez elle une nouvelle société. A vrai dire, Rome n'avait jamais adoré qu'elle-même, enchaînant dans son Capitole, « comme autant d'otages sacrés, » tous les dieux de l'univers. Sous l'empire, le despotisme descend du ciel sur la terre, les dieux deviennent empereurs, ce sont César, Caligula, Claude, Néron. Pourtant cette décadence de l'institution religieuse a un heureux effet, la sécularisation de la terre. Le droit privé succède au droit divin, au prêtre le jurisconsulte. Le propriétaire n'est plus Brahma ou Osiris, mais l'individu. L'homme, isolé de l'univers, par le stoïcisme s'arroge l'indépendance absolue dans le monde moral, « par la loi civile la Souveraineté plénière des choses. C'est là l'esprit du droit romain. » Par contre, le premier effet du christianisme ramenant Dieu dans le monde, est de reconstituer les biens d'Église, le domaine sacré; la terre étant redevenue sainte, le Roi des rois la donne au prince, le prince au vassal; sur la hiérarchie divine du sacerdoce l'empire se moule. L'opposition du christianisme provoque en même temps un effort du paganisme pour se ranimer : l'École d'Alexandrie, formée des plus nobles intelligences, tente l'impossible; à force d'être idéalisées, les idées corporelles de l'antiquité s'évanouissent.

De la sorte, pénétrant jusqu'au cœur des révolutions sociales, M. Quinet y a observé les principales variations des religions antiques : apothéose de la nature, paganisme d'Orient; apothéose de l'humanité, paganisme grec; apothéose de la cité, paganisme romain; apothéose de la philosophie, paganisme d'Alexandrie.

Maintenant que la forme de la société politique a été dé-

duite des dogmes, il reste à confirmer le même principe en l'appliquant aux arts. Cette confirmation, d'une vérité saisissante, est peut-être la partie la plus admirable du *Génie des religions*. C'est là que l'auteur pose, avec une souveraine éloquence, les bases théoriques d'une grande histoire de l'art, dont il n'a point, par malheur, embrassé l'ensemble en un ouvrage spécial, mais qui se trouve dispersé à travers toutes ses œuvres, qu'elle illumine d'une éblouissante lumière [1].

« L'art, dit-il, a pour but de représenter par les formes la beauté infinie, de saisir l'immuable dans l'éphémère, d'embrasser l'éternité dans le temps, de peindre l'invisible par le visible. »

Pour exister, l'art n'avait pas besoin de l'homme; la beauté éternelle se trouva, dès l'origine, incarnée dans la nature naissante. La première poésie fut le premier lever du soleil au sortir du chaos, le premier murmure de la mer, le premier frémissement des forêts.

« Alors les chaînes de montagnes étaient l'architecture de la nature; les sommets et les pics sculptés par la foudre, sa statuaire; les ombres et la lumière, le jour et la nuit, sa peinture; le bruit de la création entière, son harmonie, et l'ensemble de tout cela sa poésie. »

Ni la nature ni l'art ne sont copiés l'un sur l'autre, « ils dérivent d'un même original, qui est Dieu. » Quoique l'art « imite l'Éternel, » il ne doit pas être confondu avec la philosophie. Celle-ci peut oublier les formes, ne s'occu-

[1] Je regrette bien sincèrement de ne pouvoir ici rapprocher toutes les idées purement artistiques d'Edgar Quinet. Je n'ai cependant pas négligé de les signaler avec soin partout où je les ai rencontrées. Néanmoins il reste à faire un travail qui serait une philosophie historique de l'art d'après Edgar Quinet. On en trouverait les éléments d'abord au ch. VI du livre II du *Génie des Religions* et dans l'*Essai d'une classification des arts*, puis dans la *Grèce moderne*, les *Révolutions d'Italie*, *Mes Vacances en Espagne*, *Marnix*, les *Mélanges*, et jusque dans les *Poëmes*.

per que des idées. L'art est maître de deux mondes, du réel et de l'idéal, qu'il ne peut détruire ni résoudre l'un par l'autre. — « Toute œuvre belle est véritablement morale, parce qu'elle exprime l'harmonie du monde et de son auteur. » — L'art ayant pour but la beauté souveraine, « malgré la contrariété des temps, des civilisations, des religions, le même idéal plane sur toute l'humanité. » Mais si tous les artistes du monde tendent au même but, l'alliance est encore plus évidente entre ceux qui appartiennent à un même ordre de civilisation. Or l'idéal qui domine une civilisation n'est autre que son idéal religieux. C'est donc la religion qui donne à tous les arts d'une société le même air de famille. M. Quinet signale comme une loi générale que les révolutions dans les arts sont déterminées par les révolutions dans la religion. Il faut cependant prendre garde de confondre les religions et les arts. La poésie n'est point la foi, l'art n'est point le culte. En réalisant les formes palpables de l'idée de Dieu, l'art altère cette idée et peu à peu la transforme. D'abord asservi, alors que la croyance est profonde, il copie les types consacrés par le sacerdoce. Mais l'imagination ne tarde pas à se substituer à la coutume, et « l'art ne grandit qu'aux dépens de la tradition. Né du culte, mais inclinant à l'hérésie, il tend lui-même à détruire son berceau. »

La première époque de l'histoire des religions est le panthéisme des peuples de la haute Asie, qui adorent l'infini matériel, la nature invaincue, le Dieu-Univers. Quel sera l'art de ces sociétés? L'architecture; une représentation de la nature sans l'homme, œuvre non d'un individu, mais de générations successives, de castes. — La Grèce ayant accompli la seconde révolution religieuse, la statuaire est chargée de mettre le Dieu-homme sur l'autel. Art essentiellement païen, c'est par le paganisme qu'elle

atteindra toute sa splendeur. Rome, ayant à peu près la même religion que la Grèce, a le même art; cependant, comme elle divinise la cité plutôt que l'individu, elle fait moins de statues que de décorations urbaines, arcs, portes, voies, colonnes triomphales. — Par la révolution chrétienne, l'humanité ayant abdiqué devant le Créateur, la statuaire sensualiste des anciens est reléguée au second plan ; c'est la peinture qui occupe sa place. Mais il est un art surtout dont la révélation appartient au christianisme, le plus spirituel des arts, « puisqu'on dirait qu'il arrive à l'âme comme la voix du Dieu-Esprit, sans l'intermédiaire des sens, » la musique.

Jusqu'ici l'on n'a pas parlé de l'art des arts, la poésie. Elle suit exactement les mêmes transformations. Lyrique dans le haut Orient, elle traduit le premier cri de l'humanité éveillée dans l'infini, et ses hymnes sont en parfait accord avec l'architecture religieuse. En Grèce, elle est épique, comme la statuaire, érigeant l'homme, le héros, le dieu, sur le piédestal des poëmes homériques. En Grèce encore, au pays des républiques, elle est dramatique, osant dévoiler le combat entre le Créateur et la créature.

Architecture, sculpture, peinture, musique, poésie, tels sont « les degrés par lesquels l'imagination humaine tend à l'éternelle beauté. » Mais sont-ce là tous les arts? Edgar Quinet en nomme encore un : l'*art de la vie*.

« Il y a, s'écrie-t-il avec une chaleur d'âme qui pénètre et ravit, il y a du Phidias en chacun de nous, parce qu'il y a du Phidias en toute créature morale. Oui, chaque homme est un sculpteur qui doit corriger son marbre et son limon jusqu'à ce qu'il ait fait sortir de la masse confuse de ses instincts grossiers une personne intelligente et libre. Le juste, c'est-à-dire celui qui sait, quand il le faut, dépouiller la vie mortelle, comme le sculpteur dépouille le marbre pour atteindre la statue intérieure..... le héros et le saint, voilà le dernier terme et le comble de la création sur la terre... Voilà le poëme, le tableau,

l'harmonie par excellence; car c'est une harmonie vivante, un poëme vivant. L'œuvre et l'ouvrier sont intimement unis et confondus; il n'y a rien au delà, si ce n'est Dieu même. »

IV. — LES RELIGIONS DE L'INDE [1].

Les bases du *Génie des religions* nous sont connues. Maintenant nous pouvons y suivre la « généalogie de l'Éternel. »

Les Védas des Indiens datent d'au moins quatorze siècles avant Jésus-Christ, et nulle part la nature et l'homme ne paraissent plus jeunes que dans ces livres sacrés. C'est donc là qu'Edgar Quinet retrouve l'époque patriarcale, bien plus vivante que dans la Bible. Il y entend les hymnes des pasteurs saluant sur les sommets de la haute Asie la première lueur du soleil naissant. Il y sent « l'aube visible éveiller, exciter, provoquer l'aube de la pensée; » et la théodicée de la nature, révélée ainsi par la lumière, il la voit poindre, s'accroître, se dilater, remplir enfin tout l'espace, comme la lumière elle-même. Tout d'abord passent dans la nuit les vagues génies des vents sur les monts, « les aveugles Marutes, humides de gouttes de pluie. » Les étoiles se lèvent, et le feu a réveillé les deux Gémeaux, les Asvins, gardiens du seuil céleste. Aux Asvins succèdent les Aubes, puis les Aurores, qui enfantent le monde en manifestant la lumière. Mais voici que les Aubes ont disparu et que grandit le soleil d'Orient, Indra, source de l'unique puissance, de l'unique sagesse; dès lors la lumière des lumières est née, la première révélation est consommée.

Ici l'auteur fait remarquer en quoi se ressemblent In-

[1] *Génie des Religions*, t. III, ch. I-VI.

dra, se détachant du sein des Aubes éternelles, et Jéhovah, se détachant du milieu des Elohim, sur la montagne sainte. Indra et Jéhovah sont tous les deux supérieurs à la création. On peut dire qu'ils ne sont, à l'origine, qu'un seul et même Dieu, révélé aux patriarches indiens et à Abraham. Si donc le culte des Védas ressemble à celui de la Bible, il ne diffère presque en rien de celui des premiers Persans : les mêmes noms souvent et les mêmes paroles liturgiques se retrouvent dans le Zend-Avesta.

Cependant les pasteurs indiens ont quitté les hauts plateaux, ils s'arrêtent dans la plaine, et des royaumes se forment. Après le ravissement causé par la création, devait naître le besoin de l'expliquer; l'hymne est remplacé par le système, la prière par le précepte. Le prêtre se charge de relever, d'interpréter, de transformer le culte des bergers; et, désormais en possession d'une doctrine incommunicable, il devient le vrai chef des peuples et des rois. — C'est encore dans les Védas que l'historien philosophe trouve l'époque des théologiens, qui, du reste, y est ajoutée à l'époque des patriarches, sous le même titre, comme dans le Pentateuque de la Bible, sont confondues les traditions de Moïse et celles des Lévites.

La première révélation s'est faite dans l'âme indienne par la lumière. La seconde se produit à l'aspect de l'Océan. Brahma est le premier né des eaux ; principe de tout, il est mêlé à tout, « comme le sel à l'eau marine ; » il rêve de l'infini « au murmure des ondes éternelles. » Jéhovah n'a aucune ressemblance avec Brahma. Celui-ci, issu des méditations des solitaires, n'évoque point le monde du néant. Au commencement, il est seul dans l'éternité, seul avec lui-même. Mais sa solitude vide finit par le troubler, il désire un autre lui; il s'incarne dans la figure de l'univers. Seul encore, seul toujours,

il descend tous les degrés de l'existence ; depuis l'infiniment grand jusqu'à l'infiniment petit, il forme de sa propre substance chaque couple de créatures ; et, plus il tombe bas dans l'échelle des êtres, plus il s'efforce de s'atteindre, de se retrouver, de se ressaisir lui-même tout entier dans l'unité de l'esprit incréé ; — première idée de la chute originelle. — D'autre part, pour se donner une forme visible, il a dû se limiter, se diviser, et il souffre, lui, l'infini, dans les termes du fini. Telle est « la première forme du sacrifice mystique dans lequel le Dieu est à la fois le sacrificateur et la victime. » — La création n'explique que la vie. Pour expliquer la mort, il faut un autre Dieu. Il en faut un troisième pour concilier la mort et la vie. Création, destruction, renaissance, ces trois formes de l'existence universelle sont, dans la théologie indienne, représentées par les trois personnes du même esprit divin : Brahma, Siva, Vischnou. Cette trinité, on la retrouve dans toute l'antiquité, en Égypte, Osiris, Typhon, Orus; en Perse, Ormuzd, Ahriman, Mithra; en Grèce, Uranus, Saturne, Jupiter; et l'antiquité la lègue au monde moderne ; Jéhovah, Christ, Esprit-Saint. — Incarnation, chute, sacrifice du Dieu, ces bases du christianisme existent au fond de toutes les religions asiatiques. Mais le trait dominant de la première philosophie religieuse, formulée par l'Inde, « c'est le sentiment de l'Être, » qu'exprime une immense affirmation de la vie universelle.

« L'Inde, dit M. Quinet, a fait plus haut que personne ce que l'on peut appeler la *déclaration des droits de l'Être*; c'est là véritablement ce qui marque sa fonction dans l'histoire, tous les dogmes n'étant qu'une conséquence de ce premier *credo* de l'humanité à la vie infinie. »

L'abstraction religieuse étant exposée, il importe à

présent de la voir prendre les formes mythologiques. C'est là que conduit l'étude des rapports de la religion indienne avec la poésie épique. — L'Inde, comme la Grèce, a deux épopées principales, le *Ramayana* et le *Mahabharata*. De ces poëmes immenses, dont le moindre contient plus de trente mille vers, nous ne connaissons encore que des fragments. Ces fragments ont suffi à Edgar Quinet pour comprendre l'ensemble. Son interprétation de la poésie indienne date de vingt ans, et rien encore, que je sache, n'en a dû être désavoué ni raturé. Plus que jamais, à mesure qne se traduit et se publie le *Ramayana*, Valmiki prend dans la littérature universelle la place que lui avait choisie l'auteur du *Génie des Religions*, à côté d'Homère, de Dante, de Shakspeare ; il est désormais admis dans la famille de ces grands poëtes dont chacun résume toute une civilisation. Enfin, comme l'avait prévu le professeur de Lyon, la poésie indienne tend de plus en plus à devenir une mine féconde, où l'Occident fatigué cherchera et découvrira un « métal nouveau pour remplir le moule de sa pensée. » Dès à présent, la perspective de l'histoire est changée, et l'Inde, comme disait si bien M. Quinet, fait ressortir la Grèce, « l'Hymalaya encadre l'Olympe. »

Le *Ramayana*, préparé par la prière et la macération du poëte, écrit sur l'ordre de Brahma, tient de l'Iliade et du Coran ; c'est une épopée à la fois militaire et sacerdotale en même temps qu'un livre sacré, qui donne « la sagesse au prêtre, au noble une noblesse nouvelle, la richesse au commerçant, » anoblit même l'esclave dont par hasard il serait entendu. Tous les personnages de ce poëme, et aussi tous ceux du *Mahabharata*, sont des dieux incarnés. Les dieux s'y font hommes; les saints, les ascètes, les héros, montant de vertu en vertu, deviennent dieux. L'Être éter-

nel étant infini en ses manifestations diverses, tout s'agite au sein de l'Être éternel; le multiple héros de l'épopée n'est autre que le héros du panthéisme, le Dieu-Tout. Mais ces poëmes ne retracent pas seulement les croyances, ils peignent encore la nature physique et le climat de la haute Asie. Chaque forêt, chaque fleur y a son histoire, et la création s'y continue à l'infini. Tout est divinisé, sans doute, mais les dieux minéraux et végétaux ne revêtent point, comme ailleurs, l'extérieur humain. Le Gange, fils des montagnes, conserve sa forme de fleuve, et il n'en a pas moins une pensée, une volonté, une âme. Une des originalités des poëmes indiens, c'est que les héros sont en rapports constants avec tout le règne animal, c'est que l'humanité ne commande point à la nature serve. Aussi, en les lisant, se sent-on entraîné en deçà de tous les horizons connus de l'univers primitif. — Veut-on avoir un idéal de la vie civile dans l'Inde, il faut entrer avec le poëte dans la ville d'Uodhya. Il s'y succède d'étranges dynasties de rois vivant des siècles et des siècles en se livrant aux austérités les plus rudes et aux vagues voluptés de la contemplation. Dans cette cité, le roi n'est pas le premier des hommes, il y a au-dessus de lui le prêtre, qui habite au fond d'un bois sacré ou d'un monastère. De ce prêtre le héros est l'élève et l'instrument; aussi ses qualités sont-elles purement négatives : la douceur, la componction, l'obéissance, le scrupule. Ne devrait-on pas croire que de cette poésie d'ascètes nul accent humain ne s'échappe? Et c'est pourtant là que se retrouve le sentiment, ignoré du reste de l'antiquité, par lequel l'homme s'attendrit en présence de la nature. Ce sentiment, la communion des êtres dans l'âme humaine, l'Inde l'a mieux compris et plus vivement exprimé que les plus éloquents des modernes. Dans les poëmes sacrés, il domine même l'amour de l'homme pour

la femme, qui, bien que ressenti, semble se noyer dans l'immensité de l'amour de la nature. Cependant Rama, le héros, tout en s'abandonnant à l'impression de la nature, la combat par ses austérités. Il n'en veut pas être l'esclave, il lutte de toute la puissance de sa volonté contre la tyrannie de l'univers. C'est ainsi que le génie indien fonde réellement, comme dit Edgar Quinet, « avec le règne intime de l'âme et de la liberté morale, celui du genre humain. »

Le panthéisme de l'Inde étant connu en lui-même et dans les formes que la poésie lui a imprimées, il faut en suivre les effets dans les institutions civiles. On croirait la société indienne impossible si elle n'avait existé. Comment vivre, en effet, enveloppé de toutes parts par des divinités que l'on touche, que l'on voit, que l'on entend, que l'on sent, que l'on goûte en toutes choses? Rester immobile, dans de telles conditions, serait la vie parfaite. L'Indien ne songea donc jamais à s'imposer au monde. L'histoire ne le connaît que conquis, et « sa condition naturelle est de ne s'appartenir jamais. » — Autre conséquence du panthéisme : aucun nom ne surgit avec éclat du passé de ce peuple. Et comment un nom eût-il surgi là où la famille est absorbée par le chef, celui-ci par la caste et la caste par le dieu? Cette société sans individus respire, mais ne se meut pas. Aussi n'a-t-elle point d'annales, elle n'a que des lois. La loi orientale est tombée silencieusement des lèvres du Dieu perdu dans d'ascétiques contemplations. En apparence, elle est d'une mansuétude infinie, respectant tous les êtres animés et inanimés comme autant de membres de la famille divine. Les femmes sont par elle protégées, fêtées au même titre que les fleurs, les gazelles ou la rosée. Mais, dans le fait, la femme n'existe pas, elle est étouffée par la polygamie. Le Dieu ayant épousé chacune

des formes animales, végétales, minérales de la nature, l'Indien peut se choisir des femmes dans toutes les castes régénérées dont l'État se compose. En s'unissant avec la nature visible, le Dieu l'a absorbée en lui ; elle n'est que fiction, lui seul est réalité. De même, dans la famille orientale, seul le père est tout. Mais est-il lui-même quelque chose? A proprement parler, il n'y a ni famille ni individu, il n'y a que des castes. L'homme s'étant démis de sa personnalité au profit du Dieu, l'interprète du Dieu doit se placer au sommet de l'échelle humaine. Au-dessous s'assied la caste militaire, fruit de la conquête, et la caste marchande vient ensuite. A peine compte la dernière, celle des laboureurs, maudite, puisqu'elle ne peut exister sans lutter perpétuellement contre la nature inviolable. Ainsi la pensée du Dieu triple et un se reproduit exactement dans la société, où il s'incarne, comme dans la nature, en tombant de chute en chute jusqu'au fond de l'abîme où gît le paria.

Dans l'Inde comme ailleurs, le Drame marque le moment où, les croyances nationales étant discutées, les âmes commencent à douter. Rien qu'en parcourant un des grands drames indiens, *Malati et Madhava*, *Vicrama et Ourvasi*, le *Mrichtchakati* ou *Sacountala*, on reconnaît une révolution dans les idées religieuses : la monarchie y éclipse le sacerdoce, et c'est presque toujours un brahmane qui joue le rôle de bouffon. Il semblerait au premier aspect que le drame fût impossible avec le panthéisme ; on croirait, le terme des incarnations étant prévu d'avance, que ce ne pourrait être qu' « un éternel monologue de l'éternel Solitaire. » Le drame indien, qui ne mesure ni le temps ni l'espace, qui ne reconnaît d'autre unité de lieu que l'univers entier et qui, enfin, promène son action du ciel à la terre et de la terre au ciel, ne ressemble sous

aucun rapport au théâtre des Grecs ; il se rapproche davantage de la féerie de Calderon ou de Shakspeare. Les personnages y agissent peu ; on dirait « des fantômes de poésie qui touchent à peine le sol. » Ils ont parfois de l'ironie dans le genre de celle que l'on trouve dans les *Nuées* ou dans *Don Quichotte;* mais leur principal caractère est un lyrisme qui, loin d'être condensé en des chœurs, déborde à travers toute l'action. Le théâtre indien est la continuelle apothéose de l'amour, amour essentiellement religieux, qui n'est pas seulement de l'homme à la femme, mais de l'homme et de la femme à la nature entière. En somme pourtant, le drame de l'Inde n'est qu'une ébauche. L'homme est encore resté trop fidèle au Dieu pour que la tragédie soit sérieuse. La tragédie éclatera plus tard. « Pour celà, il faut attendre la Grèce. »

Cependant par le drame, la révélation des Védas a été raillée. Il reste à voir comment la méthaphysique ébranla la foi nationale. — La philosophie indienne peut être résumée au moyen de cette question posée au fond de chaque système : Comment l'homme peut-il devenir Dieu ? Ambitieuse en même temps qu'humble à l'infini, voici où elle aboutit. Par la contemplation passive de l'Être, l'homme peut devenir Brahma lui-même ; mais il ne le sera que lorsqu'il ne sera plus lui, et moins il aura conscience de ses mouvements internes, plus il approchera de son apothéose. De la sorte, le sommeil est l'image de la vie absolue et la mort seule est le commencement de la véritable existence. Cette société indienne, aspirant à se diviniser par l'anéantissement volontaire, présente avec la société chrétienne du moyen âge une analogie que M. Quinet n'a pas manqué de signaler. Dans l'une et dans l'autre société, il nous montre le duel de la raison et de la foi suivant à peu près les mêmes alternatives. D'abord, la philo-

sophie s'appuie sur l'autorité de la révélation de Brahma. Plus tard, entrant dans l'âge de la scolastique, sans repousser le fond des dogmes révélés, elle prétend les confirmer, et peu à peu, à force de les expliquer, les dénature. Les dieux incarnés qui peuplent l'univers se changent en abstractions, en catégories, en facultés morales. Enfin, la philosophie, armée de tous les procédés du doute, se révolte ouvertement contre le dogme, le réduit en poudre et, dans son acharnement, se détruit elle-même. Mais au moment où la négation atteint son extrême limite, la foi renaît, du gouffre des abstractions jaillit la révélation de Bouddha, le « Nouveau Testament de l'Inde. »

Les principes du bouddhisme, religion qui compte encore aujourd'hui plus de croyants que le christianisme et l'islamisme, se résument en ces deux propositions : « Les trois mondes sont vides, et il n'y a pas de différence entre l'être et le non-être. « Le bouddhisme est donc le parfait contraire du brahmanisme. Dans cette religion, l'homme aspirait à incarner son Dieu en tout ; dans l'autre, il aspire à l'éliminer de tout. Négation absolue de la foi populaire, le bouddhisme ne peut pas se développer dans l'Inde, pas plus que le christianisme ne pourra s'étendre en Judée. Il émigre en Chine, à Ceylan, à Java, dans le Thibet, dans la Mongolie, et ses cieux, selon les belles expressions de M. Quinet, « pèsent au loin sur des empires aussi vides que leur divinité. » L'avantage du bouddhisme par rapport au brahmanisme est l'unité divine, grâce à laquelle s'effectue l'unité humaine, c'est-à-dire l'abolition des castes. Mais son vice est de n'être qu'une négation par excès de spiritualisme, partant d'enfanter une société tout occupée à se détruire. La véritable cité des bouddhistes est le monastère, et l'idéal qu'ils prêchent est le célibat inactif, nourri d'aumônes, c'est-à-dire l'extinction de l'humanité et de la

nature. Tous les voyageurs qui ont visité la Chine ont observé avec étonnement par combien de côtés se ressemblent le catholicisme occidental et le bouddhisme d'Orient. M. Quinet, sans insister sur ce point, en a assez dit pour montrer qu'ils aboutissent à la même mort sociale.

« Quoi qu'il en soit, ajoute-t-il en concluant, si la société indienne a vécu, c'est qu'elle a eu la conscience profonde de l'être, même après avoir traversé le scepticisme. Mais cette idée, toute grande qu'elle est, substance et principe de toutes les autres, ne suffit point à l'homme ; individualité morale, conscience, activité, liberté, où les trouverons-nous? Ce n'est pas dans le génie indien, puisque, selon le Bouddhisme et selon le Brahmanisme, l'inaction, le sommeil éternel, au sein do l'éternelle substance, voilà le lien, la porte de salut, la vertu suprême. Il faut que le genre humain échappe à ce prodigieux enchantement ; il faut que le premier sommeil finisse, que le travail commence, que l'humanité, comme Sacountala, ait le courage de quitter l'asile de son enfance, pour marcher au-devant de l'avenir, son royal fiancé. »

V. — LA RELIGION DE LA CHINE[1].

Si le brahmanisme emporte le génie de l'extrême Orient aux dernières limites de l'idéal, la civilisation des mandarins le ramène brusquement au réel. « Suspendue entre ces deux mondes, la balance de la haute Asie reste parfaitement immobile. »

D'après ce que nous connaissons des livres de l'Empire du Milieu, *aussi immuables que des étoiles fixes*, M. Quinet a su démêler la forme extraordinaire de la révélation chinoise. Fo-hi naît d'une vierge qui l'a conçu en marchant solitairement sur les vestiges de Dieu. Dans les lieux bas, il rencontre, attachée au limon du chaos, une tortue monstrueuse dont l'écaille azurée porte des carac-

[1] *Génie des Religions*, l. III, ch. VII.

tères mystérieusement tracés par la sagesse éternelle. A ces signes, le législateur suprême emprunte les formes générales de l'univers, et d'après ces formes sont tracés les premiers rudiments des lettres. Ainsi l'écriture est créée à l'image de la création, et c'est par la création écrite que la Chine perçoit Dieu. La ligne, tracée par l'Éternel et qui représente l'incommensurable, y est interprétée de siècle en siècle jusqu'à Confucius qui couronne la tradition par la philosophie.

La religion étant écriture, géométrie révélée, tout, dans l'ordre civil, doit être également écriture et forme. La société chinoise, — rites, codes, cérémonies, combinaisons, — est la traduction, « l'application vivante de la géométrie éternelle. » C'est une société de lettrés, dans laquelle la hiérarchie civile s'établit, au concours, selon le degré de science que chacun peut atteindre dans l'interprétation des livres sacrés. L'inégalité des positions y naît de l'inégalité des lumières, et l'on reste prolétaire, plébéien, ou bien l'on gravit les degrés du patriciat, comme ailleurs on prend les diplômes de bachelier, de licencié ou de docteur. D'autre part, la représentation de l'univers étant réputée plus importante que l'univers lui-même, la nature est plus observée qu'adorée, le culte devient étude et le temple observatoire.

Le grand caractère du peuple chinois est, selon M. Quinet, d'avoir, le premier, représenté le déisme, ou plutôt le rationalisme en Orient. Son Dieu sans figure, habitant le néant, ne consacre, il est vrai, ni la polygamie ni l'éternelle injustice de la caste. Mais il n'a point de personnalité, point d'âme. C'est « un Dieu pétrifié sur lequel se moule une société pétrifiée. » A cause de cela le peuple chinois, quoique son principe social soit la prééminence intellectuelle, quoiqu'il n'ait d'autre idole que le bon sens,

reste immobile et confiné au bout de l'univers. Que d'autres l'admirent! M. Quinet le plaint.

« Dans cette société naine, tout est tronqué par le faîte. A la morale manque l'héroïsme, à la royauté la muse royale; aux vers la poésie; à la philosophie la métaphysique; à la vie l'immortalité, parce qu'au sommet de tout manque le dieu. »

VI. — LA RELIGION DE LA PERSE[1].

Autant l'extrême Orient paraît immobile, autant semble agitée l'Asie occidentale. Avec les peuples Zends le mouvement de l'histoire commence, et « l'humanité se jette dans cette inquiétude qui ne finira plus. » Des hauteurs de la Bactriane, les Perses et les Mèdes, hardis cavaliers, s'élancent à la conquête, et, poussés par un vague instinct, ils soumettront l'Égypte, ils rêveront même d'imposer leur joug à l'Occident, qui les arrêtera à Salamine.

Deux découvertes ont révélé la Perse à l'Europe : celle des ruines de Persépolis et celle du Zend-Avesta. Commentant le livre par les monuments, initié à l'interprétation de l'inexplicable par son maître Herder, Edgar Quinet, en quelques pages lumineuses, décrit les origines, le génie et le mouvement de la civilisation primitive des Perses.

Dès l'abord, il reconnaît en eux les frères des Hindous, et, signalant l'identité originelle des doctrines des uns et des autres, il arrive à prouver qu'ils ont balbutié la même parole dans le même berceau. Le Zend-Avesta est, selon lui, la révélation ingénue des patriarches du haut Orient, ramenée par les Mages à un système de liturgie. La Genèse persane est celle d'un peuple nomade. Les territoires

[1] *Génie des Religions*, l. IV, ch. 1.

naissent sous les pas du Dieu. Djemschid prononce dans le monde encore muet la parole sainte. A l'écho de cette parole, l'herbe germe, les animaux s'apprivoisent, et le séjour de l'homme est préparé avec l'aide des anges, des Izeds. Zoroastre est à Djemschid ce que Moïse est à Abraham. Avec Djemschid, les Perses ont vécu, en pasteurs, dans les monts. Quand Zoroastre leur communique son enseignement, ils vont quitter les sommets de la Bactriane pour atteindre Persépolis. Si Moïse reçoit les ordres de Dieu du milieu des éclairs, Zoroastre, au contraire, sur le Sinaï persan, converse presque familièrement avec la Divinité. Ainsi, le premier caractère de la révélation persane est une céleste amitié entre la créature et le créateur. Autre caractère particulier : cette religion est une louange perpétuelle de la création. Sans cesse elle l'évoque par des hymnes, et dans tous les détails du culte, elle en fête l'anniversaire. Dans aucune autre on ne retrouve aussi vivement accusé le sentiment de « la chasteté virginale de l'univers naissant. » — « Qu'existait-il au commencement? demande le prophète. — Il y avait la lumière et la parole incréée. » — Nul peuple n'a mieux senti que les Perses, mieux exalté le prodige de la parole ; nul n'a mieux compris comment la parole est dans le monde moral ce qu'est la lumière dans le monde physique. Pour eux tout parle, la montagne, la forêt, la source, le feu. L'univers est un verbe, un « hosannah » prononcé par l'organe des choses, et la parole est le principe, l'âme de la création. Recevoir un nom, c'est, à leur sens, recevoir l'être. Le monde surgit par la puissance de l'évocation, et l'évocation est incessante; le prêtre la renouvelle au milieu de la nuit, afin que les êtres se souviennent qu'ils vivent, et le matin, pour saluer la vie qui toujours recommence. Le Zend-Avesta est en grande partie composé de

formules d'évocation, « échos de celles qui ont rompu le silence du néant. » L'homme s'unit au monde par la parole sacrée dont il fait sa nourriture et son breuvage ; « il communie avec l'univers tout entier en buvant le suc mystique de l'arbre de vie dans le vase de Djemschid, qui figure la coupe du monde...; il mange la chair divine, le pain d'Ormuzd, sur les tables de la liturgie. Voilà le principe de la cène et de l'eucharistie païennes, au fond de tout le rituel persan. »

Ormuzd, maître de toute sagesse, artisan de toute beauté, domine le règne de la parole et de la lumière incréée. Ahriman est le chef des ténèbres muettes. Entre Ormuzd et Ahriman la lutte est implacable, éternelle. Leur duel est reproduit par toutes les créatures et par chaque homme, dont le cœur est un champ de bataille pour les deux principes contraires. Il descend ainsi du ciel à la terre, et remonte de la terre au ciel. Chaque objet de la nature a un ange gardien, chaque être a pour idéal une personne qui plane au-dessus du monde réel : les Dews, les Darwands combattent les Ferrouers, les Izeds, les Amschaspands. Dans le duel universel, pour quel principe l'homme se décidera-t-il? Pour la lumière. De là découle toute l'histoire des Perses et des Mèdes. S'ils courent vers le Midi, vers l'Occident, poussant leurs chevaux jusqu'au fond de l'Égypte, jusqu'au cœur de la Grèce, c'est pour faire triompher partout le règne de la lumière.

Nulle part le lien entre le dogme et la constitution politique n'est plus visible. Sept archanges amschaspands entourent le roi de la lumière. Sept satrapes entourent le monarque terrestre, il y a sept castes dans la nation, sept murailles autour de la ville sainte. Sur l'idéal du Dieu se règle l'éducation du prince et du peuple. Chacun doit préparer en son cœur le règne d'Ormuzd. La purification,

base de la morale privée, s'étend à l'administration de la nature. L'homme, le citoyen a des obligations non-seulement envers les personnes, mais de plus envers les choses. De la sorte, le commerce et l'industrie rentrent dans le dogme ; ayant pour but d'utiliser et d'embellir le temple de la création, le travail devient le premier des rites. L'antiquité perse avait donc réalisé cet accord de la religion et de l'industrie, encore rêvé, enseigné de nos jours.

M. Quinet n'a certes pas négligé d'insister sur la valeur durable de la plupart des idées des Perses et sur leur transmission au monde moderne à travers les religions postérieures.— « Au commencement la parole était Dieu, c'était en elle qu'était la vie, et la vie était la lumière. » Cette première phrase de l'évangile selon saint Jean paraît être copiée du Zend-Avesta de Zoroastre. — Ormuzd et Ahriman ne sont pas seuls, éternellement l'un en face de l'autre, dans le ciel persan ; une troisième personne y apparaît, un médiateur mystique, hermaphrodite, Mithra, qui de sa splendeur interne illumine le dieu des ténèbres et le convertit à la lumière ; Ormuzd étant réconcilié avec Ahriman ; les morts ressuscitent et l'univers renaît plus splendide et plus pur. Mithra, ce dernier né des dieux persans, qui clôt leur Ancien Testament, est aussi le plus grand des dieux orientaux, le plus spiritualiste, le moins éloigné de la tradition chrétienne. Il a de commun avec Jésus les noms, les attributs, les fêtes, le même jour de nativité. Le monde, troublé par leur ressemblance, resta longtemps indécis entre les deux dieux nouveaux. Enfin la Perse fut doublement vaincue, en Orient, par le Dieu de la Bible ; en Occident, par le Dieu de l'Évangile. Mais, à ses vainqueurs, elle imprima sa marque; ses dogmes reparurent mêlés aux dogmes triomphants. Jéhovah, comme Ormuzd, domine la nature sans y être incarné ; il a son

Ahriman, Satan; entre eux et à leur service volent des chœurs d'anges et d'archanges, d'Amschaspands et de Darwands. L'arbre de vie dans le monde naissant, le baptême de l'eau sacrée, la résurrection de la matière, autant de traits communs à la Bible et au Zend-Avesta. Les animaux couronnés de Persépolis deviennent les animaux symboliques des évangélistes, et ce sont les rois mages qui, les premiers, aperçoivent de loin l'étoile chrétienne, et accourent offrir la myrrhe et l'encens au Dieu nouveau-né.

VII. — LA RELIGION DE L'ÉGYPTE [1].

La civilisation de l'Égypte est un mélange du génie de l'Afrique avec le génie de l'Asie. Comme son sphinx, elle a double nature, « le front pensif de l'extrême Orient, les reins puissants des lions de la Lybie. »

De même que la source du Nil, le premier vestige de la société égyptienne est perdu dans les déserts d'Abyssinie, d'Éthiopie, dans les profondeurs africaines. De Méroë partent des colonies de prêtres qui, suivant le cours du fleuve-roi, descendent à Thèbes, à Memphis, au Delta. Chaque fois qu'ils s'arrêtent, ils bâtissent des temples, lieux de refuge, points de rassemblement des populations diverses éparses dans le désert. La différence d'origine et de couleur des hommes constitue ici leur inégalité sociale : les castes s'établissent, pour ainsi dire, naturellement. Longtemps les villes, ainsi élevées autour des temples, restent à l'état d'oasis, isolées les unes des autres. Pour constituer une unité nationale sous un dieu commun, il faut

[1] *Génie des Religions*, l. IV, ch. II.

l'invasion des peuples pasteurs. Dès lors l'Égypte existe, et son existence s'identifie avec celle du fleuve qui la traverse.

Le génie égyptien a été dévoilé de nos jours, en même temps que celui de l'Inde et de la Perse. Quoique l'on n'ait pas retrouvé les hymnes des prêtres, les poëmes d'Isis, la muette Afrique se traduit par une « Bible de pierre. » Ses livres sacrés sont ses obélisques, ses pyramides, ses nécropoles, ses hypogées, ses temples, tous « revêtus de lettres de granit. » Au fond de l'un de ces temples, Edgar Quinet pénètre, à la suite de Champollion le jeune et de Ottfr. Muller. Qu'y trouve-t-il ?

« Des colosses assis, aux têtes de lion, d'épervier, de bélier ; çà et là des momies de quadrupèdes, d'oiseaux, de serpents. Ce sanctuaire, si bien caché, qu'est-ce donc, sinon l'autel où la nature elle-même ébauche, conserve, fabrique éternellement les types de toute création animale ? »

Et, signalant en quoi diffère l'Égypte de l'Asie, il la montre cherchant principalement la révélation dans le miracle de la vie organique. Son premier culte est le culte de l'animal, et n'est-ce pas le vrai rit de l'Afrique, « la première sanction du *Code noir ?* » Mais le sacerdoce civilisateur peu à peu l'élève jusqu'à un idéal, caché au vulgaire et dont le sphinx est l'image.

Sans recommencer la comparaison entre la Genèse hébraïque et la Genèse égyptienne, M. Quinet en signale surtout la principale différence. Ici, chaque journée de la création répond à une incarnation particulière, et il y a autant de dynasties diverses que l'on a compté d'époques dans la construction de l'univers. D'abord apparaît l'être irrévélé, insondable, Jupiter Ammon, le bélier couleur du ciel ; puis sa ténébreuse épouse, Athor, la *dame de Nubie*, qui allaite le dieu enfant, incarné sous la forme du

monde naissant. Sous des noms divers, cette trinité constitue le principe du dogme égyptien : le père, Ammon, Osiris, Knef; l'épouse nourrice, Mouth, Isis, Neith; le dieu naissant, Orus, Khons, Malouli, se retrouvent dans chaque sanctuaire. Autour de cette monstreuse famille rôde son ennemi Typhon, une espèce de Satan. — Le dieu, issu d'Asie, s'incarne naturellement, en Égypte, sous la double figure du soleil et du fleuve, qui réfléchit son image. Il est le Messie attendu chaque année. Dès qu'il paraît, la terre, son épouse, se couvre de fruits; il disparaît, tout meurt. Où va-t-il se perdre? D'où vient-il? Peut-être ses eaux jaillissent-elles du sein d'Athor? En somme, l'Égypte confond sans cesse et le fleuve et le dieu; le ciel tout entier ne lui semble être qu'un « Nil éthéré. » Suppose-t-on quelle devait être l'épouvante du peuple, quand, « sous l'haleine de Typhon, » le fleuve, le dieu manquait son incarnation? Cette épouvante explique pourquoi ce sont les monuments de mort qui représentent le mieux l'Égypte. Qu'étaient les pyramides, à l'origine? M. Quinet répond : « Des sépulcres de dieux. »

A l'instabilité divine, l'Égypte doit une partie de sa grandeur et de son originalité. Des vicissitudes du dieu l'homme profite pour se donner une valeur à lui-même ; le sentiment de la personnalité, étouffé par le panthéisme oriental, apparaît sur les bords du Nil. On voit les Pharaons dresser leurs colosses en face des temples et s'asseoir pour l'éternité, au fond des sanctuaires, à côté de la trinité sacrée. Dans tous les monuments, les souvenirs de la vie politique, les batailles, les triomphes de l'homme, se mêlent aux mystères divins. Enfin, ce qui consacre cette apparition première de la personnalité, c'est le culte rendu aux morts. Les autres peuples brûlaient les cadavres ou les laissaient dévorer par les oiseaux de proie, la

dépouille n'ayant aucune importance du moment où l'esprit de chacun s'exhalait dans le Grand-Tout. Les Egyptiens, qui croient à la résurrection, embaument soigneusement les corps, comme pour conserver à l'âme le gage de son individualité. A cause de cela, l'Égypte, inférieure sous d'autres rapports à la Perse, à l'Inde, leur est humainement supérieure. Elle est, au point de vue moral, dit Edgar Quinet, « elle est, avec la Judée, l'Occident de l'Orient. » La religion égyptienne, fortifiée par cet instinct précoce de l'individualité, put résister à toutes les conquêtes. Elle ne céda qu'au christianisme, auquel ses dogmes l'avaient préparée depuis des siècles.

VIII. — LES RELIGIONS DE BABYLONE ET DE LA PHÉNICIE [1].

A Babylone, l'historien philosophe retrouve l'inspiration des pasteurs de la haute Asie évoquant la première aurore; mais cette inspiration s'y est transformée en science, observation, calcul. On ne se contente plus de demander aux astres indulgents la lumière de chaque jour ; on leur veut arracher l'avenir. Le primitif cantique est devenu l'astrologie. Le culte de Babylone est un rit particulier de la lumière première, incarnée sous la figure des astres ; il consacre ainsi l'adoration des images dans les temples, ce qui le met en opposition tranchée avec le Zend-Avesta, « véritable protestantisme au sein de la grande Église païenne. » Cette opposition suffit à expliquer les guerres acharnées de l'Assyrie et de la Perse; ce sont des guerres de religion. — D'autre part, les dieux-enfants, empruntés au culte de la lumière, ont grandi : ils « ont pris la robe virile. » Qu'ils s'appellent Bel, Baal,

[1] *Génie des Religions*, l. IV, ch. III.

ou Adonaï, le désir croît dans leur sein, et, avec eux, l'amour divin s'insinue dans les mondes, au cri de volupté jeté par Babylone. Que signifient les rites de Chaldée et de Phénicie? La courtisane universelle, la Nature, célébrant sans cesse ses fiançailles avec le seigneur Soleil. Aux extrémités de toutes les grandes voies de communication, au centre du commerce asiatique, toujours on retrouve l'éternelle amoureuse avec l'éternel amant : Mylitta et Thamnuz, à Babylone; Astarté et Adonis, en Phénicie, à Carthage; Cybèle et Attis, en Phrygie; partout, le mariage du ciel et de la terre. Étant représentée de la sorte sous son aspect féminin, la divinité ne pouvait manquer d'émanciper les femmes. En effet, elles ne filent plus, comme ailleurs, au fond des obscurs gynécées; elles s'étalent au soleil, jouissent d'une épouvantable liberté; d'esclaves, les voilà devenues vierges folles.

« Sémiramis, Didon, Stratonice, Athalie, Arthémise, Cléopâtre apparaissent sur leurs trônes comme l'image triomphante de l'éternelle Astarté. Blessées d'un cuisant aiguillon, vous diriez d'un chœur de Ménades royales qui suivent la course enivrée de la Madone du Panthéisme. »

Edgar Quinet termine ici son savant tableau des religions de la haute Asie par une des plus belles pages qu'il ait écrites. Je dois la citer presque en entier.

« Voilà donc, après que chacun des sentiments de l'enfance a été épuisé, terreur, respect, ravissement, l'homme épris d'un amour délirant pour l'infini sous la forme de la nature.... Souvent il se lasse de n'embrasser que les membres froids de la déesse d'or ou d'argent au fond du sanctuaire : il voudrait posséder la déesse elle-même palpitante sous son étreinte mortelle. Les yeux hagards, saisi de vertige, il se précipite hors du temple où il étouffe à l'étroit; il parcourt les lieux sauvages; là il forme des chœurs de Corybantes, de Curètes, de Dactyles, qui, de retraites en retraites, cherchent la grande aïeule des montagnes, éternellement mère, éternellement vierge..... Partout enivré des émanations de la déesse, il respire d'âpres parfums dans la

chevelure des bois sacrés, et croit sentir s'émouvoir sous les fleurs le sein de la Matrone des forêts. Il s'élève sur les cimes, il descend au fond des gouffres, il appelle : Évohé! Évohé! puis, quand le soupir des Océans lui répond, à la volupté se mêle le désespoir de ne pouvoir atteindre cet infini décevant. Il épuise la coupe de l'orgie ; sa soif s'accroît encore ; il se déchire de ses mains ; son corps garde d'affreux stigmates, et toujours il suit la grande Madone amoureuse, qui toujours se dérobe au bout de l'horizon sur son char attelé de lionnes rugissantes. Il voit la trace des roues sur la rosée brûlante ; il s'en approche ; il s'obstine, jusqu'à ce que, haletant, éperdu, ne sachant plus de quel côté se tourner pour embrasser l'amante, il la voit un jour monter dans les cieux épurés de Syrie, sous la figure de la Vierge immaculée du christianisme ; car il fallait qu'il eût visité de sa torche toute l'enceinte de la matière et des corps, avant de consentir sans retour à chercher sa volupté, par delà l'univers visible, dans un amour plus insatiable que l'amour des Ménades. »

IX. — LA RELIGION HÉBRAÏQUE [1].

En abordant l'étude de l'Ancien Testament, M. Quinet refuse de suivre la critique allemande en ce qu'elle a de purement négatif [1]. Son but n'est point de discuter si tel texte est authentique ou apocryphe, mais de découvrir, à travers le livre entier, le génie de la religion et du peuple de Dieu.

La première question qu'il se pose est celle-ci : les religions orientales ayant toutes été considérées comme sœurs et formant, en quelque sorte, l'Ancien Testament du monde profane, par quel lien y rattacher l'Ancien Testament du monde chrétien? — Pour trouver une alliance à Jéhovah, il faut s'élever jusqu'au principe même des cultes

[1] *Génie des Religions*, l. V.

[2] Lire l'exposé des travaux de cette implacable critique dans l'*Examen de la Vie de Jésus*, ch. 1, au tome III des *Œuvres complètes*. Nous ne donnons ici que les affirmations de l'auteur. On pourra les comparer avec les négations de l'Allemagne savante.

de la haute Asie, au Brahma des Indiens, au Zervan Akerène des Persans, à *Celui qui est par lui-même*, Dieu solitaire qui disparaît vite des cieux païens après avoir épuisé sa divinité en la communiquant à tous. Jéhovah lui ressemble en ce qu'il est parce qu'il est; mais, au lieu de répandre sa divinité, il l'accumule en lui, au point d'absorber jusqu'à la trinité qui fait le fond de tous les autres dogmes. Comme Indra et Ormuzd, il semble être né de la lumière, et c'est par elle qu'il se communique à Abraham, à Isaac, à Moïse, au peuple hébreu, à Salomon, à Élie. A mesure qu'il grandit, il s'assimile, en le purifiant, tout ce qu'il rencontre de sacré en Orient. La Genèse, sortie de la nuit, est empruntée à l'Égypte; le Déluge et Babel, aux Chaldéens; les Anges, l'Éden et Satan, aux Mèdes et aux Perses. Tout en s'augmentant ainsi des dépouilles des autres dieux, Jéhovah ne perd rien de sa personnalité. Au contraire, il l'accuse de plus en plus; en même temps qu'il tient à tout, il se sépare de tout, et s'isole, avec son peuple élu, à l'extrémité de l'Asie. Où se révèle-t-il? au désert, là où « son ombre est son unique compagnon. » De l'Océan capricieux devaient surgir les dieux changeants de l'Inde et de la Grèce. Le désert seul pouvait révéler « le Dieu Esprit, immuable, inexorable, incorruptible comme lui. » — Toujours, dit encore Edgar Quinet, « toujours le désert se montre à l'horizon quand vous prononcez le nom de Jéhovah. Il en est le génie, l'éternel habitant. »

Le peuple hébreu répond exactement à son Dieu. Comme Jéhovah, il vit isolé, sans alliance, étranger à la terre et au temps. Mais, dans cette solitude orgueilleuse, est-il au moins heureux et tranquille? Une inquiétude, ignorée du reste de l'humanité, le tourmente, il a déjà le mal de l'avenir. Dieu étant libre, l'âme humaine, à son

image, est libre, ce qui a été cesse d'être la règle immuable de ce qui est, et l'on voit un peuple rejeter un présent odieux, vivre en quelque sorte hors de lui, attendant l'impossible du tout-puissant Jéhovah. Ce sentiment profond est exprimé par les prophètes. Selon M. Quinet, la constitution juive repose sur un double sacerdoce, celui de la tribu de Lévi, héréditaire, chargé de maintenir la tradition; celui des prophètes, libre, personnel, communiquant une vie nouvelle aux dogmes anciens. Les prophètes sont « les tribuns du peuple de Dieu. » Leur puissance à prédire provient d'une parfaite connaissance de leur temps; ils savaient lire dans l'histoire religieuse l'histoire civile et politique, et « la mort des dieux leur enseignait par avance la mort des peuples. » Ils ont été les premiers à comprendre la décadence, la ruine du vieil Orient; voilà pourquoi se sont réalisées, coup sur coup, leurs terribles menaces contre *Babylone*, *l'Égypte*, *Damas et le royaume d'Éphraïm*. Mais ils ne s'occupent pas seulement des peuples étrangers; c'est surtout pour la Judée qu'ils élèvent leurs voix retentissantes. En des situations différentes, ils ont tous, comme dit Edgar Quinet, « la même pensée, la même politique, la même crainte; en face de l'Orient réuni contre eux, ils invoquent dans le ciel l'unité de Dieu, sur la terre l'unité des peuples, la réunion des tribus, la fraternité entre le royaume d'Éphraïm et le royaume de David, l'unité du gouvernement, c'est-à-dire l'alliance du sacerdoce et de la royauté dans le sein de la théocratie. » S'il est douteux que les prophètes aient cru à l'immortalité de l'âme, il est sûr qu'ils ont eu foi en « l'immortalité terrestre du peuple hébreu. » Leur œuvre, mélange de douleur et de joie, de rage et d'allégresse, en son ensemble n'a qu'un but, sauver et fortifier la Judée, « le sanctuaire de l'ave-

nir, » le *vase d'élection de Jéhovah.* Après le retour de la captivité de Babylone, il n'y a plus de prophètes, sauf à l'époque des Machabées. Pourquoi? Le peuple juif s'est abaissé à reconnaître la protection de l'Asie victorieuse ; et, ajoute M. Quinet, il « ne vit plus que des promesses du passé ; en perdant l'indépendance, il a perdu son trépied. »

Le psaume est la poésie propre aux Hébreux. « Elohim crée l'univers d'un éclair de sa volonté. » Distinct de son œuvre, le créateur provoque une création par chacun de ses vouloirs, et chacun de ces prodiges provoque un éclat d'enthousiasme, un hymne d'actions de grâces. Le psaume « est la vraie poésie des miracles ; » le peuple de Dieu n'en pouvait avoir d'autre. Le recueil des psaumes embrasse toute la vie des Hébreux, de Moïse aux Machabées. C'est comme un chœur triomphal qui suit leur histoire de son commencement à sa fin. Cependant les psaumes ne reproduisent pas seulement des sentiments inspirés par le génie du sacerdoce et de la royauté. On y rencontre des plaintes et des espérances humaines, qui prouvent que la personnalité de l'homme se fait jour en même temps que celle de Dieu. M. Quinet y retrouve par intervalles comme une réminiscence du Rig-Véda. « C'est, dit-il, un souffle de la haute Asie qui pénètre, on ne sait par quel chemin, dans l'âme de la Judée. »

La poésie des Hébreux ne s'est pas enfouie tout entière dans le psaume et dans la prophétie. Il en est encore resté pour le doute et pour le blasphème. Le poëme de Job est « un sublime défi jeté par l'homme à Dieu. » Des critiques ont attribué à ce poëme une origine étrangère et voudraient le retrancher de la Bible. Loin de partager leur opinion, M. Quinet ne saurait comprendre la foi de Moïse sans le blasphème de Job. L'idée du Dieu unique

avait dû produire certaines contradictions. L'origine du mal, par exemple, de l'injustice, de la douleur, dans l'Asie polythéiste, se trouvait expliquée naturellement par la lutte incessante des dieux mauvais contre les dieux bons. Mais en Judée, où, à la place des deux principes, il n'y en a plus qu'un, Jéhovah, seul créateur, seul maître responsable, cette origine du mal et de l'injustice est fatalement en lui, et c'est à lui que l'homme rebelle doit reprocher sa souffrance imméritée. Le livre de Moïse pose l'éternel problème, et c'est le livre de Job qui, pour la première fois, tente de le résoudre. Aux plaintes du juste accablé, que répond Jehovah? « Où étais-tu quand je posais la terre sur sa base, quand je disais à la mer : Tu n'iras pas plus loin? » Et la voix du tonnerre achève le raisonnement. De telle sorte que Job n'est point persuadé, mais ébloui, vaincu, écrasé. La solution du problème est donc ajournée. Le drame intime de Job, pas plus que celui de Prométhée, ne peut trouver son dénoûment dans l'Ancien Testament sacré et profane. Il appelle le Nouveau.

L'épisode de Job n'est pourtant pas le dernier mot du scepticisme hébraïque. Pour le trouver, il faut ouvrir l'*Ecclésiaste*, rempli d'un immense dégoût du ciel et de la terre, et qui est, selon M. Quinet, le *Consummatum est* de la société juive. — « Le mosaïsme, dit en concluant l'historien philosophe, c'est-à-dire l'unité de Dieu sans l'immortalité n'est que la première période d'une religion qui attend d'être consommée par une nouvelle loi. » — Mais le christianisme, en donnant au mal terrestre une compensation dans la vie éternelle, supprime-t-il le redoutable problème? Il en change les termes, et voilà tout. En un superbe chapitre, sur lequel j'insisterai ailleurs, Edgar Quinet compare le scepticisme occidental au scepticisme oriental, reproduit les alternatives diverses de la

lutte de l'homme et de Dieu, et donne en quelque sorte la synthèse de l'histoire du Doute éternel.

M. Quinet ne peut quitter l'Orient sans s'occuper de la dernière conséquence de ses dogmes. L'esclavage lui apparaît partout. A Persépolis, à Héliopolis, à Athènes, en dépit des différences de civilisation, lorsque tout change, tout tombe, seul il reste debout. A cela rien d'étrange. Il n'y a point de polythéisme sans esclavage, et pour que l'esclavage, d'institution divine, disparaisse, il faut que la société antique soit, non pas réformée, mais anéantie. Il subsiste, en effet, tant que Dieu n'est pas un pour tous les hommes et libre dans le ciel. Et la preuve, c'est qu'à mesure que l'on s'éloigne du polythéisme en Orient, on aperçoit les traces non contestables d'une émancipation progressive. En Judée, y a-t-il des esclaves? En théorie, il n'y en a pas, le peuple tout entier étant l'inaliénable propriété de Jéhovah. S'il en est en pratique, leur servitude est brisée chaque septième année. L'imitation du reste de l'Orient a seule empêché, chez les Hébreux, l'égalité parfaite, consacrée par leur religion [1].

X. — LES RELIGIONS GRECQUES [2].

L'étude sur les religions grecques s'ouvre par une magnifique description de la Grèce, toute brûlante encore de l'émotion qu'éprouva Edgar Quinet en admirant ses ruines au moment unique où le peuple hellène renaissait à la liberté. *Et ego in Arcadiâ!* s'écrie-t-il avec enthousiasme. Et il définit ainsi la terre sacrée du Beau :

[1] Pourquoi les chrétiens ont-ils accepté et conservent-ils l'esclavage des noirs? Qu'est-ce que le servage, sinon une forme d'esclavage mal dissimulée?

[2] *Génie des Religions*, l. VI.

« Entre toutes les contrées, la Grèce est l'œuvre d'art par excellence. Bas-relief suspendu dans l'atelier du Créateur, aucun nom de peuple n'aurait été prononcé dans ses vallées qu'elle serait encore l'image de la Beauté suprême. »

Là au moins l'homme n'est pas, comme dans l'Inde, écrasé par l'incommensurable grandeur de la création; d'un regard il peut l'embrasser, la juger et ne pas désespérer de l'embellir. Les montagnes ne semblent s'y élever que pour servir de piédestaux à des temples dédiés à des dieux humains qui ne terrifient point. Construit à l'image de la divinité, séparé de la foule à peine par trois degrés, « le temple grec est celui d'un peuple qui étale ses dieux sur la place publique pour les examiner à toute heure, les interroger, les juger et les détruire. »

En Orient, l'homme n'avait cherché Dieu qu'en dehors de lui-même. En Grèce, il le retrouve « dans l'harmonie des traits de son visage; il reconnaît dans les proportions de son corps le type de la beauté étalée dans le reste des choses » Sentant Dieu en lui, se faisant le modèle et le terme de tout, le Grec marche « au-devant de la révélation du Dieu fait homme. » Entre Homère et Alexandre, son rôle est d'absorber l'Orient et de le ruiner « par la pensée autant que par l'épée. »

En vain chercherait-on l'Orphée primitif, celui qui a dû recueillir les mystères des sacerdoces asiatiques. L'originalité de la Grèce est d'avoir « brisé ses ébauches. » Elle apparaît, avec l'*Iliade*, nubile, comme sa Vénus. Homère, selon M. Quinet, ne représente pas seulement une grande époque artistique, mais aussi une révolution par laquelle la foi s'est transformée en poésie[1]. C'est lui qui, le premier, ose soulever le voile d'Isis, couler l'huma-

[1] Voir, pour plus de détails, *De l'Origine des Dieux*, ch. II, *Œuvres complètes*, tome Ier.

nité dans les moules divins et faire « passer l'âme de son peuple dans le sein des Immortels. » A partir de ce moment, les dieux humanisés ne pèsent plus sur les imaginations ; au contraire, ils répandent sur le monde une sérénité qui enfante la civilisation grecque. Les poëmes d'Homère sont donc le livre de la loi des Hellènes et le poëte[1] est leur Moïse. Sur le plan de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, exemple unique dans l'histoire, toute une société est ordonnée.

Après l'épopée, c'est la sculpture qui a le plus influé sur la révolution religieuse des Grecs. M. Quinet a fait admirablement ressortir qu'une ère nouvelle dans l'histoire humaine date du jour où, sur les épaules des idoles, une tête d'homme remplaça la tête emblématique de l'animal. Il a non moins bien marqué en quoi diffère l'art païen de l'art chrétien : le premier commence par l'imitation de la nature, le second par la recherche de l'idéal, « l'un va du dehors au dedans, l'autre du dedans au dehors ; celui-ci achève d'abord la tête et celui-là le corps. » Dans Phidias comme dans Homère, Edgar Quinet voit à la fois un réformateur et un artiste. Par lui est créé l'Olympe palpable, et le caractère général de ses œuvres est un « mélange de l'ingénuité d'Homère, de la correction de Sophocle, de la majesté de Platon. » A cette sculpture « on ne demande pas si elle est païenne ou chrétienne ; elle est belle, elle est vraie, elle appartient à l'Éternel. » Les dieux de Phidias portent sur leurs fronts l'empreinte de l'âme universelle ; ils sont impassibles et sereins. Ils entrent en décadence du moment où Scopas et Praxitèle les troublent de l'expression de la douleur. Ils sont pres-

[1] Dont Edgar Quinet défend si éloquemment la personnalité menacée par la critique allemande. Lisez *De l'Histoire de la poésie*, au tome IX des *Œuvres complètes*.

que morts quand sourit la Vénus austère des premiers temps. Bientôt Alexandre se fait Dieu et la sculpture ne sert plus qu'à l'apothéose des rois et des empereurs. La doctrine d'Évhémère est prise à la lettre ; l'art devient courtisan, la religion grecque s'évanouit.

Si la statuaire et l'épopée ont créé les dieux olympiens, la poésie lyrique et le drame les transforment. Pindare, « David hellénique », annonce l'avénement d'un souverain céleste plus puissant que Jupiter. En l'attendant, il métamorphose les dieux de chair en dieux-esprits. De nouvelles divinités immatérielles, l'Enthousiasme, la Sagesse, la Loi, s'éveillent au chant de ses hymnes et prennent place dans le sanctuaire. La révolution religieuse, ainsi commencée, est continuée par le drame. Les tragiques décomposent métaphysiquement les croyances de l'antiquité ; ils ont de tels pressentiments qu'Edgar Quinet ne peut s'empêcher de les considérer comme « les prophètes païens du christianisme. » Dans leurs œuvres, moins fatalistes qu'on ne l'a prétendu, le chœur proteste sans cesse contre la force, contre le succès ; et si le drame grec a tant de puissance, c'est que l'on sent en lui la naissance de la lutte entre la fatalité et la providence.

La tragédie de Sophocle, d'Eschyle et d'Euripide finit par la comédie divine d'Aristophane, où tout le système social de l'antiquité est bafoué par « Homère bouffon. » Avant la Grèce, l'humanité avait ignoré le rire et l'ironie.

« La Grèce s'éveille, l'humanité se retourne en arrière; à l'aspect de tant de fantômes déjà évanouis, de tant d'illusions ruinées, de tant d'empires déjà frappés, de tant de faux dieux qui déjà ont jeté le masque, elle pousse un de ces éclats de rire interminables qu'Homère attribue aux Olympiens. Cette hilarité mêlée de nectar, cette ivresse de l'ambroisie, voilà toute la poésie d'Aristophane. »

Il y a pourtant en elle encore autre chose : l'enthou-

siasme se mêle à l'ironie universelle, les plus burlesques des dialogues sont interrompus par des hymnes.

« Imaginez, s'écrie le poëte historien, imaginez l'ode de Pindare purifiant le génie de Rabelais, vous mesurerez ainsi l'envergure d'un poëte qui a pu embrasser de l'aile les deux régions opposées de l'intelligence. »

Après lui, l'ironie perd tout son lyrisme, mais elle s'envenime de plus en plus; on ne trouve guère que « la lie de la coupe » du grand comique dans les Dialogues de Lucien.

Pour avoir la synthèse de toute la Grèce antique, il reste à connaître son histoire et sa philosophie.

L'histoire grecque est née de l'ébranlement causé par les guerres médiques. Auparavant, on s'était contenté de vagues traditions, l'histoire politique était restée enfermée dans l'histoire des dieux. Mais, après l'apparition de Xerxès, les esprits ayant été brusquement ramenés au sentiment du réel, à Homère et Hésiode succèdent Hérodote et Thucydide. Edgar Quinet se garde bien de répéter, après Paul-Louis Courier, que le père de l'histoire ne fut, en somme, qu'un Froissard d'Ionie. Au contraire, il a deviné l'enchaînement sous le désordre apparent de sa narration, il y a presque senti une philosophie historique. Hérodote, à son sens, a composé son histoire sur le modèle de l'histoire réelle; il court au but, sans le marquer d'avance; mais, s'il n'a qu'un instinct de la logique providentielle, cet instinct est si fort déjà qu'il achève son récit en la consacrant sans s'en apercevoir. Hérodote est l'Homère de l'histoire. Thucydide en est le Sophocle. Le premier raconte comment l'unité de la société grecque s'est formée à Salamine, et chante une épopée. Le second raconte comment l'unité s'est brisée durant la guerre du Pélopo-

nèse ; et il écrit un drame. En celui-ci, plus clairement qu'en celui-là, le destin oriental semble être vaincu pour toujours ; les nobles discours des hommes d'État remplacent les oracles et dominent le fracas des événements. — Plus tard, quand la démocratie et l'aristocratie se sont entre-détruites, quand Alexandre avec l'Hellade asservie asservit l'Orient, quand enfin l'esprit grec triomphe dans l'univers, il n'y a plus de Grèce. A la place des masses nationales épuisées on ne voit apparaître que des individus. L'histoire cède la place à la biographie. Plutarque fait des apothéoses, d'accord en cela avec la dernière constitution imposée au paganisme par Evhémère, et ces apothéoses isolées n'ont aucun lien entre elles. En lisant les *Hommes illustres*, « vous sentez à chaque ligne que la société qui liait ces vies éparses a cessé d'être : nobles statues qui toutes ont pour piédestal commun le tombeau de la Grèce ! »

A la mobilité perpétuelle de son dogme, la Grèce a dû de ne point connaître le déchirement intérieur produit par le duel de la foi et du doute. La philosophie, embarrassée de la religion, la confond avec l'art ; elle condamne l'artiste, respecte le prêtre. Mais bientôt, désespérant d'accommoder les croyances nationales avec la vérité pure, elle s'en fait un ornement banal, et, enivrée d'elle-même, aboutit au sophisme. Socrate, par bonheur, vient dégager l'ordre du chaos. Il est, selon l'heureuse expression d'Edgar Quinet, le Phidias de la philosophie. Ramenant tout à l'homme, il incarne en ses disciples le « Verbe du paganisme, » proclamé par Platon, et la philosophie réalise comme la mythologie la déification de l'humanité. — M. Quinet signale avec une profondeur étonnante en quoi diffère le scepticisme ancien du scepticisme moderne. « Loin de chanceler dans le doute, le philosophe païen

s'y retire en paix comme dans sa demeure naturelle. » Et cela, parce que « il ne nie rien, n'affirme rien ; il fait mieux, il attend. » — Le fond de la philosophie comme de la religion grecque est l'identité de la raison humaine et de la raison divine ; toutes les écoles convergent vers un but commun, qui est le repos imperturbable et la sérénité morale des Olympiens. Le sublime de la vertu antique est théâtral, « l'homme joue en passant le rôle de Dieu. » La gloire du stoïcisme, en particulier, est d'avoir « reconnu un seul Dieu sous les masques différents « du polythéisme. » Mais, en le reconnaissant, il a tué l'esprit grec au profit de l'esprit universel.

Tout ce qui précède se trouve résumé en cette phrase :

« L'Orient avait développé le dogme de l'incarnation dans la Trinité divine ; la Judée avait ramené cette Trinité à l'Unité ; la Grèce y joint l'idée de Dieu dans l'homme. Ainsi s'achève l'Ancien Testament du monde sacré et profane. »

Pour que le Nouveau vienne le confirmer et l'abolir, il n'y a plus que le terrain à lui préparer : telle est la mission de Rome.

XI. — LES RELIGIONS ROMAINES[1].

Rome présente un spectacle unique dans l'antiquité. Elle naît sans apporter un principe religieux qui lui soit propre ; elle emprunte tous les dieux, les concentre en elle, et c'est à cause de cela que la cité romaine est la dernière révolution du monde païen.

Les dieux incultes de la cité de Romulus étaient trop inférieurs aux dieux resplendissants de la Grèce et de l'Asie pour que Rome conquérante songeât jamais à les

[1] *Génie des Religions*, l. VII.

imposer au monde. Éblouis par les divinités de leurs ennemis, les Romains n'eurent qu'un but, les attirer vers eux, s'en faire des alliés contre leurs adorateurs, et, en les transportant dans la cité victorieuse, assurer le droit divin de la victoire; telle fut toujours leur politique. — « Veux-tu venir à Rome, Junon, » disait un Romain au siége de Veies. On y apporta Junon, et le peuple de Veies suivit la déesse. — Sur tous les points où combattaient les armées romaines, un fécial ou un consul, avant l'assaut, évoquait le dieu, l'engageait à quitter la ville assiégée, à venir à Rome. Avec cette formule, la terre fut conquise.

Si maintenant on descend dans la cité même, on trouve que l'inégalité des hommes, plébéiens, aristocrates, a pour sanction la déchéance consacrée par les dieux. De plus, l'injustice sociale est fortifiée par un sentiment divinisé, qui fait le fond du génie romain et qui n'est autre que la Peur. Aussi, lorsque la pensée de l'égalité est née au cœur du peuple, prétend-il du premier coup la réaliser dans la vie civile? Non. Assaillis de scrupules de toute sorte, les plébéiens ne s'insurgent pas contre les nobles, contre les familles sacerdotales; ils se retirent sur le mont Aventin ou sur le Janicule. Tant qu'ils n'ont point le ciel, la terre ne leur appartient pas, et le bâton d'un augure suffit pour arrêter, pour réduire à néant toutes leurs révolutions politiques. Le vrai jour de l'émancipation est celui où le plébéien Publius Decius réclame l'égalité des droits religieux. L'autorité patricienne est renversée dès qu'un homme du peuple peut être prêtre, augure, pontife. Avant cette réforme, tous les progrès de la démocratie étaient illusoires; après, la noblesse n'ose plus toucher à rien de ce qui est acquis; les dieux ont prononcé. L'égalité religieuse conquise, les victoires de la plèbe se succèdent sans interruption : égalité civile, publicité des lois, extension du droit de cité, lois

agraires, autant de défaites de l'aristocratie, impuissante désormais à lutter contre le tribun et le préteur.

« Tant il est vrai, dit Edgar Quinet, que les révolutions qui changent l'ordre religieux sont les seules sur lesquelles il nous soit permis de compter. »

Rome est maîtresse du monde. De ce qu'elle l'a conquis en évoquant les dieux étrangers, elle tire cette conséquence singulière : elle a vaincu, et elle se maintient invincible parce qu'elle dérobe à l'univers le nom de sa divinité nationale. Et, en effet, jamais elle ne l'impose ; elle ne permet à personne de l'adorer, craignant qu'elle ne soit attirée hors de ses murailles par des adorateurs ennemis. Le grand secret est si bien gardé, que la plupart des Romains meurent, ignorant le nom du dieu de leur patrie. — Ainsi mis au faîte de la religion, le mystère passe dans la politique, où il devient raison d'Etat. Les historiens latins ne connaissent que l'extérieur des événements ; la cause, le but, leur échappent. — Voilà précisément en quoi, selon M. Quinet, le génie romain diffère du génie grec. La Grèce est ardente à se répandre, et, partout où elle passe, elle établit un dieu national, allume un foyer de civilisation. Rome, au contraire, absorbe tous les dieux, toutes les sociétés étrangères ; dans son empire, il n'y a de vivant qu'elle ; ses colonies ne sont que des camps ou des marchés. Tant qu'ils ont vécu, les Romains se sont persuadés qu'ils se servaient des religions comme d'instruments de conquêtes, sans s'apercevoir qu'ils étaient eux-mêmes subjugués par les religions dont ils croyaient se jouer. En dépit des fraudes des augures et de la persistance de cette politique de ruse, les dieux étrangers sapent et finissent par ruiner la constitution nationale : à leur suite, les vaincus eux-mêmes accourent, réclamant le droit de cité, et ils l'obtiennent par

la force des choses. Les Romains, fait observer Edgar Quinet, « les Romains, qui ont tout détruit, ont ignoré l'art de l'extermination morale, la seule qui fasse mourir. » Aucun peuple, esprit particulier, être moral, n'a par eux été anéanti, sauf Carthage, dont les rites insociables furent rejetés du Panthéon. Ils ne surent même pas régner en paix sur l'esclave, ne pouvant l'annuler moralement, lui ôter ses dieux mânes, lui supprimer son jour de saturnales. — Mais pourquoi, au lieu de les briser, vit-on les Romains se courber aux pieds des trente mille dieux antiques? Quand les Romains « eurent le courage d'esprit de proscrire le culte des Juifs, celui de Sérapis et des Druides, » ils avaient cessé d'avoir la foi païenne, ils étaient incrédules. Tant qu'ils crurent, ils n'osèrent lutter contre aucun Dieu, parce que, au fond, ils n'avaient qu'une religion : « la peur de l'univers intelligible. » A cause de cela, ils adoraient sans choisir toutes les puissances dont ils entendaient parler, et, aussi bien que les bonnes, les mauvaises, l'Infortune, la Fièvre, la divinité des cloaques, la Pâleur, la Terreur. Poussés par ce sentiment intime, ils firent des religions leur grand instrument de politique, et ainsi s'usèrent eux-mêmes avec une prodigieuse rapidité. A la fin, Rome ayant dévoré la substance entière du paganisme, avec le paganisme elle dut disparaître.

Par la manie d'inventer des auspices selon les besoins de la politique, toute croyance avait été enlevée au peuple, et, comme la religion était pour lui synonyme de peur, ne pouvant plus se fier qu'à la force, il se donna aux Césars. Avec ceux-ci, se divinisant de leur vivant, la doctrine d'Évhémère monte sur le trône universel et produit la dissolution du paganisme. Mais en même temps, de la confusion générale des dieux et de leur réduction à l'absurde, la philosophie stoïcienne conclut à l'unité divine sous des

noms divers ; et ce fut par l'effet de cette révolution religieuse que naquit, au sein des folies impériales, le droit romain, le juste au milieu de l'injuste, Gaïus avec Commode, Papinien avec Caracalla, Ulpien avec Héliogabale. En chaque César, M. Quinet fait voir deux personnes, le prince, le législateur : le prince, infâme ; le législateur, humain et libéral ; celui-là n'obéissant qu'à lui-même ; celui-ci subissant, à son insu, l'esprit des religions transformées par le stoïcisme. Grâce à cette dualité, dictée par la philosophie religieuse, le droit romain s'édifie et converge, avec le christianisme, vers un même but, l'égalité de la race humaine. Mais, quelque belles que fussent les lois de Rome, proclamant le droit des pauvres, des veuves, des orphelins, confondant en Justinien le christianisme et le stoïcisme, ces lois n'empêchaient point la vie d'être intolérable sous le régime du bon plaisir impérial. En théorie, la cité païenne avait prononcé son dernier mot, « unité des dieux par le stoïcisme, unité du monde social par les empereurs. » En pratique, elle présentait le spectacle monstrueux de l'accouplement de la conscience flétrie avec le droit sacré. La société antique ne put subir la plus grande des épreuves sociales, la transition d'une religion à une autre. Elle avait moralement disparu quand les Barbares vinrent la supprimer de fait.

« Ainsi, s'écrie Edgar Quinet, après avoir essayé de tous les dieux de l'univers, Rome fut renversée par le seul qu'elle avait oublié d'évoquer dans le sac de Jérusalem. »

Ici se termine le *Génie des religions*, entre la cité antique et la nouvelle [1].

[1] A propos de cet admirable livre, aussi profond qu'éloquent, aussi savant que poétique, j'ai trop souvent entendu dire : Sans doute, c'est fort beau, mais, comme aussi c'est fort obscur et par trop mystique, je vous crois sur parole ! — Et c'est ainsi que, grâce aux diseurs de riens, qui ne lisent

SECTION II

LES RELIGIONS MODERNES.

I. — DOCTRINES FONDAMENTALES.

L'idéal réalisé dans le *Génie des religions* est l'union de la tradition profane avec la tradition sacrée pour former l'Ancien Testament, d'où naît le Nouveau Testament chrétien, confirmant l'autre et l'absorbant en lui. L'idéal nouveau auquel Edgar Quinet aspire dans les études variées, dont l'ensemble compose son enseignement au collége de France, c'est l'union de toutes les Églises, romaine, protestante, grecque[1], dans une unité supérieure, sorte de christianisme éternellement progressif.

« Le concile de Nicée, dit-il[2], a décrété ce qu'on peut appeler la déclaration des droits de Dieu; tout le moyen âge a travaillé à la déclaration des droits de l'Église; enfin les temps modernes ont ajouté,

jamais, Edgar Quinet a une réputation de mysticisme et d'insondable obscurité, qui éloigne de la lecture de ses œuvres nombre de gens auxquels ses idées seraient très-sympathiques. — Je ne recherche pas si cette réputation lui a été donnée par la légèreté seule ou par l'inimitié; mais je déclare qu'il ne la mérite pas. Tous ses ouvrages, même les plus synthétiques, peuvent se résumer : donc ils se peuvent comprendre. Cependant, M. Quinet a un défaut, un grand défaut par le temps qui court : il n'écrit pas que pour écrire; il écrit parce qu'il pense et pour faire penser. Que ceux donc qui redoutent les idées fuient ses livres; car ici les idées sont aussi nombreuses que les mots, quelquefois plus. A ce titre, M. Quinet est très-obscur, on ne peut plus mystique; un libre esprit est indispensable pour suivre au vol son intelligence audacieuse; un cœur est nécessaire pour monter jusqu'à son idéal.

[1] Le *Christianisme et la Révolution française*, leçon 3e.

[2] *Id.*, leçon 4e.

dans l'Assemblée constituante, à l'antique *Credo* la déclaration des droits du genre humain. Or ces professions de foi, faites en des temps différents, semblent d'abord se contredire et se heurter, quoiqu'elles soient nées les unes des autres. Qui les conciliera?... C'est là le travail qui, aujourd'hui, divise et oppresse le monde. »

Ainsi, l'œuvre de l'illustre professeur n'a pas été, comme on l'a pu dire, une œuvre de haine, mais de paix et d'amour. La destruction quand même n'est point le fait de M. Quinet. Cet esprit ardent monte avec enthousiasme vers l'avenir, édifiant sans cesse. S'il lutte, c'est qu'on l'y contraint. S'il abat, c'est que l'obstacle que l'on dresse en face de lui l'empêche de voir le Vrai, le Juste, dans sa splendeur immaculée. Il n'a pas écrit les *Jésuites*, l'*Ultramontanisme*, le *Christianisme et la Révolution*, pour soulever des tempêtes. Les tempêtes se sont amassées autour de lui, malgré lui. Il n'a point reculé devant elles, il les a affrontées avec une admirable bravoure d'âme, et il les a vaincues en élevant hors de leur portée son idéal infini, la liberté absolue de la conscience individuelle, l'égalité des hommes devant l'éternelle justice, et la fraternité du genre humain.

Si, comme tous ses contemporains, M. Quinet est intérieurement travaillé par le doute, le doute ne l'endort pas dans l'indifférence ; il l'excite, au contraire, à s'élancer vers des cieux plus élevés, plus larges que les cieux anciens, qui ne lui suffisent ni pour lui-même ni pour l'humanité. Veut-on mesurer jusqu'où va ce que je ne saurais nommer autrement que l'inquiétude croyante d'Edgar Quinet, il faut lire l'*Examen de la vie de Jésus*[1] et un morceau de quelques pages, la *Religion dans les limites de la raison*[2].

[1] *Œuvres complètes*, tome III.
[2] *Lettre sur Kant*, du 18 août 1841, au tome X des *Œuvres*, p. 287-292.

Kant, le vrai maître de tous les novateurs contemporains, marque, selon M. Quinet, le point précis où les doctrines du dix-huitième siècle commencent à se transformer sous l'influence morale du protestantisme du Nord. Dans le livre sur *la religion*, où le grand philosophe de Kœnigsberg réduit le christianisme à une abstraction, le Christ à un idéal, et cela avec un calme sublime, il voit le dénoûment du drame de la croyance et de la conscience « dans un égal mélange de scepticisme et d'idéalité. » Sans doute il admire autant que personne le hardi faiseur de ruines, ne laissant debout que la loi du devoir, et à l'aide de cette seule loi reconstruisant tout un monde social et divin, au sommet duquel plane la souveraineté de la raison, le genre humain divinisé. Mais, se demande-t-il aussitôt, ce stoïcisme, où l'âme n'a plus d'autre appui qu'elle-même, ne devait-il pas conduire, d'une part, à ce panthéisme spiritualiste, « qui érige la fatalité à la place de la Providence ; » et, d'autre part, à ce panthéisme matérialiste, « qui aboutit à la doctrine des intérêts ? » Le Dieu de Kant n'étant plus un principe, une source de vie, mais la conséquence, le terme des choses, et par là la philosophie étant intronisée à la place de la religion détruite, « le monde pouvait-il se contenter à jamais d'une doctrine qui sanctifiait l'avenir en anathématisant presque tout le passé ? ».

Néanmoins, se hâte d'ajouter M. Quinet, « il est bon de reporter nos yeux vers cette cité morale, perdue avant d'avoir été bâtie. Peut-être un jour se relèvera-t-elle sur un autre fondement. Dans tous les cas, plus d'un cœur, n'en doutez pas, se retrempera dans l'austérité de ses lois; et chacun estimera qu'il est surtout convenable de proclamer la souveraineté du devoir, dans les temps où il n'est rien qui ne prétende l'emporter sur elle. »

Au début de sa réfutation du livre du docteur Strauss, Edgar Quinet fait cette profession de foi :

« Quand il n'y aurait parmi mes lecteurs qu'une seule âme sincèrement croyante, je la tiendrais pour plus respectable, à ce titre, que cette foule sans figure et sans nom qui, ne vivant ni dans la religion, ni dans la philosophie, ni même dans la poésie, ne subsiste véritablement que dans le vide. »

Puis, il décrit la tendance qui, de Kant à Schelling et Hegel, de Gœthe à Sleiermacher, de Daub et de Wette à Strauss et à Feuerbach, aboutit à supprimer l'âme de la tradition, et du christianisme fait un squelette. A cette tendance il résiste, non à cause des superstitions qu'elle ruine, mais pour le salut des vérités fondamentales qu'elle ébranle.

« Si quelque chose, s'écrie-t-il, distingue le christianisme des religions qui l'ont précédé, c'est qu'il est l'apothéose, non plus de la nature en général, mais de la personnalité même.... Le règne intérieur d'une âme qui se trouve plus grande que l'univers visible, voilà le miracle permanent de l'Évangile. »

Plus loin, défendant toujours la personnalité, il dit :

« ... Si la vie du Dieu fait homme a un sens compréhensible pour tous, irrécusable pour tous, c'est qu'elle montre que dans l'intérieur de chaque conscience habite l'infini, aussi bien que dans l'âme du genre humain, et que la pensée de chaque homme peut se répandre et se dilater jusqu'à embrasser et pénétrer tout l'univers moral. »

Enfin, voici comment il termine son *Examen de la vie de Jésus*, dans lequel je vois moins une réfutation incomplète des idées allemandes qu'une admirable revendication des droits compromis de l'individu :

« ... Aujourd'hui le monde entier est le grand sépulcre où toutes les croyances, comme toutes les espérances semblent pour jamais ensevelies ; le sceau du doute y a été apposé par une main invisible ; et nous nous demandons les uns aux autres, saisis de crainte, qui soulèvera la pierre de ce tombeau. Il en est un grand nombre d'entre nous qui pleurent en secret et qui n'ont plus de confiance dans ce qu'ils ont le plus aimé. Mais cette pierre qui nous opprime tous sera, à la fin, brisée, fût-elle plus pesante mille fois que tous les mondes ensemble. Du sein de nos ténèbres, le Dieu éternellement ancien, éternellement

nouveau, renaîtra vêtu d'une lumière plus vive que celle du Thabor. C'est là au moins la foi de celui qui écrit ces lignes. »

Oui, c'est un croyant qui parle ainsi. Mais est-ce un chrétien, en employant ce mot dans le sens ordinaire? J'en doute. Le Dieu, dont il est ici question, je ne le crains point comme un maître pour l'humanité, comme l'invisible chef d'un sacerdoce quelconque, sanctionnant toutes les tyrannies de la terre. Ce n'est pas un Dieu de ténèbres, destiné par certains philosophes, les prêtres et le pouvoir, à retenir le peuple sous la chaîne[1]. J'y reconnais, au contraire, ce Dieu éternellement et infiniment progressif, à l'affirmation duquel le genre humain a travaillé, non dans une seule, mais dans toutes les religions, le Dieu des dieux, que la conscience de chacun peut sentir, mais qui ne prétend s'imposer à personne.

Selon M. Quinet, toutes nos luttes, tous nos systèmes religieux, politiques et littéraires se réduisent à deux. Dans le premier, l'œuvre de la nature et de l'esprit est achevée, la Bible est close et il ne reste plus qu'à imiter. Dans le second, la création continue chaque jour, à chaque instant, Dieu n'a pas fermé au moyen âge les portes de son Église et « il se promène à travers les créatures, évoquant à chaque instant, par leur nom, des choses, des faits, des peuples, des générations nouvelles. » Edgar Quinet ne croit pas au Dieu mort du premier système; il croit au Dieu vivant du second. Ce Dieu en l'homme, c'est-à-dire l'accumulation des grandeurs de l'histoire dans la mémoire et la conscience de l'individu, lui paraît être l'idéal moral réalisé, comme l'idéal physique de la nature créatrice a été la condensation de toutes ses énergies vitales en son dernier né.

[1] Le *Christianisme et la Révolution*, leçon 2e.

« Imaginez, s'écrie-t-il, imaginez un homme qui, suivant les époques de sa carrière, aurait senti la grandeur de la nature comme Moïse sur l'Oreb, qui aurait eu l'amour désintéressé de la gloire comme un artiste grec, qui aurait aimé son pays comme un Romain, l'humanité comme un chrétien, qui aurait senti l'enthousiasme de la foi comme Jeanne d'Arc, l'enthousiasme de la raison comme Mirabeau, et qui, sans se laisser arrêter sur aucun des degrés du passé, continuerait de développer en lui la séve de l'esprit; cet homme-là, vrai miroir de l'humanité, en mourant pourrait dire : J'ai vécu [1]. »

Après le Dieu cherché, voilà l'homme rêvé par Edgar Quinet. Cet homme, ne l'a-t-il pas réalisé en lui-même? Le but de son enseignement n'a-t-il pas été de le multiplier dans la jeunesse française?

Suivant le flot des choses religieuses de l'Inde à la Révolution, il voulait faire un seul groupe de toutes les idées divines de l'humanité, pour que l'humanité moderne s'en nourrît et que, fortifiée ainsi de la force accumulée des âges, elle se hâtât d'achever le grand travail commencé en 1789. Telle est l'œuvre de liberté, d'égalité, de fraternité, de vérité et de justice, consacrant l'union des sectes, des philosophies et des religions du passé, dans l'unité plus haute, plus idéale, plus divine de l'avenir, qu'il décorait encore du nom de christianisme.

Afin que nul ne s'y trompât, il disait :

« Je ne suis pas protestant et je ne suppose pas que notre pays soit appelé à le devenir. » — « Le christianisme resta... enfermé dans les tombeaux jusqu'à l'heure de la Révolution française, où l'on peut dire qu'il ressuscite, qu'il prend un corps, qu'il se fait, pour la première fois, toucher, palper par les mains des incrédules, dans les institutions et dans le droit vivant. » — « Dirons-nous que le monde va finir? nous dirons qu'il va recommencer une époque nouvelle, qu'avant d'être surpris par ceux qui frappent à la porte, il faut préparer un nouvel esprit, rouvrir le sceau fermé des grandes discussions, travailler encore une fois à l'achèvement du christianisme [2] ?

[1] Le *Christianisme et la Révolution*, leçon Ire.
[2] *Œuvres complètes*, t. III, p. 163, 83-84, 87-88.

Ces citations, qu'il serait aisé de multiplier, suffisent à faire comprendre que le christianisme de M. Quinet n'est point celui des religions particulières, soi-disant chrétiennes. Il ressemble, sous plus d'un rapport, au christianisme philosophique et unitaire d'Emerson et de Channing [1]; il en diffère en ce qu'il ne tend pas à la fondation d'une religion nouvelle, mais à la création immédiate d'un ordre de faits nouveaux dans le domaine civil et politique.

Cependant M. Quinet n'eût-il pas mieux fait d'employer un nom moins borné pour exprimer d'aussi larges croyances? — Je reviendrai plus tard sur ce point qui me semble important. — Pour l'heure, il me suffit d'avoir montré sur quelles doctrines repose tout ce qui a été enseigné au collége de France de 1840 à 1846.

II. — DU CHRISTIANISME PRIMITIF [2].

Au début de son étude sur l'ensemble de la civilisation chrétienne, de Jésus-Christ à la Révolution française, M. Quinet rappelle les origines universelles du christianisme et montre comment, dès le temps d'Eschyle et de Sophocle, la Grèce, doutant de sa mythologie, altérée de la soif de l'avenir, rêvait le *Dieu inconnu*, et, plus tard, « reçut son premier baptême, » quand Platon émit l'idée du *Verbe* de Dieu, idée qui d'Athènes s'envola vers Alexandrie et vers Antioche. Le christianisme était donc vaguement conçu et préparé lorsque apparut, au milieu de douze disciples, choisis non parmi les docteurs, les riches et les puissants, mais parmi les humbles, les pau-

[1] M. Quinet le constate lui-même dans sa *Lettre à Eugène Sue*, p. 18-19.

[2] Le *Christianisme et la Révolution française*, leçons 3 et 4.

vres et les simples, un maître sans école, enseignant dans les rues, sur les places, au sommet des montagnes, en présence de la nature, qu'il prenait à témoin, prêchant moins encore par la parole que par l'action, donnant surtout sa personne en exemple, et de sa vie communiquant la vie.

A cette légende, M. Quinet a toujours tenu comme au plus précieux legs du passé. Si sa raison se refuse à faire un Dieu du prophète, elle lui commande au moins de le considérer comme un homme, et, c'est au nom du principe fondamental de la personnalité humaine qu'il croit devoir protester contre la théorie du septicisme allemand, formulée avec tant de vigueur par le docteur Strauss[1]. Dans le *Christianisme et la Révolution française*, en dépit de la grande controverse d'outre-Rhin, il exprime ainsi toute sa pensée :

« A travers dix-huit siècles, je reconnais, j'entends d'ici, non pas le murmure de la science alexandrine, mais le mouvement d'un grand cœur infini qui s'ouvre et qui parle avec les lèvres de l'homme dans la langue de l'homme. »

En effet, que voit-il en Jésus-Christ? Un résumé vivant de toute la puissance morale du genre humain, montrant le Dieu, incarné dans l'homme, révélant ce que nul encore ne connaissait : « la puissance infinie de l'âme. » Cette révélation faite,

« Ce n'est plus rien de lire le livre de la loi et des prophètes; il faut être soi-même un livre vivant, une Bible agissante, une prophétie vivante; c'est-à-dire que l'idéal de l'Église, dans l'esprit de son auteur, est d'être le mouvement de la vie spirituelle. Quiconque s'arrête, s'endort dans le temple, au milieu de l'encens, cesse d'être de sa communion : quiconque veille d'esprit et de cœur, fût-il Samaritain, est avec lui. »

[1] *Examen de la Vie de Jésus*. Voyez surtout *Avertissement* et ch. II, III, IV.

Élevant à une telle hauteur, par-dessus toutes les sectes chrétiennes, le christianisme primitif, Edgar Quinet doit croire à la personnalité, à l'enthousiasme, à l'héroïsme de Jésus; et ce n'est, selon lui, que grâce à ces grandes forces individuelles, l'enthousiasme et l'héroïsme, que les apôtres peuvent s'élancer hors de Judée, vers Rome, vers Byzance, et fonder le monde moderne. Les premiers caractères de l'Église, conformément au génie du Christ, sont « inspiration, élan, spontanéité, mouvement pour quitter l'ancien rivage. » Bien plus, le principal est de « maintenir l'âme dans une attente continuelle. » D'où il résulterait que le progrès sans bornes serait l'idéal moral apporté au monde par le héros du Calvaire.

Une nouvelle époque de l'Église primitive commence avec la dispersion des disciples, qui n'emportent ni bois de croix, ni couronne d'épines, ni tunique ensanglantée, ni reliques d'aucune sorte, mais seulement « l'esprit de vie » de Jésus. Au sortir de Jérusalem, les apôtres se trouvent entre deux mondes : le monde juif, réputé orthodoxe; tout le reste de l'univers, païen. Saint Pierre voudrait que l'on restât dans la loi judaïque, que l'on se soumît à la circoncision d'Abraham et aux rites de Moïse. Saint Paul, plus universel, croit qu'il n'est pas nécessaire que le christianisme entre par la porte étroite du vieux temple de Jérusalem. Son idée triomphe, et les apôtres se répandent dans le monde, les uns, avec saint Pierre, spiritualisant les rites anciens; les autres, avec saint Paul, créant des rites nouveaux, pour des peuples nouveaux; « tous, accordant l'unité de l'esprit avec la liberté des formes. » Edgar Quinet professe une admiration profonde pour saint Paul, parce que c'est à son audacieuse interprétation des paroles du Maître, emportées hors de la Judée, c'est à l'indépendance, à la spontanéité de

son esprit, qu'il doit ses plus éclatantes victoires. Parlant au milieu des peuples, il les met de moitié dans sa création; ils inventent avec lui, ils achèvent et couronnent sa pensée.

« L'Église, se bâtissant ainsi chaque jour, grandit tout ensemble dans l'âme de l'apôtre et dans l'âme du genre humain; voilà le véritable idéal d'une liturgie et d'une Église vivante[1]. »

Cet idéal, l'Église de Rome, prétendue chrétienne, l'a-t-elle conservé? l'a-t-elle jamais eu? Ce n'est point, en effet, dans les papes qu'il faut chercher les continuateurs des apôtres, mais dans les conciles. Ces grandes assemblées représentent, aux yeux de M. Quinet, tout l'esprit de la révolution chrétienne. Jamais l'antiquité n'avait eu l'idée de réunir des hommes venus de tous les points de la terre pour délibérer et voter sur la croyance universelle. Tous ceux qui accourent ainsi constituer l'esprit divin sont imbus de cette doctrine nouvelle que l'âme de Dieu s'est mêlée à l'âme de l'homme; ils savent tous « qu'en se réunissant les uns aux autres, des miracles de lumière peuvent jaillir de leur conscience; ils ont foi dans cette âme qui éclate de toutes les âmes; » et « ils décrètent tranquillement les mystères, comme s'ils habitaient en Dieu. »

Cependant les conciles n'eussent pas suffi à l'immensité de leur œuvre, si cette œuvre n'avait été préparée d'avance et conduite par les Pères de l'Église. M. Quinet nous montre ces puissantes intelligences cherchant Dieu, non à l'aveugle, comme des enfants, mais comme des hommes; s'assimilant ce qu'il y a de vivant et d'éternel dans la phi-

[1] Considéré à un tout autre point de vue, saint Paul paraît infiniment moins admirable. Il a propagé la foi de l'esclave, respect, amour du maître terrestre, pour gagner l'égalité du ciel!

losophie antique, et s'élançant librement au fond des mystères, animés d'une pensée commune, qui est de « concilier le Christ de Judée avec la vérité manifestée dans le reste du monde à l'esprit humain. » Et, en effet, le premier travail des Pères n'a pas été la ruine de la philosophie, mais son apothéose; par eux « la sagesse, le Verbe de l'antiquité, purifié de temple en temple, d'école en école, s'identifie avec la personne de Jésus-Christ. »

Tout n'était pas fini avec Jésus. Avec lui, au contraire, tout commençait. D'abord, qu'était-il lui-même? Homme ou Dieu? — Dès l'origine, surgissent des sectes qui nient sa divinité; la plus célèbre, celle des *Gnostiques*, n'est, selon M. Quinet, qu'un ténébreux paganisme chrétien, qui a laissé quelques-uns de ses caractères dans les plus anciens des livres canoniques, l'*Apocalypse*, « songe de l'esprit endormi dans la première nuit du christianisme. » — Les apôtres, à vrai dire, ne savaient rien de la nature extra-humaine de Jésus-Christ; ils l'appelaient *Maître*. Mais, dès que l'Évangile triomphant peut aspirer à devenir le livre universel, quand les martyres ont cessé, quand l'empire christianisé poursuit par la force l'extirpation du paganisme[1], alors les chrétiens se divisent sur la question de la nature de leur prophète. La moitié du monde, sans l'identifier avec Dieu, reconnaît le Christ comme Fils de Dieu, mais non issu de lui de toute éternité. L'arianisme n'accepte Jésus-Christ ni pour un Dieu ni pour un homme; il baptise au nom du Père incréé, du Fils créé et de l'Esprit qui sanctifie. Quoique cette transaction entre l'Évangile et la tradition païenne ait pour elle la plupart des empereurs et même, un moment, le saint-siége de Rome, les Pères protestent et se lèvent, pour qu'il n'y ait rien

[1] Voir plus loin, section III, § 3.

de commun entre l'ancien monde et le nouveau. Les Ariens ramenaient le Christ aux proportions d'un demi-dieu, d'un héros : du fond du désert, la voix d'Athanase résonne et le Christ est porté en avant de toute la philosophie d'alors. — « Le Christ est la sagesse de Dieu. Or la sagesse n'est-elle pas éternelle comme lui ? Les trois termes de la Trinité de Platon peuvent-ils être inégaux ? Le créateur, est-ce un Dieu fatigué qui ait besoin de se donner un fils pour achever son œuvre ? » — Le concile de Nicée, tout rempli de l'âme d'Athanase, se réunit en présence de Constantin. Par trois cent dix-huit évêques, représentant la chrétienté, le Dieu-Homme est irrévocablement fait Dieu lui-même. Le *Credo* étant fixé, la période créatrice du christianisme s'achève ; assis à la tête des sociétés du moyen âge, il devient catholicisme.

III. — CHRISTIANISME ET CATHOLICISME [1].

En franchissant les limites des deux mondes, du monde antique en dissolution et du monde catholique naissant, Edgar Quinet a signalé deux points fort importants : d'abord, le caractère païen du catholicisme ; ensuite, la position qu'il prend vis-à-vis de la race germanique, à laquelle il sert de lien avec la race romane. — Au moment où apparut l'Évangile, le monde ancien marchait de lui-même vers un catholicisme païen. Rome politique, rassemblant chez elle tous les dieux, préparait Rome spirituelle, et son Panthéon n'était que « le Vatican de la mythologie. » Pontife de la terre, l'Empereur personnifiait l'universalité de l'Église païenne : le Pape n'eut

[1] Le *Christianisme et la Révolution*, leçons 5 et 6.

qu'à s'asseoir à sa place. — L'Église, en lutte acharnée avec la vieille société, afin d'en achever la destruction, devait naturellement se choisir pour alliés les Barbares; et ceux-ci ne pouvaient résister à la religion qui les célébrait comme les exécuteurs des jugements divins. Dans le Nord, où tout leur parlait de leurs dieux, ils restaient fidèles au culte de leurs ancêtres; mais, à peine étaient-ils descendus dans le Midi, qu'au milieu d'une nature brillante, où tout contredisait leurs divinités brumeuses, en une journée, ils se convertissaient au christianisme. Ainsi l'Église, sur le terrain de l'Empire, n'eut aucune peine à se faire des alliés et des fidèles des envahisseurs barbares, tandis que plus tard, il fallut huit campagnes à Charlemagne pour baptiser leurs frères restés de l'autre côté de l'Elbe.

Les deux éléments fondamentaux de la société nouvelle étant mis en présence, il s'agit de savoir de quelle manière furent édifiées les institutions du moyen âge. — La divinité du Christ ayant été reconnue à Nicée, une autre question occupe tous les esprits au quatrième et au cinquième siècle : Le Dieu-Homme a-t-il double nature, double volonté? Oui, répond le concile. Et la société se subdivise immédiatement à l'image du Dieu : l'une est divine, l'Église; l'autre est humaine, l'Etat. Du jour où l'unité de l'Empereur et du Pontife est brisée, la société antique fait place à la société du moyen âge. — La féodalité s'explique ordinairement par l'arrivée des Barbares. Les Barbares n'en sont que la cause secondaire; pour en trouver l'origine, il faut remonter jusqu'aux dogmes. L'Évangile, dès l'abord, apparaît comme une proclamation de l'égalité et de la fraternité des hommes; et l'on s'étonne de ne pas voir se produire, à son appel, un immense soulèvement de la plèbe et de l'esclavage antiques. Pourquoi donc les franchises chrétien-

nes sont-elles sitôt reléguées au ciel? Saint Augustin[1] enchaîne l'Évangile par le dogme de la prédestination, et l'homme, privé de sa liberté morale, par la grâce de Dieu, se trouve fatalement voué soit au paradis, soit à l'enfer. L'inégalité ayant ainsi sa racine en Dieu même doit descendre jusqu'aux profondeurs de la terre; le croyant la subit, l'accepte avec piété, parce qu'il lui paraît impossible que la faiblesse humaine puisse réagir contre la toute-puissance divine[2]. Il faut plus que la Réforme, il faut la Révolution pour rendre à l'homme la conscience de ses droits et la force de les exercer.

La féodalité est la base du catholicisme, la Papauté en est le couronnement. — « S'il y a quelque chose d'évident pour la raison et pour la foi, dit Joseph de Maistre, c'est que l'Église universelle est une monarchie. » — Oui, sans doute, et la plus absolue des monarchies. Mais eut-elle toujours cette constitution? M. Quinet, l'histoire en main, prouve que la primitive Église était une république d'États confédérés; car, lorsque l'élection des prêtres et des évêques appartenait encore au peuple, ni Antioche, ni Alexandrie, ni Constantinople ne reconnaissaient pour roi spirituel l'évêque de Rome : à cette époque, le nom du futur pape était prononcé avec respect, de loin en loin, mais rien, absolument rien ne marquait qu'il régnât sur l'univers (*urbi et orbi*). Plus tard, les conciles ayant achevé la création du dogme, la papauté apparaît et l'autorité lui arrive par la force des choses. La Barbarie s'est ruée sur l'Empire, l'a déchiré en lambeaux; Rome subsiste au mi-

[1] Concluant d'après les principes posés avant lui, notamment par saint Paul.

[2] Dans les *Révolutions d'Italie*, tome IV, des *Œuvres*, p. 27, M. Quinet insiste sur cette origine religieuse de la féodalité. Il montre l'homme du moyen âge faisant hommage-lige de son être moral au prêtre, et de serf d'esprit devenant tout naturellement serf de corps.

lieu des ruines comme un point lumineux. Alors même, l'évêque de la Ville Éternelle se contente de nier au patriarche de Constantinople le droit de prendre le titre d'évêque universel[1]. Toute l'ancienne société étant ruinée, la papauté romaine « surnage, dit Edgar Quinet, comme un reste d'alliance, âge de force, de modestie, admirablement personnifié par Grégoire Ier. C'est lui qui forme ce que j'appellerais volontiers l'époque de sainteté de la papauté. » Mais au neuvième, au dixième siècle, les choses sont bien changées. La papauté ne domine plus les Barbares par la force civilisatrice qu'elle emprunte à l'ancienne Rome et par la puissance de sa propre sainteté morale. Elle est devenue barbare; en élevant les Francs et les Vandales, elle s'est abaissée à leur niveau. Elle se fabrique de faux titres, se fait de fausses donations. Les Jean XII, les Benoît VII, les Jean XV, « Héliogabales du saint-siége » mettent la tiare aux enchères, donnent à leurs concubines les croix et les calices consacrés, ordonnent leurs diacres dans leurs écuries....

M. Quinet eût pu insister sur ces saturnales de la papauté. Il se hâte de passer outre et d'arriver à Grégoire VII, dont il trace le portrait avec un véritable enthousiasme. Qu'aime-t-il en lui? D'abord sa maxime : « Tout pape élevé sur le saint-siége devient saint; » et si ses successeurs l'avaient perpétuellement pratiquée, il serait prêt à reconnaître la papauté comme la représentation réelle de Dieu sur la terre. De plus, il admire en Grégoire VII une ambition immense, basée sur une conviction solide. Le voyant aspirer à devenir le roi de la pensée contre la force brutale, il le salue comme « un

[1] V. les *Différends de la Religion* de Marnix, t. I, p. 178-206, 234 et suiv. On y trouvera le développement historique des usurpations de l'épiscopat romain.

ancêtre de la Révolution française. » Nul, en effet, avant lui, n'avait osé dénoncer à l'univers que les bases du pouvoir politique sont, selon ses propres expressions, « la violence, l'orgueil, la cupidité sans frein, l'insolence, la perfidie, les homicides, enfin presque tous les genres de scélératesses. »

« Remontant d'un seul bond à l'esprit du christianisme dans sa force première, ajoute Edgar Quinet, Grégoire VII a senti qu'il portait en lui la conscience du moyen âge; de là, le droit d'interdit, d'excommunication, qui enlevait aux empereurs leurs empires, n'était qu'une conséquence naturelle. »

Et l'historien philosophe reconnait la vraie grandeur du pontife en ce qu'il osa exercer un véritable terrorisme moral contre tous les pouvoirs qui lui parurent s'écarter du divin idéal. Ce droit suprême de jeter le prince, le roi, l'empereur hors du ban de l'humanité, la papauté l'a perdu; c'est le peuple qui l'a recueilli, et c'est lui seul qui, au XIX[e] siècle, peut exécuter la condamnation de Dieu.

Au jugement, trop favorable peut-être, rendu par M. Quinet, sur le terrible Hildebrand, il y aurait à faire une réserve capitale. Le grand pape a trop peu pensé aux misères populaires, et il ne foudroya les princes de ses anathèmes que pour leur imposer « la constitution des droits du sacerdoce et la liberté de l'homme d'Église. » De plus, c'est à partir de Grégoire VII que l'Église, définitivement aristocratique et monarchique, tend à réaliser à tout prix son idéal éternel : unité de la croyance, immobilité de la servitude[1].

[1] Lire sur ce point la page 187 du *Génie des Religions*.

IV. — ISLAMISME ET CHRISTIANISME[1].

La victoire du catholicisme semble être consommée, les temps de l'unité sont venus. Alors, le dogme étant achevé et la forme sociale choisie, l'esprit de l'Occident s'arrête, s'immobilise dans le passé. C'est juste à ce moment qu'éclate l'islamisme, proclamé au désert par la même race qui a déjà enfanté le judaïsme et le christianisme. — « Au point de vue humain, dit M. Quinet, Moïse, Jésus, Mahomet sont de la même famille. » Et il signale avec raison que Jéhovah et Allah ont tous les deux le sentiment de leur patrie, l'Arabie Déserte. Ils diffèrent en ceci : Jéhovah s'est choisi un peuple, il détruit, ne convertit pas les autres; Allah, au contraire, ne se donne à aucun peuple en particulier, il ne s'isole point, il se répand, il aspire à être le Dieu du genre humain, partant, il commande la conquête à ses adorateurs. Le mahométisme ne se comprendrait pas si on ne le rattachait au mosaïsme, car « il hérite des colères, des haines, des menaces du Dieu des juifs. »

« Il emprunte, ajoute Edgar Quinet, il emprunte ses paraboles aux mouvements des batailles; pour sacerdoce, il a le cimeterre; son livre de la loi est la proclamation du Dieu des armées. »

M. Quinet a vu, durant son voyage en Espagne, la fidèle image du mahométisme, l'Alhambra de Séville, la mosquée de Cordoue. C'est là qu'il a reconnu le vrai génie du Coran : une oasis de félicité cachée derrière des murs menaçants, dont l'aspect et les inscriptions expriment encore la fureur du Dieu des batailles, lançant les peuples de la

[1] Le *Christianisme et la Révolution*, leçons 7 et 8; *Génie des Religions*, p. 314, 315; *Mes Vacances en Espagne*, ch. XXII et XXV.

mer Rouge aux Pyrénées et des Pyrénées aux Indes pour courber la terre entière sous l'autorité d'Allah. — Dans le Coran, plus de médiateur, Dieu parle en personne et seul. Le livre « est un monologue de Dieu avec lui-même. » Mahomet n'invite pas le Seigneur à lui répondre, il reçoit le commandement sans le provoquer : « il n'est pas le fils, il est l'esclave d'Allah. » En son œuvre, Edgar Quinet reconnaît une épopée intime, prise comme réalité par son auteur et devenant ainsi religion.

« L'histoire de l'Orient moderne, ajoute-t-il, avec toutes ses vicissitudes, n'est rien que la grande âme de Mahomet, déployée comme un drapeau de siècle en siècle. »

La principale différence entre l'islamisme et le christianisme, au seul point de vue politique, consiste en ce que le christianisme ajourne ses promesses après la mort; tandis que l'islamisme les réalise immédiatement dans la société temporelle. Partout où passe, en Asie, le Dieu unitaire du Coran, les dieux inégaux disparaissent et, avec eux, les castes. En présence de l'inégalité du monde chrétien au moyen âge, « l'armée des Croyants forme une société de frères. L'armée, c'est le peuple. Tout soldat est prêtre du Dieu des batailles. » La guerre, que l'on prétend être la source du servage, la guerre en est ici la destruction. L'affranchissement civil suit immédiatement la conversion à l'islamisme. Ainsi s'explique la rapidité foudroyante des conquêtes musulmanes. Par elles, la vieille Asie est nivelée, et nulle caste, nulle hiérarchie, nul privilége, ne résiste au cimeterre sacré.

« Ce n'est pas tout : l'islamisme finit par aboutir à une société qui affecte si peu de mépris pour les esclaves, que, non contente de se régénérer par eux, c'est entre leurs mains qu'elle résigne l'autorité et le gouvernement. »

Les Mameluks, achetés sur les marchés circassiens, durant cinq cents ans, en Syrie, en Égypte, sur la terre des castes, réalisent « de droit divin la dynastie de l'esclave. » — « Ma noblesse, c'est ma lance! » Voilà le mot de tout l'Orient moderne. On ne le christianisera pas. Pour le régénérer, il faudra, comme l'indique Edgar Quinet, lui montrer un livre nouveau, réalisant immédiatement un idéal plus haut que l'idéal réalisé du Coran.

Du camp l'égalité passe dans la société pacifiée. Les terres, conquises dans un but spirituel, ne sont ni partagées, ni tirées au sort; elles restent propriété d'Allah, les hommes n'en ont que l'usufruit. Ainsi comprise, la possession est incertaine, sans stabilité aucune. Le vizir, délégué de Dieu, enlève à qui lui plaît ses domaines; il ne fait que rendre à Allah ce qui n'a pas cessé d'appartenir à Allah. — D'autre part, l'institution patriarcale de la famille est abolie : plus de droit d'aînesse; tous les membres de la famille sont égaux, sauf les femmes. Mais pourquoi? Allah est seul dans son ciel. Les femmes, n'y ayant point de mères, vivent isolées sur la terre. Mahomet les repousse avec fureur de sa loi, parce qu'il est l'ennemi acharné des idolâtries antiques qui, presque toutes, les ont divinisées. Ce n'en est pas moins la grande injustice de l'islamisme.

En somme, selon M. Quinet, la mission de Mahomet est aussi simple que sa doctrine. Il délie l'Asie de l'oppression de la nature.

« Il délivre pour jamais le monde de ce panthéisme matérialiste qui renaissait de toutes parts sous la forme des hérésies du christianisme asiatique. » — « Sa réforme est si radicale dès le commencement, qu'elle rend, en quelque sorte, toute réforme impossible dans l'avenir; le Moïse arabe est aussi un Messie. »

De là provient l'immobilité de la société musulmane, et

non pas de la doctrine de la fatalité ou de la résignation. La fatalité a-t-elle empêché les Grecs d'agir, et la résignation à la volonté divine n'est-elle point un dogme chrétien? L'islamisme a dépensé toute sa force en son premier élan et il ne l'a point renouvelée par la tradition. « La grandeur de Mahomet est d'avoir usurpé et dévoré d'avance toutes les révolutions de l'avenir, au point de vue arabe. »

M. Quinet reproche à l'Église du moyen âge, non d'avoir excité la résistance à l'islamisme conquérant, mais d'avoir incessamment mis aux prises l'Europe et l'Asie, de telle sorte que « ces deux moitiés du monde ne se connaissent encore que par la haine. » Les croisades ne lui semblent ni méritoires ni glorieuses, car elles n'aboutirent même pas à la délivrance du tombeau du Christ. « Le Christ, dit-il, n'a pas voulu être affranchi par la haine. »

La haine, telle fut, en effet, la seule politique de l'Église de paix. Pour combattre le Coran, l'Evangile prit son tempérament, et il fut vaincu. N'eût-il pas été plus fort, n'eût-il pas été invincible par l'amour?

Mais, à vrai dire, l'Église n'avait sur l'islamisme aucune prise. Impuissante à l'exterminer, elle était également impuissante à le ramener à la communion chrétienne. A des hommes ravis de la simplicité de leur culte et de leur société, elle n'avait à offrir qu' « un chaos de doctrines, un échafaudage de rites, de liturgies, de traditions, » et d'inexplicables institutions sociales. Aussi combattit-elle pour combattre, sans intention préconçue de rallier, d'unir, de pacifier. Qu'en résulta-t-il? Après avoir entraîné le monde chrétien aux croisades, l'Église reçut le contre-coup de toutes les défaites des croisés; elle parut incapable de miracles, perdit son prestige d'inviolabilité, et dès lors commença à chanceler sur sa base

Tout autre eût été le résultat des grandes guerres trans-méditerranéennes, si elles avaient été animées du généreux enthousiasme et de la foi humaine de nos guerres révolutionnaires. Celles-ci, entreprises pour le salut de la patrie, et aussi pour le salut du monde, ont produit, malgré tout, le plus miraculeux effet : victorieuse, vaincue, la France a triomphé par la pensée, et son sang, mêlé au sang des ennemis, a fait germer à travers l'univers la liberté, l'égalité et la fraternité des citoyens et des peuples. Grâce aux saintes batailles de 1793, le genre humain tend à se rapprocher. Grâce aux croisades impies, les deux religions, la catholique et la musulmane, restent en présence « n'ayant plus que la force de se haïr sans avoir conservé l'espérance de s'anéantir l'une l'autre. »

Douze cents ans ont été donnés à l'Église pour trancher les difficultés qui séparent les deux mondes. Elle a été impuissante soit à absorber, soit à exterminer, soit à réconcilier. L'histoire entière prouve qu'elle est radicalement inhabile à allier des races humaines. Or il s'agit aujourd'hui de rapprocher les mondes, c'est là le grand mouvement de notre siècle. S'il arrive que l'Arabie, l'Inde, la Perse, la Chine, se rapprochent enfin de l'Europe, certes ce ne sera pas l'Eglise de Rome qui aura prononcé la parole de fraternité, ce sera la Révolution, reprenant enfin sa marche vers l'idéal de justice que lui ont montré les Pères de l'Église nouvelle, les héros de la Constituante et la Convention.

V. — LA RÉFORMATION[1].

« A peine, dit M. Quinet, les cathédrales sont-elles achevées, qu'une force inconnue commence à les miner. » — L'Église catholique, apostolique et romaine est parvenue au faîte de sa puissance. Mais au moment où elle semble absorber définitivement la chrétienté, on sent déjà que la chrétienté tend à se séparer d'elle. Préparée dans le Midi, avant d'éclater dans le Nord, la réforme de l'Église, au quinzième siècle, préoccupe tous les esprits. Rome, seule, ne sent, n'entend, ne voit rien. L'humanité, impatiente, veut marcher en avant. Rome, immobile, prétend, quand même, la retenir éternellement dans le passé.

Le premier avertissement donné à l'Église romaine date du neuvième siècle : c'est le schisme grec. Les deux moitiés du monde antique, la Grèce et Rome, réunies dans le Panthéon, sont divisées par le Vatican. Mais est-ce une révolution religieuse que Byzance fait contre sa rivale italienne? Non, ce n'est qu' « une révolte de l'orgueil au moins autant que de la conscience » et l'introduction dans le dogme de « l'égoïsme politique. » Voilà pourquoi Edgar Quinet a raison d'affirmer que « Constantinople est tombée le jour où, après s'être séparée de Rome, elle n'a pas eu l'ambition de devenir à sa place la capitale et l'âme de l'univers chrétien. » — En vain le catholicisme essaya-t-il de rapprocher les deux Églises rivales, mais ce que les évêques du concile de Florence ne purent faire, les artistes de la Renaissance l'accomplirent : par leurs œuvres néo-païennes, la Grèce antique et Rome moderne furent enfin réconciliées.

[1] Le *Christianisme et la Révolution*, leçons 9, 10, 11.

La papauté reçut son second avertissement, non plus des docteurs, mais du peuple. Les Vaudois, les Albigeois, des populations misérables, se levèrent, proclamant l'Évangile éternel, ramenant le culte à la croix de bois et prétendant réaliser sur terre l'égalité et la fraternité du ciel. On sait comment les traita Rome catholique. Saint Dominique lui apporta d'Espagne l'Inquisition, « le cimeterre arabe caché dans l'Evangile, » selon l'admirable expression d'Edgar Quinet, et avec cette arme tout un peuple fut décapité, extirpé du monde. Ainsi commence ce terrorisme ecclésiastique, bien autrement épouvantable que notre 93, et qui dura non pas quelques mois, mais plus de cinq siècles. Tel fut le pieux système de répression et de police employé contre l'hérésie, contre la liberté de l'intelligence humaine, *ad majorem Dei gloriam :* au faîte, la torture et la condamnation sans défense, à la base, la confession, « un œil ouvert, une fenêtre percée sur toute maison et tout foyer, une vue sur l'intérieur de l'âme, et cela avec tant de force, que la pensée, corrompue contre elle-même, devint son propre espion et son délateur [1]. »

Cependant l'écrasement des Albigeois n'empêche pas le génie étouffé de la Provence de passer dans l'âme italienne et d'y continuer, par Dante, Pétrarque et Boccace, la guerre contre Rome victorieuse. Par bonheur pour Rome, les poëtes ne sont point entendus de la foule abrutie, corrompue ou terrifiée. Mais d'autres voix s'élèvent encore, celles des maîtres de la science. Les Pierre d'Ailly, les Clémangis, les Gerson, avouent tristement que l'Eglise marche à sa ruine et parlent de *réformer* le clergé, sans pouvoir « s'avouer clairement à eux-mêmes, ni ce qu'ils

[1] J. Michelet, RENAISSANCE, *Introduction*, p. CXL.

repoussent, ni ce qu'ils désirent, ni ce qu'ils espèrent. »

En ce moment même se produit le grand schisme d'Occident. L'unité papale est représentée par deux, souvent par trois infaillibles pontifes, qui s'injurient, se dénoncent, se foudroient, se dévorent mutuellement. Durant soixante-dix ans, l'Église entière, et, avec elle, l'Europe sont plongées dans la plus effroyable anarchie; et cette anarchie, pénétrant au cœur de chaque homme, sape jusqu'aux fondements du monde moral. Vainement l'Église tente de se réformer par ses propres efforts. Aux conciles de Pise et de Constance, elle se décapite elle-même en destituant le pape. Alors lui apparaît dans toute sa profondeur l'abîme qu'elle a creusé. Un héros, Jean Huss, « vrai messager de l'avenir, » proclame le sacerdoce souverain de la conscience individuelle, et nie du même coup et la papauté et le concile. Vainement on brûle le prophète. Son incombustible négation lui survit. On jette dans le Rhin ses cendres et celles de son compagnon Jérôme de Prague. Mais le Rhin, s'écrie Edgar Quinet, « les rejeta sur sa rive ; de ce limon naquit Luther. »

L'Église, envoyant les saints du peuple au bûcher et n'en produisant plus, il y eut dans toutes les âmes un moment de douleur profonde et d'indicible attente. C'est alors que parut un livre unique, le seul du moyen âge qu'acceptent, qu'admirent à la fois les catholiques et les protestants, l'*Imitation de Jésus-Christ.*

« J'ai longtemps cherché à mon tour, dit M. Quinet, quel en est l'auteur; je serais malheureux de l'avoir découvert; car il me semble qu'il y a quelque sens dans ce mystère. Au quinzième siècle, quand l'Europe va se diviser en plusieurs sectes, un livre religieux est jeté dans le monde; on ne sait d'où il vient; mais chacun prétend l'avoir écrit. La France, l'Allemagne, l'Italie y reconnaissent si bien le fond de leur pensée, que toutes déclarent en être l'auteur. Ces peuples vont se poignarder pendant deux siècles pour des Églises différentes; en attendant, ils s'at-

tribuent chacun la composition du même livre, c'est-à-dire le même idéal; ils protestent, en quelque sorte, par là, contre leurs propres fureurs. L'identité de la conscience moderne peut-elle être plus manifeste? Ce livre est une promesse de réconciliation à la veille de la bataille..... N'en cherchez plus l'auteur; ce n'est pas l'œuvre de Gerson, ni d'A'Kempis, ni de l'Église de Rome ou de Byzance, c'est le fruit mystérieux des entrailles de l'humanité nouvelle. »

Quoique l'*Imitation de Jésus-Christ* me semble être encore un livre monastique, trop chrétien, enseignant le dédain du monde et le mépris de l'action, je ne puis m'empêcher de reconnaître, avec M. Quinet, qu'il ouvrit une vie nouvelle en supprimant l'intermédiaire du prêtre dans le dialogue entre Dieu et l'homme. Il est évident aussi que, fait à l'insu de l'Église, il prouve que l'Église avait déjà perdu « la trace des saints livres. » Vers la même époque elle montrait qu'elle avait également perdu « le sens des actions inspirées » en aidant à allumer le bûcher de Jeanne Darc. Placée ainsi hors de la patrie naissante et de l'humanité, elle semblait désormais incapable de régner sur les esprits, et, d'avance, elle légitimait la Réformation.

La réforme avait été incessante dans l'Église elle-même. De siècle en siècle, saint Benoît, saint Bernard, saint François, saint Dominique avaient travaillé « à réparer la vie à mesure qu'elle menaçait de disparaître. » Chacun des Ordres par eux créés avait donné une impulsion; puis, ne changeant rien au fond des choses, ils s'étaient arrêtés pour tomber eux-mêmes en une rapide décadence, augmentant d'autant la décadence générale. De toute manière l'Église était incapable de guérir ses plaies. Par conséquent, il fallait que la Réforme se fît hors d'elle et contre elle.

Edgar Quinet sent, dans Luther, « la nature du vieux Germain qui se réveille »; il l'entend pousser « l'ancien

cri de guerre des Barbares, » et « la colère suspendue depuis les temps d'Alaric renaît d'elle-même. » — Luther lui paraît puissant jusque dans ses inconséquences. D'abord le moine croit n'attaquer que les indulgences, « le trafic de l'âme. » La logique le pousse au grand acte de Wittemberg, et bientôt, après avoir excommunié l'excommunicateur, il se rue sur le culte, sur le célibat des prêtres, sur les ordres religieux, sur « tout ce qui formait le christianisme visible. » Mais, à force de démolir pièce à pièce l'Église romaine, où s'arrêtera-t-il? pourra-t-il s'arrêter jamais?

« La nature et l'Église étant frappées l'une et l'autre au nom de l'idéal, le passé est vaincu; la colère tombe; le Luther rebelle disparaît. Il reste de tout ce chaos une âme émue, subjuguée, agenouillée sur les ruines du temps, devant un livre ouvert. »

Quoi que l'on ait dit, il ne me semble pas que M. Quinet ait exagéré la valeur et l'importance du protestantisme. Avec tout le monde, il reconnaît en Luther deux hommes : celui qui brise le passé, celui qui nie la liberté humaine en enchaînant l'esprit au texte de la Bible. Tous les réformateurs, de Wiclef à Calvin, comme Luther, semblent être doubles, déliant, liant en même temps. Pourquoi? Parce qu'il importait qu'ils fussent tels pour accomplir leur œuvre à l'époque où ils l'entreprirent. Afin d'ôter toute sanction aux cérémonies, aux solennités, aux sacrements de la vieille Église, ils devaient affirmer leur inutilité et montrer Dieu seul agissant et distribuant sa grâce. Pour arracher l'individu à la domination du prêtre, il fallait dépouiller le sacerdoce de son droit d'intervention entre l'homme et la Divinité, et dans ce but dépouiller du même coup homme et prêtre, « remettre directement au Christ tout ce que l'Église s'attribuait. »

Envisagée à ce point de vue, la Réformation est pure-

ment négative. Elle est affirmative en même temps. Grâce à elle, chaque homme « devient son pape et son concile », la conscience de l'individu monte au rang d' « Église inviolable », le droit du *moi* est déclaré, reconnu « aussi imprescriptible que le droit du genre humain et de l'éternité. » Ne nous laissons donc point aller à mépriser l'œuvre de Luther et de Calvin, scellée du sang de tant de martyrs et de tant de héros. Si nous nous croyons, si nous sommes, sous plus d'un rapport, beaucoup plus avancés que nos aïeux du seizième siècle, gardons-nous de les répudier, car ils sont nôtres.

Suivons immédiatement le mouvement religieux du seizième siècle jusqu'en ses conséquences extrêmes. Nous reviendrons assez vite à la réaction qui lui fut opposée.

Presque au même moment où l'ancien monde renouvelait son esprit, un nouveau monde lui était ouvert. Christophe Colomb lui léguait l'Amérique. — Edgar Quinet a compris ce grand homme comme personne ne l'avait compris auparavant. Il voit en lui, non point un navigateur poussé à la découverte par des combinaisons scientifiques, mais un missionnaire, un prophète, qui, l'âme pleine d'une foi nouvelle, rêva l'unité religieuse du monde [1]. En son amour immense pour l'humanité, ce héros du cosmopolitisme italien franchit les bornes du christianisme lui-même.

« Du haut de toutes les Églises accumulées, il aperçoit des yeux de l'âme, comme du haut d'une tour, le nouveau monde à travers l'abîme. Unité, solidarité, indivisibilité morale de l'univers, ce sentiment respire dans la moindre de ses paroles. »

Le nouveau monde découvert, l'Église du moyen âge va-t-elle comprendre la sainte pensée de Colomb? Va-t-elle,

[1] De la leçon 11e sur le *Christianisme et la Révolution*, rapprochez le chapitre VII du livre II des *Révolutions d'Italie*.

en héritière de cette pensée divine, aborder la terre par tant d'amour révélée? L'Église ne comprend rien à cette révélation d'un monde à un monde et « le baptême d'amour de Christophe Colomb devient un baptême de sang. » Mais les exécuteurs des hautes œuvres catholiques, apostoliques et romaines, en ont été punis d'une manière terrible : « L'Amérique vaincue a pris à l'Espagne et au Portugal leurs habitants et leur fortune. »

Si le combat de la Réforme et de l'Église s'est livré en Europe, c'est en Amérique qu'on en voit le mieux les effets. — Au Nord, quelques hommes isolés, sans nom, sans passé, arrivent sur la plage, y fondent une société sur le plan du livre retrouvé par Luther. Cette société grandit peu à peu pour devenir plus tard la République des États-Unis. — Dans le Sud, au contraire, ce sont des flottes, des armées, des empires, qui mettent le pied sur le sol inviolé et y implantent le catholicisme par le fer et par le feu. Mexico, Rio-Janeiro, Buenos-Ayres ne sont que de nouvelles Byzances, et si la monarchie s'y change en république, ce gouvernement qui émancipe la colonie de la métropole, de troubles en troubles, de terreurs en terreurs, descend et remonte de servitude en servitude. — Le protestantisme du Nord a pu produire Washington. Rosas, le docteur Francia, voilà les hommes du catholicisme du Midi.

« Cependant, s'écrie Edgar Quinet, qui oserait dire que ces deux religions, le catholicisme et la Réforme, ne soient mises ainsi en présence que pour un vain spectacle? Si chacune d'elles a reçu ainsi tout un monde, n'est-ce pas un signe qu'aucune d'elles ne vaincra sans partage, et qu'elles sont destinées à se fondre dans une unité plus haute, où l'enthousiasme de sainte Thérèse pourra se concilier avec le raisonnement de Calvin, où la tête et le cœur s'entendront de nouveau?..... Ne peut-on pas penser que cette grande âme de Christophe Colomb, qui contenait tout ensemble, par avance, Rome et Ge-

nève, l'orthodoxie et l'hérésie, le Nord et le Midi, deviendra tôt ou tard le principe vital et la communion du nouveau monde? L'hérésie de Christophe Colomb, plus vraie que la vieille orthodoxie, est le grain de vie semé dans le sillon de l'avenir; tôt ou tard, la société, en croissant, ressemblera à son germe. »

VI. — DU CONCILE DE TRENTE ET DE L'ULTRAMONTANISME [1].

Le concile de Trente ouvre l'ère moderne du catholicisme romain. Deux contemporains, en deux sens opposés, en ont raconté l'histoire, le vaillant moine vénitien Sarpi et le jésuite Pallavicini. D'après eux, Edgar Quinet pénètre l'esprit et dénonce le but final de la réaction ultramontaine qui dure encore.

Jusqu'à la Révolution, démontre l'historien des religions, le monde civil s'est moulé sur les formes de la société spirituelle. D'abord l'évêque est nommé aux acclamations du peuple; le roi est élevé sur le pavois. Les évêques forment entre eux une sorte de république féodale; elle est le type de la féodalité des barons. Grégoire VII et ses successeurs, appuyés sur la plèbe des ordres mendiants, humilient les évêques, fondent la monarchie spirituelle; les rois imitent les papes, et la monarchie temporelle s'organise à travers toute l'Europe catholique. Au quinzième siècle éclate le grand schisme, la papauté a trois têtes; de même, on voit, pour ne citer qu'un exemple, deux rois en France, un français, un anglais. Au soulèvement des conciles de Bâle, de Constance, contre l'autorité papale, répond l'explosion des communes en France, des parlements en Angleterre, des cortès en Espagne. Les conciles déposent le souverain pontife, les assemblées politiques déposent l'empereur et les rois.

[1] *L'Ultramontanisme* ou *l'Église romaine et la Société moderne*, 3e leçon; au tome II des *Œuvres complètes*

Les deux derniers conciles, celui de Florence, celui de Trente, ont un caractère diamétralement opposé. A Florence, la papauté cherchait, annonçait la réconciliation de l'Orient avec l'Occident. A Trente, on ne parle plus de réunir le Nord et le Midi. La papauté s'arme pour la bataille, pour la destruction de l'ennemi. Aussi n'invite-t-elle point, comme autrefois, toute la terre à prononcer entre Luther et Rome. L'illustre assemblée n'est universelle que de nom. Elle se compose de cent quatre-vingt-sept prélats italiens, trente-deux espagnols, vingt-six français, deux allemands; l'Orient et le Nord n'y sont point représentés. A cause de cela, le roi de France a raison de lui refuser le titre de concile. Ce n'est en réalité qu'un conciliabule où le pape réunit ses complices pour tramer un pieux coup d'État catholique. De plus, le mode de délibérations est changé. Jadis l'on votait par *nation*; ici, l'on vote par *tête*. Or comptez les prélats italiens, et voyez comment doivent sûrement être traduites les inspirations de l'Esprit-Saint. En Italie, sous l'effort constant de la papauté, le monde temporel avait disparu sous le spirituel. Appliquer le système italien à l'Espagne, à la France, à l'Allemagne, à l'Angleterre, à l'univers, voilà ce qu'entend le concile de Trente, voilà ce que veut l'ultramontanisme. En dépit des protestations françaises, espagnoles, germaniques, malgré les cris des évêques espagnols et la retraite des ambassadeurs français, par la majorité italienne de l'assemblée soi-disant œcuménique, la nouvelle organisation ecclésiastique est fondée.

A quoi tend cette organisation? A paralyser l'aristocratie des évêques par la démocratie des ordres mendiants et celle-ci par la garde prétorienne que vient de fonder Loyola. L'Église du moyen âge, en droit, monarchie tempérée par des conciles, devient, en fait, monarchie absolue.

Depuis le seizième siècle, plus de délibérations, plus d'assemblées dans l'Église ; elle est muette, comme la Chine, sous le grand Lama romain.

La nouvelle forme adoptée par le catholicisme se reproduit immédiatement dans les institutions de l'Europe méridionale. Philippe II offre la réalisation, dans toute sa rigueur, de l'idéal politique conçu par le concile de Trente. Sur les ruines des cortès, des parlements, des communes, immobile, il s'assied, « pape temporel. » Son caveau de l'Escurial est le Vatican, d'où, scribe silencieux, il dirige la flamme et le fer à travers son immense empire. Le concile de Trente était plein de cris de rage et de proscription; de même l'État se remplit de bûchers et d'échafauds. Anathème ! anathème ! avaient crié les *Pères* en se séparant. Durant plus de deux siècles, une double inquisition étreint, torture le monde religieux et politique. Sur le double modèle fourni par la royauté espagnole et par la papauté romaine, l'Europe catholique tout entière, Autriche, Piémont, Toscane, Naples, France, se constitue. « L'État, c'est moi, » dit Louis XIV, et tout se fait dans l'État par ordonnances souveraines, comme dans l'Église tout se fait par bulles papales. « L'unité de la société est sauvée, grâce à une même servitude. » La mort partout, voilà l'idéal et le but de l'ultramontanisme.

Hors de lui, hors de Rome, hors de l'Église, s'agite et marche tout ce qui vit. Il a beau dire à l'État, tel que la Révolution eût voulu le constituer : — Tu es athée, et partant tu n'as aucun droit sur les âmes ! — L'État moderne lui réplique, avec Edgar Quinet : — Je crois, et ma foi dépasse ta croyance ; Dieu avec moi a changé de place, voilà tout. Je n'ai pas, comme toi, essayé en vain d'exterminer les protestants et je ne prétends supprimer aucune Église. Je les adopte, je les embrasse, je les domine

toutes. Placé en dehors des sectes, j'ai « pris position au foyer même de l'humanité. » Sans cesse mobile, je comprends en moi et le présent et le passé et l'avenir. Tu regardes en arrière ; moi, je regarde en avant, toujours en avant. Tu essayerais en vain d'arrêter mon libre essor vers l'idée universelle, que tu ne comprends plus !

VII. — DES JÉSUITES[1].

L'ultramontanisme, despotisme et silence sur la terre comme au ciel, est constitué. Par quelles armes agira-t-il ? par l'inquisition et surtout par le jésuitisme. La première ne fait que briser les membres et tuer les corps ; le second est plus fort : il corrompt les consciences et dissout les âmes.

Qu'est-ce que le jésuitisme ? — Moralement, M. Michelet l'a défini : « l'esprit de police mis dans les choses de Dieu, une police capable d'atteindre jusqu'aux pensées, qui insinue la trahison au foyer même et fait la femme espion du mari, l'enfant de la mère... » — Historiquement, c'est la grande machine de guerre inventée, dans le combat du seizième siècle, pour assurer l'unité catholique ; c'est le foyer de la grande intrigue, qui enveloppe le protestantisme et la philosophie pour les noyer dans le sang et dans la boue au nom du Dieu de paix et de lumière.

Pour montrer ce que c'est que le jésuitisme, M. Quinet ne s'appuie que sur les bulles papales. — En supprimant les jésuites le 21 juillet 1773, à cause des divisions et jalousies dont ils ont troublé le clergé et les États, à cause des plaintes universelles qui se sont élevées contre eux et

[1] Les *Œuvres complètes*, t. II, ne contiennent que les six leçons de M. Quinet. Je les prendrai pour bases de mon résumé, mais je ne négligerai pas de me servir des leçons de M. Michelet, sept fois éditées avec elles.

leurs doctrines, Clément XIV rappelle que ses prédécesseurs, Urbain VIII, Clément IX, X, XI, XII; Alexandre VII, VIII; Innocent X, XI, XII, XIII, et Benoît XIV n'ont pu réformer ni leur scandaleux négoce ni leurs doctrines, *manifestement nuisibles à la règle des mœurs.* Expliquant cette bulle, le 16 mai 1774, le cardinal ambassadeur de France les accuse de se livrer au commerce, à l'agiotage et à la politique, et déclare leur existence « incompatible avec le repos de l'Église et des États catholiques. » — M. Quinet rapproche les deux dates de la suppression et de la restauration de la Société de Jésus : 1773, quinze ans avant la Révolution ; 1814, dès que la Révolution est prisonnière. Les jésuites avaient été constitués principalement contre le protestantisme ? N'auraient-ils pas été restaurés contre la Révolution ?

Si l'on veut connaître les jésuites, il faut connaître avant tout Loyola. De ce soldat bravache, épris d'une galanterie effrénée pour la sainte Vierge, comme dit M. Michelet[1], Edgar Quinet trace un admirable portrait. Il le suit dans toutes ses phases, capitaine mondain, page transformé en ermite et en flagellant, vieil écolier à Barcelone, à Salamanque, à Paris, ébauchant le plan de sa société à Montmartre, la constituant à Venise et dispersant ses disciples à travers le monde. Toute l'âme de ce maniaque de génie est restée dans les *Exercices spirituels*, livre fondamental de l'Ordre de Jésus. Les *Exercices* sont la réduction en corps de morale des expériences au moyen desquelles Ignace est parvenu à se convertir. C'est un manuel de tactique religieuse, où l'on peut apprendre à monter la mécanique morale de telle sorte que l'âme s'y enraye et, au bout de trente jours, en sorte parfaitement disloquée, sans volonté, sans ressort, très-propre à plier sans rompre,

[1] *Réforme*, ch. xx.

à obéir sans résister et à agir sans s'en apercevoir. En un mot, les *Exercices spirituels* fabriquent de toutes pièces ce que M. Quinet nomme si bien l'*automate chrétien*. L'*automate* est justement ce dont la société a besoin ; elle n'a que faire de disciples, comme Jésus, elle ne veut que des instruments. Un autre livre, également fondamental, le *Directorium* d'Aquaviva, tend exactement au même but que l'ouvrage d'Ignace. Il enseigne à attirer les âmes, à les enchaîner par degrés, sans qu'elles s'en doutent, et à les retenir sous le joug. Quant aux *Constitutions*, *Regulæ Societatis*, c'est, au total, dit M. Michelet, un « mélange bâtard de bureaucratie et de scolastique, où l'on trouve plus de police que de politique. » Dès la première page, on y lit inscrit, comme la règle des règles, ceci : *Se dénoncer mutuellement*. A la seconde, et toujours, revient la soumission absolue, l'*obéissance* aveugle. Jusqu'où ira-t-elle? *Jusqu'au péché mortel*. « Mort volontaire de la conscience, comme dit M. Quinet, elle dispense de toute vertu ; » « elle reste la seule vertu, comme dit M. Michelet, et elle enveloppe toute la vie, elle impose toute action, elle impose aussi toute croyance. » D'où il suit que le jésuite, indifférent sur le fond, jurant *oui* le matin et *non* le soir, sans autre conviction, sans autre idée, sans autre sentiment que ce qu'on lui commande, est, dans la main du supérieur, le bâton du vieillard, poussé à droite, poussé à gauche, *perinde ac cadaver*. Très-faible comme individu, — la Société n'a pas produit un grand homme en trois cents ans, — emmailloté par l'éducation, dominé par la prédication, gouverné par la direction, isolé par la délation, le jésuite en est d'autant plus fort comme agent aveugle, comme rouage de l'Ordre : agissant, frappant à l'aveugle, il agit avec la volonté, et frappe avec la vigueur accumulée de tous ses confrères

Tels sont les jésuites chez eux. Au dehors, comment se traduisent-ils? D'abord par leur éducation tant vantée. Dans leurs colléges, leur machine à instruire semble produire les plus merveilleux effets. « En moins de rien, dit M. Michelet [1], vous verrez leurs écoliers, Cicérons improvisés, faire la stupeur de leurs parents; ils jasent, ils latinisent, ils scandent, docteurs à quinze ans et *sots à jamais.* » Extérieurement, l'éducation jésuitique est parfaite; intérieurement, absurde et fatale. Tous les vices des maisons de l'Ordre sont transportés dans les colléges : l'enfant y apprend à obéir, à rapporter, à ne pas penser et à mentir. Mentir d'homme à homme et d'homme à Dieu, c'est tout le jésuitisme, soit qu'il rende le repentir aisé et le renouvellement du péché facile par la *théorie des cas de conscience;* soit qu'il accepte contre le protestantisme le dogme de la Renaissance, le libre arbitre et le salut par les œuvres, sauf à le rejeter plus tard; soit qu'avec le *Sacré Cœur* il sache mêler le sensualisme au mysticisme, faire de la prière un chatouillement des cœurs blasés, et de la dévotion un roman très-propre à couronner tous les autres; soit qu'il applique à la science ce que M. Michelet nomme avec tant d'esprit « la vaccine de la vérité [2], » à Copernik opposant un Coster, qui enseigne « d'une manière également instructive et agréable, » et ainsi ajourne Galilée, etc., etc. M. Quinet a eu raison de nommer les jésuites les « pharisiens du christianisme, » et de lancer, au nom du monde moderne, l'anathème contre « ces sépulcres. »

« Ou le jésuitisme, dit-il, doit abolir l'esprit de la France, ou la France doit abolir l'esprit du jésuitisme. » — « Je vois dans le passé, ajoute-t-il plus loin, je vois le jésuitisme s'emparer de l'esprit pour le

[1] La *Ligue et Henri IV*, p. 112.
[2] *Id.*, p. 100.

matérialiser, de la morale pour la démoraliser, et je désire passionnément que personne ne s'empare de la liberté pour la tuer. »

Dès l'origine, la Société de Jésus ne borna pas son but à la destruction du protestantisme par la ruse et par la force. Elle voulut du même coup, rivalisant avec les anciens ordres, Dominicains, Franciscains, Augustins, étouffer l'idolâtrie dans les pays nouvellement découverts d'Amérique et d'Asie. Mais le catholicisme, en général, et le jésuitisme en particulier étaient-ils propres à tenter une œuvre aussi vaste, aussi humaine que celle de la réconciliation de l'Orient avec l'Occident? A la reconnaissance mutuelle et à la fusion des deux catholicismes, le romain et le bouddhiste, l'enthousiasme de François Xavier, introducteur de la Société de Jésus dans l'Inde, n'avait pas suffi. Les missionnaires jésuites, ses successeurs, apportant avec eux les *Constitutions*, et remplis de l'esprit de Loyola vieillissant, tentèrent de faire tomber la société orientale dans un piége inouï. Pour elle, ils inventèrent un christianisme menteur, qui ne montrait du Christ que ce qui devait plaire aux esprits orientaux, l'incarnation, l'adoration des rois mages, la résurrection triomphante, tout — hormis la passion. De la sorte on gagnait quelques dupes et on les baptisait, *sauf à leur dire quelque chose de la vérité, le baptême reçu.* De plus, comme l'on cachait le Christ nu, persécuté, martyr, l'ami des humbles et des esclaves, de même on laissait dans le néant les classes déshéritées; on allait jusqu'à leur refuser les sacrements, pour mieux convertir les hautes classes, sauf, sans doute, à évangéliser les autres plus tard, en temps opportun! Quel fut le résultat des missions jésuitiques, entreprises avec une politique si raffinée? Dans l'Inde, comme le montre Edgar Quinet, les jésuites ont fait repousser l'Évangile par les indigènes; ils ont ouvert la voie aux Anglais,

au protestantisme! Dans les solitudes de la Louisiane et de l'Amérique du Nord, théâtre de leurs plus belles victoires, c'est encore aux Anglais, toujours au protestantisme qu'ils ont frayé la voie! Que reste-t-il des missions de la Société? Rien, si ce n'est le Paraguay, leur chef-d'œuvre, « un État sans mouvement, sans bruit, sans pulsation, sans respiration apparente. »

Le jésuitisme intérieur, enseignant, missionnaire, étant connu, il reste encore à étudier le jésuitisme politique. Edgar Quinet a bien vu où l'on en peut trouver le secret : dans l'économie domestique de la Société. Elle comprend, d'après sa règle, approuvée au concile de Trente, deux sortes d'établissements : des maisons professes qui ne peuvent rien posséder en propre, des colléges qui peuvent posséder, hériter, acquérir. Dès la fin du seizième siècle, l'Ordre avait *vingt et une* maisons professes et *deux cents quatre-vingt-treize* colléges; vingt et une mains pour refuser, deux cent quatre-vingt-treize pour prendre! Transportez dans la politique cette habileté économique, mesurez jusqu'où peut aller le jésuitisme si vous lui laissez mettre un pied, un seul pied, sur le terrain de l'État.

Politiquement, la Société de Jésus n'a rien créé; elle n'a jamais voulu que détruire, dans les monarchies minant le pouvoir au nom de la démocratie, dans les républiques sapant la liberté au nom de l'autorité. On l'a vu expulser trente-neuf fois par des gouvernements de formes opposées. — Au seizième siècle, on entend les jésuites jeter au vent ce grand mot : « Souveraineté du peuple. » A l'aspect du peuple, par eux travaillé, ils ont lieu de croire que le souverain commencera par se livrer à eux, et qu'ainsi ils pourront tuer la liberté avant sa naissance. En ce temps-là, de 1590 à 1620, ils poussent le zèle déma-

gogique jusqu'au régicide inclusivement. Toutes leurs théories, à cet égard, se trouvent résumées dans le *Livre du Roi* de Mariana, dont le but n'est point, comme le *Livre du Prince*, d'affranchir l'État, mais de l'asservir au clergé. Le roi, serf de l'Église, garde-t-il du moins une garantie vis-à-vis d'elle? L'Église tient toujours suspendue sur sa tête la menace de l'assassinat! — Philippe II lui-même disait des jésuites : « C'est le seul ordre auquel je ne comprenne rien ; » et il se gardait bien de ne les pas protéger. Quant à Henri IV, qui certes n'était pas lâche, il avait *peur* de la milice sacrée, et c'est à cause de cela qu'il les rappela, après les avoir chassés. — Mais la doctrine du régicide ne pouvait avoir qu'un temps. Voici, dès 1605, qu'un jésuite grotesque, le père Cotton, « fourbe sous la figure d'un sot [1], » est attaché à Henri IV en qualité de confesseur et d'espion. A partir de ce moment le poignard est remplacé par le confesseur royal, nuit et jour rôdant autour du trône, et qui peu à peu, sous les pères la Chaise et Letellier, finira par gouverner le roi.

« Partout où une dynastie se meurt, dit Edgar Quinet, je vois se soulever de terre et se dresser derrière elle, comme un mauvais génie, une de ces sombres figures de confesseurs jésuites. »

A partir du dix-huitième siècle, le jésuitisme politique change de front. A présent que la souveraineté du peuple menace de se réaliser, il en devient l'implacable ennemi. C'est un dogme *antichrétien*, crie-t-il par la bouche de M. de Maistre, et avec M. de Bonald, conformément à la doctrine de son grand docteur Bellarmin, il veut unifier l'État et l'Église par la suppression du premier, il veut replacer la théocratie au-dessus des rois et des peuples décapités.

[1] J. Michelet, *Henri IV et Richelieu*, p. 114.

Si l'idéal ultramontain se réalisait, si, enfin victorieuse de la Révolution, l'Église dominait le monde, avec un pape vraiment universel pour chef absolu et la garde prétorienne des jésuites pour assurer le maintien du bon ordre, que deviendrait l'esprit humain? Il devrait, selon les belles expressions d'Edgar Quinet, « cesser de penser, et laisser cette tâche au corps. » C'est pour empêcher ce meurtre de l'esprit, tramé en plein dix-neuvième siècle par des jésuites de toutes couleurs, clercs et séculiers, c'est pour défendre les droits de la pensée française, menacés par l'ultramontanisme renaissant, pour sauver le christianisme et Dieu lui-même en danger, que les deux frères intellectuels élevèrent la voix du haut de leurs chaires du collége de France. — J'ai souvent entendu dire, et par des radicaux : Ces deux hommes se battent contre l'ombre ! L'ombre, aujourd'hui, est-elle assez visible, assez palpable? Ou bien, aurons-nous toujours des oreilles pour ne pas entendre et des yeux pour ne pas voir?

VIII. — L'ÉGLISE ROMAINE ET LA SCIENCE [1].

Durant le moyen âge, l'Église semble contenir tous les éléments de la vie sociale. Mais, à partir du seizième siècle, peu à peu, l'Église se dépeuple. A chaque instant, une institution, un élément vital se détache d'elle. D'abord, c'est l'État qui devient laïque ; puis, l'art qui se fait grec et romain ; puis, la liberté individuelle qui prend la forme protestante ; tout à l'heure ce sera la science qui fera son schisme avec l'Église, et celle-ci finira « par ne plus signifier que le corps du clergé. »

L'inquisition paraît avoir assuré, dans le Midi, le triom-

[1] ***Ultramontanisme*, leçons 4e et 5e.**

phe de l'ultramontanisme et de l'abêtissement. Le bourreau vient d'arracher la langue de Vanini ; Giordiano Bruno, Dominis viennent d'être jetés au feu. En ce moment apparaît Galilée, le Dante de la science moderne, comme le nomme Edgar Quinet, et son Rabelais, ajoute M. Michelet. Ce n'est point un simple mathématicien, car il se vantait lui-même « d'avoir employé plus d'années à la philosophie que de mois aux mathématiques. » Il les professait, mais en même temps il s'adonnait à la musique, à l'anatomie et aux lettres : il ne lisait point le Tasse « et les pleureurs, » il lisait l'Arioste, aimant à saluer ses découvertes de cet admirable éclat de rire, au bruit duquel fut fondée la *Foi profonde* [1]. En son immense esprit germait un vaste système, qui nous est resté inconnu; nous ne connaissons de lui que ses créations, elles suffisent à constater son génie. Du mouvement de la lampe sacrée dans la cathédrale de Pise il a déduit la loi de l'isochromisme du pendule; plus tard, il a noté la chute des graves, créé la dynamique et l'hydrostatique. Du verre grossissant de Hollande il a fait le télescope; héritant de Copernic, complétant Keppler, avec celui-ci préparant Newton, il a découvert la constitution de la voie lactée, le mouvement de rotation du soleil, la génération des comètes, les quatre satellites de Jupiter, il a appliqué les lois des corps célestes à la mesure des longitudes; en un mot, il a sondé la profondeur des cieux. A tous ces titres il mérite la dignité que lui a conférée Edgar Quinet : il est le « Pontife de l'Univers. »

Comment le sacerdoce de la science a-t-il été reconnu par le sacerdoce de l'Église? — Vers 1536, Paul III accepte la dédicace d'un livre où Copernic suppose que c'est la

[1] Comparez à la leçon de M. Quinet, sur Galilée, les pages 85, 86, 422 et 424 de *Richelieu et la Fronde*, de M. J. Michelet.

terre qui se meut dans l'espace et non pas le soleil. L'ouvrage, inédit du vivant de son auteur, disparaît dans le silence ; mais les hommes d'avenir ont recueilli la doctrine de l'astronome polonais, Galileo Galilei la proclame, la confirme et la prêche. Alors l'Église s'inquiète, et sur la dénonciation de Bellarmin, le grand orateur des jésuites, l'inquisition interdit l'exposition et la discussion de l'hypothèse de Copernic. En même temps sont déclarés suspects et les quatre satellites et « cet instrument de magie, le télescope, qui menaçait de bouleverser les cieux. » La Réforme grandissant, le pape ne pouvait plus souffrir qu'on lui dédiât une idée nouvelle, l'Église en péril avait peur de tout ce qui ressemblait à la vie.

Du reste, Galilée n'était pas homme à se courber sous le premier avertissement. Dans la sérénité de son âme, il rédigeait son *Messager des Étoiles* et ses admirables *Dialogues*, où, grâce à une forme simple, familière et charmante de franchise et d'ironie, il savait rendre les démonstrations scientifiques accessibles aux plus humbles. Or quelles étaient les conséquences morales et religieuses qui ressortaient évidemment de ces démonstrations ?

« ... Si l'œil humain, dit M. Quinet, peut suivre la génération et la naissance des mondes, que devient l'ancienne idée de la création achevée en six jours? Le monde que l'on croyait clos pour toujours, comme une pièce de théâtre, se rouvre; il s'accroît. En d'autres termes, la création continue à chaque moment de la durée. Le miracle est permanent; et cette idée, qui naissait naturellement et nécessairement de la première, était faite toute seule pour bouleverser des hommes dont la doctrine était qu'à partir d'un certain jour, d'une certaine heure, tout était consommé dans le monde physique comme dans le monde moral. »

« L'homme et la terre, ajoute M. Michelet, n'étaient plus le monde. Même le système solaire n'était plus le monde. Tout cela était déso-

mais subordonné, mesquin, misérable et minime. Que notre petit globe obscur décidât, par ses faits et gestes, du sort de tous les mondes, cela devenait dur à croire. Du ciel ancien, plus de nouvelle. La voûte de cristal était crevée, et elle avait fait place à la merveille d'une mer insondable, d'un mouvement infiniment varié, mais infiniment régulier. — Théologie visible! Bible de la lumière, ravissement de la certitude! L'universelle Raison révélée dans l'indubitable en supprimant le doute! La promesse de la Renaissance s'accomplissait déjà : « Fondation de la *Foi profonde.* »

Donc, la terre étant replacée dans les cieux et ne pouvant plus être considérée comme la *vallée des larmes*, le paradis étant déplacé, Dieu étant agrandi et transformé, un nouveau dogme se dressait en face de l'ancien : d'un côté, les canons et les bulles; de l'autre, « le livre de l'univers et les lois éternelles de la géométrie. » L'Église, immobilisée par la Société de Jésus, ne sut que haïr Galilée et son livre, les abandonner l'un et l'autre au saint office. Si l'on veut sonder la profondeur du fait que de Maistre appelle en ricanant l'*historiette de Galilée*, il faut lire les pages émues d'Edgar Quinet. Les tourmenteurs de la très-sainte inquisition savent seuls si le bon vieillard prononça au milieu des supplices son grand mot : *È pur si muove!* Mais là n'est pas le point important; quelle que fût la torture physique que subit Galilée, on sait quelle torture morale lui fut infligée. Il lui fut défendu d'enseigner, de publier rien; et toutes ses œuvres, faites ou à faire, furent prohibées. Relégué « dans sa geôle d'Arcetri », aveugle, sourd, et seul, — il venait de perdre sa fille, — l'Église le redoutait encore; l'inquisition de Florence s'informait si Galilée était triste! Enfin les travaux de toute sa vie, ses notes, ses observations, ses calculs astronomiques furent enlevés, dispersés, anéantis. — « Non, disait le Vénitien Micanzio, non l'enfer tout entier ne pourrait pas détruire de pareilles choses! » — Rome a été

plus implacable, plus puissante que l'enfer. Elle a volé l'héritage du genre humain.

« Quels sont ces hommes d'un ordre nouveau, Galilée, Keppler, Newton, auxquels il est donné de lire dans le conseil éternel du Dieu des mondes? Donnons-leur ici leur véritable nom ; ce sont les prophètes du monde moderne...... Ils ont lu, dans l'immensité, les lois qui meuvent la société des mondes; et ces lois, CETTE GÉOMÉTRIE SACRÉE, CONTEMPORAINE DE DIEU, COÉTERNELLE AVEC DIEU, où les ont-ils aperçues, sinon en Dieu lui-même? Le moindre de tous, Linnée, après avoir reconnu les lois de la vie dans l'infiniment petit, s'écriait : « Je viens « de voir, par derrière, passer le Dieu éternel tout-puissant, tout sa- « chant, et je suis resté dans la stupeur... »

« Or ce que le monde reproche à l'Église dans cette affaire de Galilée, il faut qu'elle le sache bien clairement. C'est d'avoir, comme Linnée, vu passer devant elle la main de Dieu et de ne l'avoir pas reconnu.... »

Après Galilée, après la révélation des lois fondamentales du monde physique, voici Vico qui cherche à ramener à des lois immuables l'univers moral. Par son amour des traditions, son sentiment de l'autorité, son culte des légendes, son intelligence des symboles, sa consécration du passé, embrassé du haut de l'idéale cité de Dieu, d'un côté, il est d'accord avec la réaction catholique qui regarde en arrière, mais en même temps il élargit le catholicisme, il lui offre l'universalité des Églises, l'augmente de toute la pensée accumulée par les siècles, et, partant, le lance vers l'avenir. La papauté ne veut pas comprendre ; par bonheur pour le philosophe, elle ne le peut pas. L'ultramontanisme, aux yeux duquel l'histoire n'aurait qu'un lien, qu'un but, le triomphe visible de la papauté, n'a que faire de l'histoire depuis qu'elle le contredit et le condamne par chacun de ses grands événements, Réforme ou Révolution. Il a, comme dit admirablement Edgar Quinet, il a perdu « le fil de la Providence. » Hors de l'Église sont désormais

ceux qui découvrent les lois divines, les Vico, les Condorcet, les Herder, les Hegel, les Emerson.

Ainsi, en moins d'un siècle, du dix-septième au dix-huitième, Rome se dépouille elle-même, par Galilée, de la science du Dieu de la nature ; par Vico, de la science du Dieu de l'histoire. Qu'elle « continue un moment encore, à se laisser déposséder ainsi du Dieu vivant, demain que lui restera-t-il ? »

IX. — L'ÉGLISE RENVERSÉE PAR L'ÉGLISE [1].

Désormais le Midi est silencieux ; les fêtes de l'art sont finies ; les créateurs se cachent et se taisent ; nul bruit autour du *Sacro Arsenale*, l'inquisition muette semble avoir assuré l'immobilité de la pensée.

Qu'est-ce que l'inquisition ? Chacun en connaissant l'extérieur, M. Quinet se garde d'étaler une fois de plus les attributs ordinaires et extraordinaires de cette *reine des tourments*. Mais il veut en pénétrer l'esprit, et c'est ainsi qu'il montre quelle idée le catholicisme se fait du droit.

La Rome des papes ne doute pas en matière de foi ; en matière criminelle, elle ne doute pas davantage. Donc elle ne doit pas distinguer le prévenu du coupable. Infaillible, elle accuse, c'est-à-dire que, persuadée du crime, elle n'a plus qu'à en arracher l'aveu. Pour atteindre ce but, elle peut être tendre dans les paroles ; elle est féroce dans les actions. Les enfants sont soumis à la torture dès l'âge de neuf ans ; les païens attendaient cinq ans de plus. L'inquisiteur parle toujours avec une extrême douceur au patient pendant que le bourreau lui brûle les pieds ou lui brise

[1] *Ultramontanisme*, leçon 6e ; le *Christianisme et la Révolution*, leçon 12e, 11e *passim*.

les bras. L'aveu, arraché, doit être librement renouvelé hors de la chambre des tourments. Si le prévenu se dément alors, la torture recommence.

Ce n'est point, à vrai dire, l'Église qui a inventé l'examen par la torture. Elle l'a trouvé dans le droit romain, mais applicable *aux seuls esclaves*. Elle, ne reconnaissant point d'esclaves devant Dieu, elle l'applique à tous les hommes indistinctement. D'où il suit que « plus matérialiste que le droit romain, elle est, dans l'inquisition, plus universellement païenne que le paganisme. »

Cela dit, on comprend mieux la fameuse page de de Maistre sur le sacerdoce du bourreau. Pendant les trois derniers siècles il est réellement le *lien de l'association humaine* dans le Midi de l'Europe. Selon la législation du saint-office, lui seul agit; lui seul, en présence des juges, fait crier la chair, les os, les entrailles. Supprimez le bourreau, vous avez supprimé le droit même de l'Église. Or ce droit, l'a-t-elle aboli? Non. Il ne lui a été arraché qu'hérétiquement, par l'Angleterre, par les philosophes italiens, les Beccaria, les Filangieri, par la France de la Révolution, par l'univers, rebelle à la foi. Mais, de nom et comme idéal, l'inquisition existe toujours. Elle existe si bien qu'hier encore on la surprenait volant à son père un petit juif baptisé de force. Sans doute, elle n'élève plus de bûchers et secrètement peut-être ne torture plus, mais de son ombre elle abrite la Rome d'Alexandre VI, dont elle conserve intact le droit idéal [1].

[1] Peut-on bien comparer l'Inquisition à la Terreur? Combien la Terreur a-t-elle guillotiné d'hommes? Seize mille au plus, ce qui est déjà beaucoup trop. L'Inquisition a égorgé, pendu, rompu, brûlé, pendant des siècles et des siècles, des milliers d'hommes, des peuples entiers, dont la trace a été effacée. Bien plus, tandis que la Révolution inventait une machine pour diminuer la douleur, l'Église n'en a-t-elle pas inventé de toutes sortes pour *faire sentir la mort?*

Ainsi jeté hors de l'humanité, l'ultramontanisme ne comprend plus rien à tout ce qui avait fait vivre le catholicisme au moyen âge. Au plus fort de la bataille de la Réforme, quand jésuites et inquisiteurs ne suffisaient pas à la résistance contre la vie nouvelle, sainte Thérèse parle aux cœurs et enflamme le Midi de son inextinguible amour de Dieu; l'Église, étonnée, reste insensible, elle soupçonne que l'hérésie se cache sous tant de piété, elle persécute la vierge. Tout ce qui sort de la routine, tout ce qui est élan, héroïsme, sainteté, lui est suspect désormais. Philippe de Néri, Charles Borromée, Jean de la Croix, Jean de Ribeira, Luis de Léon, sont méconnus. La sainteté devient étrangère à l'Église.

Deux tentatives désespérées ont été faites en France pour échapper à l'influence ecclésiastique italienne et sauver de Rome la religion : celle de la Trappe, celle de Port-Royal. Edgar Quinet a parfaitement marqué le caractère particulier de chacune d'elles. — Dans les temps primitifs, la solitude était principalement une source d'inspiration. Les Antoine, les Athanase, les Grégoire de Nazianze, les Basile, les Jean Chrysostome, les Augustin, en revenaient, l'âme pleine, pour agir à la tête du clergé militant. Au dix-septième siècle, tout autres sont les solitaires. Comme M. de Rancé, ils sont dégoûtés de Rome, et, avec les Trappistes, ils s'exilent de l'Église, décidés d'avance à n'y plus rentrer. Chacun d'eux est accablé d'une inguérissable douleur, crie sans cesse à son frère : « Frère, il faut mourir! » et creuse sa propre fosse. En somme, le créateur de cet Ordre du suicide « expie Loyola, » et semble ouvrir une fosse assez grande « pour contenir, à la fin, toute la vieille société que la Révolution française y jettera bientôt! » — Port-Royal n'a point le faste d'austérité qui distingue la Trappe; c'est un silencieux asile, sans éclat extérieur, où

se rassemblent, loin de la cour corrompue de Louis XIV, pour faire pénitence et prier, des hommes tels que Saint-Cyran, Lemaître, Nicole, Arnauld, Pascal, Racine. Le bruit n'est pas leur fait, et ils se contentent de devenir saints à leur aise, sans désirer attirer à eux, heureux plutôt d'être oubliés. Pourquoi donc la papauté les poursuit-elle avec tant de fureur? C'est qu'ils n'aiment point l'Église, c'est qu'ils la fuient, c'est que pour s'arracher chrétiennement au despotisme du prêtre, ils nient, comme Luther, le libre arbitre de l'homme et se placent directement sous le despotisme de Dieu. L'Église persécute et disperse ces saints qui se défient d'elle; elle ne veut pas que l'on regarde Dieu en face ni qu'on le comprenne sans son intervention.

Sur la pente de la négation, — négation de la science, de l'histoire, du droit, de la sainteté, — l'ultramontanisme descend rapidement vers l'abîme, et quiconque le suit, homme ou peuple, est destiné à périr avec lui. Lorsque chacun avait fait son choix entre le culte du moyen âge et la Réforme, la France avait hésité un moment, puis elle s'était décidée à rester dans le catholicisme, refusant de s'affranchir, unissant son sort à celui des nations du Midi. Aussi, comme elle était descendue rapidement de la vie du seizième siècle dans la mort du dix-septième! Sous Louis XIV, la France est l'idéal de Bossuet réalisé. La *Politique tirée de l'Écriture* a logiquement établi l'organisation de l'absolutisme sur l'organisation de l'Église de Rome. De même que l'univers spirituel est absorbé par le pape, de même le royaume tout entier ne respire, ne pense, ne vit que dans la pompeuse abstraction de Versailles. Cependant le Roi-Soleil s'ennuie de voir l'astre du Vatican partager avec lui son ciel. Il veut régner seul, être chez lui l'unique maître. Par sa déclaration de 1682, le clergé français le débar-

rasse de tout reste de dépendance spirituelle, et le trône, séparé de l'autel, « s'estime assez puissant pour ne s'appuyer que sur lui-même. »

« Les libertés de l'Église gallicane, proclamées au profit de Louis XIV, dit M. Quinet, deviennent, dans le fond, le premier acte de la Révolution française. » Voici comment. La France ne fait pas un schisme, comme l'Angleterre ; seulement elle sépare le spirituel du temporel, pour échapper à ce que Saint-Simon appelle le *chancre rongeur de Rome*, et montre ainsi que, tout en consentant à ne pas changer de religion, elle cesse de lier sa fortune à celle du catholicisme, cherche en dehors de l'idéal de son culte l'idéal de sa politique. Tel est, en effet, le grand caractère du gallicanisme, vu de son beau côté. Mais autrement, ce n'est que contradictions sur contradictions. Toutes les libertés gallicanes consistent, en dernier recours, à en appeler du pape au *futur concile!* Qu'est-ce que ce *futur concile*, dès l'origine, sinon une illusion, un mensonge ? A cause de cela, le gallicanisme n'a jamais été qu'une chimère, que n'a pas eu de peine à réduire à néant l'ultramontanisme, qui, lui au moins, est un système, a une base, a un but. Où est à cette heure cette fameuse Église gallicane dont l'on a tant parlé, même en ce temps où l'on parle de tout et de rien ? Félicitons-nous de la disparition de ce faux intermédiaire. La situation est plus nette. « Désormais le passé et l'avenir sont aux prises sans que personne puisse s'abuser ni sur l'un ni sur l'autre. »

La vieille société, perdant la tête, dès l'époque de Louis XIV, avait commencé par frapper le pape au moyen du roi. Voici le pape qui frappe le christianisme.

Port-Royal, ruiné, se relève dans les âmes. Le jansénisme, comme lui, tend à diminuer l'autorité des prêtres en abandonnant tout à Dieu. Pour en finir avec ces inces-

santes rébellions, le saint-siége ne trouve rien de mieux à faire que « d'effacer d'un seul coup et d'une manière solennelle l'esprit et la lettre de l'Évangile. » La bulle *Unigenitus* (1712) anathématise les maximes suivantes :

« *Dieu n'est pas, la religion n'est pas où n'est pas la charité. — Il n'y a pas de bonne œuvre sans l'amour de Dieu. — La foi justifie quand elle agit, mais elle n'agit que par la charité. — On se sépare du peuple des élus dont le peuple juif a été la figure, et dont Jésus-Christ est la tête, en ne vivant pas selon l'Évangile ou en ne croyant pas à l'Évangile. — Rien de plus vaste que l'Église de Dieu, parce que tous les élus et les justes de tous les siècles la composent.* »

Or les propositions condamnées appartiennent aux saints, aux martyrs, aux Pères, à saint Paul, à Jésus-Christ lui-même. Par conséquent, comme dit si énergiquement Edgar Quinet, « le pape, pour se débarrasser des hérésies, non-seulement poignarde le christianisme, mais l'idée même de la religion et de Dieu. » — Et dès lors tout manque de fondements, l'État, supprimé pour n'y laisser que le roi, aussi bien que l'Église, supprimée pour n'y laisser que le pape. Au milieu des ruines, ceux que l'on a nommés les deux derniers Pères, se disputent pour savoir où est l'orthodoxie ; Bossuet condamne Fénelon, qui anathématise Saint-Cyran ; les jésuites font la guerre aux jansénistes, les gallicans aux papistes ; et, pour couronner ce chaos, la pourpre romaine s'étale sur les épaules de Dubois, l'abbé des roués !

L'Église étant ainsi, de la base au sommet, renversée et déshonorée par l'Église elle-même, la philosophie se présente pour balayer le passé. « Voltaire, Rousseau, Montesquieu, Diderot, entrent, la tête haute, dans une place livrée d'avance ; ils n'ont pas besoin de combattre : ils marchent sur des cendres. »

X. — L'ÉGLISE ET LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE[1].

Edgar Quinet définit le dix-huitième siècle « la migration du monde moderne, pour passer d'une forme sociale à une autre ; ce n'est pas seulement une époque, c'est une ère. » Soufflant sur les deux fantômes, royauté, sacerdoce, anéantissant la double idolâtrie catholique et monarchique, il fonde la justice et l'élève de toutes pièces sur le terrain débarrassé des masures du moyen âge.

Comme la philosophie du dix-huitième siècle ouvre à l'humanité un idéal nouveau, supérieur à celui de l'ancienne Église, M. Quinet peut dire qu'il enlève au christianisme visible le christianisme vivant, et que dès lors le corps du christianisme est d'un côté, l'esprit de l'autre. Sceptiques à l'égard du passé, — toute révolution l'est et le doit être pour aboutir, — les précurseurs de 1789 cessent de croire à beaucoup de choses, mais au fond de leurs négations que trouve-t-on? « Une foi universelle à ce qu'il y a de plus important dans l'héritage du christianisme, je veux dire à la puissance de l'invisible, de la pensée. » Ils y croient tellement, que c'est avec la pensée seule qu'ils entendent abolir le vieux monde et créer le nouveau. Ces prétendus matérialistes, « par un mouvement héroïque de l'âme et sans prétention aucune à l'idéalisme, constituent le royaume des esprits ! »

Il a été de mode, au lendemain de 1815, — car de là datent toutes nos hontes, — et même depuis, de renier le dix-huitième siècle, le plus éminemment français de notre histoire. M. Quinet nous montre qu'à l'étranger on ne

[1] *Ultramontanisme*, 7e leçon. — J. Michelet, *Histoire de la Révolution*, préface, introduction, IIe partie, § 5, 6, 7; et à la fin du second volume : *De la Méthode*.

s'est jamais trompé sur la tradition de la France et du monde moderne.

Alors que nos pseudo-philosophes et nos néo-catholiques s'unissaient pour renier nos grands-pères, Hegel, si peu enthousiaste, saluait le dix-huitième siècle comme l'ère fondamentale de la pensée; Gœthe recueillait Voltaire exilé et traduisait Diderot ; lord Byron se faisait disciple de Rousseau et s'efforçait de le réconcilier avec son ancien rival ; enfin la philosophie d'Outre-Rhin, de Kant à Schleiermacher, commentait, developpait la *Profession de foi du Vicaire savoyard*, tandis que la critique, de de Wette à Strauss, achevait l'œuvre de démolition des encyclopédistes et du sublime vieillard de Ferney.

M. Michelet, complétant ici son frère d'armes, résume admirablement la marche du grand siècle dans l'élaboration de la justice. D'abord, en 1748, l'*Histoire naturelle* de Buffon commence à remettre l'ordre dans la nature, et, peu après, en 1751, l'*Encyclopédie* de Diderot et de d'Alembert s'essaye à condenser, « à vulgariser toute science et tout art. » Ces fortes assises étant posées, l'homme apparaît sous trois figures : Montesquieu, Voltaire, Rousseau, « trois interprètes du juste. » Montesquieu cherche la justice à travers le monde entier, « mais la justice fuit devant lui, » il ne la voit jamais que mobile et relative ; de la loi il ne saisit que le rapport, l'abstraction, non la vie. « Montesquieu écrit, interprète le droit, Voltaire pleure et crie pour le droit, et Rousseau le fonde[1]. »

Edgar Quinet salue ainsi Voltaire, le pape, le Grégoire VII du monde nouveau :

« Pourquoi cet homme s'est-il assis sans contestation sur le trône des Esprits? C'est que d'abord il faisait bien souvent l'œuvre ré-

[1] *Hist. de la Révolution*, t. I, introduction,

servée dans le moyen âge à la papauté? Partout où éclate la violence, l'injustice, je le vois qui la frappe de l'anathème de l'Esprit. Qu'importait que la violence s'appelât Inquisition, Saint-Barthélemy, Guerre sacrée? il se plaçait dans une région supérieure à la papauté du moyen âge. Dominant toutes les sectes, tous les cultes, c'était la première fois que l'on voyait la justice idéale frapper la violence ou le mensonge partout où ils apparaissaient.... Voltaire est l'ange d'extermination envoyé par Dieu contre son Église pécheresse..... Il ébranle avec un rire terrible les portes de l'Église qui, posées par saint Pierre, se sont ouvertes pour les Borgia. C'est le rire de l'esprit universel..... Au nom des générations muettes que l'Église devait consoler, il s'arme de tout le sang qu'elle a versé, de tous les bûchers, de tous les échafauds qu'elle a élevés, et qui devaient tôt ou tard se retourner contre elle.... L'esprit de Voltaire se promène ainsi sur la face de la cité divine; il frappe à la fois de l'éclair, du glaive et du sarcasme. C'est la vengeance de Dieu trompé qui a pris l'ironie de l'homme pour instrument de colère. »

Mais n'y a-t-il dans Voltaire qu'un briseur d'idoles? Non, « Il y a chez lui un autre homme; plein de ferveur, celui-ci établit sur les ruines l'orthodoxie du sens commun, » et « enveloppe la terre entière dans le droit de l'Évangile. »

« Voltaire, dit M. Michelet [1], est celui qui souffre, celui qui a pris pour lui toutes les douleurs des hommes, qui ressent toute iniquité... Martyr, victime universelle, c'est lui qu'on égorge à la Saint-Barthélemy, lui qu'on enterre aux mines du nouveau monde, lui qu'on brûle à Séville, lui que le parlement de Toulouse roue avec Calas... Il pleure, il rit dans les souffrances, rire terrible auquel s'écroulent les bastilles des tyrans, les temples des Pharisiens..... Voltaire est le témoin de Dieu, son apôtre et son martyr. »

Voltaire est le fondateur de cette *Église humaine* dans laquelle chacun vit, sent, souffre et se réjouit de la vie, du sentiment, de la souffrance et de la joie de toute l'humanité présente et passée.

« Voilà pourquoi, ajouterai-je avec Edgar Quinet, la terre a pro-

[1] *Hist. de la Révolution*, t. I, introduction.

clamé cet homme comme la parole vivante de l'humanité dans le dix-huitième siècle. On ne s'est pas trompé sur les apparences; il déchirait la lettre; il faisait éclater l'esprit universel. Voilà pourquoi nous le proclamons encore. »

Voltaire avait frappé le catholicisme avec les armes catholiques, surtout avec la tradition renouvelée, avec l'histoire arrachée à l'*infâme* et rétablie sous son vrai jour. Pour le compléter, il fallait Rousseau, issu de la Réforme et armé de ses armes retrempées, la logique, le raisonnement, l'autorité individuelle, l'éloquence intime. « Par lui, dit M. Quinet, l'âme de la Révolution du seizième siècle passe dans la Révolution française; il rend, plus encore que Voltaire, Rome inconciliable avec la France. » — Pour créer le droit, il prend son cœur pour point d'appui, et il est résumé tout entier par cette phrase de Mirabeau : « *Le droit est le souverain du monde.* » Il réveille les esclaves en leur criant : « La volonté générale, c'est le droit et la raison, » et, sous le souffle de son inspiration pénétrante, tous les cœurs sont réunis. Dans la *Profession de foi du Vicaire savoyard*, M. Michelet le voit identifier Dieu et le droit; M. Quinet le montre officiant sur l'autel du *Dieu inconnu* et posant la première pierre de la religion et de la société de l'avenir.

Voltaire et Rousseau sont et seront à jamais les deux pôles de la France. L'un et l'autre ils sont peuple, profondément *peuple;* Rousseau par la chaleur de l'âme, le don des larmes et la soif du juste absolu; Voltaire par son amour du vrai, du positif et du réel, par son attachement à la vie humaine et sa philanthropie sans bornes, par sa répulsion pour les vaines subtilités, les abstractions périlleuses et la scolastique, enfin par sa loyauté, par « sa haine pour Tartuffe (religieux, politique, philanthrope, peu importe). » — Ces deux hommes, ces deux génies, récon

ciliés après la mort, couchés côte à côte dans notre Panthéon, nul désormais ne les séparera sans couper en deux la France elle-même; ils restent assis sur le même piédestal, comme le proposait George Sand, comme le veulent MM. Michelet et Quinet, et si ce piédestal manque à nos places publiques, il est dressé dans le cœur de chacun de nous. Nul ne l'y détruira, nul ne transformera le temple intérieur en une église du moyen âge.

Diviser, c'est la tactique de l'ennemi. Unir dans la vérité et dans l'amour, telle doit être la nôtre. Si donc on nous demande : Qui préférez-vous dans le dix-huitième siècle? répondons : Le siècle entier ! et, avec Edgar Quinet, énumérons ses œuvres :

« La charité étendue à tous les esprits, la communion des nations dans un même droit, le bourreau dont vous faisiez avec M. de Maistre le lien de l'association humaine n'en étant plus que l'horreur, les peuples se tenant peu à peu par la sympathie d'une même cause comme ils se touchaient auparavant par la haine; la dignité de chacun sauvée et établie sur la conscience du Dieu intérieur; l'esclavage, si longtemps maintenu par l'Église, effacé d'abord par l'hérésie; l'unité de l'humanité non plus seulement aperçue, mais fondée; le droit divin passant de quelques-uns à tous : voilà la cité nouvelle qui s'élève. Déjà elle sort de terre; elle vous enveloppe; et les aveugles demandent encore où sont ses tourelles, où sont ses basiliques de marbre et de porphyre ! »

Que le dix-huitième siècle cependant ne soit pas subi par nous comme une chaîne intellectuelle; acceptons-le tel qu'il a été, non un système, mais « un foyer d'esprit. » Les Voltaire, les Rousseau, les Montesquieu, les Buffon, les Diderot, les d'Alembert ne veulent point être adorés, ils veulent qu'on les continue. Donc, comme dit Edgar Quinet : « Vous les honorerez en ne les imitant pas, c'est-à-dire en faisant ce qu'ils n'ont pas pu faire. » Et, ajouterai-je, en conservant, en défendant jusqu'à la mort ce qu'ils nous ont légué.

XI. — L'ÉGLISE ET LA RÉVOLUTION.

Ce qui saisit tout d'abord Edgar Quinet, lorsqu'il embrasse dans son ensemble la Révolution française, ce n'est ni le renversement du pouvoir absolu, ni l'affranchissement du tiers état, ni l'avénement du peuple, c'est que « la France a fait une révolution politique et sociale avant d'avoir consommé sa révolution religieuse. »

Mais, rentrant dans le détail des faits, M. Quinet voit, au début de la Constituante, la confirmation spontanée des principes qu'il n'a pas cessé de proclamer en remontant le courant des siècles écoulés. — « Pour moi, dit-il[1], j'estime que toute la France a communié le jour du serment du Jeu de Paume ; » et il appelle la Déclaration des droits de l'homme « une profession de foi canonique manifestée, au nom de la France, non-seulement à un pays en particulier, mais à la terre entière. » Partout il se plaît à considérer la Révolution comme l'accomplissement du christianisme, retardé depuis l'absorption de l'idéal évangélique par la réalité menteuse de l'Église romaine. En 1789, selon lui, « pour la première fois, dans le monde ancien et moderne, un peuple s'émancipe des lois et des limites de son Église... Il embrasse dans une communion universelle un nouveau genre humain. »

Sous le rapport religieux la Révolution se présente donc comme la lutte entre la vieille foi catholique, bornée et haineuse, et la nouvelle foi chrétienne qui émancipe toutes les Églises, hérétiques et orthodoxes, et aspire à les rallier par la découverte et l'affirmation d'une unité supérieure[2].

[1] *Christianisme*, leçon 12e
[2] Les *Jésuites*, 1re leçon.

Ainsi la Révolution se trouve être l'ennemie acharnée, implacable, de l'ultramontanisme, qui, pour être conséquent, ne doit, ne peut reconnaître aucun de ses principes, ni la liberté, ni l'égalité, ni la fraternité, abolissant hommes et peuples, au profit du Vatican, lequel ne rend rien au genre humain, semant partout la mort au lieu de la vie et la haine au lieu de l'amour.

La Révolution, à son origine, a-t-elle compris cela? Non. Elle n'a su qu'aimer. Après le serment du Jeu de Paume, après la prise de la Bastille, après la nuit du 4 août, après la déclaration des droits, on voit la Constituante suivre la procession de la Fête-Dieu! Elle a vaincu le catholicisme, elle ne veut pas s'en apercevoir; au moins n'en affecte-t-elle aucun orgueil. Un jour cependant quelqu'un lui demande de conserver au catholicisme le titre de religion d'État. Elle hésite; mais Mirabeau, d'un geste, montre le palais d'où partit le signal de la Saint-Barthélemy, et l'Assemblée passe à l'ordre du jour. Chacun sent, s'écrie M. Quinet, après avoir raconté cette scène, que « la France en ce moment vient de faire un grand pas. » Va-t-elle en faire un second? La Constituante, si audacieuse vis-à-vis de la royauté, se montre extrêmement timide ou généreuse en face de l'Église. Elle ne la veut pas abolir, elle prétend au contraire la régénérer. Ressuscitant le bas clergé et le reconstituant civilement, rendant au peuple la libre élection de ses prêtres, elle essaye de créer un christianisme démocratique. L'Église refuse positivement de redevenir chrétienne, elle lance l'anathème à la Constituante. Plus l'État tend à la démocratie, plus elle se montre aristocratique et monarchique. Elle fait corps avec la noblesse, conspire avec l'émigration, aide à lever cette armée de Bretagne et de Vendée qui prendra le titre de *catholique et royale*. Dès

lors le catholicisme et la démocratie marchent en sens opposé, la Révolution, sous peine de périr, est forcée d'être l'ennemie de l'Église.

La Constituante avait offert la paix. La Législative accepte la guerre. Au bruit des insurrections vendéennes et bretonnes, elle décrète que les prêtres réfractaires prêteront serment à la constitution. Le roi oppose son *veto*. Le peuple, au 20 juin, apprend le chemin des Tuileries. Par la faute de l'Église, la royauté inviolable est violée et descend déjà vers le Temple.

Voici venir la Convention. Écrase-t-elle? Non, elle tente de concilier. Son conseil exécutif écrit à Rome pour démontrer au pape l'identité du christianisme et de la Révolution. Au plus fort de la tourmente, elle proclame la liberté des cultes, et Grégoire, anathématisé par la papauté, peut se parer publiquement de son titre et de son costume d'évêque, et faire profession de foi catholique du haut de la tribune nationale. A l'intérieur, à l'extérieur, partout, l'Église en masse agit contre la Révolution, pour elle trop généreuse, et trahit la France.

La France alors renonce à sa vieille religion et se cherche un autre culte. Celui de la Raison, trop métaphysique, est repoussé par la Convention, incompris, abandonné du peuple. Robespierre ramène la nation, en train de s'émanciper, vers l'asservissement catholique, en faisant décréter l'Être suprême.

« L'idée de l'Être suprême, dit avec raison M. Quinet, et de l'immortalité de l'âme, toute vraie qu'elle est, relève de la conscience de chacun; en se substituant à cette autorité, en décrétant par une loi à sa barre le monde intérieur, la Convention usurpe un pouvoir qu'elle n'a pas.... elle refait une religion d'État. »

Pénétrant jusqu'au fond du système de la Terreur, Edgar Quinet y retrouve le catholicisme. Jamais les pays

protestants n'ont, au plus fort de leurs révolutions, adopté un pareil régime. La France n'en a pu trouver le modèle, l'inspiration, que dans sa vieille religion, religion essentiellement terroriste, d'inquisition et d'enfer [1]. En revanche, c'est aussi dans cette religion qu'elle a puisé le sentiment d'universalité qui a fait de Paris la Rome nouvelle, la Rome de l'émancipation des peuples, de la liberté du genre humain. C'est là encore qu'elle a découvert ce principe d'infaillibilité en vertu duquel la Convention décrétait la victoire et imposait sa volonté au monde. — Terroriste, la Révolution est certainement inférieure à l'Église; mais, même en s'inspirant d'elle, combien elle la dépasse pour tout ce qui est spiritualisme et universalité! Bossuet montrait l'histoire de tous les peuples antiques gravitant vers la croix. Avec plus de vérité, l'histoire moderne tout entière gravite vers la Révolution. « La Réforme y est représentée par la souveraineté du peuple, le catholicisme par l'unité, la philosophie par l'abstraction et l'âme, mêlées à tout. » Elle ne descend pas seulement du dix-huitième siècle, mais « des hauteurs de tout le passé. »

Quelle puissance humaine pourrait l'empêcher d'accomplir tôt ou tard son œuvre jusqu'au bout?

Après dix années, plus pleines que dix siècles, la France, fatiguée de son prodigieux enfantement, se laisse choir dans l'Empire, et descend, silencieuse, vers 1815. Il ne m'appartient plus de reprocher à M. Quinet de s'être laissé éblouir par « la splendeur de Napoléon sans le despotisme. » M. Quinet s'est critiqué lui-même en mettant cette note au bas de la première page de sa quatorzième leçon sur le *Christianisme et la Révolution française* : « C'est ici le seul endroit où je voudrais quelques

[1] V. ci-dessus, *Italie*. § 4, p. 202-205.

changements. Aujourd'hui je laisserais la légende, je m'en tiendrais à l'histoire. »

Cela dit, achevons d'esquisser la lutte de la Révolution et du catholicisme jusqu'au point où se sont arrêtés les cours du Collége de France.

En Orient, Bonaparte a vu un monde établi sur l'accord de la religion et des institutions civiles. Premier consul, en rouvrant les églises, il entend réconcilier le catholicisme avec la Révolution. Le *Concordat*, œuvre de pure politique, est signé. La Révolution y semble reconnaître qu'elle n'a pas pu entraîner l'Église, et l'Église qu'elle n'a pas pu détruire la Révolution. Les deux irréconciables ennemies sont placées côte à côte et forcées de vivre l'une en face de l'autre. « Ainsi, dit Edgar Quinet, le vivant se liait au mort. On voulait bien appeler cela la paix... Pour ne pas troubler cette fausse trêve, la France cesse de penser. »

Le rêve est si peu réalisé, que, deux ans après, au sacre, on peut sonder l'abîme. L'Empereur avait enlevé le pape, l'avait amené de force en France; et le pape, « effaçant sur son front l'auréole de la Révolution, la remplaçait par l'auréole des morts. » Napoléon eût voulu retenir en France le représentant de Dieu, au service de son ambition, et mettre ainsi son empire renouvelé du moyen âge sous la sauvegarde du pouvoir spirituel qui sacra Charlemagne. Par bonheur, il y avait tant de répugnance entre le pontife du passé et la France qui venait d'exercer la papauté moderne, que pape et empereur s'emprisonnèrent l'un l'autre, l'un d'esprit, l'autre de corps, si bien que l'union fictive scellée à Notre-Dame finit par la haine et par l'excommunication. Napoléon vaincu retrouva son captif de Fontainebleau au milieu de ses vainqueurs schismatiques, bénissant l'Angleterre, la Prusse et la Russie en marche

sur Paris, et anathématisant avec une sainte fureur la fille aînée de l'Église.

Voici l'invasion consommée. La papauté, relevée par la Sainte-Alliance, « comme un être d'abstraction qui entre dans les calculs de la diplomatie, » reste silencieuse au congrès de Vienne quand les rois se partagent les troupeaux populaires ; elle n'élève la voix que pour défendre ses petits intérêts matériels, pour demander qu'on lui rende Avignon ! Que l'on déshonore la France, que l'on assassine Ney ou Murat, que l'on parle de refaire le droit des gens, d'abolir l'esclavage, la peine de mort, le pape n'a rien à dire, et ne dit rien ! Que des poëtes éloquents surgissent de la foule laïque, prétendant ressusciter l'Église au souffle de leur génie, l'Église aussitôt s'effraye et tonne contre tant d'imprudence : le *Génie du Christianisme* est mis en interdit ! Que les gouvernements, ses alliés, en un jour de lumière, prennent les armes pour aider le peuple grec à renaître, l'Église s'attriste avec de Maistre sur la renaissance des hérétiques ! Aux hommes, aux nations, à l'humanité, l'Église ne sait que répéter le même mot : Servitude ! De 1815 à 1830, en France, toute son œuvre se borne à étouffer la pensée, à abrutir et à corrompre, au moyen des Jésuites et des missionnaires de toutes robes, venus dans les fourgons des armées étrangères !

Un des principaux résultats et le plus net de l'insurrection de Juillet a été l'abolition de la religion d'État. Depuis lors, le catholicisme et la Révolution ont divorcé définitivement. Il ne peut plus y avoir, ni d'une part ni de l'autre, entente, accord ou simplement indifférence. Toutes les fois que l'Église monte, c'est que la Révolution baisse. L'Église, à cette heure, est triomphante ; est-ce donc que la Révolution est écrasée? On le dit ; je n'en crois rien. J'affirme que la Révolution recommence.

En sa dernière leçon sur le *Christianisme et la Révolution*, Edgar Quinet exprime avec une rare éloquence quel est, selon lui, l'*idéal de la démocratie*. Tout d'abord, il tient à nous garantir contre les entraînements de la vengeance ; il ne veut pas que l'on rêve d'imiter la Terreur, car, dit-il, l'échafaud est un *ressort usé*.

« La vie de l'âme, ajoute-t-il, la conscience insatiable de vérité et de justice, l'esprit de création qui descend perpétuellement en vous pour vous renouveler : voilà le ressort qui ne se brisera jamais. »

La religion est-elle chose morte? Non : car la conversation avec Dieu « ne peut et ne doit jamais manquer à l'homme. » Mais, depuis la Révolution et par elle, elle a cessé d'être chose publique ; le pouvoir spirituel est descendu dans le cœur de l'homme ; dans sa conscience, hors de toute atteinte, se bâtit la nouvelle Église.

« L'État ne peut rien sur cette Église, et cette Église domine l'État; car elle le juge, elle l'absout, ou elle le condamne ; ses arrêts finissent par être exécutés. Un homme, en grandissant intérieurement, en redoublant en soi, par un effort sublime, la vie morale, fait, sans qu'il le sache, une révolution dans le genre humain, qui, tôt ou tard, est obligé de se mettre à son niveau. »

L'individualité étant élevée si haut, Edgar Quinet la défend avec une admirable vivacité contre le matérialisme industriel, qui tendrait à n'en faire qu'un rouage servile de l'universelle machine. Il combat comme contre-révolutionnaires, toutes les utopies à la Campanella, qui tendraient à noyer l'homme dans des communautés tyranniques, où il n'aurait plus ni nom ni âme. Les véritables théories de la Révolution sont celles qui s'étudient à concilier la personnalité et l'association, qui veulent, dès ici-bas, réaliser un monde meilleur, unir sans briser, mettre en pratique à la fois la liberté, l'égalité et la fraternité.

Individu, famille, patrie, voilà le trépied sur lequel

l'avenir repose. Que l'individu s'élève au plus haut degré de la vertu civique, que la famille avec la femme unie à l'homme dans une même pensée, non plus divisée par la foi, devienne une école de sacrifice, un véritable foyer d'amour; que la patrie, largement aimée, aime largement, par son propre bonheur, par sa propre gloire, accroissant le bonheur général et la gloire de l'humanité! Tel est le triple idéal sur lequel s'élève l'idéal infini de la Révolution. Les obstacles brisés, elle veut être universelle, comme elle l'annonça dès son premier jour; elle veut accumuler en elle tout l'héritage des siècles, concilier les principes sociaux épars dans toutes les civilisations, et, créant sans cesse, avancer de plus en plus vers la lumière.

XII. — LA RÉVOLUTION EST-ELLE CHRÉTIENNE?

J'ai suivi le christianisme idéal d'Edgar Quinet depuis sa prédication par Jésus, jusqu'à sa confirmation par la Révolution française. Je l'ai montré disparaissant du monde réel, à l'avénement politique de l'Église, mais conservé en dehors d'elle par l'hérésie, par la science, par l'histoire, par la philosophie, par l'art, la poésie et la politique, *Évangile éternel*, auquel chaque âge ajoute un précepte ou un chapitre entier. Pour en résumer l'esprit, je laisse parler M. Quinet [1].

« .... Qu'est-ce qu'une religion?... C'est l'idéal vers lequel tend une nation et qu'elle réalise de plus en plus dans ses institutions civiles; c'est la substance dont vivent les générations diverses d'une même race d'hommes.....

[1] Lisez les pages 247, 248, 249, 250, 251, 253, 254, 255 de l'*Enseignement du peuple*, édition de Paris, 1850. J'en donne ici toute la substance en me servant des termes employés par l'auteur

« Toutefois le monde ne fera plus de révolutions religieuses dans l'ancien sens du mot. Pourquoi cela? Il n'en a plus besoin. Chacun a conquis la liberté du vote intérieur dans la cité divine. A quoi bon désormais une émeute dans l'infini?

« Après la Réformation, qui de chaque homme a fait un pape, l'idée de soumettre la conscience religieuse à une autorité extérieure, c'est-à-dire à un sacerdoce, ne peut plus émouvoir l'humanité. Voilà pourquoi aucun mouvement ne se produira plus parmi les hommes pour substituer à un clergé ancien un clergé nouveau....

« Aujourd'hui, le christianisme universel tend à se réaliser par la liberté, par l'égalité, par la fraternité, par la sanctification du travail, dans les institutions civiles; c'est ce qui s'appelle le socialisme de l'humanité moderne.

« Il y a des religions qui, dès leur apparition, se sont incarnées dans les institutions, par exemple, le Coran.... Il y a des religions, au contraire, dont l'idéal reste longtemps suspendu dans les cieux avant de pénétrer les choses humaines; témoin le christianisme. Pendant dix-huit cents ans, on l'a considéré comme un idéal étranger à la terre.

« Quand un idéal religieux se précipite du haut des dogmes dans les faits sociaux, aucune puissance de la terre ne peut empêcher son travail de s'accomplir..... Voilà pourquoi on voit la démocratie grandir par ses échecs autant que par ses combinaisons les meilleures : elle ne réussirait pas à se détruire quand même elle y serait tout occupée. L'homme ne peut plus rien à une telle œuvre pour la contrarier. »

Ainsi, ce christianisme idéal n'a aucun rapport avec le christianisme réel, manifesté soit par la grande secte catholique, soit par la grande secte grecque, soit par les petites sectes protestantes. Et c'est à cause de cela que je regrette qu'il porte le même nom, pouvant être confondu avec tout ce qu'il n'est pas.

Pour moi, je crois que 1789 est le point de départ d'une civilisation nouvelle, actuellement en élaboration, et qui *accomplit* le christianisme comme le christianisme *accomplit* le mosaïsme. — De même que le fils de l'Ancien Testament n'a pas voulu être confondu avec son père, de même la Révolution ne veut pas être identifiée à son an-

cêtre, le Nouveau Testament. Elle est, elle aussi, un Évangile.

Ici M. Quinet doit être expliqué et éclairé par M. Michelet, cet autre lui-même, dont les « pensées, communiquées ou non, concordent toujours » avec les siennes[1].

Sur la question religieuse, la Révolution se montra toujours fort indécise, et malheureusement cette indécision dure encore. Elle provient de deux pages contradictoires, que lui légua un de ses maîtres, Rousseau. Au *Contrat social*, il établit et prouve que le chrétien n'est pas, ne peut pas être un citoyen. Puis, dans l'*Émile*, il s'enthousiasme de l'Évangile et s'écrie en parlant de Jésus : « Sa mort est d'un Dieu. »

« On se remit à lire l'Évangile, dit M. Michelet[2], et, dans ce livre de résignation, de soumission, d'obéissance aux puissances, on lut partout ce qu'on avait soi-même dans le cœur : la liberté et l'égalité. Elles y sont partout en effet, seulement il faut s'entendre : l'égalité dans l'obéissance, comme les Romains l'avaient faite pour toutes les nations ; la liberté intérieure, inactive, toute renfermée dans l'âme, comme on pouvait la concevoir, quand toutes les résistances nationales ayant cessé, le monde sans espoir voyait s'affermir l'Empire éternel. »

Insistant sur ce point et tenant à montrer combien l'on a exagéré la signification civile et politique de la touchante légende du Crucifié, M. Michelet fait voir le dogme chrétien sortant d'une faute d'Adam qu'il répare, et ne pouvant être que le *dogme de la liberté perdue*. Le genre humain, portant sans cesse la marque et le poids du péché originel, ne s'y trouve pas sauvé par son propre effort, par la liberté, mais « par la grâce arbitraire du Christ. »

[1] Voyez la Dédicace du *Peuple*, par M. Michelet ; la Dédicace du *Christianisme*, par M. Quinet.

[2] *Histoire de la Révolution française*, tome II, p. 130.

« Pour tout dire en un mot, ajoute l'historien[1], le dogme chrétien n'est pas le dogme de la liberté, mais de la liberté *impuissante*; il enseigne la transmission d'une liberté *perdue*; il place le salut dans la grâce, qui est l'activité libre de Dieu, mais *non pas la nôtre*. — Cela explique pourquoi tout despotisme, féodal, royal, n'importe, s'est appuyé sur le christianisme. »

On a dit, par exemple, que le christianisme supprima l'esclavage antique et le remplaça par le servage. Jamais les mots n'ont mieux caché le fond des choses. L'ancien esclave était un mort. Le nouveau serf était-il un vivant? libre au ciel, non libre sur la terre, il ne savait pas même s'il était ou s'il n'était pas! Historiquement, le christianisme n'a pas aboli l'esclavage[2], — il dure encore, — et le servage existait à l'époque romaine sous le nom de colonat. Par sa douceur morale, sans doute, l'Évangile était favorable aux déshérités, mais par son esprit de résignation il leur apprit à supporter leur sort, partant, soutint, éternisa la domination de l'homme par l'homme. « Respectez toute puissance, car elle vient de Dieu, » le christianisme n'a jamais dit autre chose aux croyants[3]. Quel est le vrai chrétien? « Cet homme résigné de l'ancien empire, qui ne place aucun espoir dans son activité personnelle, mais croit être sauvé uniquement, exclusivement par le Christ. » Y a-t-il encore des vrais chrétiens? Les jansénistes ont été les derniers. Frappés par Rome, *ils n'ont su que mourir*[4]! — Nous, nous voulons vivre, apprendre à vivre. Nous ne sommes plus de la religion de la mort.

Avec M. Michelet, posons franchement la question : *La*

[1] *Histoire de la Révolution française*, tome II, p. 131.

[2] Lire sur ce point un travail décisif, irréfutable : *De l'Esclavage chez les nations chrétiennes*, par M. P. Larroque, ancien recteur de l'Académie de Lyon; Paris, 1857.

[3] J. Michelet, *Renaissance*, p. XXII-XXIII, CXLIII-CXLV.

[4] J. Michelet, *Révolution*, tome II, p. 132.

Révolution est-elle chrétienne ou antichrétienne? et répondons : La Révolution, qui est « l'avénement de la LOI, la résurrection du DROIT, la réaction de la JUSTICE, » — « continue le christianisme et elle le contredit. Elle en est à la fois l'héritière et l'adversaire[1]. »

Suivons le raisonnement si net, si lucide, si élevé du grand historien, en cette matière grand philosophe.

Christianisme et Révolution s'accordent dans le sentiment de la fraternité humaine, sentiment né avec l'homme, mais que l'Évangile avait approfondi et étendu. Ce sentiment, la Révolution l'étend encore, elle aime sans distinction de race ni de religion. Là s'arrête toute la ressemblance. Tout le reste est dissemblable. La base du christianisme est le salut par le Christ : la *Grâce.* La base de la Révolution est le salut par la volonté : la *Justice.* La *Grâce*, principe négatif, extérieur, est en hostilité flagrante avec la *Justice*, principe positif et « tout en l'âme. » Donc *Religion de la grâce* et *Révolution de la justice* ne peuvent être un seul et même fait.

Voici ce qu'affirme le christianisme à son point de départ : « Le crime vient d'un seul, le salut d'un seul; Adam a perdu, le Christ a sauvé. » Pourquoi ? parce qu'il a voulu sauver, et il a sauvé sans demander à l'homme nulle œuvre antérieure. En retour de son sacrifice, de son « miracle d'amour, » que demande-t-il? la foi seule; la justice n'est qu'un accessoire. L'homme, dit saint Paul, ne peut rien par ses œuvres, s'il ne croit; et saint Augustin démontre que l'homme est impuissant à croire, il croit parce que *c'est absurde*, et la Grâce, donnée gratuitement et arbitrairement par Dieu, fait seule le salut. « Si la Grâce, a déclaré le concile de Trente, d'accord avec saint

[1] Michelet, *Révolution*, tome I. *Introduction*, Ire partie, § 1 et 2

Paul et saint Augustin, n'était pas *gratuite*, comme son nom l'indique, si elle devait être méritée par des œuvres de justice, elle serait la JUSTICE et ne serait plus la GRACE. » De cette théorie du *mérite* et du *démérite*, selon le bon plaisir de Dieu, découle l'incapacité absolue du christianisme, en matière de droit et même de morale. Du moment où les œuvres ne servent à rien, toute activité de l'âme est inutile. D'autre part, Dieu aimant et ne jugeant plus, comment l'homme jugerait-il? Durant tout le moyen âge on voit l'Eglise subir cette contradiction et l'imposer au monde : Juger et ne juger pas, tuer et ne pas tuer. Ainsi, pour ne point verser le sang, elle brûle; elle remet le coupable au bourreau et prie pour lui. Sans s'éloigner de saint Paul, l'Eglise ne peut se réconcilier avec Papinien. Pour mille ans « le christianisme voile la face de la Justice éternelle. » Par arrêt de Dieu confirmée, l'iniquité de la conquête se dit, se croit juste : les vainqueurs sont des élus, les vaincus des réprouvés. Que le serf reste le dos courbé sur la glèbe, que le seigneur use et abuse de la domination, que l'esprit soit muet et la conscience immobile! la joie des uns est sainte, maudite est la douleur des autres; l'esprit qui parle, la conscience qui frémit, sont hérétiques et attirent la répression implacable par le fer et par le feu.

Cependant, la Justice proscrite, de siècle en siècle, s'amasse au fond du cœur humain, se prépare, grandit dans les larmes et dans le sang. Contre le Dieu de la Grâce, dès le moyen âge, l'âme populaire se tourne vers le diable, se rafraîchit aux sources de la légende et, pour détrôner l'idole qui l'opprime en élève un autre, en face du prêtre, le roi, le *saint roi*, le *roi chevalier*, le *roi Dieu*, Louis IX, Henri IV, Louis XIV. Au dix-huitième siècle, Église et royauté tombent d'elles-mêmes, épuisées, et la Justice,

« œil de la Providence, » s'ouvre enfin sur le monde, par le fait de la philosophie. Voici venir 1789. Tout est déraciné, le *gouvernement de la grâce* avec la *religion de la grâce;* à la tyrannie succède la liberté, à l'arbitraire l'équité; et la Révolution, qui est « l'avénement tardif de la Justice éternelle, » laquelle ne fait qu'un avec Dieu, inaugure vraiment « l'amour » et est enfin « identique à la Grâce. » Le grand combat finira dans une union supérieure : tel est l'idéal de la Révolution[1].

Si M. Quinet a démontré l'absolue incompatibilité du catholicisme avec la démocratie, son frère intellectuel a prouvé que la Révolution n'est pas le christianisme, que l'ancien Évangile même idéalisé ne lui suffit plus, qu'elle a cherché, qu'elle cherche et qu'elle doit trouver à exprimer sa pensée, sa foi, par un Évangile nouveau.

« Au premier âge, dit M. Michelet, au premier âge, qui fut une réparation aux longues injures du genre humain, un élan de justice, la Révolution formule en lois la philosophie du dix-huitième siècle. — Au second âge qui viendra tôt ou tard, elle sortira des formules, trouvera sa loi religieuse (où toute loi politique se fonde), et dans cette liberté divine que donne seule l'excellence du cœur, elle portera un fruit inconnu de bonté, de fraternité[2]. — La Révolution, de plus en plus harmonique et concordante, apparaît chaque jour davantage ce qu'elle est, une religion. Et la contre-révolution, dissidente, discordante, atteste en vain la vieille foi, elle n'est pas une religion[3]. »

La Révolution eut son premier temple en 1790, le jour où la France se maria avec la France, dans la grande fédération, et donna le « symbole prophétique du futur mariage des peuples, de l'hymen général du monde. » Avec quelle émotion, avec quelle éloquence sublime, l'his-

[1] J. Michelet, *Histoire de la Révolution*, Introduction, tome Ier, p. xx à cxxviii.
[2] J. Michelet, *Révolution*, tome II, p. 206-207.
[3] *Ibid.*, p. 148.

torien le décrit, ce temple sans murailles, élevé sur la surface du sol national, ayant le ciel pour dôme et la nature entière pour autel! Avec quelle piété, avec quel amour, il communie avec ces millions d'hommes, dont les cœurs battaient en un même cœur, sentaient, voyaient, embrassaient la patrie, et dans un élan de justice vraiment divine, portaient des toats comme celui-ci : « A tous les hommes! A nos ennemis mêmes, que nous jurons d'aimer et de défendre[1]! »

Plus tard, quand la réaction l'eût contrainte à devenir terrible, la Révolution sembla comprendre quelle n'était rien sans la révolution religieuse, et qu'elle était tenue d'enfanter la *religion de la justice égale pour tous*. Étudiant le calendrier républicain, M. Michelet a parfaitement compris la haute portée de cette nouvelle mesure du temps, qui mettait la logique à la place de l'absurdité, commençait l'union de la science, de la nature et de la justice, en dehors de toutes les formes convenues, et par là entrait dans le plan tracé par Mirabeau, lorsqu'il disait : « Vous n'aboutirez à rien si vous ne déchristianisez la Révolution. »

M. Michelet, qui reproche justement à la première République d'avoir fermé un moment l'Église, sans ouvrir le temple du Dieu nouveau, se montre impitoyable à l'égard de l'invention de l'Être suprême, qui ne lui paraît, comme à Edgar Quinet, « qu'une neutralité philosophique entre le christianisme et la Révolution française. » Il est beaucoup plus sympathique à la tentative, au moins directe et radicale, d'Anacharsis Clootz, de Romme, de

[1] J. Michelet, *Révolution*. Lire tout le livre IV et tout le livre V, surtout la page 175. Le récit entier de la Fédération n'est ni plus ni moins que sublime. On n'a autant de génie que quand on a autant de cœur.

Chaumette et de Léonard Bourdon. Pourtant le culte de la Raison, réalisation de l'idéal du dix-huitième siècle et de la métaphysique de Kant qui le résume, ne lui paraît pas contenir la vraie foi de la Révolution. Ce culte ne révélait que la « face négative, abstraite de Dieu. » Chaste mais triste, élevé mais froid, il ne pouvait pénétrer jusqu'au cœur du peuple, assouvir sa soif d'idéal. Le Dieu de la nature n'y eût pas suffi. Il fallait encore « le Dieu de justice héroïque, par lequel la France, prêtre armé de l'Europe, devait évoquer du tombeau les peuples ensevelis[1]. »

En somme, la Révolution accomplie n'a pas affirmé sa foi. C'est à cause de cela qu'elle a pu être arrêtée dans sa marche et ramenée sous le joug des vieilles croyances. La Révolution militante sait déjà qu'elle n'est point inféodée aux religions du passé. Elle les contient toutes, païennes et chrétiennes, comme l'a démontré M. Quinet ; mais elle n'est à aucune. D'autre part, elle cherche sans cesse, en dehors des cultes matériels et des sacerdoces, le dogme intérieur des hommes libres, et il est aisé de voir, dès à présent, qu'elle tend à la conciliation de l'Amour et de la Raison, à l'affirmatien de la Justice dans la nature et dans l'humanité.

Nous avons vu M. Quinet transporter dans le monde de l'avenir le sentiment de l'Être, divinisé par l'Inde antique, et l'unir au sentiment de la personnalité de l'homme, divinisé par la Grèce. Nous l'avons vu dégager l'humanité de la nature, par lui-même, par ses propres émotions, par son propre génie, montrer l'intimité profonde de l'une avec l'autre. Enfin, nous l'avons vu élever la science de Galilée, de Keppler et de Newton au rang de « géométrie

[1] *Révolution*, tome VI, p. 389-390, *note*.

« sacrée, contemporaine de Dieu, coéternelle avec Dieu » qui est la Justice.

Ici, comme partout, M. Michelet est son compagnon et son frère. Avec lui, envers et contre tous, il a défendu les droits sacrés de l'âme, et, pour la sauver de la corruption et de la servitude, en ce moment même, il rallume le foyer à demi éteint et jette un puissant cri d'*Amour*. Hier, dans le *Peuple*, où il définissait la patrie « la grande amitié, » aujourd'hui, dans l'*Insecte* et dans l'*Oiseau*, il ouvre la cité à tous les êtres, rallie toute vie, rapproche la nature et son dernier né, marie la liberté, la justice de celui-ci à la lumière, à l'immortalité et à l'amour de l'autre ; en un mot, au fond de son cœur rajeuni, retrouve l'harmonie perdue et la proclame.

Ces œuvres sont-elles d'art seulement, comme on affecte de le dire? Elles sont aussi de science, et je suis heureux qu'un jeune savant, le docteur Louis Cruveilhier[1], ose dire en dépit des sourires de quelques-uns de ses confrères, « qu'il trouve là les aspirations et la tendance de la pensée « moderne, le pressentiment de la science future » qui aura pour but de découvrir et de constituer les « harmo- « nies de la plante et du sol, harmonies de la plante, du sol « et de l'animal, harmonies universelles de la nature. »

La science, en vérité, prépare une nouvelle révélation que la philosophie et la poésie entrevoient aujourd'hui, et que plus tard elles commenteront et développeront à l'infini. Cette révélation, la Révolution l'attend pour en couronner son œuvre incessamment continuée, et, grâce à elle, les âmes fatiguées de négations, épuisées par des doutes sans fin, retrouveront la paix et la vie dans l'épanouissement du Vrai et du Juste.

[1] *Philosophie des sciences*, § 20, dans la *Libre recherche* de juin 1858.

SECTION III

LA QUESTION RELIGIEUSE AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

Précédemment, les théories religieuses d'Edgar Quinet ont été résumées et expliquées. Il ne s'agit plus que de montrer quelle application l'historien-philosophe en a faite à la politique de son temps. Tel est l'objet des pages suivantes.

I. — DE L'ENSEIGNEMENT DU PEUPLE.

Le 24 février 1848, la France se rend maîtresse de ses destinées. « Librement consultée, » elle se place, « dans l'échelle des peuples libres, entre le Portugal et Naples ! » — Pourquoi ? — Parce que la démocratie a douté d'elle-même, parce qu'elle n'a pas osé porter jusque dans le ciel la Révolution accomplie sur la terre. S'élançant vers l'avenir sans rompre avec le moyen âge, la démocratie française flotte, au gré des tempêtes, entre « Babeuf et Grégoire VII ; » de l'extrême liberté, elle retombe fatalement dans l'extrême servitude, incapable de prendre pied sur un terrain solide, assise sur le sable mouvant du désert.

Avant 1848, Edgar Quinet avait démontré publiquement que tous *les États catholiques périssent*, et que *la liberté politique y est irréalisable.* Sans porter atteinte à la liberté de conscience, pour l'assurer au contraire, il avait crié à la France : Affranchis-toi de la domination ultra-

montaine, « avant-courrière de la dissolution et de l'asservissement » chez tous les peuples modernes, Espagne, Italie, Irlande, Bohême, Hongrie, par exemple !

Ses paroles, acclamées au Collége de France, avaient-elles été entendues du peuple ? Il l'espérait. Au surlendemain du 24 février, il fut cruellement détrompé. Il vit la foule accepter l'arbre de la liberté des mains des prêtres romains, et la Révolution recevoir, rechercher le baptême de son éternelle ennemie ! Et bientôt, grâce à l'indifférence religieuse des prétendus révolutionnaires, la République française pouvait être poussée dans le gouffre de l'expédition de Rome et elle y est restée engloutie ! — L'expérience est-elle assez décisive pour que nous n'ayons plus à la refaire ?

Le problème social et religieux qui, depuis soixante ans, est le fond de notre histoire, se trouve ainsi posé par M. Quinet[1] : — « Le catholicisme étant la religion nationale, comment établir la liberté moderne sur un principe religieux qui la repousse ? » — La France, jusqu'ici, semble n'avoir voulu ni renoncer à la liberté, ni se débarrasser de l'anti-liberté ; elle a prétendu essayer l'impossible, l'accord des contraires. Qu'en est-il résulté ? Que chacun regarde en soi et autour de soi !

Or il y a deux moyens de sauver un peuple d'une religion fatale à son développement naturel : ou remplacer cette religion par une religion nouvelle, ou séparer, mais *d'une manière absolue*, le domaine laïque du domaine de l'Église. Le premier moyen a produit la Hollande, l'Angleterre, les États-Unis, gouvernements de libre discussion fondés sur une religion de libre examen. En France, où la Révolution est en contradiction permanente avec la

[1] *Enseignement du peuple*, par E. Quinet, — Paris. 1850.

Religion, on semble ne plus avoir assez de foi pour imiter, continuer, achever ce que la moitié de l'Europe a pu accomplir contre la théocratie romaine au seizième siècle. Pourtant il n'y a, pour ce pays, aucune sécurité « hors de la logique, » et, « la première nécessité de la démocratie pour s'affranchir, » c'est de « sortir de l'illusion. » Les successeurs de Bossuet, en notre siècle, de Maistre et de Bonald, ont eu la franchise d'affirmer et de prouver que la religion de Rome est la religion de l'absolutisme. Pourquoi ne pas croire, sur parole, ces derniers Pères de la vieille Église, et ne pas être logiques comme eux?

Il y a deux mondes ennemis en présence depuis 1789, deux mondes inconciliables. Tel est l'état vrai des choses, et voici quelles conclusions en tirait Edgar Quinet en 1850 : Toute Révolution religieuse étant impossible par le clergé lui-même; la démocratisation du catholicisme étant une chimère absurde, « mortelle à quiconque l'embrassera, croyant ou philosophe, prêtre ou laïque; » l'accord supposé de l'Église et de la liberté ne pouvant être que nominal et devant produire la dissolution réciproque de l'un par l'autre; « la séparation absolue du domaine ecclésiastique et du domaine civil, qui, dans les temps précédents, était une garantie de liberté, est devenue une condition de vie et de salut. »

En France, nous avons, dit-on, la liberté religieuse. M. Quinet montre très-bien que nous nous vantons de l'avoir, mais que nous ne l'avons pas. Sans doute, le Concordat et, depuis, la Révolution de 1830, ont supprimé le catholicisme en tant que *seule* religion d'État; ils ont admis au partage de la souveraineté religieuse le protestantisme, le judaïsme, puis l'islamisme, par suite de la conquête de l'Algérie. Ces quatre cultes, *reconnus*, sont salariés; hors d'eux, il n'en est pas d'autres qui puissent

se produire publiquement et légalement ; et la masse, asservie, durant une quinzaine de siècles, par un culte sacerdotal, traite d'irréligieux, d'impie, d'athée, tout esprit libre, qui ne se fait pas serf de l'iman, du rabbin, du pasteur ou du curé. D'où il suit que nous avons, au lieu d'une, trois ou quatre religions d'État, contradictoires en principe, mais, en fait, portées à s'entendre pour ne pas perdre le salaire et la domination. Ainsi la raison philosophique se trouve « murée entre le catholicisme, le protestantisme et le judaïsme ; » la France a consommé cinq ou six révolutions pour embastiller l'esprit humain sous la garde de trois ou quatre « polices sacrées. »

Sans doute, le péril de la démocratie n'est point dans la coexistence *tolérée* des cultes non catholiques, que pratiquent l'infime minorité des Français. Il n'est, à vrai dire, que dans la domination *protégée* de la religion romaine, qui passe pour être adoptée par l'immense majorité de la nation.

Or cette religion, — on ne le redira jamais trop, — ne peut être réformée que conformément à l'esprit du concile de Trente ; son salut est dans la constitution par la force de cette société idéale, dont a parlé de Maistre, et à laquelle le bourreau sert de lien. La liberté, « erreur impie, » comme dit Bossuet, n'a été revendiquée naguère par le culte, hors duquel il n'est point de salut, que contre la liberté non catholique, pour noyer dans la liberté de l'Église la liberté de tous.

Il n'est pas utile d'insister davantage, à l'effet de montrer combien Edgar Quinet, lorsque la République existait encore, avait raison de dire et de répéter sous toutes les formes que, nous taisant sur la question religieuse, nous ôtions le sens et la portée à toutes les autres, et qu'à force de respecter, par indifférence ou par crainte, l'orga-

nisation de l'Église, cette Église organisée, servirait tôt ou tard à vaincre la démocratie.

Cependant n'oublions pas de bien marquer ce à quoi l'illustre publiciste s'est arrêté dans la question de l'enseignement, question de premier ordre, car jamais rien ne sera garanti tant que les générations futures n'auront pas été spécialement préparées à la conservation des conquêtes des générations présentes.

A qui appartient le droit d'enseigner? — Dans les pays, où règne une seule religion d'État, à la religion. Mais, dans les pays où il y a plusieurs religions reconnues et salariées, l'éducation nationale leur appartient-elle à toutes à la fois? Non, car ce droit ne peut être revendiqué ni par l'une ni par l'autre, sans que ce soit au détriment de celle-ci ou de celle-là; car l'État, absolument indifférent ou supérieur à toutes, ne peut, sans se miner par la base, livrer à la séparation ou à la confusion religieuse ce qu'il a de plus intime, la jeunesse, l'âme de la patrie.

L'hostilité naturelle du protestantisme et du catholicisme n'apparaît nulle part plus clairement que dans l'enseignement du peuple. Le protestantisme, dont le fondement est l'interprétation des Écritures, *a besoin que le croyant sache lire*. Aussi, dans tous les pays protestants, l'école existe-t-elle « comme une des bases essentielles de la religion et de l'État; » et « l'enseignement étant une des conditions du culte national, devient naturellement obligatoire. » Le catholicisme, basé sur l'infaillibilité du pape et du prêtre, *n'a pas besoin que le fidèle sache lire;* il serait même préférable qu'il l'ignorât, afin d'être mieux à l'abri de la tentation impie d'examiner les textes et de discuter les mystères.

Si donc, dans les pays catholiques, où le même homme n'est pas à la fois pasteur et maître d'école, l'État tient à

répandre l'instruction populaire, en dépit du mauvais vouloir du clergé, il placera dans chaque commune, en face du prêtre, un instituteur laïque. Mais que deviendra ce pauvre homme? Le prêtre ne pourra supporter l'instituteur que si l'instituteur se fait l'esclave du prêtre, et, en ce cas, le maire sera en droit de lui reprocher sa servitude comme un crime, car il est avant tout le représentant de la société civile, qui professe la tolérance de tous les cultes. Dans cet état de choses, entre un curé, qui, s'il pratique la pure orthodoxie, est tenu de lui faire prêcher la haine de tout ce qui n'est pas catholique, et un maire, qui, s'il remplissait son devoir, devrait lui rappeler sans cesse que l'État lui a confié le mandat d'apprendre aux enfants à s'aimer mutuellement malgré la différence des sectes, l'instituteur laïque, ne sachant que dire, que faire, contraint à enseigner quand même, est le plus misérable, le plus accablé, le plus impuissant de tous les prolétaires français. Et tel, ce martyr, souvent sublime, est la base de l'enseignement du peuple! Si vous remontiez jusqu'au sommet, que verriez-vous? L'anarchie, « dans son sanctuaire même, » comme dit Edgar Quinet. « Vous verriez, rangés autour d'une table, pour rendre un jugement, trois religions et un système de philosophie. Le chaos présiderait. »

« Dans la confusion établie entre la théologie sacerdotale et la science humaine, qu'arrive-t-il? L'instituteur laïque, en intervenant dans l'Église, y fait entrer l'hérésie. Le prêtre, en intervenant dans l'école, y fait entrer la servitude. Que faut-il donc faire? Les séparer. »

Séparation absolue de l'enseignement laïque de l'Église, voilà donc ce que demande très-clairement M. Quinet. Tous les éléments de la sociabilité moderne, la science, le droit civil, la constitution politique, ne s'étant développés qu'en hostilité avec l'Église, c'est en se séparant de l'É-

glise que l'éducation nationale peut et doit être constituée, Si l'on objecte que l'État, en dehors, au-dessus des cultes, ne peut pas faire donner l'instruction religieuse aux enfants, il est aisé de répondre que cela ne regarde ni l'État, ni son représentant l'instituteur, mais le père. Cette idée, si vraie, si méconnue encore, conduit M. Quinet au cœur de la question de l'enseignement du peuple.

« Ce qui presse le plus, s'écrie-t-il, c'est de réchauffer l'étincelle du foyer domestique. Le père a cessé de croire, la mère croit encore avec ferveur. Ballotté entre ces deux autorités contraires, que deviendra l'enfant? Longtemps il ignore s'il croit et s'il doute.... A la fin... le fils suit le père dans le doute ; la fille suit la mère dans la foi. De plus en plus, les cœurs se divisent; ils s'aliènent : qui les réunira? Heureux si, brisé par le divorce moral du père et de la mère, l'enfant ne feint pas de douter avec l'un et de croire avec l'autre! »

A ce foyer divisé, qui peut rendre la paix, l'union, la vie, l'amour, si ce n'est l'enfant? Or c'est ce sauveur, sauveur de la famille, de la patrie, de l'humanité nouvelle, qu'il faut élever. Et comment l'élever en dehors des sectes, en dehors de nos préjugés, de nos haines, de nos défaillances, pour qu'il nous fortifie, nous rapproche, et marche avec nous, devant nous, dans la voie de la justice?

« Que serait-ce, dit Edgar Quinet, si l'on commençait par le faire naître à la vie sociale, au milieu de tout ce qui parle d'union entre les hommes, c'est-à-dire au milieu des principes communs à toutes les sociétés : si on le nourrissait d'abord de ce lait fortifiant dont s'abreuve l'humanité entière? Il ne connaîtrait les différences qui séparent les hommes qu'après avoir connu les ressemblances qui les rapprochent. Je voudrais le faire grandir au milieu des pensées divines qui soutiennent le genre humain; il ne saurait que plus tard la divergence des croyances et le triste secret du divorce des âmes; il connaîtrait Dieu avant de connaître le prêtre. C'est tout le contraire de ce qui se fait aujourd'hui. De ces deux seules idées gravées dans la constitution, Dieu et une famille de frères, que ne pourrait déduire un instituteur digne de ce nom! »

Après avoir résolu ainsi avec le cœur la première difficulté de l'éducation contemporaine, Edgar Quinet résout avec la raison l'ensemble des difficultés que présente l'enseignement populaire. Toutes ces difficultés, a-t-on prétendu, ne se résolvent-elles pas d'elles-mêmes par la liberté ? Non, certes, car il s'agit d'*établir la liberté*, et non *de la livrer*.

« Vous n'avez pas à régir une société idéale. Quelle est, au vrai, la réalité ? D'un côté des individus épars ; de l'autre une association immense qui s'appelle l'Église. C'est avec cette inégalité formidable qu'il faut ordonner la liberté dans le monde moral. Voilà le problème dans sa rigueur ; il est là, non ailleurs. »

Dans le système de l'absolue liberté, l'instituteur laïque, non soutenu, non payé par l'État, se trouverait réduit à ses propres forces morales, à ses propres ressources matérielles, en face d'un corps compacte, salarié par la nation, riche de lui-même, tout-puissant par conséquent. Il n'y aurait de libre alors que le clergé enseignant, et bientôt disparaîtrait l'instituteur laïque, écrasé, tué par la faim ! Tel est, en effet, l'idéal de l'ultramontanisme : être seul libre et dominer le monde. Cela n'est point conforme aux principes de 1789.

L'absolue liberté lui paraissant impossible pour l'heure, faute d'égalité entre les concurrents, M. Quinet proposait à la France d'imiter, vis-à-vis des divers clergés, l'exemple de l'Amérique, qui n'en paye aucun ; il demandait la séparation de l'enseignement laïque et de l'enseignement des Églises particulières, séparation proclamée par Condorcet en 1792, appliquée depuis 1807 par la Hollande monarchique ; enfin il voulait que l'instruction fût gratuite et devînt obligatoire au moins jusqu'à un certain degré.

II. — DE LA SITUATION MORALE ET RELIGIEUSE DE L'EUROPE.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

III. — CONCLUSIONS SUR LA RELIGION ROMAINE.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .[1]

Les circonstances présentes rendent plus pratique que jamais la solution indiquée par Edgar Quinet. Cette solution a pour principal avantage d'abandonner à chacun l'initiative et la responsabilité.....

Trop longtemps nous nous sommes complu dans une indifférence coupable. Nous ne pouvons plus croire au progrès en ligne droite, car tout nous prouve que nous sommes en pleine décadence intellectuelle et morale. Le progrès existe; il est l'âme de l'histoire, et l'histoire est la propriété de l'homme. L'homme ne la subit pas. Il la fait. Que le spectacle de nos triomphes sur la nature, —

[1] Ces deux chapitres ont été publiés dans le numéro de novembre 1858 de la *Libre Recherche*. L'imprimeur a refusé de les reproduire dans ce volume.

sainte mère qui nous laisse, sans se plaindre, épuiser sa féconde mamelle; — que notre industrie et nos machines ne nous troublent point le cerveau ! Au dehors, tout semble nous crier : Vous êtes les rois de la terre! Descendons en nous, et nous-mêmes nous nous dirons notre vrai nom : Esclaves! Esclaves de nos passions basses et de nos préjugés, de nos propres merveilles et de l'univers entier !

Ah! souvenons-nous de nos pères. Ils étaient pauvres. Ils ignoraient la vapeur et l'électricité. Cependant ils voulurent être libres et ils furent les héros de la terre. 1789 est l'œuvre qu'ils ont commencée; ils nous l'ont léguée, cette œuvre.

L'achèverons-nous?...

CINQUIÈME PARTIE

LES POËMES

I. — DE LA POÉSIE ET DU POËME ÉPIQUE.

L'art est mort, la poésie est morte!... Jamais Edgar Quinet n'a cessé de protester contre les faux prophètes qui annonçaient la fin de la religion du beau. Ne nous hâtons pas, disait-il il y a vingt ans[1], « de désespérer de l'avenir. Si la vie nous échappe, gardons-nous d'en médire. Surtout, ne frustrons pas d'avance les nouveaux-nés dans leurs berceaux. Qu'ils grandissent! Ils feront ce que nous n'avons pas su faire. » — Les nouveaux-nés ont grandi. Qu'ont-ils fait?... Comme au début de ce siècle, l'esprit est muet, et rien ne semble promettre que bientôt il parlera. Décidément, l'art est-il mort, la poésie a-t-elle été étouffée dans la boue? Non, cela n'est pas, cela ne peut pas être. Je reconnais dans la foule quelques âmes héroïques qui s'essayent à prendre leur essor vers le ciel, et j'entends encore résonner à mes oreilles les voix harmonieuses ou terribles des grands poëtes d'hier. Hélas! ces voix se tairont demain! Qui, à leur place,

[1] *Génie des Religions, Œuvres*, t. I, p. 95.

jettera le cri d'alarme, entonnera le chant de l'espoir? qui nous arrachera à nos tristes réalités? qui apaisera la soif d'idéal dont souffre chacun de nous? qui sauvera nos âmes en danger de mort?..... Jeunes poëtes accablés et méprisés, prenez courage. La matière n'est pas invincible, le soleil brille encore et la nature sourit toujours. Ne vous endormez pas en des rêveries désespérées, n'imitez point ce que l'on a fait avant vous, cherchez et trouvez là-bas, dans les sentiers nouveaux, vers l'horizon infini. L'heure est venue d'enterrer le vieux monde et d'enfanter le nouveau. Chantez l'hymne des funérailles, chantez l'hymne de la résurrection, ô poëtes!

La poésie embrasse et domine tous les arts. « Dans son acception la plus haute, elle est, comme dit si bien M. Quinet[1], l'accord du passé et de l'avenir ou plutôt l'harmonie éternelle. » Avec elle et par elle, tout s'éveille et tout vit. Sans elle tout est mort. Elle n'est point la religion; elle n'est point la métaphysique. Mais c'est elle qui élargit les symboles restreints du sacerdoce, et qui les détruit en les transformant. C'est elle qui ouvre la voie à la métaphysique, en volant librement plus loin que celle-ci ne peut aller, vers des cieux invisibles, vers des idées encore insaisissables à la raison commune.

La poésie est lyrique, dramatique, épique. « La poésie lyrique, dans sa forme la plus pure, est le premier accent de l'humanité éveillée dans l'infini. » C'est alors l'écho des harmonies de la nature naissante et l'hymne de grâce au Créateur. La poésie dramatique exprime la lutte entre le Créateur et la créature. Elle appartient à l'âge mûr des nations, comme l'autre à leur enfance. Enfin, la poésie épique, qui précède historiquement la tragédie, réalise

[1] Voir *Essai d'une classification des arts*, au tome X des *Œuvres complètes*.

l'accord du ciel et de la terre; la Providence y parle, y agit, et l'homme, de personnalité restreinte devenant type d'un ensemble d'hommes, n'y tient que d'un côté à l'humanité pour grandir de l'autre jusqu'à Dieu. L'hymne s'adresse plus particulièrement aux croyants, l'épopée aux héros, le drame à la foule [1].

Une révolution comme celle de 1789 provoquait naturellement une révolution littéraire. Commencée sous l'Empire, par Chateaubriand et madame de Staël, reprise avec tant de violence et d'éclat durant les dernières années de la Restauration et les premières du règne de Louis-Philippe, la révolution littéraire parut tout d'abord être en opposition avec la révolution politique et sociale; car si, d'une part, elle brisait la tradition, de l'autre, elle la renouait brusquement en arrachant les esprits à l'âge moderne pour les transporter vivants au cœur du moyen âge. C'est pourquoi elle ne réussit pas aussi complétement qu'on l'eût pu désirer; et, comme l'autre, elle fut tout à coup arrêtée par une réaction qui pourtant ne lui arracha pas tout ce qu'elle avait conquis. L'ancien moule, trop étroit, dans lequel la pensée avait été si longtemps contrainte à se fondre pour devenir acceptable, a été mis en pièces, et jamais on ne pourra le refaire; à la forme conventionnelle une forme libre a succédé, une langue

[1] Si l'on veut suivre le développement de ces trois genres de poésie dans leurs rapports avec les civilisations antiques, il faut lire les chapitres VI, III, V, IV, II, III des livres II, III, V, VI du *Génie des Religions*, au tome Ier des *Œuvres complètes* d'Edgar Quinet. — Veut-on embrasser, dans son ensemble, l'histoire poétique de l'Europe méridionale, on doit lire particulièrement les chapitres V, VI, VII, VIII, IX, X, IV des livres I et III des *Révolutions d'Italie*, tome IV des *Œuvres complètes*. — Le livre *Allemagne et Italie* (t. VI) contient un admirable résumé de l'histoire de la poésie allemande contemporaine, de Gœthe à Henri Heine; et l'on trouve dans *Mes Vacances en Espagne* (t. IX) de précieux renseignements sur le réveil littéraire de l'Espagne et du Portugal, 1842-45.

nouvelle a été préparée, perfectionnée, pour le service des nouvelles idées. Si donc les masures et les fausses idoles, élevées sur le terrain pendant la bataille, ont dû être rasées et foulées aux pieds, le terrain reste, et ce n'est désormais que sur lui que l'on édifiera les indestructibles monuments de l'avenir. Révolution politique et sociale, révolution littéraire, l'une et l'autre ont été livrées, au milieu du triomphe, avant leur achèvement. Désormais elles sont solidaires, et il dépend peut-être de la lâcheté ou du courage d'une génération de tout sauver à la fois, art et liberté, ou de tout perdre. Que notre génération y songe !

Victor Hugo, Lamartine, Béranger, Barbier, Alfred de Musset, avaient renouvelé l'ode, la méditation, la chanson, le dithyrambe, le conte, l'élégie, toutes les formes de la poésie lyrique. Victor Hugo, Alfred de Vigny, Alexandre Dumas, avaient transporté la vie sur la scène, et conquis au plus démocratique des arts des libertés illimitées. Restait-il à Edgar Quinet, l'un des derniers venus, quelque grande œuvre à tenter, ou bien se trouvait-il contraint à suivre les maîtres dans les voies nouvellement battues? Certes, il eût pu, poëte de la nature, de la patrie ou de la douleur intime, laisser déborder en strophes ailées les sentiments dont sa jeune âme était pleine [1]; mais il ne se serait élevé ni à la hauteur de Lamartine, ni à celle de Béranger ou de Barbier, ni surtout à celle de Victor Hugo. Il eût pu également essayer de faire revivre, sous la forme dramatique, comme il l'a fait plus tard [2], les grandes scènes que lui fournissait l'histoire pour l'en-

[1] Lire les *Bords du Rhin*, le *Siége de Constantine*, le *Combat du poëte*, enfin la *Sirène* et le *Rhin*, au tome VI des *Œuvres complètes*, p. 246, 300, 435; au tome VIII, p. 467 et 476.
[2] En écrivant les *Esclaves*.

seignement du présent ; mais, au théâtre, la place était déjà prise, et, sans doute, il s'y fût trouvé moins à l'aise que ses rivaux, retenu par son inquiétude savante de la réalité des faits, emporté au delà des bornes du possible par la fougue de son imagination. Ambitieux, non de forcer l'écho à répéter son nom, mais d'accroître le domaine du génie de son pays, Edgar Quinet sortit vaillamment du double cercle de la poésie lyrique et dramatique, et, à ses risques et périls, il entreprit d'ajouter le diamant de l'épopée à la couronne littéraire de la France démocratique.

Les Français n'ont pas la tête épique ! Les étrangers l'ont dit et redit, et les Français les ont crus sur parole. M. Quinet a tenu à prouver que nous avons la tête assez large pour concevoir comme les Allemands, les Anglais ou les Polonais contemporains des œuvres du même genre que la *Messiade*, *Oberon*, les deux *Faust*, *Child-Harold*, *Manfred*, *Caïn*, les *Aïeux* ou *Conrad*. Mais, afin d'ôter à une pareille tentative le caractère individuel qui eût pu d'avance en compromettre le succès, il s'efforça de lui trouver une base solide dans notre histoire nationale. Il fouilla nos bibliothèques avec tant de persévérance, qu'il y découvrit des poëmes du douzième siècle, restés jusqu'alors ignorés de tous les savants, et dont il put déterminer le caractère essentiellement national et éminemment épique [1]. Grâce à cette découverte, contestée naguère, admise aujourd'hui, l'histoire de la poésie française remonte jusqu'au milieu du moyen âge, et, débutant par les poëmes des cycles d'Arthur et de Charlemagne, notre littérature n'a pas des origines moins

[1] 1831. *Des Épopées françaises inédites du douzième siècle*, tome IX des *Œuvres complètes*.— Pour la polémique à laquelle cette découverte a donné lieu, voir ci-dessus, p. 34 et 35.

23.

illustres que l'italienne, l'espagnole, l'allemande ou l'anglaise[1]. En cette *Histoire de la poésie*, qui est une de ses œuvres les plus neuves, M. Quinet a, pour la première fois, démontré comment la poésie française se divise en deux époques, l'une toute féodale, l'autre toute royale, et pourquoi ces deux époques sont absolument distinctes, ce qui constitue notre originalité littéraire, car nous sommes ainsi le seul peuple dont la tradition soit double. Entre la poésie féodale du douzième siècle et la poésie royale du dix-septième, il y a un abîme, et c'est dans cet abîme que la seconde est née, dès que la première a achevé de mourir. Faut-il regretter que le siècle de Louis XIV n'ait pas continué l'ébauche épique du moyen âge, ait rejeté tout le passé national? Il est malheureux, sans doute, qu'un Homère n'ait pas rassemblé en un poëme immortel le génie épars dans les œuvres des trouvères; mais, d'un autre côté, il était nécessaire que la France, « appelée à abolir le moyen âge dans les lois et dans les mœurs, » commençât par « l'abolir dans les formes de la poésie. Sa littérature a été, comme ses institutions civiles, un acte de choix et de libre arbitre, non de nécessité et de tradition. » Loin de répudier le *grand siècle*, Edgar Quinet l'adopte avec un tel enthousiasme, qu'il le nomme « le génie même de la France[2]. » Mais ce qu'il y admire principalement, c'est l'universalité acquise, depuis lors, à la poésie française, jetée tout à fait en dehors et de l'inspiration féodale et de l'inspiration ecclésiastique. A cause de cela, en effet, Corneille, Racine, Molière, et Boileau, qui croyait le catholicisme inconciliable avec la poésie, ont triomphé même en 1789,

[1] Aux chapitres IX, X, XI, XII, XIII de l'*Histoire de la poésie*, tome IX des *Œuvres complètes*.

[2] *Histoire de la poésie*, chap. XIV.

même en 1793[1], et l'on a vu, plus tard, les libéraux défendre l'école classique, tandis que leurs adversaires soutenaient le romantisme naissant. Ce n'est guère qu'après la lutte que la conciliation a pu se faire entre la liberté dans l'art et la liberté dans la cité ; et, certes, nul écrivain n'a plus contribué qu'Edgar Quinet à amener cet heureux résultat. Il a même fait davantage : en son style, comme en ses idées, je crois retrouver les deux écoles ennemies, enfin rapprochées. Ses poëmes, notamment, quoique ayant pour but d'indiquer à l'imagination française le sommet d'où elle est descendue depuis le moyen âge, sont animés, non des idées d'hier, non des idées d'aujourd'hui, mais des idées de demain. La science des littératures étrangères, tant anciennes que contemporaines, s'y unit aux audaces les plus personnelles, et la forme ne perd rien de son originalité en se drapant parfois à la manière antique. Edgar Quinet, en effet, a trop appris et sait trop pour imiter servilement ou subir, malgré lui, une influence quelconque. Sans doute, en disséquant ses œuvres, on y retrouverait, ici l'Italie du Dante, là le Portugal de Camoëns ou l'Espagne de Calderon, ici et là surtout l'Allemagne de Herder et de Gœthe, mais transformées par un génie individuel à la fois et français, c'est-à-dire universel. Dans ses études littéraires et politiques sur les peuples étrangers, M. Quinet poursuivait un idéal très-élevé : l'union du Nord et du Midi, de l'Orient et de l'Occident. Cette union se trouve réalisée en ses œuvres poétiques.

Si maintenant l'on veut savoir quelle muse de l'antiquité a été choisie de préférence par le poëte pour guide et divin modèle, il faut lire les belles études qu'il a consacrées à la

[1] *Le Christianisme et la Révolution*, douzième leçon, fin ; — au tome III des *Œuvres complètes*.

poésie romaine et à la poésie grecque [1]. La muse romaine, « fille de ravisseurs, » comme il la nomme dans une très-belle ode, n'est point sa muse ; il la repousse de son toit, il lui ferme son âme, car, sans ailes, moins belle que riche, triste imitatrice, elle n'est qu'une « parasite à la table d'Homère. » Il ajoute :

Tous les grands ciseleurs d'une vide parole,
Tous les beaux désespoirs qu'une rime console,
Tous les prophètes faux dans leur vaste cité,
Des poëtes sans cœur les rampantes extases,
Tous les limeurs de mots, les courtisans de phrases,
Sont ta postérité.....

Que feraient sous nos toits tes petits dieux de plâtre,
Et tes lares gourmands qui, rangés dans ton âtre,
Nous cachent l'univers?.....
. . . .
Maudit ! maudit cent fois le poëte parjure
Qui, le premier, livrant son aile à ton injure,
Voudrait tout ramener aux lois de ton ciseau,
Et, prenant ta quenouille où ta main l'a laissée,
Dans ton froid gynécée,
En rimes filerait un servile fuseau !.....

L'archétype, duquel Edgar Quinet tiendrait à rapprocher son œuvre, ce n'est donc point l'*Énéide* de Virgile, c'est le double poëme d'Homère, l'*Iliade* et l'*Odyssée*, cette « Bible de l'art, » comme il dit. Le mélancolique Virgile a été l'initiateur du moyen âge ; aux Dante d'une époque plus robuste, il faut un conducteur plus fort, et c'est de l'Olympe d'Homère, non du Panthéon de ses imitateurs, que jaillit la véritable inspiration épique. L'Inde avait chanté la nature tout entière, son épopée avait eu pour sujet le spectacle de l'éternelle création. Mais c'est avec la

[1] *Histoire de la Poésie.* — Les systèmes allemands sur la non-existence d'Homère et sur l'épopée des trois premiers siècles de Rome s'y trouvent discutés, réfutés avec une étonnante profondeur de critique (ch. I à IX).

Grèce, avec Homère, que commence, dans le poëme, l'action héroïque de l'homme. En lui se résument toute une race et l'idée mère de toute une civilisation : l'avénement et l'apothéose de la beauté physique et morale de l'homme dans le paganisme. Rome, par l'*Énéide*, ne fait qu'ajouter un épisode à l'*Iliade*. De nouvelles races apparaissent dans le monde, et une ère nouvelle commence : le mouvement épique des Barbares, le poëme païen et chrétien des Nibelungs, est la représentation, plus vraie et plus profonde que l'histoire, du mouvement germanique, de la grande Invasion à la constitution de la féodalité[1]. Nos poëmes ecclésiastiques et chevaleresques signalent l'éclosion de la société du moyen âge et son épanouissement. La *Comédie divine* du Dante paraît alors, interprétant avec une souveraine audace le dogme catholique, découvrant en même temps pour l'âge qui va naître le seuil de la *vie nouvelle*.

L'épopée, auparavant, avait été uniquement l'écho d'un peuple, d'une race, l'image d'une certaine civilisation. Maintenant, pour la première fois, servant de dénoûment non pas à une seule des épopées précédentes, mais à toutes à la fois, elle va devenir réellement humaine et cesser d'être française, allemande ou grecque, en particulier.

« La *Comédie divine* de Dante, dit M. Quinet, sera ainsi le premier acte d'une sorte de jugement dernier, où s'expliqueront et se reconnaîtront à la lueur de l'esprit universel les méprises, les fausses alliances, les groupes épars d'une action que les siècles ont eux-mêmes compliquée à dessein. Dans son génie abstrait, la *Comédie divine* n'aura pour dénoûment ni la prise d'une ville, ni la vengeance d'une tribu, ni la migration d'un peuple, mais la loi progressive du monde civil, une Troie idéale, la cité de l'Éternel. »

[1] *Histoire de la poésie épique*, ch. x à xvii.

Le cycle nouveau est ouvert, et le poëte épique de l'ère moderne, issu directement du Dante, a pour mission de « dégager des voiles mystiques de la *Divine Comédie*, du *Paradis perdu* et des saints Livres du christianisme, le côté réel de l'humanité, comme l'*Iliade* a extrait la figure grecque du système des épopées symboliques des Achéens et des Pélasges[1]. » Sans cesse la nature transforme l'homme, le passé a préparé le présent et le présent prépare l'avenir. Tout en restant elle-même, l'humanité, d'ébauche en ébauche, grandit au milieu de ses propres ruines. Cette personnalité mobile du genre humain, inconnue aux anciens, ce Progrès, dont la notion date d'hier, voilà ce que, selon Edgar Quinet[2], un Homère devrait aujourd'hui reproduire en une immense Iliade. Pour accomplir cette œuvre, le poëte n'a point à se soumettre à telle forme plutôt qu'à telle autre, à accepter ou à répudier exclusivement certaine tradition. Antiquité, moyen âge, monde moderne, la science, de nos jours, a retrouvé « la trame entière du passé. » Il appartient à la poésie de recueillir l'héritage de la science et d'en profiter pour augmenter à l'infini la puissance de ses ailes.

« Après avoir, dit M. Quinet, été successivement théocratique, aristocratique, monarchique, si l'art se faisait aujourd'hui précurseur de l'unité sociale à laquelle sont conviées toutes les démocraties modernes; sans se laisser aveugler par l'esprit de système, si l'artiste, fidèle toutefois aux traditions et au génie de son pays, étendait ces traditions et ce génie de telle sorte qu'ils devinssent l'expression non d'un homme, mais d'un peuple; non d'un peuple, mais de tous les contemporains; non d'un moment de l'histoire, mais de tous les âges de l'humanité, croit-on que cette carrière, ouverte du reste à nos descendants, fût stérile ou indigne d'occuper les loisirs d'un homme de nos jours[3]? »

[1] *De l'Origine des dieux*, ch. II, au tome I des *Œuvres complètes*.
[2] Préfaces de *Prométhée* et de *Napoléon*. t. VIII des *Œuvres complètes*
[3] Préface de *Prométhée*.

Non, et M. Quinet a eu raison d'écrire ses poëmes. Prenant pour devise le mot d'un grand penseur américain : *Le vieux est fait pour les esclaves*[1] ! il s'est vaillamment élancé dans une route abandonnée. Nul ne l'y a suivi. Il y reste seul. Malgré l'indifférence du temps présent, l'avenir l'y retrouvera, et ses audacieuses épopées serviront au moins d'ébauches à d'autres. Certes, rien n'est grand, rien n'est héroïque, rien n'est épique aujourd'hui. Mais, demain, qui sait? on reverra peut-être ce que nos grands-pères ont vu, on achèvera ce qu'ils ont commencé. Heureux ceux qui pourront embrasser la Révolution dans son ensemble, ouverte et fermée par un élan des cœurs tel que celui de 1789! Certes, ceux-là, pourront avoir la tête épique et les poëmes que leur imagination, surexcitée par les grandes choses réelles, construira des grandes choses idéales seront compris non de quelques hommes, mais de tout un peuple et de l'humanité.

II. — AHASVÉRUS[2].

Et par la date de sa publication, et par son importance, *Ahasvérus* est le premier des poëmes d'Edgar Quinet. Rêvé dès l'enfance, composé à Certines, dans la petite église de Brou, à Paris, en Allemagne, en Grèce, en Italie, on peut dire qu'il contient la jeunesse entière de son auteur, et qu'il est comme la synthèse de tout ce que le poëte chercha, sentit, vit, apprit et rêva jusqu'en 1833. Senti-

[1] Le *Christianisme et la Révolution*, leçon 1re.

[2] Tome VII des *Œuvres complètes*. — Ici, j'aurais dû me contenter de renvoyer le lecteur à la belle étude de M. Magnin, réimprimée en tête du poëme. Je ne saurais être ni plus complet, ni plus juste, ni surtout aussi éloquent. Mais l'on comprendra que je ne pouvais passer *Ahasvérus* sous silence, et l'on me pardonnera d'avoir été forcé de recommencer pour ce travail d'ensemble ce qui avait été déjà fait et si bien fait.

ment presque indien de la nature primitive, débordement lyrique d'une imagination sans frein, sensibilité pénétrante d'une âme déjà meurtrie, interprétation savante des symboles religieux tant anciens que modernes, immensité du plan réalisé et du but cherché, variété éblouissante des détails et des moyens, audace du style et de la pensée : voilà ce qui fait d'*Ahasvérus* une de ces œuvres hors ligne, dont l'apparition soulève des tempêtes, que nul ne peut repousser sans colère, que nul ne peut accepter sans enthousiasme, et qui survit à la lutte des critiques, toujours niée des uns, toujours admirée des autres. Aujourd'hui, comme hier, *Ahasvérus* est incompréhensible pour quiconque ne peut franchir, sans avoir le vertige, les limites restreintes du connu, du réel, du positif, du raisonnable. Mais ceux qui ont la double vue poétique, ceux qui savent ce que c'est que l'imagination et qui, à certaines heures, se sentent pris de la folie du sublime, ceux-là pourront toujours déchiffrer sans peine les énigmes de ce poëme, ils entendront ce que la nature y dit à l'humanité, et l'humanité à Dieu ; ils pourront suivre le poëte à travers ses fantaisies les plus extravagantes jusque sur le seuil de l'infini, jusqu'au fond de l'éternité et du néant. Comme conception fantastique, *Ahasvérus* dépasse de beaucoup le *Faust* de Gœthe, et même les rêves animés de Jean-Paul Richter. S'il était écrit en vers, ce *mystère* serait un chef-d'œuvre unique dans notre littérature. En prose, mais en prose rhythmée de telle façon que l'on dirait presque des vers, il n'a qu'un pendant, le *roman* du plus grand poëte de ce temps : *Notre-Dame de Paris*. *Roman* et *mystère* survivront à leurs auteurs et marqueront les deux points culminants où s'éleva l'imagination française durant la première moitié du dix-neuvième siècle.

On aurait tort de croire qu'*Ahasvérus* est, comme tant

de critiques l'ont répété, d'inspiration purement germanique. Sans nier qu'Edgar Quinet, dans cette œuvre, plus que dans toute autre, ait subi l'influence allemande, on doit reconnaître qu'il a su rester Français, tant par sa forme que par ses idées; il faut même ajouter qu'il est devenu universel par la pensée réellement universelle qui est le fondement de son poëme.

Cette pensée, la voici, telle que le traducteur de Herder l'a exprimée en une de ses plus belles pages :

« Poussé par une main invisible, non-seulement le genre humain a brisé le sceau de l'univers et tenté une carrière inconnue jusque-là, mais il triomphe de lui-même; il se dérobe à ses propres voies, et, changeant incessamment de formes et d'idoles, chaque effort atteste que l'univers l'embarrasse et le gêne. En vain l'Orient, qui s'endort sur la foi des symboles, croit-il l'avoir enchaîné de tant de mystérieuses entraves; sur le rivage opposé s'élève un peuple enfant qui se fera un jouet des énigmes de l'Orient et les dénouera à son réveil. En vain la personnalité romaine a-t-elle tout absorbé pour tout dévorer; au milieu du silence de l'empire, est-ce une illusion décevante, un leurre poétique, que ce bruit sorti des forêts du Nord, et qui n'est ni le frémissement des feuilles, ni le cri de l'aigle, ni le mugissement des bêtes sauvages? Ainsi, captif dans les bornes du monde, l'infini s'agite pour en sortir; et l'humanité qui l'a recueilli, saisie comme d'un vertige, s'en va, en présence de l'univers muet, cheminant de ruines en ruines, sans trouver où s'arrêter. C'est un voyageur pressé, plein d'ennui, loin de ses foyers. Parti de l'Inde avant le jour, à peine s'est-il reposé dans l'enceinte de Babylone, qu'il brise Babylone, et, restant sans abri, il s'enfuit chez les Perses, chez les Mèdes, dans la terre d'Égypte. Un siècle, une heure, et il brise Palmyre, Ecbatane et Memphis; et toujours renversant l'enceinte qui l'a recueilli, il quitte les Lydiens pour les Hellènes, les Hellènes pour les Étrusques, les Romains pour les Gètes, les Gètes... Mais que sais-je ce qui va suivre? Quelle aveugle précipitation! Qui le presse? Comment ne craindrait-il pas de défaillir avant l'arrivée? Ah! si dans l'antique Épopée nous suivons de mers en mers les destinées errantes d'Ulysse jusqu'à son île chérie, qui nous dira quand finiront les aventures de cet étrange voyageur, et quand il verra de loin fumer les toits de son Ithaque [1]?.... »

[1] *Introduction à l'histoire de l'humanité*, t. II des *Œuvres complètes*, p. 366 et 367.

Telle est la grande idée qu'Edgar Quinet a voulu représenter sous la figure populaire du Juif errant. Le maudit du Golgotha personnifiant l'humanité entière et le naïf *mystère* d'Ahasvérus devenant l'épopée du progrès : voilà toute son œuvre. Infiniment plus large que la légende qui lui sert de cadre, elle ne comprend pas seulement la vie du genre humain depuis l'ère chrétienne, mais depuis l'origine du monde, et par delà la consommation des siècles.

Essayons d'en suivre le développement.

Depuis trois mille cinq cents ans, la trompette de l'archange a résonné dans la vallée de Josaphat et les débris de la terre roulent éteints, dans l'espace. Le Père éternel se propose de créer une terre nouvelle, et une seconde humanité. Mais, auparavant, il tient à rappeler aux saints quelle fut la première. Il ordonne donc à ses séraphins de représenter, sous forme de *mystère*, le drame de l'histoire achevée.

Nous voici à la veille de la Création. L'Océan, sans rivages, se plaint amèrement de la monotonie de son immensité. Peu à peu la terre se forme. Du fond des eaux s'élance le Léviathan, l'oiseau Vinateyna développe dans l'air ses ailes de cent coudées, le serpent sort en sifflant de la fange, et le poisson Macar nage à la surface des flots. Se voyant seuls à peupler l'univers, les monstres s'en proclament les dieux. Un bruit sourd sort des profondeurs du globe, les Géants, les Titans s'éveillent, ils bâtissent des villes souterraines qu'ils espèrent faire durer des siècles et des siècles et prétendent élever jusques aux cieux. Alors l'Éternel étend sa main toute-puissante, et, mécontent de sa première ébauche, ordonne à l'Océan de l'engloutir.

Ici se place un épisode admirable. Un roi est assis sur son trône. Soudain, aux portes du palais, un bruit formi-

dable se fait entendre. Le roi s'effraye. Ses courtisans le rassurent : ce n'est qu'un soupir de son peuple! Les portes se brisent, le flot entre en rugissant. — Secourez-moi! crie le roi. — C'est ton héritier, lui réplique son satrape; je ne te connais plus! Et il s'enfuit. — Le roi est seul en face de l'Océan. En vain lui offre-t-il sa coupe d'or, son manteau, sa couronne. — Votre couronne! « J'aime mieux pour bandeau ma poussière d'écume. » — Que veux-tu donc? — « M'asseoir à votre place. » — Et l'Océan s'y assied, plus majestueux et plus fier que le roi détrôné. Mais la voix de Dieu retentit : la « Majesté d'écume » se courbe comme un esclave. Le Très-Haut lui jette un brin d'herbe à ronger.

L'eau se retire, le sol se raffermit, le soleil dore le sable du rivage, l'herbe verdit la prairie et l'oiseau chante sous les arbres en fleur. Les tribus humaines, rassemblées sur le sommet de l'Himalaya, songent alors à se disperser. La première suit le cours d'un grand fleuve, le Gange. La seconde, guidée par un griffon, descend vers l'Iran. La troisième, à la suite d'un ibis, s'achemine vers l'Égypte. Du haut du ciel oriental la lune et les étoiles fêtent en chœur le retour des hommes « sur leurs terres d'héritage, » et des sphinx jettent au vent les mystères des « jours de mille ans, » qui ne comptent pas dans l'histoire. Thèbes, enfin, s'éveille de son long sommeil, appelle ses sœurs. Babylone, Ninive, Persépolis, Saba, Bactres et Palmyre lui répondent. L'Orient entier se révèle. Il est déjà las de son panthéisme aux mille formes, et Babylone propose de fondre en une seule toutes les idoles jusqu'alors adorées. Qui sait le nom du Dieu nouveau, se demandent l'une à l'autre les villes d'Asie? — Moi, réplique Jérusalem. Et elle annonce qu'il vient de naître dans Bethléem. — Curieuses de le connaître, les villes dé-

pêchent vers lui leurs rois mages; et, ceux-ci, entendant « hennir l'Éternité du côté de Bethléem, » courent sur leurs chariots sonores, guidés par l'étoile qui les presse de ses chants. Les voici arrivés. Est-ce là le palais du roi du ciel? Ils ne voient qu'une humble crèche, sur le toit de laquelle gazouillent les petits oiseaux. Jésus s'éveille. Les représentants du monde antique, le lion couronné, le griffon et l'aigle se soumettent à lui. Les rois mages, à genoux, lui offrent leurs riches présents. C'est un calice de vermeil : la Vierge voit au fond du fiel et de l'absinthe. C'est une couronne d'or : la Vierge la voit faite de « piquants d'épines de bois de Judée; » elle lui semble être rouge de sang. L'Enfant-Dieu repousse donc les présents des rois mages pour accueillir les dons des bergers, « une peau de loutre, un collier de paras, une croix de coudrier et une agrafe de buis ciselé. » — Un chœur idéal entonne le chant de mort du vieil Orient :

> « Notre Dieu Pan est mort... un Dieu plus jeune de mille ans est né... Raisin des Gaules, mûris-toi sous ton chêne, c'est lui qui te vendangera ! » — « Passant qui chantez si bien, s'écrie un sphinx du fond du désert d'Égypte, savez-vous donc s'il n'y a plus au Liban du bois de Judée de quoi tailler une croix ? »

La première journée du *mystère* est achevée par ce trait d'ironie. Avant que commence la seconde, les diables se moquent de la pièce qui se joue aux cieux. Mais silence à l'enfer ! Le désert aperçoit Jésus qui monte au Calvaire. C'est le Fils de son Dieu, de Jéhovah, que l'on va crucifier ! Avec quelle ardeur il souhaite de l'arracher à ses bourreaux et d'ensevelir les déicides. Il roule ses sables, mais comme il rampe lentement! Arrivera-t-il?... Sa plainte vaine vient expirer aux pieds du Golgotha.

Cependant Jésus gravit la montagne. Une foule, ivre de haine, le poursuit de féroces moqueries. Debout, devant

la maison de son père, Ahasvérus écoute, hésite, et enfin se dit : La colère de ce peuple est juste, sans doute ! Et il se sent entraîné à crier : Mort au faux devin ! Jésus est à quelques pas de lui, harrassé de fatigue. J'ai soif ! aide-moi à porter ma croix ! laisse-moi m'asseoir sur ton banc, sur ton seuil, demande-t-il d'une voix suppliante. — Marche ! marche ! — « Pourquoi l'as-tu dit, Ahasvérus ? » répond le Christ. Puis, d'une voix terrible il ajoute : « C'est toi qui marcheras jusqu'au jugement dernier ! » Et aussitôt le nom qu'il lui donne s'inscrit devant les yeux du coupable en lettres de feu : Le Juif errant ! A-t-il entendu ? voit-il ? La foule s'est écoulée. Le silence règne. Peut-être n'était-ce qu'un rêve !. . L'ange saint Michel se présente, et, la main appuyée sur la crinière d'un cheval qui sue du sang, il ordonne à Ahasvérus de partir... Ahasvérus rentre un instant pour dire adieu à son vieux père Nathan, à sa sœur Marthe, si belle et si douce, à ses petits frères. Rien n'est plus touchant que cette scène, où la naïveté de l'enfance se mêle à la majesté de la paternité orientale. Comme sentiment, comme art, rien n'est plus parfait.

Saint Michel est remonté au ciel. Le Juif errant, « vêtu de ténèbres, » marche « sous le toit des tempêtes, » n'ayant que le désert pour compagnon. Déjà l'Orient l'a fatigué. Il le veut fuir, cherchant s'il n'y a « nulle part un autre Dieu meilleur que le Dieu de Judée. » Il marche, il marche en exhalant sa plainte : — « Je n'emporte, pour reliques, dans mon voyage, que ma plaie dans mon sein, et pour idole, sous mon manteau, que ma douleur. » — Il traverse une vallée, « semée de cendres, » la vallée de Josaphat. Il voudrait se désaltérer. La vallée n'a pour lui ni puits ni citerne. Il voudrait s'asseoir. L'implacable vallée s'allonge sous ses pas, et l'écho sans cesse lui ré-

pète la malédiction du Golgotha : Marche toujours, maudit, loin, plus loin !

En ce moment, un grand bruit se fait dans le Nord. Ce sont les barbares qui franchissent le Danube et se précipitent sur Rome. Les Goths, les Hérules, les Huns poussent leurs cris de guerre, auxquels répondent, dans un vague lointain, les voix aériennes des fées. L'Éternel, sous la figure d'un ermite, apparaît à Attila, et lui montre le chemin. — Le vieux monde est anéanti.

L'intermède qui sépare cette seconde journée de la troisième est rempli par une éloquente interpellation du poëte aux bourgeois de France. Leur rappelant le hennissement de leurs grands chevaux de bataille et la honte dont leurs fronts rougissent depuis l'invasion, il les excite à sortir de leur égoïsme, à se relever de leur abaissement. Il est lâche et criminel d'ensevelir un si beau pays dans la boue des intérêts. Que la France se revête de sa gloire et recommence à faire tourner autour d'elle « la ronde des nations ! »

La troisième journée commence. Nous sommes transportés dans une ville du moyen âge, sur les bords du Rhin. Au cri du veilleur de nuit, des ouvriers attardés se hâtent; ils rentrent chez eux en chantant la complainte du Juif errant. Lorsque règne le silence, le roi Dagobert, de la fenêtre de sa tour, cause avec saint Éloi des signes qui annoncent la fin du monde. Ailleurs, au fond d'une maison noire, à l'angle d'un carrefour, une vieille femme se chauffe dans les cendres. Près d'elle est assise une jeune fille, Rachel, ange tombé du ciel parce que ses yeux n'ont pas pu retenir une larme quand la malédiction du Christ s'abattait sur Ahasvérus. La femme, qui passe pour être sa mère, n'est autre que Mob, la mort. La mort, c'est la réalité qui hait, méprise, et bafoue l'idéal. L'ange tombé,

c'est l'idéal qui, sans cesse, se ressouvient du ciel perdu.

Ahasvérus, épuisé de fatigue, s'est assis sur un banc, aux portes de la ville; auprès de lui son cheval est étendu, mourant. Le maudit crie miséricorde! et rien ne lui répond. Au moins s'il pouvait mourir! Mais non, le Christ impitoyable lui a ravi jusqu'à ce suprême espoir. Son cheval meurt. Lui, il vivra. Il entre dans la ville, sombre, le cœur rempli de rage. Rachel l'aperçoit, et dès lors, tout autour d'elle, son sansonnet, son bouquet de giroflées, sa mandore, lui parlent de *lui*. — Prends garde, ô jeune fille!

Mais quel est cet étranger, vers lequel un souvenir du ciel l'entraîne? Sur l'esplanade du château de Heidelberg, elle le rencontre, l'interroge. Bien qu'elle ne comprenne pas ses mystérieuses réponses, elle a foi. Troublée, elle s'endort. Les fées viennent visiter son sommeil; toutes les légendes amoureuses des poëmes du moyen âge s'agitent dans son rêve. Elle s'éveille pensant à *lui*. Elle s'agenouille pour prier. Les fées la poursuivent de la pensée de celui qu'elle aime, et sa prière reste inachevée. Seule, dans le jardin, sous les arbres, avec lui elle se promène devisant d'amour, comme Marguerite avec Faust. De ses lèvres d'enfant le mot suprême s'est échappé... Une vierge lui a dit : Je t'aime! Le reste du monde n'existe plus pour Ahasvérus, c'est ici qu'il veut rester. Mais que ses illusions lui sont vite arrachées! Le Juif errant est immortel, aujourd'hui ou demain Rachel va mourir; lui, il l'aura entraînée dans la mort, et seul il continuera son éternel voyage!

Ahasvérus, sombre, creuse l'abîme de sa pensée. Voici Mob qui entreprend de guérir son désespoir. Si, pour se consoler, Ahasvérus s'adonnait à la poésie?... Plutôt au métier des armes, cela plairait mieux à Mob?... Pour-

tant, comme elle est la réalité, elle l'engage de préférence à se livrer à la politique.

« L'intérêt bien entendu, lui dit-elle, sera votre guide infaillible. L'équilibre des pouvoirs est d'abord la doctrine que je vous conseille. La monarchie a du bon. L'aristocrate sent son aïeul. Le démocrate est tout nerf et tout os. Le mélange est mon fait. Du positif, point de pathos. Le chiffre seul, nu, désarmé, déchaussé, désossé, déhanché, entendez-vous? Tous les droits sont reconnus. D'un trait de plume vous enterrez deux ou trois peuples, et cela vous fait honneur. »

Cela ne vous convient pas, reprend Mob, jetez-vous dans la religion. Et elle lui propose d'entrer dans le méthodisme, où « la vie se passe à vivoter. » Vivoter! certes ce n'est pas cela que désire Ahasvérus. L'amour a éveillé en lui le désir de l'infini. Il se sent entraîné vers un nouvel idéal, et les railleries de la mort sont impuissantes à dégoûter le vivant de son rêve divin.

Mob a quitté Ahasvérus en riant aux éclats. La comédie est finie. La tragédie commence. Mais, avant la scène capitale que Mob prépare, le poëte a placé comme prélude une conversation, pleine de fraîcheur, entre Berthe, l'amante heureuse en ses désirs bornés, et Rachel, l'amante tourmentée de l'infini. Aussitôt après, Ahasvérus entre dans la chambre de Rachel. Ses paroles ardentes troublent la raison de la jeune fille. Mais, tout en laissant tomber sa tête sur la poitrine de son amant, elle tremble, elle a peur. Ahasvérus la rassure. Elle pleure. Il boit ses larmes. Mais qu'a-t-elle vu? A son cou, son crucifix saigne... Elle s'arrache avec terreur aux baisers du maudit. — « Christ! Christ! s'écrie Ahasvérus, dans une imprécation vraiment sublime, je te reconnais là! » — Jésus! Jésus! soupire Rachel. — « N'appelle pas le Christ, » hurle le Juif errant, en saisissant l'ange tombé entre ses bras. « Tout son sang coulerait jusqu'à terre, que mes

lèvres ne quitteraient plus tes lèvres ! » — « J'ai cherché le ciel et j'ai trouvé l'enfer ! » crie Rachel; et, dans sa folie, elle l'exorcise comme un démon. Mais il parle. Et bientôt elle revient se jeter dans ses bras. Elle croit avoir rêvé. L'amour a-t-il déjà triomphé du céleste anathème ? Pas encore. Mob apparaît sur le seuil de la porte. Rachel et Ahasvérus se retournent et pâlissent au bruit de son éclat de rire sépulcral. La « veuve du néant » ne veut point que l'on s'épouse sans cérémonie, elle entend marier les amants dans la cathédrale de Strasbourg.

Je ne sache rien de plus audacieux, ni de plus grandiose, que cette fantastique animation du monument gothique, telle que M. Quinet la représente, en un style débordant de lyrisme et qui n'a plus rien de réel. D'abord c'est la cathédrale entière qui revit comme une seule personne. On l'entend enfler ses voix, bourdonner de ses cloches, gémir, crier, hurler de ses orgues. On la voit, de marche en marche, de tourelle en tourelle, sur le dos de ses griffons de pierre, sur les ailes de ses colombes et de ses dragons de marbre, prendre son essor et monter jusqu'à Dieu. Tout à coup, ce n'est plus elle tout entière qui vit et s'affirme. Chacune de ses parties prend corps et parle. A elle-même le Christ peint sur ses vitraux impose silence, et, d'une autre de ses fenêtres, saint Marc commande aux morts de soulever ses dalles... Il est minuit. Les morts commencent leur ronde : les papes et les archevêques, mitre en tête, les empereurs et les rois, portant leurs couronnes sur leurs fronts de squelettes, et six mille comtes. Ils tournent, ils tournent, entre-choquant leurs os, et « la cathédrale bondit avec eux comme une barque, battue par la tempête, sur la mer de Galilée. » En dansant, les morts chantent; orgues et cloches accompagnent leurs chants. Attila, Arthus, Charlemagne, Sige-

froy, les empereurs, les rois et les comtes, le pape Grégoire, les archevêques et les prêtres; tous sont lassés d'attendre l'heure prédite; ils renient le Christ qui n'est pas venu les ressusciter. Les uns et les autres regrettent la couronne et la tiare; les femmes regrettent leurs soupirs et leurs larmes; les enfants, leurs couronnes de fleurs. A tous, la cathédrale répond :

« Moi, je suis l'Éternité visible sur la terre. Vous êtes, vous, l'heure errante qui s'est vêtue dans le monde, en courant, de son manteau retentissant... Je suis triste, vous êtes mon jouet; dansez, dansez, rois et reines, enfants et femmes, jusqu'au matin! »

Les portes s'ouvrent avec fracas. Mob entre, donnant le bras à Ahasvérus, la main à Rachel. Les morts saluent leur reine avec respect; avec curiosité ils s'approchent des deux fiancés. Ahasvérus leur demande « s'ils n'ont pas vu le Christ avec des yeux flamboyants. » — « Il n'y a point de Christ, » crient-ils tous ensemble. — « Il n'y a plus de Christ, répète Ahasvérus,... et plus d'enfer pour moi, n'est-ce pas, messeigneurs? » — « Ils te trompent, dit Rachel, en s'élançant vers lui, j'en suis sûre, et tu vas perdre ton âme... » Et, le regardant en face : « Qu'as-tu donc fait au Christ? — Rien, presque rien. — Mais, s'il n'y a point de Christ, qui donc nous bénira? qui nous sauvera?... »

Mob a fait approcher Grégoire. Le pape squelette va bénir l'union de l'ange et du maudit. — Votre nom, demande Grégoire? — Ahasvérus ne peut répondre. — « C'est Ahasvérus, crie une voix, le Juif errant, et moi, je suis le Christ, que vous avez cherché dans vos tombes. » — « Sois maudit, Ahasvérus, » hurlent ensemble les morts et toute la cathédrale. — « Sois béni, Ahasvérus, dit Rachel; grâce pour lui, Seigneur! ouvrez-

lui votre ciel! » Des démons la fouettent avec des lanières de flamme; mais son amour est plus fort que la douleur, et sa prière monte vers Dieu.

A cet émouvant tableau, succède un intermède d'une extrême douceur. Le poëte fait aux poëtes la plaintive confidence de ses chagrins d'amour.

« Ah! que le cœur me pèse, dit-il, je ne sais comment faire pour écrire ce soir ma tâche. Mon encre n'est pas d'or, elle est faite de larmes. Ma plume n'est point d'un oiseau du ciel; elle est arrachée de l'aile de mes rêves. Mon livre n'est pas fait de parchemin; il est fait de mon âme; oui, de mon âme et de mon désespoir. »

Entre la troisième et la quatrième journée, des siècles et des siècles se sont écoulés. Comme au commencement du monde, l'Océan se plaint d'être seul; il n'entend plus sur son rivage le joyeux bruit qu'y faisait le genre humain. Ahasvérus a vu, lui aussi, la foule qui l'entourait se disperser peu à peu. Les hommes se sont éteints dans le doute, ayant renoncé à chercher l'introuvable idéal, s'étant abandonnés aux stériles négations. — Et maintenant, demande Ahasvérus à l'Océan, « où vas-tu aborder? » — « Au néant... Dieu est mort; allons lui faire des funérailles. » — « Prenez garde que ce ne soient les vôtres, » réplique aussitôt Rachel, dont la foi a subsisté avec l'inépuisable amour. — Ahasvérus voudrait pourtant éloigner sa compagne, car, puisque tout meurt autour de lui, fatalement il l'entraîne à la mort. Mais Rachel ne veut pas retourner en arrière; elle n'est point lasse; que sans se désespérer il marche, elle, elle le suivra jusqu'au bout. Aux confins du monde, déjà aux trois quarts détruit, ils s'arrêtent. Rachel prie pour Ahasvérus. — « Ah! si je pouvais croire! » s'écrie celui-ci. Tout lui répond: *Néant!* — « Tout est tari, tout est vide, hormis mon

calice qui s'est encore rempli de lie! » — « Donnez-le-moi, j'en vais boire la moitié, » dit Rachel.

La fin du monde est proche. Saint Marc permet à son lion et saint Jean à son aigle de courir voir ce qu'est devenue la terre. Le lion et l'aigle reviennent, annonçant que déjà sous les herbes on entend le murmure des morts qui ressuscitent. En effet, la trompette archangélique a résonné. Athènes, Rome, Babylone, Paris, sortent de leurs tombes. Le dernier des vivants, le docteur Albertus Magnus, ne s'est pas aperçu que le monde passait; bientôt, demain, ce soir, il aura surpris au fond de ses creusets le secret de la vie. — « Viens apprendre le secret de la mort, » lui crie l'ange du Jugement. — De tous côtés les morts se réveillent. D'abord apparaissent Sapho, Héloïse, la reine Berthe la blonde, Gabrielle de Vergy, Béatrix, mademoiselle Aïssé, la comtesse Guiccioli, Desdémone, Juliette, Clarisse Harlowe, Mignon, Julie de Waldemar, Virginie, Atala, toutes celles qui ont vécu, qui ont aimé. Mais celle-ci, pourquoi est-elle morte? Elle n'a rien aimé. Et celle-là? Elle a voulu tout aimer. Celle-ci est née pour être éveillée à la douleur et à la céleste joie d'un seul mot d'amour. Celle-là est morte parce qu'en vain elle attendit celui qui, un jour, avait baisé la fleur tombée de sa main. Cette autre revit parce que, lorsque le monde ne rêvait plus, elle a rêvé, et qu'appelée par la terre, elle a pris son essor vers le ciel. — Au milieu de ces résurrections d'amour, par l'amour, le poëte lui-même ressuscite.

La mer est vide. Le monde n'est plus qu'une ruine. Sur cette ruine, Rachel, épuisée, s'arrête. Ahasvérus voudrait aller plus loin, toujours plus loin. Elle l'a tant aimé, qu'elle lui a donné toute son âme et que maintenant c'est elle qui désespère, c'est lui qui aspire à l'infini. L'amour même ne lui suffit plus; par delà l'amour il entrevoit un autre

idéal. Désormais l'éternel maudit aspire à Dieu; mais Dieu même lui suffira-t-il? Il ne doute plus que de cela. Qu'il s'agenouille et que Rachel le baptise de ses larmes!

« Encore des larmes, crie-t-il, les tiennes sont trop tièdes. Pleure donc sur mon cœur, là, oui, là; c'est là que j'ai soif. » — « Et moi, se dit Rachel, c'est là aussi, sans le vouloir, que tu me fais mourir, pour ne plus jamais ressusciter! »

Mob parcourt les restes du monde, ralliant les morts retardataires. Elle pousse Rachel et Ahasvérus vers la vallée de Josaphat. Les foules ressuscitées s'y entassent pendant que les saints chantent les prières et les litanies de la Vierge. Les fleurs qui, les premières, « se rhabillent sur leurs tiges » entonnent un chœur auquel répond Marie. Les Montagnes, sous la conduite du mont Blanc et des Alpes, se présentent à l'Éternel. — Vous avez douté une heure, leur dit-il, de tous vos sommets, je me ferai « un banc de pierre pour m'asseoir sur ma porte. » — Et, se tournant vers l'Océan, il ajoute: « Tu as douté jusqu'au fond de tes vagues; va! je prendrai toute ton eau dans le creux de ma main pour en laver la plaie et le calice de mon Fils. » — Aux Étoiles, qui, elles aussi, ont douté, il reprend tous leurs joyaux « pour en faire une bague à son doigt. » — Mais bientôt, cette bague d'étoiles, il la donne aux femmes qui ont aimé sur la terre et dont les noces seront célébrées au ciel. Le Temps et Mob comparaissent devant lui, guidant le troupeau des morts. Que le Temps lui rende son sablier vide, et Mob, sa faux désormais inutile! — Les Dieux morts s'inclinent devant lui. De ces « Éternités d'une semaine, » il fait ses écuyers, ses cavaliers, ses fous de cour, pour l'amuser « dans sa vide infinité. » — Babylone, Ninive, Bactres, Thèbes, lui redemandent à vivre pour lui bâtir des temples et lui chanter des hymnes. « Moi-même, leur répond-il, je ne

peux pas retourner en arrière dans mon jardin d'Éden... Ce que vous avez été, vous ne le serez plus ! » — Athènes, la reine du Beau, ne suscite point sa colère, comme Rome, celle qui a tué son fils à Golgotha. — Malédiction sur elle, crient les saints. — « Le Vatican expie le Golgotha, » dit Rome. — Et les saints crient : *Miserere! Miserere!* — « Donne-moi ton épée, commande l'Éternel, tes javelots, ta cuirasse d'airain, ta croix d'or, ta mitre. J'en ferai un trophée que j'attacherai à la rampe de ma cité nouvelle. » — Les divers peuples du moyen âge et du monde moderne, ceux d'Allemagne, de France, d'Angleterre, d'Amérique et des îles de la mer Pacifique défilent et sont jugés selon leurs œuvres. Enfin, quand il ne reste plus rien à maudire, apparaît Rachel soutenant Ahasvérus. Tous les morts reculent devant le Juif errant.

Jéhovah a cédé le trône de justice à Jésus-Christ. — Qui suis-je ? s'écrie-t-il. — « Vous êtes mon Seigneur, » répond Ahasvérus. — Qui te l'a dit ? — « Ma borne devant ma porte, ma langue dans mon palais, mes pleurs sur ma natte, et Rachel à mon côté. » — Le Christ lui fait raconter son voyage. Ahasvérus achève ainsi son lugubre récit :

« J'ai cherché le repos et j'ai trouvé l'orage ; j'ai cherché l'ombre et j'ai trouvé le soleil ; j'ai cherché le chemin de mes jeunes années et j'ai trouvé le chemin de l'éternelle douleur. »

Sur l'interrogatoire du juge divin, l'Univers atteste que le voyageur a bu tout ce qui restait de douleur sur la terre. Donc sa tâche est finie. — Veux-tu retourner en Orient, lui demande le Christ. — Oh ! non, Seigneur. — Que désires tu ?

« Je demande la vie, non pas le repos..... Je voudrais, sans m'arrêter, monter jusqu'à vous les degrés de l'univers... Je voudrais blanchir mes souliers de la poussière des étoiles, monter, monter toujours, de mondes en mondes,... aller frapper toujours à des étoiles incon-

nues, à une vie nouvelle, à des seuils entr'ouverts au bout de l'infini et à des cieux meilleurs. » — « Mais qui voudrait te suivre? » — « Non pas nous, » crie la foule. — « Et moi, dit Rachel, je le suivrai, mon cœur n'est pas lassé. » — « Cette voix t'a sauvé, Ahasvérus, ajoute le Christ; je te bénis le pèlerin des mondes à venir et le second Adam. »

Alors Ahasvérus, recommençant son éternel voyage, entonne l'hymne triomphal de l'Avenir, que les peuples écoutent :

« ... Je veux voir ce qu'aucun œil ne voit; je veux toucher ce qu'aucune main ne touche ; jusqu'au moment de mourir je veux aimer ce qui n'a point de nom. Tout est fini, tout recommence..... Le temps passe, le lendemain n'arrive pas ; et mes pieds ne se reposeront, croisés l'un sur l'autre, que sur le banc de l'infini. » — « Ahasvérus est l'homme éternel, dit Jéhovah au Christ, tous les autres lui ressemblent. Ton jugement pour lui nous servira pour eux tous. »

Un concert angélique des trompes, des clairons, des violes et des orgues, que domine la lyre, termine le *Mystère*.

Cependant il y a encore un *Épilogue*, qui nous transporte plus loin, toujours plus loin dans l'avenir. Christ a vieilli, il se prend à douter de lui-même.

« Qui ai-je été? se dit-il, qui suis-je? qui serai-je demain? Verbe sans vie? ou vie sans verbe? Monde sans Dieu? ou Dieu sans monde?... Je suis le rien qui toujours doute de son doute, et le néant qui toujours se renie. » — « Tout est fini, ajoute-t-il, parlant à l'Éternité, étends-moi dans le sépulcre de mon père. Ainsi soit-il. »

Et l'Éternité, son héritière, reste seule, absorbant en elle et l'Être et le Néant.

Le dernier mot de l'œuvre est le *Moi* de l'Éternité, jeté dans le vide. Est-ce à dire que tout soit fini? Oui, « tout est fini, tout recommence. » Après « le nouvel Adam, » un « nouveau Christ » renaîtra. On comprend dès lors la suprême signification du *Mystère d'Ahasvérus*. Avec le

spectacle universel de l'humanité marchant à travers les siècles, escortée de la nature entière, il dévoile le trouble intérieur des hommes d'aujourd'hui, malades « du mal de l'avenir. » Si donc il se termine par une parole vague, ni d'espoir, ni de désespoir, il reproduit exactement l'état indécis de nos âmes, qui déjà pressentent ce qui sera, mais ne le voient, ni ne le touchent qu'à travers les ombres les plus épaisses, se fatiguent de l'attendre, s'épuisent à le chercher, et, par moments, s'affaissent sur elles-mêmes, ayant « le poids de l'avenir à supporter dans le vide du présent[1]. »

III. — NAPOLÉON.

Après le poëme universel, Edgar Quinet devait essayer le poëme national; après l'épopée de l'humanité, embrassée dans son passé, son présent, son avenir, l'épopée de la démocratie française en sa première phase; après le grand drame de l'espèce, le drame de l'individu libre et responsable de sa liberté. *Napoléon* est à la fois la suite et la contre-partie d'*Ahasvérus;* le héros explique, complète l'homme éternel, et l'infini trouve sa solution dans le fini. De même qu'Arthur, aux origines de notre poésie, a représenté le sacerdoce, Charlemagne, la féodalité; de même que Louis XIV est la figure de la monarchie, Napoléon eût pu devenir le type de l'ère nouvelle inaugurée par la Révolution. Ainsi du moins pensaient M. Quinet et, avec lui, il faut le dire, à peu près toute la génération à laquelle il appartient. Béranger, Victor Hugo, la plupart des poëtes de la première moitié de ce siècle, ont, à l'envi, apporté leur pierre à l'édification de la statue impériale. Et pour-

[1] Le poëme d'*Ahasvérus* a été mis à l'*index* par la cour de Rome.

quoi? Le prisonnier de Sainte-Hélène, le vaincu des étrangers coalisés contre la France, le vainqueur d'Austerlitz, le propagateur fatal des idées de 1789, leur a fait oublier le reste..... Des créateurs de la légende bonapartiste M. Quinet n'a pas été le moins courageux vis-à-vis de lui-même lorsqu'il a dit :

« Si j'avais supprimé ce poëme, comme j'ai pu en avoir l'envie, quelques-uns auraient vu dans cette suppression une mesquine rancune contre mon héros ; d'autres auraient soupçonné des adulations qui, Dieu merci, n'ont jamais approché de mes lèvres..... L'époque de la critique et du jugement de l'histoire est arrivée pour Napoléon avec plus de rapidité qu'on n'eût pu le supposer ;... désormais il appartient pour toujours au domaine sévère de la réalité et de la prose..... Qu'avez-vous fait de mon demi-dieu? La pensée ne viendra plus à un poëte de prendre Napoléon pour sujet d'un poëme étendu [1]. »

...Certes, je n'essayerai pas d'analyser le poëme d'Edgar Quinet. Ce serait, pour le moins, inutile aujourd'hui, car le temps, implacable, a dévoré *Napoléon*. Qu'on le relise cependant, afin d'être bien convaincu que, si l'auteur a eu le tort de diviniser un héros mortel, le héros de son imagination ne l'a point, comme tant d'autres, aveuglé lui-même sur le despotisme empourpré des feux de la victoire. Ainsi, dès le début de l'épopée, à peine le héros est-il né, que le poëte mesure

. . . . Le long chemin qui mène
Du pont d'Arcole à Sainte-Hélène.

Maintenant voici que Bonaparte grandit, simple officier, tout à l'heure général.

[1] *Œuvres complètes*, t. VII, p. 137 et 138. — J'aurais voulu risquer, moi aussi, un jugement raisonné sur le poëme et le sujet du poëme. Il ne m'a même pas été possible de copier une page où l'éminent critique du *Moniteur* d'aujourd'hui, M. Sainte-Beuve, apprécie justement Bonaparte au point de vue moral. (Voir, dans *Critiques et Portraits*, l'article sur les *Mémoires de Mirabeau*.)

Or c'était en ces temps où la France héroïque
Du bonnet phrygien coiffait la République...

. . . .

La laine en habits bleus par les mères cardée,
Cachait de nobles cœurs. La parole fardée
Ne vous égorgeait pas sous un masque imposteur.
Un frère était un frère, une sœur une sœur ;
Sur ses deniers d'airain, pauvre et fière, la France
Avec son glaive nu gravait une balance.

Que va faire le chef victorieux de l'armée d'Italie? Au désert d'Égypte, il rêve. Sera-t-il « homme de bien, » ou « âme du monde? » Brutus ou César?

Brutus est la victime et meurt avec sa foi,
César est le tyran et fait vivre sa loi.
Brutus est la vertu, César est la puissance.
Mon âme, achève donc, et quitte la balance.
Brutus est le mortel qui survit par hasard ;
César le dieu sur terre... Ah ! je serai César !

Dès que le Rubicon est franchi, Sainte-Hélène apparaît sans cesse dans les rêves de Napoléon, qu'il escalade le Saint-Bernard ou qu'il contraigne le pape à placer sur sa tête le diadème de Charlemagne. Voici notamment ce que chantent les orgues durant la scène du couronnement :

Convive du Seigneur, reçois le pain et l'eau!
Déjà pâle d'ennui, quand ta coupe est remplie,
Ne sens-tu pas au bord, comme une amère lie,
Le goût amer de Waterloo?
Dans le vaste océan de l'espérance humaine,
Où ta voile défie et le vent et le flot,
N'entends-tu pas gronder au fond, comme un sanglot,
Le flot lointain de Sainte-Hélène?

Plus loin, au triomphe d'Austerlitz succède immédiatement l'épisode de la mort de Lannes, à la bataille d'Essling. Étendu sur un brancard, Montebello se soulève pour crier au conquérant : Retournez en arrière!

Vous n'aimez rien que vous, et de vos éperons
Toujours vous harcelez le flanc des nations.
Craignez qu'en se cabrant l'indocile cavale
Ne vous fasse vider la selle impériale...

Mais l'Empereur ne veut pas entendre. Au faîte de la gloire, le vertige l'a pris. Il se divinise lui-même, défie la fatalité et joue son empire à croix ou pile. Le monologue où ces idées sont exprimées est d'une grandeur véritable. Là, M. Quinet semble avoir, comme disait Gustave Planche, « pénétré dans la conscience même » de son héros.

Tout s'assombrit dans le poëme. Le pape, délivré, lance l'anathème à son ancien geôlier. Napoléon répudie Joséphine, « son étoile. » A Saragosse, la vieille Espagne aiguise son poignard. « Sous l'orme de Leipsick, » la Germanie ressuscitée s'élance dans « la danse du glaive. » Moscou s'enflamme, et, à la poursuite des fuyards, l'Europe entière inonde la France. Par deux fois notre frontière sacrée est violée.

Et maintenant c'est l'heure où la terre des Gaules
Gémit, comme une harpe, à l'ombre des vieux saules...

Toutes ces scènes de vengeances et de deuil sont reproduites par le poëte avec une énergie sublime. Il y a là des élans de patriotisme, des éclats de poésie, qui sauveront l'œuvre de l'oubli.

On peut sonder la profondeur du *bonapartisme* de M. Quinet en lisant ce testament du héros épique, puni à Longwood de son ambition :

Je lègue en ma pensée : aux peuples ma couronne ;
Mon orage éternel au ciel qui m'abandonne,
A chaque jour qui luit mon pesant souvenir,
Ma gloire au genre humain, mon œuvre à l'avenir.
Je lègue à mon enfant une place en ma tombe ;
Et mon orgueil au flot qui s'élève et retombe ;

De mes projets altiers le sable à l'océan;
De mes mille désirs la poussière au néant;
Au sommet sourcilleux le vent de ma colère,
Et mon nom à l'écho, mon trône au ver de terre.

En somme, *Napoléon*, au point de vue purement artistique, est une œuvre remarquable, mais de beaucoup inférieure à *Ahasvérus*. M. Quinet, en prose si grand écrivain, semble gêné par le vers, au point de rester dans l'expression au-dessous de sa propre pensée. Néanmoins, emporté par le lyrisme de son imagination, il arrive souvent à écrire des morceaux merveilleusement rhythmés et qui sont, non d'un versificateur habile, mais d'un vrai poëte. *Prométhée* et surtout les *Esclaves* marquent, sous le rapport de la forme, un progrès considérable. Dans *Napoléon* on sent trop le travail, on le sent moins dans *Prométhée;* dans les *Esclaves* on ne le sent presque plus, la pensée a fini par dompter l'expression rebelle.

IV. — PROMÉTHÉE[1].

Il est facile de suivre, à travers les œuvres historiques et philosophiques d'Edgar Quinet, le développement du combat éternel que la foi et le doute se livrent dans l'âme humaine. Nulle question, ce semble, ne l'a intéressé davantage, et personne mieux que lui n'a compris, sondé, analysé, décrit, l'incessante progression du scepticisme depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours.

Dans l'Inde, tout étant dieu et la personnalité humaine se trouvant anéantie, soit au sein de l'universelle affirmation, soit au sein de la négation universelle, à peine sent-on la révolte de la conscience contre la fatalité. Mais sous

[1] *Œuvres complètes*, t. VIII.

la divinité de Jéhovah, seul maître responsable, le drame intérieur commence; les lamentations de Job, injustement frappé, se font entendre, et le Tout-Puissant accusé ne sait qu'éblouir son accusateur du spectacle de ses œuvres, le terrifier de la crainte de sa colère. Job, non convaincu, n'ose point essayer de résoudre l'insoluble problème : il s'arrête dans le doute et se tait. En Grèce, Prométhée, châtié par Jupiter parce qu'il a fait le bien, parce qu'il a enseigné la parole, la justice, les arts célestes aux premiers hommes, Prométhée est déjà moins naïf que le pauvre Job. Quoique cloué au rocher, sur le sommet du mont sacré, il lance contre ses divins bourreaux une imprécation terrible, et, sous le bec du vautour, il ne se dédit pas. D'un mot de repentir, d'un signe de regret, il pourrait obtenir sa délivrance, il refuse de prononcer ce mot, de faire ce signe. Qu'enfin les Olympiens lui commandent l'humilité au milieu des éclairs, il les brave, il prophétise leur chute; sa volonté seule est aussi forte que l'Olympe. Cependant, à tous les dieux antiques, le Dieu moderne a succédé. Voici d'abord Hamlet, qui, à l'aspect du crime triomphant, doute du Dieu catholique. Son « froid sarcasme » est pire cent fois que les lamentations courroucées de Job et les imprécations de Prométhée. C'est que son scepticisme d'esprit a pour racine l'irrémédiable scepticisme du cœur. « Je ne sache rien de plus profond, dit avec raison M. Quinet, que d'avoir fait dépendre le doute absolu de la nécessité de douter de sa mère. » Hamlet n'a rien de la violence antique, son mal est si grand, qu'il en rit. « Un fantôme errant sur les débris de l'intelligence humaine, voilà tout Hamlet.» Douteur absolu, il réunit Dante à Voltaire, il résume, annonce, dépasse les briseurs de songes, Arioste, Cervantes, aussi bien que Rabelais, et de son sarcasme fait le vide,

car « ce sarcasme est froid comme l'éclat de rire d'un spectre, dans une tombe. » Y a-t-il encore un pas à faire dans le doute? Oui, et ce pas, Faust le fait. Faust, « c'est l'incarnation de l'humanité actuelle tout entière, qui, infatuée de science, est devenue fataliste, et, au milieu des tourments de tant de questions irrésolues, fait son apothéose dans les larmes. » — En ces quatre types immortels : Job, Prométhée, Hamlet et Faust, M. Quinet voit « toute l'histoire du cœur de l'homme aux prises avec la religion. » Et cette histoire n'est point achevée, chacun de nous la continue, jour par jour, luttant, luttant sans cesse avec soi-même, pour croire ou ne pas croire. Faut-il s'en plaindre? Non, il faut s'en réjouir; la vie est à ce prix.

« D'ailleurs, s'écrie Edgar Quinet en terminant son admirable tableau de la torture intime de l'humanité, d'ailleurs, il n'est pas vrai que tout scepticisme soit stérile; il est un doute fécond comme il est une douleur féconde. L'Ancien Testament, dans ses chants de désespoir, contenait le Nouveau. Le livre de Job a eu pour réponse l'Évangile. Le poëme de Prométhée enfermait implicitement le platonicisme des Pères grecs, et il a trouvé sa solution dans le monde moderne. Qui sait quelle réponse l'avenir prépare aux énigmes proposées de nos jours? Ne nous effrayons pas trop de ces abîmes qui s'entr'ouvrent tout à coup sous nos pas. Il en sort quelquefois d'éclatantes lueurs, qui ne sont pas celles de l'enfer. Ni la croyance ni le scepticisme ne sont épuisés : l'une et l'autre enfanteront des joies et des douleurs nouvelles. On verra d'autres Job, d'autres Prométhée, d'autres Faust, qui ne cesseront de chercher d'autres cieux et entreront plus avant dans les régions désolées; car le doute est aussi un instrument de la vérité, et c'est pour cela qu'il est indestructible comme elle [1]. »

Ainsi est révélé le secret de l'âme du poëte. Edgar Quinet doute, comme tous les hommes de son siècle; mais son scepticisme, au lieu de lui donner le vertige du néant, lui inspire la passion de ce qui n'est pas, l'amour de ce

[1] *Génie des religions*, l. V, c. v.

qui doit être. Dans *Ahasvérus*, il avait voulu peindre l'humanité entière, maudite, doutant d'elle-même, par l'amour se rachetant de la malédiction, et se sauvant du doute par l'espoir infini. Dans *Prométhée*, œuvre moins générale, il approfondit ce qu'il n'avait qu'indiqué précédemment : il choisit un certain âge du monde, il fait revivre une individualité légendaire, et cette personne vivante, ce prophète, « figure de l'humanité religieuse, » ouvre sa conscience et y montre le drame intérieur de la foi et du doute, de l'éternel supplice aboutissant à l'éternelle délivrance.

Les tragiques de l'antiquité n'avaient compris de Prométhée que le blasphème et l'anathème. En vain, s'étaient-ils essayés à délivrer le Titan, martyr. Des dénoûments cherchés par Eschyle, Sophocle, Euripide, il ne reste rien ou presque rien. Pourquoi? Sans doute, parce que le génie de ces grands hommes avait été impuissant à trouver le mot de l'énigme. Tant que subsistaient les dieux de l'Olympe, leur victime ne pouvait, sans leur céder, sans se renier elle-même, briser ses chaînes matérielles et morales. Il fallait, pour que Prométhée s'affranchît de la malédiction de l'Olympe, qu'il n'y eût plus d'Olympe. La tragédie du Caucase n'avait pas de solution avant la tragédie du Golgotha. C'est à cause de cela que les Pères de l'Église, et notamment Tertullien, n'ont pas hésité à faire de Prométhée un Christ avant le Christ. A leur exemple, unissant les deux traditions, la chrétienne à la grecque, M. Quinet reprend le mythe antique, le complète, le transporte au sein du monde moderne, et, dans la bouche de l'éternel prophète, met de nouveaux oracles.

Une rapide analyse fera comprendre toute la grandeur et toute la nouveauté de cette dramatique épopée, qui n'a de classique que le titre et la forme.

Sur le bord de l'Océan, aussitôt après le déluge, Pro-

méthée a recueilli le limon primitif, et déjà il en a ébauché des figures humaines de tous les âges, qui apparaissent, immobiles, dans les bois, dans les cavernes et sur les flancs des montagnes. Pour l'heure, seul sur la terre, il modèle son chef-d'œuvre, une géante. Type de la beauté souveraine, mais encore aveugle, muette, sans soupir, sans battement du cœur, elle « n'attend plus que la vie. » Le Titan lui communique son âme. Elle s'éveille. Sa première sensation est celle que dut éprouver l'humanité à sa naissance. Elle cherche à se connaître et se retrouve en tout, dans l'arbre, le nuage, l'air ; la nature entière lui semble être elle-même, elle ne s'en peut distinguer. Le Titan lui donne un nom : Hésione. N'est-ce pas sa propre voix qui a parlé extérieurement ? Peut-il être un autre nom que le sien ? Lorsque Prométhée s'est nommé, elle lui demande :

D'un autre nom que moi pourquoi t'appelles-tu ?

Il se laisse voir et peu à peu elle comprend qu'il est et qu'elle est. Dès lors, elle vit. Mais qu'est-ce que vivre ? Prométhée lui répond :

Dans tes bras de géante où dorment les chimères,
D'abord tu berceras des peuples éphémères ;
Tu nourriras de lait les cités aux berceaux.
Mais, tes larmes bientôt coulant en longs ruisseaux,
C'est toi qui gémiras sur la première tombe.....

Et il ne lui dissimule rien de ce qu' « il en coûte de naître, » le travail, la douleur, le rêve incessamment poursuivi et le désespoir après la vaine recherche.

Libre dans l'univers, esclave de toi-même,
Entre le ciel et moi, l'autel et le blasphème,
Tu choisiras tes dieux ; tu le peux, tu le dois,
Et de ta volonté tu porteras le poids.

Il lui montre les fils qui naîtront d'elle, — l'humanité, — promis d'avance à la mort, trop fiers pour obéir, trop faibles pour lutter, accablés par les cieux et en eux-mêmes soulevant des tempêtes. Contre elle et sa race les dieux ennemis se sont ligués. Prométhée seul est avec elle. Veut-elle vivre ou mourir? — Vivre, se hâte-t-elle de répondre, et, jetant les yeux autour d'elle, elle salue la nature souriante :

Tout m'aime, tout me plaît et m'aimera toujours!

La scène change. Prométhée marche sur les cendres refroidies du volcan de Lemnos. Des flots de lave s'échappent du cratère et la montagne tremble, ébranlée par le marteau des Cyclopes, qui travaillent en chantant :

Des dieux fondons la cuirasse;
Qu'un dur acier les embrasse
Pour émousser la menace
D'un invincible avenir.
A des dieux privés d'armures
Tous les coups sont des blessures;
Couvrons d'acier leurs ceintures,
Les dieux ont peur de mourir.

Prométhée, gravissant la montagne enflammée, fait appel aux dieux de l'avenir pour qu'ils le couvrent de leur ombre. Le voici « au foyer de la création. » Les Cyclopes ont achevé leur travail ; ils se taisent, afin de ne point réveiller les dieux qui dorment, et s'endorment eux-mêmes. Prométhée lance alors un superbe défi à « Jupiter-Scarabée ; » il se penche sur le bord de l'abîme, il puise du feu sacré, et s'enfuit.

Sur les ordres de son créateur, Hésione poursuit la feuille errante, assemble les branchages blanchis, et, pour la première fois, est construit le foyer. Réchauffés par la flamme qui petille, les modèles humains, épars aux alen-

tours, s'animent, accourent. — D'où venez-vous? leur demande Hésione. — Ils ne savent, ils viennent d'où vient l'étoile, la bruyère, l'herbe, le roseau, l'onde murmurante. Nés comme Hésione, « de l'argile et des pleurs, » ils sont ses sœurs et ses frères. Ils n'ont encore ni passé ni mémoire, ils s'appellent tous d'un même nom. Et, « où vont-ils? — A la mort. » A cette triste pensée une autre aussitôt succède : sur le sein des femmes, le nouveau-né boit la vie, il pleure, il bégaye, il sourit! — Dans la foule on distingue les rois, qui ne savent où conduire « leurs rudes troupeaux, » et les prophètes qui donnent l'essor à « l'hymne ailé. » — A ces hommes, si divers, auquel il a tout donné, jusqu'à l'espérance, « cachée au fond de tous leurs maux, » jusqu'au feu, « père des arts, fils de la liberté, » Prométhée demande :

Que vous faut-il encore?
Ah! donnez-nous des dieux!

Les Cyclopes, en ce moment, se réveillent. Ils voient avec effroi l'humanité naissante envahir et profaner le domaine immaculé des dieux. De leurs cris ils avertissent le ciel du vol de Prométhée.

La première partie du poëme n'était qu'un prologue. Nous sommes au cœur de l'action. — Au nom des douze Olympiens, Némésis ordonne aux Cyclopes de clouer Prométhée sur le sommet du Caucase. Des anneaux inusables retiennent le ravisseur du feu éternellement attaché au roc éternel. Mais son corps seul est enchaîné. Ne pourrait-on pas enchaîner son âme et, comme ses membres, briser son orgueil? Qui lui arrachera le souvenir? Le vautour sera-t-il assez affamé pour fouiller jusqu'au fond de sa poitrine, là où gît l'espérance? Non, et c'est ce qui

désespère Némésis. Les Cyclopes, qui lui ont obéi à contre-cœur, semblent railler l'impuissance des Olympiens, ils regrettent Saturne et les anciens dieux. Némésis les engloutit et remonte vers le ciel.

Prométhée est seul. Se plaint-il ? Non.

Je suis content ; j'ai fait ce que je voulais faire.
Mon œuvre parlera si mon cœur doit se taire.
Dieux sourds, voyez ! je ris ; que sert de m'en cacher?
Car, de ces mêmes mains qu'enchaîne le rocher,
Tout un monde est sorti qui vous hait et qui m'aime.

La première voix qui monte vers le Caucase est celle de l'Océan, ému des souffrances du Titan. Prométhée l'interroge. Il a hâte de savoir ce que sont devenus les hommes. Redisent-ils son nom ? — Les hommes l'ont oublié, et ce sont les dieux, ses ennemis, qu'ils adorent, car

Toujours dans le plus fort ils voient la récompense.

Et l'Océan ajoute :

De l'aveugle avenir, enfin, qu'espères-tu?
Les dieux possèdent tout...
Excepté l'inconnu !

interrompt Prométhée. Que l'Océan le convie à prier ses bourreaux, lui, il réserve son encens pour des divinités plus puissantes. Ses ennemis ont vaincu l'Univers, mais le Titan reste insoumis. En dépit des vautours, en dépit de ses chaînes, son âme est libre. Que lui importe d'être seul ! Le droit reste avec lui.

L'Océan s'est retiré, prenant en pitié l'orgueilleux insensé. Du flanc de la montagne, un cri s'élève. Hésione, épuisée, ne peut se rapprocher de Prométhée. Étendue dans le ravin, elle implore celui qui l'a fait naître, car elle sent que sa vie est épuisée, et elle veut renaître encore. — Prométhée, impuissant, la voit mourir !

Cependant les Sibylles sont venues chercher l'inspiration sur le Caucase. Muettes sur leurs trépieds, au milieu des foules qui affirment et qui nient tout à la fois, désertent les autels, et n'en élèvent pas d'autres, elles demandent au Titan s'il ne voit pas de meilleurs jours. — Une grande joie illumine l'âme désolée de Prométhée. Ce que lui disent les prophétesses du genre humain ne prouve-t-il pas que les dieux vont périr? Par delà son Caucase, il voit apparaître un autre Caucase, et sur ce mont de malheur un jeune Dieu qui bénit l'univers, et le délivre lui-même... Les Sibylles ne comprennent pas, refusent de comprendre. D'ailleurs ne voient-elles pas un des Olympiens, Hermès, descendre des nuées, et s'avancer vers l'audacieux blasphémateur?

Que Prométhée nomme ce Dieu nouveau qui doit briser l'empire de l'Olympe! — Mais le Titan ne veut pas répondre. Avec un superbe dédain, et malgré les supplications du chœur des Sibylles, il reste muet. — D'un seul mot, tu peux te racheter, lui dit Hermès. — Non, il ne dénoncera pas l'enfant de l'avenir. — Que l'aigle donc vienne achever l'œuvre du vautour! — « Dieu ne peut me tuer tout entier! » crie encore Prométhée. — Au bruit du tonnerre, à la lueur des éclairs, les « douze immortels s'abattent sur leur proie. »

La douleur a été trop profonde. Le cœur de Prométhée est vide, et c'est lui maintenant qui se ronge lui-même. Le monde rit du faux prophète. Si le monde avait raison?

Grands dieux! si par hasard vous étiez immortels!

Le Dieu attendu est si lent à venir! Et puis, « ses doigts l'ont-ils touché? » S'il venait, serait-il moins cruel envers lui? En vain l'aigle l'a mordu, il a « ri sous le vautour. » Mais sa pensée a chancelé dans le doute, elle a

ouvert en lui-même une plaie qui ne peut guérir. Les douze immortels sont restés impuissants contre leur ennemi,

Mais Prométhée a seul subjugué Prométhée.

Les Sibylles, qui refusaient de croire à la grande espérance du Titan, résistent à présent à son immense désespoir. Elles ont soif de foi et d'immortalité. Elles osent briser « l'autel de la Peur. » Le Dieu nouveau « gonfle leur poitrine ; » des yeux de l'âme, elles le voient ; elles le sentent en toutes choses. Qu'il vienne donc, le rédempteur ! Elles l'attendent en le priant.

Cette prière qui termine la seconde partie de l'épopée est un morceau lyrique d'une élévation peu commune. Du reste, tout le combat de Prométhée avec les dieux et avec lui-même, suivi par le chœur des Sibylles, compose un tableau admirable, moderne par le mouvement, antique par la majestueuse sérénité de son ensemble.

La troisième partie s'ouvre par un dialogue entre les deux archanges Michel et Raphaël. En volant à la surface du monde, ils ont surpris les mouvements secrets des cœurs ; ils ont entendu les sanglots, les soupirs des cités ; tout leur prouve que le monde est prêt pour la bonne nouvelle. Ils aperçoivent sur le sommet d'une montagne un géant crucifié. Ils replient leurs ailes, et descendent vers cet inconnu, dont le visage rayonne comme le leur.

Le Titan est anéanti par la souffrance. Qu'est-il ? D'où vient-il ? Il a tout oublié. Aux douces paroles de ses deux visiteurs, peu à peu il recouvre le souvenir et bientôt il peut leur raconter sa terrible histoire. Des ombres entourent son berceau. Qui fut son père ? Quelque temps il erra par la solitude universelle, le sentant partout et l'appelant en ses élans d'amour. L'âge finit par « briser

l'aile de ses rêves divins. » Orphelin, il perdit jusqu'au sentiment filial. Un jour, s'égarant loin des cieux, sur l'Olympe il trouva les dieux assemblés. Admis à partager leur couche et leur nectar, il se lassa vite de ces vanités. Il quitta les Olympiens en riant de leur folle divinité et visita l'abîme. Au milieu du monde encore vide, il rêva tout à coup de le peupler. De l'impur limon, il ébaucha des êtres, et le premier d'entre eux, un demi-dieu, il l'anima de son âme. Pour les autres il déroba le feu sacré, et, dès qu'ils respirèrent, les arracha à la fatalité et leur enseigna les premiers arts.

J'ai trop aimé, peut-être aimé-je trop encore.
Voilà, voilà pourquoi ce vautour me dévore,
Et pourquoi sur ce mont, deux fois déifié,
Des mains de Jupiter je suis crucifié.

— Jupiter est tombé de son ciel, dit l'archange Michel aussitôt que le Titan a achevé son récit ; les dieux idolâtres sont détrônés, « l'Éternel a reconquis les cieux ! » — Mais Prométhée n'y peut croire. Il a trop longtemps espéré. Dans son doute, il va jusqu'à craindre que le dieu nouveau, comme les autres, ne soit fécond en promesses... — L'un des archanges l'interrompt en brisant ses entraves au nom de Jéhovah, tandis que, d'un coup de flèche, l'autre tue le vautour. — Si ce n'était qu'un songe, s'écrie Prométhée, libre, doutant encore...

A ses pieds, il aperçoit les anciens dieux qui demandent à renaître pour réparer le mal qu'ils ont fait. Comme le peuple aux rois détrônés, Prométhée leur répond : « Il est trop tard ! » Les dieux ne demandent plus qu' « une place pour ramper. » Les archanges les chassent avec mépris. En se retirant, les dieux lancent l'anathème à Jéhovah, leur vainqueur :

L'aigle vieillit, ainsi vieillira la colombe...
Descendus dans l'abîme où sont les anciens dieux,
Vous nous verrez au seuil... Ce sont là nos adieux.

Et, pendant qu'ils s'évanouissent dans la nuit éternelle, Prométhée délivré ne peut retenir ce dernier cri de doute :

Combien de fronts divins, qui défiaient l'orage,
J'ai vus déjà pâlir et mourir avant l'âge!...
Demain si, dans vos cieux rassasiés d'amour,
Sur vos sépulcres d'or s'abattait le vautour!...

— N'achève pas, disent les archanges en entraînant leur frère loin du Caucase. — Où l'emportent-ils? « Au sein de Jéhovah. »

Hésione ressuscite et les Séraphins achèvent le drame sacré de la délivrance de Prométhée par un chœur triomphal :

Sur un Caucase ardent les nations gémissent;
J'ai vu des peuples rois qu'on liait au rocher.
Quand sera le vautour, sous qui les cœurs périssent,
Immolé par l'archer!
Tout vautour en son nid se dévorant lui-même,
L'injustice, avec lui, voit son règne finir.
Des serres du passé, toujours l'archer suprême
Délivre l'avenir.

Embrassant l'ensemble de cette épopée, certains critiques ont dit : M. Quinet y annonce la fin du christianisme, comme son Titan annonce la fin des dieux païens. D'autres, au contraire[1], signalent dans *Prométhée* « un retour marqué à l'inspiration chrétienne, » et prétendent que cette œuvre, comme *Napoléon*, comme *Ahasvérus*, exprime clairement « l'espoir d'une renaissance religieuse, d'une nouvelle résurrection du Christ. »

[1] *Revue des Deux Mondes*, 1er juillet 1858.

Si christianisme est entendu dans le sens ordinaire, c'est bien la fin du christianisme que le poëte annonce. Mais si, sous ce nom, l'on comprend une religion idéale, qu'aucun dogme fixe n'arrête dans le passé, qui marche au-dessus du présent dans la direction de l'avenir, réalisant sans cesse et sans cesse élargissant un évangile éternel, oui, sans doute, *Prométhée* est un poëme chrétien ; oui, son auteur attend une nouvelle ère religieuse ; il prédit la délivrance de l'Esprit et la chute des faux dieux.

V. — LES ESCLAVES [1].

Edgar Quinet a déterminé lui-même le but de son dernier poëme, dédié par l'exilé aux exilés, *exulibus exul*. — « Je me suis, dit-il, trouvé en un temps où la conscience humaine m'a paru se troubler. » — Et il a considéré comme un devoir d'exciter les poëtes à sauver les âmes de la corruption ; pour leur donner l'exemple, au milieu du silence, il a élevé la voix.

Son œuvre devait naturellement prendre la forme de la tragédie, car rien n'est foi, rien n'est enthousiasme, rien n'est héroïsme en ces temps d'incertitude et de lâcheté, tout est lutte intérieure sous l'apparence d'une paix, sœur de la mort. Et quel sujet choisir, sinon le plus ancien et le plus actuel, l'esclavage ? L'esclave, fondement souterrain du monde antique, est resté ignoré, oublié des poëtes et des historiens, enterré sous le ridicule. Quelle heure plus propice pour le retrouver ! Autour de nous, en nous-mêmes, ne le sentons-nous pas, ne le voyons-nous pas, ne le touchons-nous pas ?...

« J'appelle révolution servile, dit Edgar Quinet, toute révolution

[1] *Œuvres complètes*, t. VIII.

qui se propose un but matériel, indépendamment de tout progrès moral, de toute émancipation spirituelle ou religieuse. »

N'avons-nous pas essayé de ces révolutions serviles, et, en en transportant les principes et les développements dans le monde antique, n'est-on pas sûr, d'une part, de retrouver le véritable caractère d'un passé assombri, et, d'autre part, faisant revivre ce passé, de prouver au présent pourquoi la servitude est impuissante à s'affranchir, si du même coup elle ne brise et les chaînes du corps et les chaînes de l'âme?

Oui, le drame de l'Esclave est notre propre drame et M. Quinet a bien fait de l'écrire. Que quelques intéressés à mal voir y voient une sanglante satire de la démocratie moderne, peu importe! Il est utile de considérer la profondeur de l'abîme, dans lequel la servitude entraîne fatalement l'homme. Il est bon de savoir comment l'homme se déforme, se dénature, s'anéantit intérieurement au point de rester incapable de briser ses chaînes d'idées, lors même qu'il a été assez fort pour mettre en pièces ses entraves de fer; comment, rompant le joug, il excelle à le refaire lui-même et ne sait user de sa victoire que pour la livrer à l'ennemi vaincu. Morts depuis deux mille ans, les belluaires révoltés ressuscitent afin que leurs descendants rougissent, se reconnaissant en eux. Mais Spartacus aussi se réveille dans toute la splendeur de l'héroïsme, et, par son exemple, on apprend de quelle manière, « ayant commencé à être moins qu'un homme, » l'esclave « finit par être le premier de tous. »

Les *Esclaves* ont paru, en 1852, à Bruxelles et à Paris. La critique française n'a pas eu le temps de s'en occuper [1].

[1] M. Saint-René Taillandier (*Revue des Deux Mondes*, 1er juillet 1858), est le seul critique, je crois, qui ait signalé, en France, l'importance artis-

Il est donc nécessaire de dire ici que ce drame non joué est une des œuvres les plus importantes de l'époque actuelle et qu'au point de vue purement artistique, en dehors des écoles jadis rivales, il renoue le lien brisé de la pure tradition cornélienne. Dans les *Esclaves*, en effet, la forme est d'une pureté plus égale que dans *Napoléon*, elle est moins indécise que dans *Prométhée*. Définitivement arrêtés, les vers, souvent brillants, énergiques toujours, revêtent, sans les étouffer, les plus nobles pensées. Le poëte, qui en ses autres œuvres est notablement inférieur au prosateur; ici lui est presque égal. Au moins ne sent-on plus la difficulté vaincue ; l'harmonie est réalisée entre la parole et l'idée, et rien ne la trouble. Sans être comparable, ni à Lamartine, ni surtout à Victor Hugo, Edgar Quinet prend parmi les poëtes de ce siècle une place assez élevée pour que l'avenir ne l'oublie pas. Sous le rapport de l'action et des caractères, j'ose affirmer que son drame ne laisse rien à désirer. Antique par le sujet, il devait rester et il est resté antique. Les scènes se succèdent avec autant de logique que de variété, les caractères bien accusés se développent par grands traits, et, sans violence, l'intrigue conduit au dénoûment. Que l'on n'aille pas croire néanmoins que les *Esclaves* soient une tragédie classique dans le mauvais sens du mot. Par la puissance de l'intérêt, par le renouvellement incessant de l'émotion, ce drame est vraiment moderne. Jeté dans le moule d'hier, il vit de toute la vie d'aujourd'hui. Qu'on le représente sur le théâtre national d'un peuple libre, et l'on verra comment ce peuple l'accueillera !

tique des *Esclaves*. — « Il n'est pas impossible, dit-il, que M. Frédéric Halm se soit inspiré du *Gallus* de M. Quinet pour peindre le gladiateur de Ravenne. Le rôle de Cinthie, si noble, si poétique, a pu fournir aussi quelques traits à la *Thusnelda* de l'écrivain allemand. »

La toile se lève. La scène représente le vestibule du cirque des gladiateurs. Les esclaves se préparent pour le sanglant spectacle que le tribun offre ce soir à la plèbe romaine. Le Germain Géta accepte son sort comme une fatalité ; au lieu de perdre son temps à maudire des dieux sourds, il étudie son dernier sourire. Le Gaulois Gallus a fini par prendre son mal en patience, et il se moque de lui-même. Bien plus, jusque dans la servitude, il trouve d'âpres plaisirs. D'avance, il s'enivre des rugissements de la foule et de l'émotion des belles Romaines, toute une heure enamourées de ce beau gladiateur qui dispute si bravement sa gorge au bourreau ! Le Dace Cotys sent plus profondément sa misère, et parfois une menace s'échappe de ses lèvres : Si les esclaves se comptaient..... Mais la menace est vaine. Les esclaves n'ont garde de se compter. Chacun d'eux s'ignore, et tous, ils ont cessé de croire à l'avenir.

Parmi les gladiateurs une femme s'est glissée. La flamme prophétique jaillit de ses yeux, et de son sein, agité par l'inspiration divine, s'échappent des paroles étranges. Les esclaves ne comprennent ni les reproches, ni les promesses. Il n'y a de ciel que pour les maîtres, il n'y a d'espoir que pour les patrons !

Un seul belluaire est resté dans le vestibule du cirque. Silencieux pendant que les autres parlaient, le front entre ses doigts crispés, à quoi rêve-t il ? La prêtresse vers lui s'avance. Elle lui dit :

> Et Spartacus aussi, renonce-t-il à vivre ?

Spartacus relève la tête. Cette femme, il la reconnaît. C'était la sienne, au temps où il avait le droit de posséder quelque chose, une famille, et lui-même. Mais maintenant que lui est-elle ? D'où vient-elle ? que veut-elle ? — Elle

a quitté la Thrace pour suivre son époux, elle vient briser ses chaînes ou les partager. — Spartacus est mort, la servitude a glacé son âme, il n'est plus rien et ne peut plus rien être. — Cinthie le reconnaît toujours comme son époux et son maître. Errante à travers les forêts de la patrie, au ciel elle réclamait un libérateur, et l'écho lui répondait : Spartacus ! Sur l'écorce des chênes, elle a lu *Liberté* et le nom de son roi... — Moi, libre ! s'écrie Spartacus; moi! Est-ce que chacun ne crierait pas

. . . . En le voyant paraître :
C'est lui, c'est Spartacus ; il a volé son maître,
C'est l'esclave échappé du marchand Lentulus !

Vainement Cinthie a fait appel aux dieux. L'esclave n'a pas de dieux ! Mais a-t-il un enfant ? — Au nom de son fils, le belluaire pousse un cri de rage. A-t-il vu son père enchaîné suivre le char du triomphateur ? S'il l'a vu, il le doit mépriser? Mais non, l'enfant ne prononce le nom de son père qu'avec un pieux respect : grâce à sa mère, il ne connaît que le roi, le héros et le libérateur futur... Spartacus écrasé se relève alors. Il peut prononcer le nom sacré de la liberté; en le prononçant, il se sent revivre :

Le vermisseau rampant redeviendrait... Peut-être !...
Moi, captif, délier les mains des nations !
Ouvrir d'ici la route à leurs ovations !
Quel jour !... Voici ce jour ! il s'allume, il se lève !
J'entends surgir des flots le soleil de mon rêve !

Mais voici le tribun Scrophas, qui vient avec le marchand d'esclaves Lentulus arrêter le prix des gladiateurs qui s'entre-tueront ce soir pour amuser la plèbe romaine. Spartacus régénéré ose les regarder en face et le marché dont il est l'objet ne fait qu'augmenter sa colère. — Que faut-il à ce roi, qui coûte cent mines? des couronnes ? —

Non, des glaives! — A sa guise! et qu'il les distribue à ses compagnons!

Les esclaves accourent en foule, car les spectateurs sont déjà rassemblés dans le cirque. L'heure de mourir approche,

> Mourir! Pourquoi plutôt n'essayez-vous de vivre?

s'écrie Spartacus. — Géta craint le regard du maître et Gallus les destins contraires. Quant à Parménon l'affranchi, il tient à mettre en garde ses anciens compagnons contre les conseils imprudents :

> Non! non! Tout ce que peut l'esclave sérieux,
> C'est d'apprendre d'abord à ramper avec grâce,
> Et céder son soleil à toute ombre qui passe,
> Courtiser le patron en ses moindres désirs,
> Partout s'insinuer au fond de ses plaisirs,
> Gémir, s'il dort meurtri par le pli d'une rose,
> Cesser d'être homme enfin pour être quelque chose.
> Voilà comment on plaît, par quel art réfléchi,
> Endormi dans les fers, on s'éveille affranchi.

Pallas, le gladiateur grec, approuve fort ce conseil. Il ne croit plus à la liberté, « vieille déesse à la vide mamelle. » Mais Cotys et la foule des esclaves ont entendu l'appel de Spartacus. Lorsque le consul Lentulus ouvre la porte du cirque,

> Venez! c'est par ici que l'on retourne en Thrace!

crie le libérateur, et les gladiateurs, glaive en main, se précipitent dans l'arène, franchissent les gradins, massacrent, dispersent le peuple assemblé. — L'acte se termine par un chœur des esclaves, enivrés déjà de leur victoire :

> Vidons la coupe de l'empire!
> L'esclave est roi!

Stella, la jeune fille naguère serve, libre à présent, pâlit, rougit, pleure, lorsque tous se réjouissent. Pourquoi semble-t-elle ainsi porter le deuil au sein de la fête? Cinthie l'interroge. Elle hésite, elle ne sait que répondre. Enfin, elle l'avoue, elle regrette le gynécée où elle est née, la maison du patron, qui était pour elle l'univers entier, les fers qui lui étaient si doux! Son maître, le tribun Scrophas, et son fils le jeune Lucius, la joie du foyer, vivent-ils encore? — Ils vivent! — Et la pauvre enfant ne sait pas dissimuler un sourire d'espoir. — Eh quoi! lui dit Cinthie,

Quoi! dans la liberté, tu pleures l'esclavage?

et Stella, en sa naïveté, réplique aussitôt:

Mais toi, qu'appelles-tu de ce mot liberté?

A présent, ce n'est plus une jeune fille qui pleure en silence, c'est un homme, Géta, qui déjà s'ennuie d'être libre, et tout haut demande : Que faire de la victoire?

Prendre une âme royale. . . . . .

répond Spartacus.—Et Géta croit comprendre qu'il s'agit d'imiter les patrons, de faire des esclaves des maîtres, et des maîtres des esclaves.—Mais telle n'est pas l'idée de Spartacus. Ce qu'il veut, c'est qu'il n'y ait plus d'esclaves, c'est que désormais tout homme, Romain ou barbare, soit libre. — S'il n'y a plus d'esclaves, objecte Géta,

Comment puis-je savoir que c'est moi qui suis libre?

Jouir! voilà pour lui le but immédiat de la révolution. Spartacus lui paraît fou de rêver quelque chose au delà. Que Gallus fasse amener les vaincus, Géta restera pour

insulter à leur défaite, et Spartacus s'éloignera, plus pressé d'achever la victoire que d'en respirer l'encens. Il est bien peu impatient à « fouler les vaincus », se disent Gallus et Géta. « S'il voulait trafiquer de sa foi !... »

Ici se place une scène d'une réalité saisissante, car nous l'avons vu jouer au lendemain de toutes les révolutions. Pendant que les vainqueurs doutent les uns des autres, se divisent, se trahissent, les vaincus se reprochent mutuellement leur défaite, jusqu'à ce qu'ils s'unissent pour la réparer. — Le coupable, c'est le tribun, disent en chœur le consul et l'augure. Serions-nous prisonniers, s'il n'avait jeté dans le forum les mots de liberté et d'égalité, si les antiques coutumes avaient toujours été respectées, si le pouvoir était resté inviolable entre des mains patriciennes, si les dieux n'avaient pas été livrés au bas peuple, pour descendre logiquement de là jusqu'au troupeau servile? Scrophas se défend ainsi : Egalité relative, sage liberté, du haut de la tribune il n'entendait pas parler d'autre chose; jamais, du reste, il ne s'est adressé qu'aux hommes, les distinguant avec soin des esclaves; à sa place, qui eût supposé qu'on entendrait dans la foule sans nom des paroles viriles ? — Vous eussiez dû le prévoir, se hâte de répliquer l'augure, prophète après l'événement. — N'importe ! interrompt Scrophas, c'est moi qui vous sauverai; Spartacus ne soutiendra pas mon regard. Attendez !

Deux mondes sont en présence : Rome plébéienne; l'esclavage romain. Rome, avec dédain, offre à son vainqueur des dépouilles opimes, une retraite opulente, de belles courtisanes. Que faut-il de plus à l'esclave? Voudrait-il commander? « C'est un trop grand souci. » Faire des lois? Cela regarde le sénat ! Que l'esclave prenne de l'or et que tout rentre dans la route battue ! — Aux honteuses

propositions de Scrophas, Spartacus répond avec une énergie méprisante :

J'ai voulu voir jusqu'où le Romain peut descendre.
Je le sais maintenant. . . . . . .
Voilà donc ce qu'ils ont dans le cœur pour l'esclave,
Ces vendeurs de discours plus brûlants que la lave,
Ces tribuns de mensonge en leurs phrases drapés,
Du bien du genre humain nuit et jour occupés!...

Et en effet, lorsqu'il criait : Justice! au milieu du forum, lorsqu'il comptait les blessures faites par le fouet patricien sur le dos populaire, Spartacus ne l'a-t-il pas entendu? N'est-ce pas lui qui a armé son bras, aiguisé son couteau? Et maintenant.... Le tribun, rougissant, pour dissimuler son trouble, jette aussitôt cette phrase :

C'est moi qui fus ton maître. .

SPARTACUS.

Et c'est moi qui le suis.

. . . .

SCROPHAS.

. . . . Pourtant je te réclame,
C'est moi qui t'achetai cent mines.

SPARTACUS.

Les voici!
Tiens, tribun, baisse-toi. Je me rachète ainsi.

Et, après avoir jeté de l'or aux pieds du magistrat romain, il sort, le laissant seul, stupéfait, effrayé « de la majesté de l'esclave. » Rome a été vaincue deux fois, en sa force matérielle, en son esprit. Elle n'a plus qu'à implorer la Peur et la Pâleur!

A l'appel de ses prêtres, la Peur et la Pâleur ont répondu. Tous les chefs des esclaves sont rassemblés, sauf Spartacus. Le grec Pallas soupçonne. Qui? Spartacus. Tout d'abord, Cotys et Gallus se récrient : un si grand

homme ! — Un grand homme sans doute, répète Pallas, qui craint d'avoir trop osé.

> Mais enfin qu'a-t-il fait qui ne soit votre ouvrage?

Et chacun de reconnaître qu'après tout il en eût fait autant, plus peut-être, si sa pensée n'eût été surprise et réalisée par un plus habile. Pallas peut alors jeter le grand mot : Spartacus est un traître. — Il n'y a plus guère que Cotys qui demande des preuves. — Les acclamations de la foule, l'air soucieux du roi, sa douceur à l'égard des prisonniers, tout ne prouve-t-il pas que Spartacus trame la perte de ses compagnons ? Nul captif n'est encore sorti de ses mains, les esclaves n'ont point d'esclaves ! Est-ce qu'ils souffriront que Spartacus-tyran garde pour lui tous les profits de la victoire, tous les moyens de la vendre ? Non ! non ! Sur les conseils de Pallas, « ce véritable ami, » les chefs se révoltent, ils veulent être les maîtres. Qu'on leur amène donc les prisonniers et qu'ils se les partagent !

Les Romains vaincus, consuls, sénateurs, augures et tribuns, sont rangés devant les gladiateurs. Des sorts sont jetés dans un casque. A chacun échoit son lot. Stella, la chanteuse, selon l'usage, peut choisir. Elle demande ses anciens maîtres. On les lui laisse emmener. Des gardes entraînent les autres, toujours fiers et d'une fierté qui fait honte à leurs vainqueurs :

> Ces hommes ne sont pas comme les autres hommes ;
> Les fers pèsent sur eux sans courber leurs esprits.

Un seul prisonnier a été détaché du groupe, Parménon l'affranchi : n'est-il pas maître avec les maîtres, esclave avec les esclaves, placé entre les deux camps, pour sauter de l'un dans l'autre, au gré de la Fortune ? Puisque cet homme rare n'ignore pas les appétits de l'esclave et sait

les secrets du maître, c'est donc à lui qu'on demandera conseil pour « régler les destins. » Or, selon Parménon, il faut un sénat, des patriciens, une plèbe. Mais qui sera plèbe? la masse commune! Quant à Pallas, à Gallus, à Géta, à Cotys, est-ce qu'ils ne se sentent pas patriciens? Que leur manque-t-il pour l'être? Ils ne peuvent plus, ils ne doivent plus se souvenir de ce qu'ils ont été. — Renier nos aïeux! s'écrie Cotys indigné. — Mais les autres sont déjà enivrés d'orgueil. Géta, plus exalté, se sent devenir Dieu. Après un accès de folie, il retombe affaissé. Ce n'était qu'un rêve! — A-t-il vraiment rêvé? se demandent ses compagnons. D'ailleurs, dit Pallas,

Il faut des dieux au peuple. — Il en faut même aux fous,

ajoute Parménon.

Survient la prêtresse. On écarte devant elle le voile de la porte du cirque et elle aperçoit jusqu'aux extrémités de l'horizon des croix nouvellement plantées. Elle recule d'horreur. Les anciens gladiateurs l'entraînent sur le trépied. Elle s'écrie, en montrant les voies romaines couvertes d'instruments de supplice :

Où mènent ces chemins?— Au triomphe. — Au supplice,

réplique la prêtresse. Et, prophétisant, accompagnée d'un chœur de jeunes filles, elle voit deux vipères ramper au fond du vase sacré; sur les glaives qui lui sont présentés, elle reconnaît du sang, — « le leur » — L'oracle ment! crie la foule. Mais Cotys s'effraye. Géta le rassure.

Eh non! ne vois-tu pas que, maîtres du butin,
Nous sommes désormais l'oracle et le destin!

Au quatrième acte, le spectateur est transporté sur un promontoire du détroit de Messine. Le camp des esclaves

est assis en face du camp de Crassus, dont on reconnaît les aigles dans le lointain.

Scrophas et Lucius ont compris les soupirs de Stella. Cette nuit, elle limera leurs chaînes, elle leur procurera un guide, et, en récompense, elle saura mourir. Mais voici Spartacus qui vient tenter un dernier effort. Il offre au tribun du peuple de s'associer à lui pour fonder du même coup la liberté de l'esclave et celle du plébéien. Le temps presse. L'alliance doit être immédiatement scellée par le mariage de Stella avec Lucius. Scrophas ordonne à son fils de répondre.

Épouser une esclave! ô père! quelle injure!

Stella, sans doute, c'est la beauté, la vertu. Mais « que sert la vertu chez l'infâme? »

Plutôt mourir cent fois captif sur ce rivage,
Qu'en épousant l'esclave épouser l'esclavage!

Les Romains sont incorrigibles. Sans doute les esclaves comprendront mieux? Spartacus leur dévoile les grands projets qui remplissent sa pensée : anéantir Rome, donner la main aux Gaulois, aux Germains, à tous les peuples, et fonder un nouveau monde sur les bases de la Justice. Mais la foule murmure. Elle ne veut pas entendre parler de l'avenir. Elle a trop attendu déjà. Elle veut jouir du présent. — Qu'au moins nous achevions la victoire, essaye de dire Spartacus! Obéissez-moi trois jours encore, deux jours, un seul!...

Obéissez ce soir et que demain je meure!

Mais, jeté par Pallas, le mot de trahison circule de bouche en bouche. — Spartacus en croix! aux crocs! hurle la foule! Vive Géta! Vive Pallas! — Et les glaives sortent du fourreau... Spartacus reste impassible. — « Comme il

sait bien mourir! » dit une voix; « Il est brave, » dit une autre. — Et la colère populaire s'apaise. La foule tombe à genoux. Spartacus lui ordonne de se retirer.

Près de lui, Parménon est resté. Il a échoué près du tribun. S'il interrogeait l'affranchi.

Janus ayant double visage,
L'un pour la liberté, l'autre pour l'esclavage...

Mais Parménon hait et méprise l'esclave, d'autant plus qu'il a été esclave lui-même. De ce côté encore rien à espérer. L'affranchi est corrompu au point de renier son père. Que reste-t-il à Spartacus? L'esclave, et l'esclave, jusqu'au fond de l'âme asservi, ne sait pas, ne peut pas savoir ce que c'est que la liberté!

Au bruit de l'émeute, Cinthie est accourue, tenant son enfant entre ses bras. Spartacus saisit son fils, l'embrasse avec ivresse, le contemple avec orgueil. Puis, brusquement, il le rend à sa mère et tombe dans un sombre silence. — Cinthie l'interroge :

— Dis ta pensée, ô roi! — Je ne puis. — Je la sais;
Tu vois ton fils captif. — L'ai-je dit? — Oui. — Jamais.

Il n'a rien dit, en effet, mais ses yeux ont parlé. Enfin, ses lèvres s'entr'ouvrent:

— Quand je songe que lui!... Dieux! s'il devait un jour,
Ce que j'ai supporté l'endurer à son tour;
S'il devait amuser après nous les arènes;
Si ses fragiles mains devaient porter mes chaînes;
Si d'avance flétri... — Cela ne sera pas.
— Ainsi son père mort?... — L'enfant suivra mes pas.
— Tu sauras l'affranchir? — Aussi bien que moi-même.
— Des affronts de la croix? — Du servile anathème
— Jure-le!....

Et Cinthie le jure, par les mers, la terre, les bonnes

déesses et la pâle Érinnys. Seul, Spartacus descend jusqu'au fond de sa conscience. Qu'y trouve-t-il? Le doute. Il a vu l'esclave refaire l'esclavage. Doit-il, malgré lui, l'affranchir? Oui. Et de quel droit? « Du droit d'une grande âme! » — La nuit est venue. Que rêvent les esclaves? Spartacus écoute si du sommeil quelque prophétie ne sortira point. Cet esclave endormi balbutie : il crie pitié à son maître, il se croit esclave, esclave encore, esclave toujours!

Que dire de cette fin du quatrième acte, sinon qu'elle est sublime? Elle rappelle les plus belles scènes du *Jules César* de Shakspeare, et elle ne leur est pas inférieure. Mais hâtons-nous. Au cinquième, le dénoûment se précipite. Dès l'aube, grâce à Stella, guidés par Parménon, Scrophas et Lucius ont fui. Cinthie, éveillée de bonne heure, aperçoit à l'horizon les Romains qui se rangent en bataille. — Aux armes, crie-t-elle! Et de toutes parts les esclaves accourent, ils voient ce qu'elle a vu. — Le tribun, son fils, où sont-ils, demandent Pallas et Géta? — Je les ai délivrés, répond Stella. — Enfuis! hurle la foule effrayée; ce n'est pas Stella, c'est Spartacus qui nous a vendus! — Moi seule je suis coupable, dit la jeune fille. — On la traîne à la torture. Elle meurt sans rien avouer. — N'importe! le traître, c'est Spartacus, et que Cinthie l'immole! — Alors apparaît le roi des esclaves. Il appelle ses compagnons aux armes. On l'accuse. Il répondra dans la bataille. Qu'on le suive, crie Cotys enthousiasmé! et la foule, avec lui, se précipite contre les Romains. Pallas et Géta suivent, eux aussi, Spartacus, mais c'est pour frapper celui qui gêne leur ambition.

La bataille est engagée. Dans le camp, les femmes, sous la conduite de Cinthie, élèvent des palissades pour fermer la fuite à leurs époux. S'ils meurent, avec eux elles mour-

ront. S'ils sont vainqueurs, de leurs baisers elles étancheront leurs blessures. — Mais un cri sinistre arrive de la plaine : Trahison ! Bientôt on apporte sur un bouclier Spartacus mourant. Son premier mot à Cinthie est celui-ci :

L'enfant ! qu'en as-tu fait ? — Il est libre !

Comme son père ? Non. Caché dans la montagne, en sûreté pour la vengeance... Alors, le héros se retourne vers ceux qui l'entourent. Parmi eux sont ses meurtriers, Pallas, Géta, qui l'appellent traître et le maudissent. Il leur répond :

Vous pouvez vaincre encor ;... notre gauche est debout.
Toi, commande, Géta ; remplace-moi partout.

J'y cours. Gloire à Spartacus ! s'écrie Géta. Mais Pallas ne le suit pas. Le successeur de Spartacus doit être un traître aussi. L'épée à la main, Géta se jette sur Pallas. Ils se battent. Cinthie se précipite entre eux. Voyant arriver les Romains vainqueurs, elle se frappe de sa faucille et tombe morte.

CRASSUS.
A-t-on trouvé l'enfant couché près de son père ?
— Non, il s'est échappé du nid de la vipère.
— S'il en reste un tronçon, nous sommes les vaincus.
Romains, qu'avons-nous fait ? un autre Spartacus !

Ainsi se termine le drame. La Liberté, livrée, tuée par les esclaves, un jour prochain, revivra, et, sur les ruines de Rome, ouvrira l'avenir pour tous, pour les plébéiens comme pour les patriciens et pour les esclaves comme pour les plébéiens.

Telle est la pensée suprême qui ressort de ce drame. Il n'abat pas. Au contraire, il relève. Si la trahison y paraît

plus hideuse, la folie plus triste que dans la vie commune, l'héroïsme aussi y paraît plus grand. L'âme sublime de Spartacus passe dans l'âme du spectateur. Chacun, — quel qu'ait été son sort, — voudrait agir comme a agi le héros. Et c'est là l'idéal auquel doit aspirer tout véritable poëte dramatique : émouvoir, non pour corrompre, mais pour réveiller les consciences, si les consciences sont endormies ; pour qu'elles ne s'endorment plus, si elles ont été réveillées.

Ah! certes, les auteurs du jour n'y songent guère! Courtisans de leur juge, le public, ils ont renoncé à mettre en scène les vertus d'un autre âge, et ils ne savent que flatter les vices du nôtre. Manquant de souffle pour inventer, entravés, s'ils osaient prendre leur essor, ils regardent et peignent ce qu'ils ont vu. Des escrocs et des filles, des scélérats et des sots, voilà leurs grands personnages. En ces charmants coquins qui parlent la langue de tout le monde, chacun peut se reconnaître, et, se reconnaissant, applaudit. Tant mieux pour les auteurs, tant pis pour l'art dramatique!

Edgar Quinet a bien fait de refuser, dès l'abord, son œuvre à la scène. La scène l'eût profanée. Si les *Esclaves* sont représentés jamais, ce sera le jour où le théâtre régénéré aura pris, dans nos démocraties modernes, l'importance sociale et religieuse qu'il avait dans les démocraties antiques. Ce jour-là, un grand public soutiendra, provoquera les grandes œuvres, et l'on aimera vivre « un moment dans la compagnie des héros, » sans doute parce que l'on aura eu, par hasard, son heure d'héroïsme.

CONCLUSION

On a dit des dernières œuvres d'Edgar Quinet, des *Révolutions d'Italie*, des *Esclaves*, de *Marnix*, de la *Philosophie de l'histoire de France*, de la *Révolution religieuse :* ces œuvres sont des œuvres d'exil et de désespoir.

Je crois avoir prouvé le contraire.

Si le patriote souffre hors du pays natal, n'en pouvant apercevoir que de loin les montagnes couronnées de nuages, si le républicain regrette son grand rêve évanoui, le patriote ne lance point l'anathème contre sa patrie ingrate, le républicain ne maudit point l'avenir parce que le présent l'a rejeté ; il attend, fidèle à sa foi.

Lisez les premières pages de l'*Histoire de mes Idées*, lisez surtout la préface, par laquelle s'ouvre le dixième volume des *Œuvres complètes*, et vous pénétrerez jusqu'au fond de la pensée d'Edgar Quinet. Certes, il aurait eu le droit de se plaindre, car ses contemporains ont été

injustes envers lui et les résultats n'ont pas répondu à ses efforts. Cependant il ne se plaint pas.

« Aucun objet de la terre ne m'a manqué, dit-il.... Les fleurs, les parfums, le printemps, la jeunesse, la vie heureuse dans le pays natal, les biens désirés et obtenus, s'étaient-ils engagés à être éternels? »

Contre les hommes, il ne murmure pas plus que contre les choses, car si les hommes l'ont frappé, il s'était habitué d'avance à leurs coups, et, « ne s'étant point livré, il n'a point été trahi. »

« Ce que j'ai aimé, s'écrie-t-il, je l'ai trouvé chaque jour plus aimable. Chaque jour la justice m'a paru plus sainte, la vertu plus belle, la parole plus sacrée, l'art plus réel, la réalité plus artiste, la poésie plus vraie, la vérité plus poétique, la nature plus divine, le divin plus naturel. »

Tout ce qu'il attendait de sa vie d'écrivain, il l'a eu pleinement. Admis dans la compagnie « des bons génies qui ont illustré le monde, » il a vécu avec eux ses plus beaux jours, et « les mêmes compagnons immortels » tempèrent, pour lui, l'amertume des mauvais. Vivant aujourd'hui dans une telle solitude qu'il « ignore si sa pensée arrive encore aux oreilles de quelques hommes, » il y trouve au moins, grâce aux lettres, toujours cultivées pour elles-mêmes, « la paix, la sérénité, la joie de la conscience, tout ce qu'on dit être le privilége d'une mort bienheureuse. » — « Je suis libre, ajoute-t-il ; ce que jamais je n'eusse pu gagner par la philosophie, je le dois à la nécessité. » — Et, de « ce beau port de l'exil, où tout le poussait voiles déployées, » il peut « regarder en face les temps d'orage, » considérer, avec calme, avec impartialité, sa propre vie et l'ensemble de son œuvre. Sa vie, il la recommencerait qu'il la ferait de même, conforme à sa pensée, changeante en apparence, une en réalité, gage matériel de ses convictions. Quant à ses livres, il n'en a

aucun à rétracter, car il « ignore le supplice d'être en désaccord avec soi-même. » Quelle que soit leur valeur, ils sont l'expression loyale de la vérité telle qu'il l'a conçue. S'il est en eux quelque chose qui mérite de subsister, si de leur ensemble ressort pour le lecteur « une force morale, une lumière, une vie, une âme, » dont il puisse profiter, qu'ils vivent! « Sinon, il est juste que tout périsse d'un seul coup [1]. »

« Le temps du jugement, dit encore M. Quinet, est venu pour tous; temps de glace, de silence, où il reste peu de choses à espérer. On se sent dégagé de la crainte par l'indifférence du monde. »

Oui, ces temps sont de glace et de silence, et l'indifférence est universelle. C'est justement à cause de cela qu'il est lâche de se taire et de rester immobile. Qui sait si en marchant nous ne montrerons pas le chemin à d'autres? Qui sait si en parlant, nul ne nous entendra? A ses contemporains, à ses coreligionnaires, Edgar Quinet donne un grand exemple. Sans se bercer d'illusions décevantes, sans espérer de récompense immédiate, ni lointaine, simplement pour accomplir son devoir, il agit, il parle. Agissons comme lui, et parlons! Rien ne se fait de rien, et les morts ne ressusciteront que si on les réveille.

Edgar Quinet tient à deux siècles, au précédent et à celui-ci. D'une part, il continue, achève, ce qu'ont commencé les philosophes et les révolutionnaires du dix-huitième siècle; de l'autre, il prépare ce que réaliseront nos fils ou nous-mêmes, si nous en retrouvons la force. Par conséquent, son œuvre est double, de négation et d'affirmation, et il n'en est pas qui entre mieux dans le plan de

[1] Cette majestueuse sérénité du proscrit a été parfaitement comprise par M. Émile Montégut. Lisez le très-remarquable travail publié à propos de l'*Histoire de mes idées*, dans le numéro du 15 janvier 1859 de la *Revue des Deux-Mondes* sous ce titre : *Autobiographie d'un penseur*.

la Révolution française, parce qu'il n'en est pas qui en contienne, en concilie mieux les trois principes fondamentaux « liberté, égalité, fraternité.

Liberté de l'individu, indépendance de la patrie, égalité des citoyens, fraternité des peuples, unité du genre humain, intime liaison de l'humanité et de la nature, confondues à l'origine des choses, telles sont les idées qui forment les bases solides de tout ce qu'Edgar Quinet a écrit. Ces idées, ailleurs hostiles, chez lui ressortent logiquement les unes des autres et s'unissent pour composer un tout harmonique qui n'est point un système, mais un foyer de lumière.

Le progrès, non pas résultat fatal ou forcé du mouvement général, mais effet naturel du libre arbitre de l'homme, est le point de départ, le lien et le but de sa *Philosophie de l'histoire*. Tous ses livres et toute sa vie sont la démonstration évidente du progrès. D'œuvre en œuvre on sent qu'il a voulu monter et qu'il monte, et, en l'écoutant, en le lisant, on est entraîné avec lui, à monter, à monter toujours vers un idéal infini. A cause de cela, M. Quinet n'est point un de ces chefs d'école qui enrôlent des disciples destinés à expliquer, à vulgariser une certaine doctrine immuable, partant condamnés à l'avance à ne rien inventer par eux-mêmes. Au contraire, chacun peut trouver en lui un maître audacieux, sans cesse à la recherche des voies ignorées et qui, prêchant surtout d'exemple, n'aime que les libres esprits et ne se lasse pas de les exciter, non à le suivre, mais à le dépasser. — Écoutez plutôt ce qu'il disait naguère sous toutes les formes à ses jeunes auditeurs du Collége de France :

« Appuyez-vous, non sur ce que les autres ont fait, mais sur ce que vous avez mission de faire. Ne traduisez pas, produisez. Soufflez sur cette immense argile que les siècles ont déposée autour de votre ber-

ceau, et trouvez-vous vous-mêmes.... Nous vous répétons le mot de Sidney : Regarde dans ton cœur et écris! »

Si maintenant l'on veut mesurer toute la largeur du terrain exploré par une aussi vaillante intelligence, il faut considérer Edgar Quinet sous son triple aspect d'homme politique, d'historien-philosophe et de poëte.

Homme politique, deux œuvres lui appartiennent. En son amour pour la patrie française, il a puisé l'amour de toutes les patries du monde; il a défendu la cause de toutes les nations opprimées de l'époque contemporaine, il a mieux posé que nul autre la question des nationalités. A un point de vue plus général encore, il a montré l'incompatibilité absolue qui existe entre la démocratie et la religion ultramontaine; il a crié d'une voix retentissante : Que ceux qui veulent être libres sachent s'affranchir en même temps et des chaînes matérielles et des chaînes morales, qu'ils sauvent la liberté de l'éternelle ennemie de la liberté!

Historien-philosophe, parcourant l'histoire entière, il a affirmé l'unité du genre humain dès son point de départ et indiqué le but de son long voyage à travers les siècles, le renouvellement fraternel de l'unité primitive; recueillant l'idée vivante contenue en chacune des religions du passé, il a groupé toutes ces conceptions divines de l'humanité et, de la sorte, préparé le dogme supérieur qui, dans l'avenir, pourra dominer et concilier les dogmes ennemis.

Poëte, à son inspiration propre ajoutant l'inspiration universelle, il semble avoir voulu faire de la littérature française la synthèse de toutes les littératures anciennes et modernes; il a cherché à nous rendre le poëme épique, perdu depuis le moyen âge, il s'est essayé, dans une époque

de transition, à tresser par avance la couronne artistique de la Révolution triomphante.

Homme politique, historien-philosophe, poëte, Edgar Quinet a *labouré profond*, selon l'admirable expression d'Adrien Duport. La terre a été retournée sur son sillon. N'importe ! le bon grain y germe ; il mûrira.

Mais ce qui caractérise éminemment Edgar Quinet parmi les hommes d'aujourd'hui, c'est d'avoir, en tout et toujours, bravement accepté la responsabilité absolue de ses idées. Il a eu ce courage de l'esprit, le plus rare de tous, qui consiste à suivre sa voie jusqu'au bout, sans s'inquiéter si l'on est ou non compris par la foule, soutenu ou abandonné des siens. Voilà pourquoi Edgar Quinet est si longtemps resté seul en avant de son époque. Voilà pourquoi aussi, dans son exil, il se sent libre. Il a dû se dire avec le poëte américain :

Ils sont esclaves ceux qui ne veulent pas choisir
Haine, raillerie et outrage,
Plutôt que de reculer en silence
Devant la vérité qui se fait pour eux évidente ;
Ils sont esclaves, ceux qui n'osent pas être
Dans le droit — avec deux ou trois.

FIN.

NOTES ET RECTIFICATIONS

Dans le *Dictionnaire des contemporains,* on trouve les faits suivants qui n'ont pas été mentionnés dans ce livre :

— M. Quinet a donné quelques articles à la *Revue de Paris.*

— Le 29 avril 1839, il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

— En 1847, l'opposition du collége électoral de Bourg le choisit pour son représentant à la Chambre des députés ; en cette qualité, il prit une part active à l'agitation réformiste.

— Il a été nominalement expulsé de France par le décret du 9 janvier 1852.

M. Quinet s'est expatrié dix jours après le 2 décembre.

Le rédacteur du *Dictionnaire des contemporains* se trompe lorsqu'il attribue à M. Quinet un ouvrage sur l'*Inquisition et les sociétés secrètes en Espagne.* La liste exacte des travaux d'Edgar Quinet a été donnée par les éditeurs des *Œuvres complètes,* aux pages 329-331, du dixième volume.

P. 71, j'ai dit :

« Cela se passait en mars 1851.

« Depuis lors le collége de France est muet ; muette aussi semble être la jeunesse. »

J'aurais dû mentionner son impuissante protestation contre ce qui se fit à la fin de la même année, ainsi que les applaudissements dont elle accueillit le courageux appel au droit, jeté du haut de la chaire de philosophie de la Sorbonne par M. Jules Simon. C'est seulement à partir de ce jour, 17 décembre 1851, qu'il est vrai de dire : « muette aussi semble être la jeunesse. »

La seule étude d'ensemble, qui ait été publiée avant celle-ci, date de 1845. Elle porte pour titre *l'Œuvre philosophique et sociale de M. E. Quinet.* Son auteur, M. Paul Bataillard, l'a d'abord insérée dans le journal des

Écoles; puis il l'a fait réimprimer séparément. Ce n'est, par malheur, qu'une première partie, et la seconde n'a jamais paru. *L'Œuvre philosophique et sociale de M. E. Quinet* n'en reste pas moins utile à consulter, car c'est un travail sérieux qui donne une idée de l'effet produit sur la jeunesse française par les cours du collége de France.

ERRATA

Page 63, au bas, *effacez les guillemets.*

P. 152, ligne 7, *au lieu de* nombre de titres: *lisez :* nombre de ses titres.

P. 159, l. 21 et 22, *au lieu de :* le Quad-Al-quibir, *lisez* : le Guadalquivir.

P. 168, l. 1, *au lieu de :* terme de, *lisez :* terme du.

P. 224, l. 7 et 8, *effacez* ces deux faits disparus, et *lisez*: l. 9 et 10 : Ces deux faits disparus, — au premier coup de canon....

P. 284, l. dernière, *au lieu de:* dans la figure, *lisez :* sous la figure.

P. 317, l. 2, *au lieu de:* qui ont tout détruit, *lisez:* qui ont tant détruit

P. 318, l. 9, *au lieu de*: grâce à cette dualité, dictée, *il faut lire :* dicté, *etc.*, le droit romain.

P. 333, l. 7, *au lieu de :* c'est lui qui forme, *lisez* : c'est lui qui ferme

P. 376, l. 13, *au lieu de :* Avec plus de vérité, l'histoire, *lisez :* Avec plus de vérité on peut dire que l'histoire.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE. — L'homme, sa vie, son influence.

DEUXIÈME PARTIE. — La philosophie de l'histoire.

TROISIÈME PARTIE. — Les Nationalités.

QUATRIÈME PARTIE. — Les Religions.

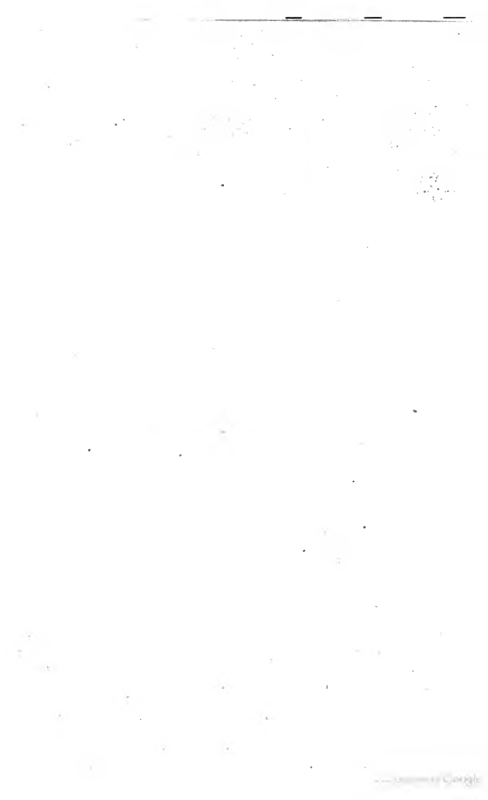
PREMIÈRE SECTION. — LES RELIGIONS ANTIQUES.

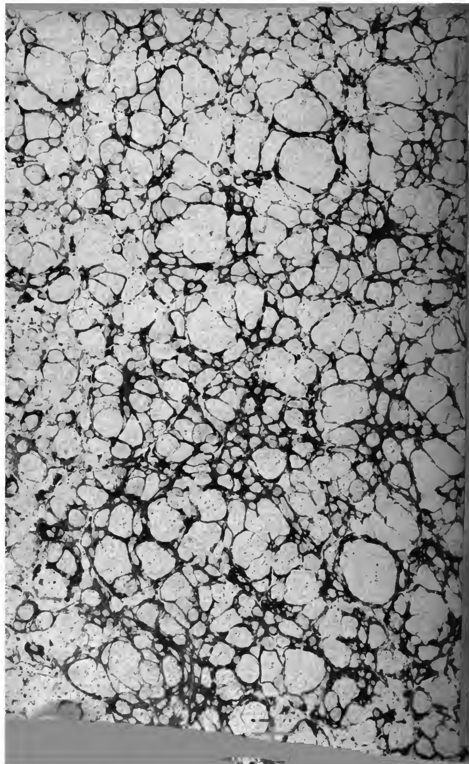
DEUXIÈME SECTION. — LES RELIGIONS MODERNES.

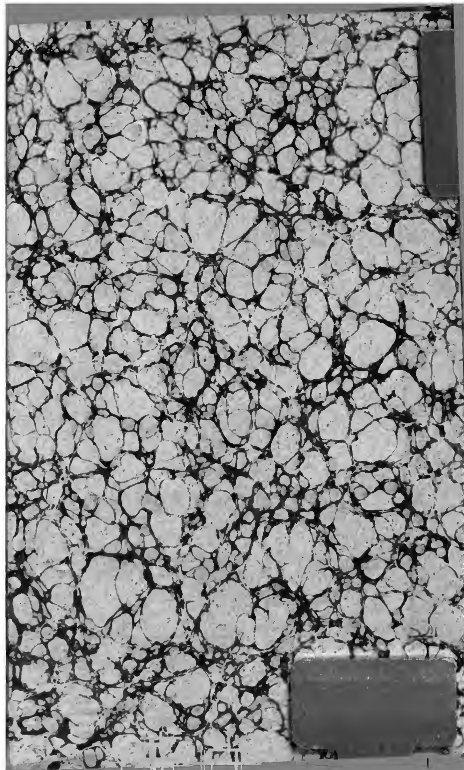
TROISIÈME SECTION. — LA QUESTION RELIGIEUSE AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

CINQUIÈME PARTIE. — Les Poëmes.

CONCLUSION.








BIBLIOTECA